HAL
open science

L'uglossie de Sir Thomas Urquhart et ses modèles français. L'*Εκσκυβαλαυρον* (1652) et le Logopandecteision (1653) entre projet philosophique sérieux et comique rabelaisien

Colette Michaud

▶ **To cite this version:**

Colette Michaud. L'uglossie de Sir Thomas Urquhart et ses modèles français. L'*Εκσκυβαλαυρον* (1652) et le Logopandecteision (1653) entre projet philosophique sérieux et comique rabelaisien. Littératures. 2019. dumas-02549612

HAL Id: dumas-02549612

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02549612v1

Submitted on 21 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université de Nantes

UFR Lettres et Langages

Département de Lettres Modernes

L'uglossie de Sir Thomas Urquhart et ses modèles français

L'*Εκσκυβαλαυρον* (1652) et le *Logopandecteision* (1653) entre projet philosophique sérieux et comique rabelaisien.

Travail dirigé par M. Nicolas Correard

Mémoire de Master Arts, Lettres et Civilisation, parcours Littérature française et comparée.

Colette Michaud

Soutenu le 27 juin 2019

Illustration : Peter Brueghel l'Ancien, *La Tour de Babel* (1563). Wikimédia Commons, [en ligne]. shorturl.at/bmyU9. [Consulté le 3 juin 2019].

Remerciements

Merci à M. Nicolas Correard, Maître de Conférences en Littératures comparées, de m'avoir proposé ce sujet de recherche et de m'avoir épaulée au cours de ces deux années d'étude. Ses remarques et ses corrections m'ont été d'une aide précieuse. Je souhaite également remercier Mme Christine Lombez pour ses retours constructifs en milieu de parcours, qui ont grandement enrichi mon travail. Merci à M. Shane Lillis pour ses conseils techniques et son intérêt bienveillant pour cette étude.

Je suis reconnaissante envers mes proches et ma famille pour leur soutien, parfois mué en aide concrète sous forme de relectures. Merci tout particulièrement à Gabrielle Michaud pour son aide et sa curiosité, et à Élodie Elin pour son aimable coopération.

Abréviations

OED	*Oxford English Dictionary*
NT	Notre traduction
Works	Thomas Urquhart, *The works of Sir Thomas Urquhart ... Reprinted from the original editions*, éd. Thomas Maitland, Édimbourg, Maitland Club, 1834.
Eks.	Thomas Urquhart, *The jewel*, éd. Ronald D. S. Jack et R. J. Lyall, Édimbourg, Scottish Academic Press, 1983.
J&L	Ronald D. S. Jack et R. J. Lyall (éds.), préface et notes, dans Thomas Urquhart, *The jewel*, Édimbourg, Scottish Academic Press, 1983.
Craik, 1993	Roger J. Craik, *Sir Thomas Urquhart of Cromarthy (1611-1660): adventurer, polymath, and translator of Rabelais*, Lewiston, Mellen Research University Press, 1993.
Garg.	François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes Tome I*, éd. Jourda Pierre, Classiques Garnier, Paris, Bordas, 1991, p. 1-210.
Pant.	François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes Tome I*, éd. Jourda Pierre, Classiques Garnier, Paris, Bordas, 1991, p. 211-387.
TL.	François Rabelais, « Le Tiers Livre », *Œuvres complètes Tome I*, éd. Jourda Pierre, Classiques Garnier, Paris, Bordas, 1991, p. 405-619.

Introduction

« *Omne enim quod vocavit Adam animae viventis ipsum est nomen eius* »[1] : « Tout nom par lequel Adam a nommé les êtres vivants, cela est leur nom ». La Genèse attribue à Adam d'avoir originellement nommé tous les êtres vivants par le nom qui leur était propre. Quoique ce passage, l'un des plus polémiques de la tradition exégétique, ait été glosé dès les prémisses de la théologie chrétienne par Augustin (354-430), Isidore de Séville (c. 565-636), puis Thomas d'Aquin (1225-1274) et Dante (1265-1321), entre autres, la doxa chrétienne s'accorde sur le fait que ce langage premier, dit « adamique » a été insufflé par Dieu à Adam, les noms étant préexistants à l'Homme. Cette croyance suggère la prime existence d'un lien intrinsèque, naturel et non-arbitraire entre les objets et les mots qui les désignent au sein de la langue adamique, supposément parlée ensuite par tous les Hommes de la Terre. Mais ce langage parfait, puisque divin, est voué à la ruine : dans l'épisode de la tour de Babel (Gen., XI), les Hommes sont punis de leur outrecuidance par la confusion de leurs langues. Ce châtiment les empêchera dès lors de se comprendre, et les dispersera en peuples étrangers les uns aux autres.

À la Renaissance, le mouvement de pensée humaniste redécouvre et embrasse l'étude des langues anciennes. Le développement de la philologie suscite un renouveau d'intérêt pour le latin et le grec, considérés comme des langues pures et logiques ; mais également pour l'hébreu, dont la qualité de langue d'écriture de la Bible engendre la fascination. Puisque les noms qu'on peut lire dans l'Ancien Testament semblent tous provenir de racines hébraïques, certains se plaisent à considérer l'hébreu comme la langue ayant échappé à la punition divine. La quête de la langue originelle et, avec elle, l'idéal pré-babélien de compréhension entre les Hommes et entre les peuples, devient un fantasme intellectuel généralisé.[2] Parallèlement, le mythe humaniste d'une langue parfaite, plus naturelle ou plus rationnelle est alimenté par les Grandes Découvertes. L'Europe reçoit des échos d'une langue extraordinaire parlée en Chine, qui n'aurait pas d'alphabet mais représenterait les objets par une image de leur réalité matérielle. Ce témoignage des idéogrammes, qui fascinent parce qu'ils semblent être des signes non-arbitraires présentant une relation naturelle et analogique avec l'objet qu'ils désignent, a

[1] Sainte Bible expliquée et commentée, contenant le texte de la Vulgate, Bibl. Ecclésiastique, 1837, Gen., II, 19.
[2] Umberto Eco, *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Points, Paris, Éd. du Seuil, 1997. Dans cet ouvrage très complet, Umberto Eco qualifie à plusieurs reprises la recherche de la langue parfaite de « fantasme ».

en sus le bénéfice d'être supposé quasi-universel : on pense alors que le « chinois » est connu et lu dans toute l'Asie du sud-est.[3]

Le mythe humaniste de la langue parfaite va également être nourri par la philosophie. Dans les sphères intellectuelles de la société, il se dégage l'idée suivante : les langues naturelles parlées en Europe sont imparfaites et brident le développement des sciences physiques comme métaphysiques. Au début du XVIIe siècle, le philosophe Francis Bacon, précurseur de l'empirisme, fait valoir le postulat selon laquelle tous les Hommes ont la même conception des choses, l'intégralité du savoir humain (appelée pansophie, *pansophia*) ayant une même origine sensorielle. Aussi, si tous les peuples ne s'entendent pas, c'est que le problème vient de leurs langages impurs. L'influence de la philosophie de René Descartes est considérable : on pense alors que la méthode géométrique[4] cartésienne peut s'appliquer à toutes les matières. Cette pensée engendre de nombreux efforts afin de rationaliser le langage et la pensée, pour atteindre une langue véritablement philosophique. Une langue parfaite serait non seulement rationnelle, mais scientifiquement exacte et exhaustive. Les mots qui la composeraient devraient imiter la structure du monde, ce qu'aucune langue naturelle connue ne semble en mesure de faire. On conçoit alors la possibilité d'inventer des langues artificielles *a priori* qui sauraient remplir ces exigences philosophiques. En 1605, dans *The Advancement of Learning*, Francis Bacon est l'un des premiers à élaborer le projet d'une langue universelle, dans lequel il exprime le souhait de rétablir une correspondance entre les mots et les objets. Toutefois, la philosophie n'est pas systématiquement positiviste quant à la quête d'une langue parfaite. René Descartes entretient une correspondance avec Marin Mersenne, auteur de *L'Harmonie Universelle*, un traité de musicologie dans lequel il émet la possibilité d'un langage musical universel. Dans une de ces lettres, datée du 20 novembre 1629, Descartes aborde le sujet d'une langue universelle. Sans rejeter totalement la potentialité de l'élaboration d'un langage rationnel universel en théorie, il soutient que cette langue ne saurait être usitée, sinon au paradis ou « dans le pays des romans » :

> […] j'oserais espérer ensuite une langue universelle fort aisée à apprendre, à prononcer et à écrire, et ce qui est le principal, qui aiderait au jugement, lui représentant si distinctement toutes choses, qu'il lui serait presque impossible de se tromper […] Or je tiens que cette langue est possible, et qu'on peut trouver la science de qui elle dépend […]. Mais n'espérez pas de la voir jamais en usage ; cela présuppose de grands changements en l'ordre des choses, et il faudrait

[3] Paul Cornelius, *Languages in seventeenth and early eighteenth-century imaginary voyages*, Genève, Librairie Droz, 1965. Cet ouvrage éclaire très précisément les sources et les enjeux des langues imaginaires dans la littérature utopique aux XVIIe et XVIIIe siècles.
[4] René Descartes, Discours de la méthode, Leyde, 1637.

> que tout le monde ne fût qu'un paradis terrestre, ce qui n'est bon à proposer que dans le pays des romans.[5]

Depuis le traité fondateur de Thomas More et sa consécration du terme *Utopie*, à la fois « le bon lieu » et « le non-lieu », les récits de voyages imaginaires esquissent des civilisations autres, à la perfection inaccessible, qu'on pourrait appeler « paradis terrestres », ou « pays des romans ». Comme pour confirmer l'intuition de René Descartes, la recherche de la langue parfaite ne se contente pas, au XVIIe siècle, d'inspirer de savants traités ; elle trouve également sa place dans la littérature de fiction, et devient rapidement un lieu commun des utopies et autres voyages imaginaires. De fait, parmi les scientifiques s'étant distingués dans la « linguistique parfaite », nombreux sont aussi des écrivains d'utopies, le plus célèbre demeurant John Wilkins qui, trente ans avant son *Essay Towards a Real Character and a Philosophical Language* (1668), a publié *The Discovery of a World in the Moone* (1638). Ce double ancrage de la langue parfaite dans les littératures scientifique et utopique traduit à quel point ce motif s'inscrit dans un mouvement intellectuel large et émulateur, mais suggère aussi que la quête d'une langue parfaite appartient au registre du fantasme ou de la rêverie. Si un lieu parfait mais condamné à n'exister que dans les romans s'appelle utopie, on peut considérer que la langue parfaite, n'appartenant jusqu'ici qu'au monde des idées, s'appelle « u-glossie » pour reprendre le terme employé par A. Robinet[6]. L'élaboration d'une nouvelle langue rationnelle, philosophique et universelle relève-t-elle de l'utopisme ?

En 1652, l'Écossais Sir Thomas Urquhart of Cromarty publie à Londres un livre aussi intrigant qu'inattendu, puisque son auteur se trouve alors en prison depuis 1651. Cet ouvrage éclectique, intitulé *The Jewel*[7] ou *ΕΚΣΚΥΒΑΛΑΥΡΟΝ (Ekskybalauron*), est composé de récits et d'anecdotes mettant en scène un patriotisme écossais exacerbé, dont une biographie fictive et épique du polymathe James Crichton. Au milieu de ces miscellanées se trouve le fameux joyau du titre, un projet de langue universelle sous forme de liste de principes généraux. Ce traité d'une quarantaine de pages est publié à nouveau l'année suivante, en 1653, sous le titre de *Logopandecteision* ; Sir Thomas Urquhart y a ajouté une étonnante Épître à Personne ainsi que de conséquentes critiques envers ses créanciers. On n'y trouve toujours aucun lexique, ni

---

[5] René Descartes, Lettre à Mersenne du 20 novembre 1629, *Œuvres de Descartes*, éds. Charles Adam et Paul Tannery, Nouv. Éd., Paris, Vrin, 1996., I, p. 76-82.

[6] André Robinet, *Le Langage à l'âge classique*, Paris, Klincksieck, 1978, 294 p., (« Horizons du langage : Série Époques et cultures »).

[7] Sir Thomas Urquhart, *ΕΚΣΚΥΒΑΛΑΥΡΟΝ : OR, The Discovery of A most exquisite Jewel, more precious then Diamonds inchased in Gold, the like whereof was never seen in any age ; found in the kennel of Worcester-streets, the day after the Fight, and fix before the Autumnal Æquinox, anno 1651.[…]*, Londres, Cottrel, 1652. Copie accessible à la National Library of Scotland.

aucune grammaire : en fait, le *Logopandecteision* a la forme d'une liste de données grammaticales hors-sol, mais extrêmement ambitieuses, et la grandeur des projets d'Urquhart associée au caractère indéfini et souvent contradictoire des principes de cette langue les rendent incongrus, absurdes et parfois totalement ridicules. Dans une liste de 64 principes numérotés, Urquhart propose une langue gargantuesque à 4 nombres, 10 cas, 11 genres, 10 temps, 7 modes et 4 voix ; une langue dont les mots peuvent être lus de gauche à droite ou de droite à gauche sans variation de sens, et prétendument capable de traduire des poésies depuis toutes les langues du monde en en conservant la rime et le mètre originaux. Sir Thomas Urquhart publie, la même année, sa traduction de *Pantagruel* et *Gargantua*, les deux premiers romans de Rabelais, écrits un siècle plus tôt. Cette traduction brillante quoiqu'extraordinairement augmentative, dans le plus pur style élisabéthain, demeurera la traduction de référence pendant près de deux cents ans.

Mais la première caractéristique du *Logopandecteision* est son exubérance stylistique. Urquhart manie, tout en prêchant la concision et la clarté du discours, une écriture foisonnante, excentrique et volontairement obscure. Son mode dominant d'écriture est l'hyperbole, et il convoque répétitions, périphrases, comparaisons, métaphores, énumérations et digressions en abondance, servant un style toujours plus orné, au prix de la clarté du discours. Cette éloquence verbeuse et extravagante, quand elle n'invente pas des néologismes pseudo-savants, s'emploie surtout à faire l'éloge de l'auteur et de son génie auto-proclamé. Si l'œuvre recèle une dimension comique évidente à notre sens, les notions qu'elle déploie sont les mêmes que celles qui occupaient les esprits et les traités sérieux des contemporains d'Urquhart, et les influences de ces érudits sont révélées par des similitudes dans les ambitions exposées. Il apparaît notamment que le *Logopandecteision* réinvestit des enjeux explorés par le français Marin Mersenne dans son *Harmonie Universelle*, publiée en 1636 ; il partage également des principes semblables aux travaux des grands noms de la quête de la langue parfaite ou *language planners*, comme Wilkins et Dalgarno. De fait, sur de nombreux points, l'œuvre de Sir Thomas Urquhart s'intègre parfaitement dans la dynamique intellectuelle des travaux de l'époque. Néanmoins, elle rejoint aussi parfois l'œuvre, ultérieure, de Gabriel de Foigny, dont la langue parfaite décrite dans *La terre Australe Connue*, utopie publiée en 1676, présente à notre sens une forte dimension satirique. Le paradoxe qu'il nous faut élucider réside ainsi précisément dans cette association inhabituelle. Notre raisonnement s'appuiera notamment sur le rattachement du *Logopandecteision* à la veine sério-comique. De fait, le *Logopandecteision* présente un paradoxe considérable : à l'examen du texte et de nombreux éléments de contexte, on s'aperçoit que l'exubérance et l'excentricité d'Urquhart ne peuvent être que délibérées ; pourtant on a

toutes les raisons de penser que l'auteur comptait sérieusement sur ce traité, écrit en prison, pour négocier sa libération au nom de son génie et de son utilité auprès de la Commonwealth de Grande-Bretagne. Ces contradictions ont contribué à la présentation de l'Écossais comme un opportuniste, voire un illuminé, et peuvent expliquer l'ambigüité de sa réception.

Des influences rabelaisiennes se déploient tout au long de l'œuvre. Toutefois, jusqu'aux années 2000, ces influences tangibles semblent avoir desservi sa réception critique. En effet, les commentaires sur Urquhart les plus conséquents, soit les ouvrages de F. C. Roe[8] et R. J. Craik[9], se sont focalisés sur l'œuvre d'Urquhart en tant que traducteur de Rabelais, et le maître y a éclipsé l'élève. Roe interprète les digressions auto-louangeuses caractéristiques des premiers travaux d'Urquhart au premier degré, et tient celui-ci pour incapable d'humour. Il écrit :

> « Le lecteur qui sourit, ou même rit […] trouve son amusement dans l'innocente pédanterie verbale et dans l'autosatisfaction absolue, mais également inoffensive de l'auteur, non dans son humour ; Urquhart fait rire *malgré lui*. » [10]

R. J. Craik partage partiellement cet avis : s'il concède à Urquhart un certain sens de l'humour, qu'il repère dans son Épitre à Personne mais également dès ses premières épigrammes[11], le commentateur déplore la piètre qualité de ses œuvres pré-rabelaisiennes, qu'il qualifie ainsi comme « […] une grappe de livres étranges et égotistes, ternis par des excès stylistiques et des méandres injustifiés […] »[12]. Craik conclut ainsi un de ses articles :

> « Apollo and the Muses » annonce déjà les talents idiosyncratiques d'Urquhart, talents qui dans ses œuvres originales ne purent produire qu'une série d'ouvrages excentriques et largement oubliés […][13]

Il apparaît nettement, dès lors, que l'ombre de François Rabelais a éclipsé une partie de l'œuvre d'Urquhart aux yeux de sa réception critique. En 1983, l'édition de *The Jewel*[14] fondée sur sa première édition de 1652 par l'*Association for Scottish Literary Studies* avait néanmoins présenté une étude plus favorable, visant à redorer le blason d'Urquhart au sein de la littérature

---

[8] Frederick C. Roe, *Sir Thomas Urquhart and Rabelais*, Oxford, England, Clarendon, 1957.
[9] R. J. Craik, Sir Thomas Urquhart of Cromarty: adventurer, polymath, and translator of Rabelais, Lewiston, Mellen Research University Press, 1993.
[10] NT : « *The* reader who smiles, or perhaps laughs,[…] finds his amusement in the harmless verbal pomposity and in the writer's unmitigated, but equally innocuous self-satisfaction, not in his humour; Urquhart achieves humour *malgré lui* ». Frederick C. Roe, *op. cit.*, p. 18.
[11] Roger J. Craik, « Sir Thomas Urquhart's "Apollo and the Muses" », *Yale University Library Gazette*, vol. 70 / 3-4, avril 1996, p. 137.
[12] Roger J. Craik, « Sir Thomas Urquhart's Translation of Rabelais », *Studies in Scottish Literature*, vol. 31, 1999, p. 168.
[13] NT : « Apollo and the Muses » gives first notice of Urquhart's idiosyncratic talents, talents which in his original works could produce no more than a string of eccentric and largely forgotten books […] »., *Ibid.*
[14] Thomas Urquhart, *The Jewel*, éds. R. D. S. Jack et R. J. Lyall, Edimbourg, Scottish Academic Press, 1983.

écossaise. Les éditeurs R. D. S. Jack et R. J. Lyall y considèrent le style et l'esprit de l'auteur (« un homme dont l'imagination était sans doute trop formidable pour son époque »[15]) comme le véritable « joyau » mentionné dans le titre, bien qu'ils continuent à prêter à Urquhart beaucoup de sérieux et d'estime de lui-même, parlant d'un *amour propre* (sic) sans limites[16]. En 1979, Vivian Salmon publie une étude transversale sur les études linguistiques dans l'Angleterre du XVIIe siècle et s'impose comme une référence extrêmement pertinente sur le sujet. Dès 1972, elle perçoit l'aspect singulier des travaux d'Urquhart, qu'elle compare à ceux de ses contemporains : « Aussi sensées que sont bon nombre des propositions d'Urquhart, il y a des éléments de ses travaux qui suggèrent leur intention au moins partiellement satirique [...] »[17]. Néanmoins, ce n'est qu'avec R. Stillman en 2002 que la notion de *serio ludere*, « le jeu sérieux », apparaît pour éclairer l'ambiguïté de la posture urquhartienne. Le commentateur relève pertinemment qu'Urquhart « semble parfois comiquement insinuer l'impossibilité de jamais parachever la quête de "l'éloquence parfaite" […] tout en reconnaissant et la désirabilité et l'importance de cette quête. »[18] Les analyses plus récentes de J. Corbett[19], A. L. Prescott[20] et N. McDowell[21] ont suivi cette voie, reconnaissant, non sans amusement parfois, les paradoxes qui jalonnent l'œuvre d'Urquhart, et mettant en doute le sérieux de ses intentions. C'est dans cette veine critique que nous souhaitons inscrire notre travail.

Nous nous efforcerons de peser la part de sérieux et la part de jeu dans les langues parfaites représentées dans le *Logopandecteision* de Sir Thomas Urquhart. La littérature critique sur l'œuvre d'Urquhart étant essentiellement de langue anglaise, l'auteur a souvent été étudié dans un contexte spécifiquement anglais ou écossais. Or les relations d'Urquhart avec la littérature et la langue françaises semblent avoir été définitoires de la genèse de

[15] NT : « a man whose imagination was certainly too great for the age in which he lived », *Ibid.*, « Introduction » p. 37.
[16] *Ibid.*, p. 36-37.
[17] NT: « Sensible as are of number of Urquhart's proposals, there are elements in his works which suggest their at least partially satirical intent […] » Vivian Salmon, *The works of Francis Lodwick: a study of his writings in the intellectual context of the seventeenth century*, London, Longman, 1972, p. 28.
[18] NT : « Urquhart seems sometimes to hint comically at the impossibility of ever successfully completing a quest for « perfect eloquence » […] even as he acknowledges both the desirability and importance of the quest. » Robert E. Stillman, « In Quest of the Universal Language: Romance and the History of an Idea », *Language Problems and Language Planning*, vol. 26 / 3, Fall 2002, p. 301.
[19] John Corbett, « "Verbs, Mongrels, Participles and Hybrids": Sir Thomas Urquhart of Cromarty's Universal Language », dans *« Joyous Sweit Imagination »: Essays on Scottish Literature in Honour of R. D. S. Jack*, éds. Sarah Carpenter et Sarah M. Dunnigan, Amsterdam, Netherlands, Rodopi, 2007, p. 97-109.
[20] Anne Lake Prescott, « Urquhart's Inflationary Universe », dans *The Culture of Translation in Early Modern England and France, 1500–1660*, Demetriou, Tania et Tomlinson, Rowan Cerys, London, Palgrave Macmillan, 2015, p. 175-190.
[21] Nicholas McDowell, « A Rabelaisian Scotsman in King Cromwell's Court: Sir Thomas Urquhart, the Hartlib circle and the nonsense of a rational language », *Renaissance Studies*, vol. 30 / 1, février 2016, p. 152-168.

l'*Εκσκυβαλαυρον* et du *Logopandecteision* : l'étude de ces modèles français constituera notre originalité. Dans une démarche comparatiste, nous y examinerons les influences comiques de *Pantagruel* et *Gargantua* de Rabelais, ainsi que les influences sérieuses de *L'Harmonie Universelle* de Marin Mersenne et d'autres traités de linguistique parfaite. *La Terre Australe Connue* de Gabriel de Foigny, texte ultérieur sério-comique, fera également l'objet d'une comparaison avec le *Logopandecteision*. Nous nous attacherons à comparer et différencier les littératures scientifique et utopique, mais également à saisir les modalités de leur réunion, et de l'hybridité générique engendrée. Il s'agit ici de replacer la démarche d'Urquhart dans un contexte historique et intellectuel qui permettra de mieux comprendre sa nature mixte, et la multiplicité des intentions mises en œuvre. Ce travail relève à la fois de la littérature comparée et de l'histoire des idées, et doit permettre de mieux appréhender les tenants, aboutissants et limites du mouvement intellectuel polymorphe que représente la quête de la langue parfaite dans la France et la Grande-Bretagne du XVIIe siècle.

Chapitre I.
Sir Thomas Urquhart of Cromarty : itinéraire d'une figure équivoque de la littérature et des sciences au XVIIe siècle

Si la quête de la langue parfaite au XVIIe siècle préoccupe particulièrement les esprits des savants et des scientifiques, le motif de la perfectibilité du langage humain n'échappe pas pour autant au champ littéraire et fictionnel. Le genre des voyages imaginaires et l'ensemble de la littérature utopique qui se développe à l'époque recèlent de nombreux exemples de langues construites imaginaires, conçues et présentées comme des alternatives à nos langues naturelles imparfaites. Le mythe d'une langue philosophique exhaustive et universelle a donc la particularité d'une double présence dans les registres savant et imaginaire. De fait, nombre de savants qui se sont essayés au *language planning*[22] ont également écrit et publié des utopies explorant le même thème sous un angle d'approche distancié par le spectre de la fiction, qu'il s'agisse de fantasme ou de parodie.

Ainsi, Francis Godwin (1562-1633) écrit un traité s'attachant aux modes possibles d'une communication rapide, cryptée et de longue-distance, le *Nuncius animatus* (1629) ; une décennie plus tard, c'est le voyage imaginaire *The Man in the Moone* (1638) qui forge sa popularité littéraire. Dans cette utopie lunaire, l'évêque Godwin imagine et décrit un langage musical parfait. Lui-même sans doute inspiré par ce qu'on pouvait alors savoir de la langue chinoise, ce langage exercera une forte influence sur les récits utopiques ultérieurs de Cyrano de Bergerac, Gabriel de Foigny, Denis de Vairasse, et Tyssot de Patot[23], tous écrivains de voyages imaginaires mettant en scène des langues parfaites. Paul Cornelius remarque ainsi que « Bien que les écrivains qui lui succédèrent inventèrent des langues différentes de celle de Godwin, ils ont dû se souvenir de *L'homme dans la lune* lorsqu'ils ont eux-mêmes entrepris la tâche de décrire le discours de leurs peuples imaginaires»[24]. Wilkins, le *language planner* dont on retient habituellement le travail comme le plus abouti, est également inspiré par cette utopie qu'il prend très au sérieux puisqu'il publie en 1640 *The Discovery of a New World : or, a Discourse tending to prove, that it is probable that there may be another Habitable World in*

[22] Nous serons amenée à utiliser cette notion telle quelle ou à la traduire par l'expression de « planification linguistique » sur le modèle du terme consacré en italien.
[23] Paul Cornelius, *op.cit.*, p. 50-51.
[24] NT : « Although these later writers invented languages different from Godwin's, they must have remembered *The man in the* Moone when they set themselves to the task of describing the speech of their imaginary peoples. » *Ibid.*, p. 51.

the Moon. De même, son *Mercury : Secret and Swift Messenger* s'attardera sur la question d'un langage musical. Wilkins, s'il n'a finalement pas retenu les notes de musique comme le meilleur mode de communication universelle à développer dans son *Essay Towards a Real Character and a Philosophical Language*, les a bien envisagées comme des caractères alternatifs pouvant permettre de développer une langue nouvelle. Les idées de Godwin, prises au sérieux par Wilkins dans une certaine mesure, seront également mises en scène dans une intention au moins partiellement satirique dans les *Etats et Empires de la lune* de Cyrano de Bergerac (1657). De la même manière, après avoir écrit plusieurs traités sur la possibilité d'un alphabet et d'une langue universels, c'est dans l'utopie *A Country not Named* que le *language planner* pionnier Francis Lodwick (1619-1694) développa à nouveau ses idées. Ces éléments nous permettent de véritablement prendre la mesure de l'interpénétration des registres « sérieux » et imaginaire dans la quête de la langue parfaite à l'âge classique. Le genre de l'utopie, en plein développement dans la période qui retient notre intérêt, a la spécificité de mêler les dimensions politique, religieuse, scientifique et linguistique dans le domaine de la fiction littéraire ; or ces champs politique, religieux, etc., sont véritablement définitoires des interrogations sur la possibilité de concevoir une langue parfaite au XVIIe siècle.

1. La littérature, la philosophie et les sciences : émergence d'un « momentum linguistique » au XVIIe siècle

Dans le chapitre qu'il consacre au milieu des *language planners* anglais dans sa thèse *Sortir de Babel*[25], Fabien D. Simon distingue trois grands axes contextuels de ce qu'il appelle un « *momentum* linguistique » en Angleterre au milieu du XVIIe siècle : le courant du « *short-writing* », le contexte conflictuel religieux et le contexte purement linguistique, qui englobe les questions de la langue (vernaculaire, véhiculaire) et du style à adopter, qu'il s'agisse de « la langue de l'église, de l'université ou de la science »[26].

Le dix-septième siècle voit en effet se développer de nombreux ouvrages sur le « *short-writing* » (ou sténographie) ou autant de différentes méthodes d'abréviation de l'écriture. Pour les auteurs suivant cette mode, qui s'inscrit logiquement à la suite de la publication massive d'aide-mémoires à la Renaissance, il s'agit d'envisager des outils techniques pour écrire rapidement et brièvement, c'est-à-dire pour trouver le plus rapide « chemin » sémiotique et cognitif reliant un signe à l'objet ou la notion qu'il représente. On voit en quoi la réflexion sur

[25] Fabien Dimitri Simon, « Sortir de Babel : une République des Langues en quête d'une "langue universelle" à la Renaissance et à l'Age classique ? », thèse de doctorat en Histoire, Université de Rennes 2, 2011., 933 p., p. 392-409.
[26] *Ibid*, p. 393.

ces techniques a posé les fondations de la quête d'une langue philosophique parfaite. Dans l'un des premiers traités sur le sujet, *Characterie, an Arte of shorte, swifte, and secrete writing by Character*[27], l'auteur Timothy Bright imaginait déjà la possibilité d'une communication commune entre locuteurs de langues étrangères : « des nations aux langues étranges, pourraient ainsi communiquer par écrit, bien qu'en employant des idiomes différents. »[28] F. Simon cite également le cas de John Beale, qui écrit à Hartlib en 1640 : « je crois sincèrement, qu'un progrès dans la variété des tentatives d'amélioration de l'écriture rapide aboutira finalement à la production d'un caractère universel. »[29] De la même manière, le *language planner* reconnu et confrère écossais d'Urquhart, George Dalgarno, a commencé par s'intéresser au *short-writing* avant d'avancer l'idée d'un caractère universel puis d'une langue philosophique dans le manuscrit *Concerning a Real Character and Philosophical Language* et finalement l'*Ars Signorum* (1661)[30].

Le critère essentiel de ces méthodes d'abréviation réside en la clarté d'un sens affranchi de toute sorte d'ambiguïté. En effet, la première utilité désignée du *short-writing* est religieuse : il s'agit de « noter les sermons oraux, très rapidement, et sans erreur, évitant ainsi une des causes possibles de querelles. »[31] La publication immédiate, via le moyen de comptes rendus abrégés dénués d'ambiguïté, permet ainsi de figer le texte et d'en établir l'autorité. La réforme linguistique a pour objectif la compréhension entre les Hommes, sans malentendus.

Chez Wilkins également, la recherche de la plus profonde vérité est signe de pure piété religieuse[32]. Ainsi la perspective d'une langue philosophique universelle, dont l'invention permettrait non seulement l'accès à des vérités physiques et métaphysiques supérieures, mais également la transmission des idées ainsi rencontrées, répond à un enjeu religieux évident de diffusion des textes sacrés et de conversion. En 1654, le puritain John Webster plaide dans son *Academiarum Examen, or the examination of Academies* pour le rejet du latin et l'adoption de la langue vernaculaire dans les universités ; il fait également la défense d'un caractère universel,

---

[27] Bright Timothy, *Characterie, an Arte of shorte, swifte, and secrete writing by Character*, Ulverstone, W. Holmes, 1888 [Londres, 1588]. Cité dans Fabien Dimitri Simon, *Ibid.*, p. 393.
[28] Patricia Brewerton, « "Several Keys to ope' the Character" : The Political and Cultural Significance of Timothy Bright « characterie » », *Sixteenth Century Journal*, XXXIII, n°4, 2002, p. 945-961. Cité dans Fabien Dimitri Simon, *op. cit.*, p. 395.
[29] Lettre du 4 septembre 1640 parmi les manuscrits Hartlib. Voir Vivian Salmon, *The Study of Language in 17th-Century England: Second Edition*, John Benjamins Publishing, 1988, p. 143. Cité et traduit par F. D. Simon : « I verily beleeve that a progresse in variety of attempts for the advancement of short-writing will in the end bring foorth and Universall Character. », *Ibid.*
[30] Fabien Dimitri Simon, *Ibid..*, p. 394.
[31] *Ibid.*, p. 395.
[32] SHAPIRO Barbara, *John Wilkins 1614-1672, an Intellectual Biography*, University of California Press, 1969, p. 70. Cité dans *Ibid.*, p. 399.

idéal qu'il rapproche de celui que constitue la langue adamique. Les puritains de l'interrègne sont influencés par Jakob Boehme (*De la signature des choses*, 1622), qui conçoit la langue universelle de manière quasi-magique. Ce point de vue sera critiqué par Ward et Wilkins.

a. L'écriture scientifique au XVIIe siècle

À la Renaissance, on ne conçoit pas la « science » telle que nous la connaissons aujourd'hui en tant qu'ensemble de savoirs et de connaissances régi par une méthodologie commune[33]. Ce que nous désignons aujourd'hui comme la science est alors apparenté à la *philosophie naturelle*, c'est-à-dire à l'étude des phénomènes terrestres. Pas de réelle distinction, alors, entre les enjeux de cette philosophie *naturelle* et la philosophie morale, politique, ou encore la théologie. De nombreuses disciplines sont regroupées sous cette étiquette : Newton mène des recherches alchimiques au même titre que les recherches physiques, mathématiques et philosophiques pour lesquelles il est reconnu aujourd'hui.

David Colclough note qu'en ce qui concerne l'épistémologie de la Renaissance, il est primordial de considérer le contexte biographique et social des auteurs étudiés.

> Les scientifiques de la Renaissance ne doivent pas être conçus comme des penseurs (ou inventeurs) isolés, travaillant dans l'intimité de leur bureau ou leur laboratoire, mais comme des animaux politiques et sociaux dont les tentatives de recherche de sens sont inévitablement conditionnées par des circonstances historiques et sociales.[34]

Il s'agit de s'attacher à la fonction du texte visée par son auteur ; de l'envisager dans le contexte de son lectorat ciblé, restreint ou élargi, et de le considérer, souvent, comme une réponse à un débat bien précis de l'époque. Les traités que nous serions tentés d'appeler scientifiques s'inscrivent en effet la majeure partie du temps dans une démarche politique topique, sans pour autant que leurs préoccupations savantes ne représentent qu'un simple prétexte. Cette particularité générique est à l'origine des difficultés récurrentes d'une critique moderne qui ne sait pas identifier et catégoriser ces textes autant qu'elle souhaiterait pouvoir le faire. La variété des disciplines comprises dans la *philosophie naturelle* s'étend à la mécanique, l'optique, l'astronomie, la médecine ; la place accordée aux mathématiques grandit. Ces

[33] Les éléments de réflexion suivants sont entièrement redevables à l'article de David Colclough concernant les modes, les enjeux et les réformes de l'écriture scientifique en Angleterre à l'âge classique, publié au sein de David Colclough, « Scientific Writing », dans Michael Hattaway, (éd.)., *A New Companion to English Renaissance Literature and Culture.*, Malden, Mass., Wiley-Blackwell, 2010, (« Blackwell companions to literature and culture », 68), vol. 1, p. 150-159.

[34] NT : « The Renaissance scientist is best seen not as an isolated thinker (or inventor) at work in the privacy of his or her study or laboratry, but as a social and political animal whose attempts to make sense are inescapably conditioned by social and historic conditions. » David Colclough, *op. cit.*, p. 151.

changements vont influencer la manière de mener et d'écrire des travaux savants, et faire émerger, parmi les traités de philosophie naturelle, des préoccupations pour la manière d'écrire le discours scientifique et même des développements théoriques sur le sujet. D. Colclough écrit ainsi :

> Une part importante des écrits scientifiques de la Renaissance est elle-même concernée par la difficulté à trouver un moyen sincère, convaincant et approprié à la communication d'arguments scientifiques. Un discours de philosophie naturelle transparent, dont la présentation n'affecterait pas l'argumentation, peut-il exister ? Et si oui, serait-il souhaitable ? Dans quelle mesure la rhétorique peut-elle être utilisée au sein de la philosophie naturelle ? Et à quel point est-il possible de l'éviter ? […][35]

Telles sont les questions auxquelles les intellectuels commencent dès lors à s'atteler dans leurs traités. Cette attitude marque un tournant dans l'histoire des sciences, dont le philosophe Francis Bacon mérite d'être cité comme l'incarnation.

b. La philosophie de Francis Bacon et son caractère précurseur

Encore amplement considéré comme le grand promoteur de la science nouvelle, Francis Bacon a eu une large influence philosophique, scientifique, méthodologique et institutionnelle sur son siècle. Auteur de *The Advancement of learning* (1605), du *Novum Organum Scientiarum* (1620) et de l'utopie *The New Atlantis* (1627), Francis Bacon a largement pris part à la construction des fondations philosophiques et intellectuelles de ce qui allait devenir le *language planning* ou le travail d'élaboration d'une langue parfaite. De fait, bien qu'on considère souvent Francis Bacon comme le philosophe de l'empirisme pur, son originalité fut de ne condamner ni la méthode empirique ni la méthode dogmatique dans la méthode scientifique d'acquisition des connaissances, mais bien de réprouver le principe de leur exclusion mutuelle. Dans l'*Advancement of Learning* et le *Novum Organum Scientiarum*, Bacon décrit son idée d'une méthode inductive pour parfaire l'ensemble des connaissances humaines. Son ambition est d'établir « dans l'esprit humain … un modèle réel du monde tel qu'on le trouve vraiment, et non tel que nos raisonnements individuels peuvent nous le présenter. »[36] L'idéal baconien est de parvenir à réduire les lois connues, physiques et naturelles, qui régissent l'univers à leur plus petit commun dénominateur, en un système fondamental et inaliénable. Il s'agirait ensuite

[35] NT : « Much scientific writing in the Renaissance is itself concerned with the struggle to find a proper, truthful, and persuasive means of communicating scientific argument. Can there be such a thing as transparent discourse of natural philosophy, where presentation does not affect argument; and if so, would one want it? How far can rhetoric be used in the course of natural philosophy; and how far is it possible to avoid it ? […] » *Ibid.*, p. 153.

[36] NT : « in the human intellect … a true pattern of the world as we actually find it and notas someone's own private reasonings hands it down to him. » *The Oxford Francis Bacon*, éd. Graham Rees, Lisa Jardine, Oxford, 15 vols., 1996. Cité dans Rhodri Lewis, *Language, mind, and nature: artificial languages in England from Bacon to Locke*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 7-8.

d'utiliser cet ensemble de lois simples comme un outil pour comprendre tout ce qu'on ne parvient pas encore à expliquer, principalement par comparaison ou analogie. Dans l'introduction de son ouvrage *Language, Mind and Nature*, Rhodri Lewis montre comment l'idéal baconien que constitue cet ordre naturel des choses s'articule dès lors avec l'idéal d'une langue parfaite, c'est à dire philosophique, exhaustive et universelle :

> Pour Bacon, ces lois doivent permettre de déterminer des propriétés physiques, ou des « formes » censément si fondamentales qu'on pourrait décrire toutes choses selon leurs termes. Il les décrit dans quelques-uns de ses travaux, et plus manifestement dans la traduction latine de l'*Advancement* (*De dignitate et augmentis* scientiarum (1623)) et le *Novum Organum*. […] En outre, Bacon définit ces « natures simples » comme une sorte d'« alphabet » naturel : elles s'associent pour composer toutes les sortes de corps naturels possibles, de la même manière que les lettres s'associent pour composer des mots. […] Dans son *Abecedarium* (1622), Bacon liste quarante-huit nouvelles natures simples, dans un classement binaire : le lourd, le léger ; le chaud, le froid ; le palpable ; l'impalpable ; et ainsi de suite.[37]

À partir de cette conception aristotélicienne qui consiste à imaginer que les représentations mentales des objets, des émotions ou des concepts sont naturelles et universelles, Bacon est l'un des premiers intellectuels à exprimer l'idéal d'une langue scientifique qui ne laisserait pas de place aux artifices de la rhétorique et la nécessité de l'adoption d'un style simple ou *plain style* afin de faire part de travaux de recherche de de manière plus objective. Sur ce point, il critique les humanistes :

> Ils se soucièrent de la chute douce des périodes, ils cherchèrent davantage à varier et à illustrer leur propos de tropes et de figures, qu'à lui donner un contenu qui ait du poids, un sujet qui soit digne, un argument qui soit solide, ou encore à lui donner la vitalité de la découverte, ou la profondeur du jugement … »[38]

De plus, dans *The Advancement of Learning*, Francis Bacon exprime l'utilité d'un système à « caractère réel » (*real character*), c'est-à-dire au sein duquel les signes ne seraient pas l'expression de lettres ni de mots, mais d'objets et de notions. Cette idée est inspirée par une réflexion sur les caractères chinois (dont la connaissance, très superficielle, parvient aux

---

[37] NT : « For Bacon, these were to determinate physical properties, or "forms" considered to be so basic that all things could be described in terms of them. They are described in a number of his works, most prominently in the Latin translation of the *Advancement* (*De dignitate et augmentis* scientiarum (1623)) and the *Novum Organum*. […] Moreover, Bacon characterised these "simple natures" as a kind of natural "alphabet": every kind of natural body was a compound substance made up of them, in the same way that words were compounds made of letters. […] In his *Abecedarium* (1622), Bacon listed forty-eight more simple natures, arranged into binaries: heavy, light; hot, cold; tangible, pneumatic; and so forth. » *Ibid.*, p. 8.

[38] Francis Bacon, *Du progrès et de la promotion des savoirs*, trad. Michèle Le Dœuff, Paris, Gallimard, 1991, p. 32. Texte original : Francis Bacon, *The Advancement of Learning*, éd. G. W. Kitchin, Londres, J. M. Dent, 1915, p. 24. Cité dans Mickael Popelard, *Francis Bacon: l'humaniste, le magicien, l'ingénieur*, Paris, PUF, 2010, p. 22, note 1.

intellectuels européens du XVIIe siècle[39]) Bacon consacre également une partie de l'*Advancement* à des considérations sur la grammaire, dont il distingue deux types, la grammaire littéraire (propre à chaque langue et d'intérêt limité) et la grammaire philosophique, qu'il conçoit comme universelle et à la base de toutes les langues.[40] D'après Rhodri Lewis, la grammaire universelle telle que Bacon l'envisage, « si elle était assez conséquemment développée […] », serait capable de « refléter correctement la structure de la pensée humaine pré-linguistique »[41], et de « […] détruire les barrières érigées en conséquence de Babel qui entravent le progrès humain. »[42] Bacon avancera également l'idée d'une langue universelle en écrivant dans *De Augmentis Scientiarum* que tout livre écrit selon ces propriétés pourrait être lu par chaque nation dans sa propre langue[43], propos repris et illustrés dans le récit utopique de *La Nouvelle Atlantide* quand hébreux, persans et indiens parviennent à lire la Bible « comme si elle était écrite dans leur propre langue »[44]. La langue parfaite, composée de caractères réels régis par une grammaire universelle à l'image de l'univers et de l'esprit humain, s'impose dès lors comme un idéal baconien contre l'imperfection des langues naturelles et de la connaissance humaine.

Enfin, en plaidant pour une organisation collective des recherches en philosophie naturelle, idée illustrée par la « Maison de Salomon » décrite dans le récit utopique *La Nouvelle Atlantide*, Francis Bacon s'est institué comme l'ancêtre philosophique des cercles intellectuels et des organisations scientifiques telles que la Royal Society de Londres, cercle fondé en 1662 au sein duquel se réuniront plusieurs *language planners*. Plus généralement, le philosophe incarne le renouveau scientifique propre à la Renaissance anglaise, climat culturel indissociable des préoccupations linguistiques qui nous intéressent.

[39] Voir Paul Cornelius, *op. cit.*, « The Exotic Element: Reports of the Chinese Language in Europe in the Early Seventeenth Century », p. 25-38.
[40] Rhodri Lewis, *op. cit.*, p. 16.
[41] NT : « [It would] reflect accurately the structure of pre-linguistic human thought » *Ibid.*
[42] NT : « Were this grammar to be properly developed, then it would […] undo the barriers to human progress that had been erected in the aftermath of Babel. » *Ibid.*
[43] Jonathan Cohen, « On the Project of a Universal Character », *Mind*, vol. 63 / 249, 1954, p. 51-52.
[44] NT : « For there being at that time, in this Land, *Hebrews*, *Persians*, and *Indians*, besides the Natives, every one read upon the Book, and Letter, as if they had been written in his own Language. » Francis Bacon, *Sylva Sylvarum*, éd. William Rawley, J.R., 1670, p. 11-12. Cité dans Rhodri Lewis, *op. cit.*, p. 19, note 55.

c. Le cercle Hartlib

Avant la fondation de la Royal Society, l'émulation intellectuelle autour de la quête de la langue parfaite trouve son épicentre dans le « cercle Hartlib » [45]. Érudit, réfugié prussien, Samuel Hartlib (*ca.*1600-1662) est préoccupé par la recherche, le recensement et la diffusion des savoirs développés à l'époque. Au service de ces objectifs, il est l'auteur d'une très large correspondance[46] avec de nombreux intellectuels européens. Samuel Hartlib tient également un journal, les *Ephemerides*, particulièrement « marqué par une préoccupation pour le langage et son amélioration. »[47] En effet, d'après Rhodri Lewis, certaines entrées des *Ephemerides* rapportent les réflexions de Henry Jacob, soit la complémentarité d'un double objectif : « réunir toutes les langues connues en un tableau récapitulatif dans une visée pédagogique, et découvrir la « Langue Mère », qu'il s'agisse de l'hébreu ou d'une autre, dont on puisse déduire quelques règles primitives régissant l'intégralité des autres langues. »[48] En 1635, une entrée du même journal relate l'intérêt de S. Hartlib pour les caractères chinois ; une autre synthétise ces idées dans la formule suivante : *Desiderata Reales Characteres*, « des caractères réels étaient désirés. »[49] Dès 1630, Hartlib encouragea des savants à élaborer une nouvelle langue artificielle, parmi lesquels John Pell, Champagnolla ou John Johnson. Mais Hartlib entretiendra également une correspondance avec certains des intellectuels considérés comme à l'origine de la Royal Society tels que John Dury et Robert Boyle. Il a correspondu avec des figures de la planification linguistique aussi connues que le tchèque Comenius, le français Marin Mersenne, l'Écossais Dalgarno et l'anglais John Wilkins.

L'ensemble des travaux et des recherches menées par ces intellectuels est fondé sur l'idée cardinale selon laquelle, d'une part, les hommes ont la capacité cognitive de se représenter correctement les objets du monde qui les entourent, et d'autre part, que ces images mentales sont objectives et universelles. Cette philosophie fondamentale d'inspiration aristotélicienne, qui a soutenu l'effort et la production des *language planners* comme leur pierre angulaire, sera rejetée dans la seconde partie du dix-septième siècle par John Locke.[50] A la lumière des travaux

[45] Pour une biographie complète et une analyse de la correspondance du « cercle Hartlib » sur la question du langage, voir : G. H. Turnbull, *Hartlib, Dury and Comenius: gleanings from Hartlib's papers*, Liverpool, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, University Press of Liverpool, 1947.
[46] University of Sheffield, « The Hartlib Papers »,
[En ligne]. https://www.dhi.ac.uk/hartlib/view?docset=pamphlets&docname=pam_24&term0=transtext_rhetoric al#highlight. [Consulté le 30 mai 2018].
[47]Rhodri Lewis, *op. cit.*, p. 22-23.
[48] Samuel Hartlib, *Ephemerides*, 1634, *Hartlib Papers* 29/2/4a. Cité dans Rhodri Lewis, *Ibid.*, p. 24, note 2.
[49] Samuel Hartlib, *op. cit.*, 29/3/33b-34a. Cité dans *Ibid*, p. 24, note 3.
[50] John Locke, *An Essay Concerning Human understanding*, éd. P. H. Nidditch, Oxford, 1975, 509 (3. II. 2.) : « It was, Locke argued, impossible for anyone to « pretend to attempt the perfect *Reforming the* Languages of the

philosophiques et linguistiques modernes, cette réfutation peut nous paraître évidente, et l'effort de planification de langue parfaite risible ; il est essentiel de nous remémorer qu'aussi vaine que puisse nous paraître cette quête aujourd'hui, elle n'en demeure pas moins une réalité intellectuelle du dix-septième siècle. Il s'agit d'en examiner les modes et les enjeux sans en négliger le sérieux ni discréditer son impact de longue durée sur la philosophie et les sciences du langage. Dans le contexte de la frénésie intellectuelle pour les projets de langue parfaite au XVIIe siècle, l'auteur sur lequel nous souhaitons à présent nous pencher plus particulièrement détonne quelque peu. Ce chevalier royaliste, apparemment voyageur, est également mathématicien, traducteur et auteur d'ouvrages aux intentions apparemment diverses et difficiles à cerner. Ses efforts de composition d'une langue parfaite, bien qu'ils s'inscrivent dans le contexte de la planification linguistique anglaise et européenne de l'époque, se démarquent par leur extravagance et leur exubérance. Voyons qui était leur auteur, Sir Thomas Urquhart.

2. Sir Thomas Urquhart of Cromarty : polymathe génial ou fou quichottesque ?

a. « Sir Thomas Urquhart of Cromarty, Knight » : la vie de T. Urquhart en pleine guerre des Trois Royaumes.

Nous avons collecté les éléments de biographie suivants grâce aux ouvrages de R. D. S. Jack et R. J. Lyall[51] et R. J. Craik[52].

Thomas Urquhart naît en 1611, plausiblement à Cromarty. C'est le fils aîné de Sir Thomas Urquhart of Cromarty et Christian Eplhinston. Il entre à l'université de King's College à Aberdeen à l'âge – ordinaire à l'époque – de 11 ans, en 1622, bien qu'il ne semble pas y avoir obtenu de diplôme particulier. D'après ses propres écrits, corroborés par l'absence de son nom dans les archives écossaises pendant une décennie, il aurait ensuite voyagé en France, en Italie et en Espagne. Dans les années 1630, son père Sir Thomas Urquhart traverse une importante crise financière et perd le contrôle de ses terres, suite à plusieurs dettes envers différents créditeurs. Les Urquhart père et fils ont une violente dispute à ce sujet ; l'affaire est traduite en justice. Les problèmes de dettes continuent d'affaiblir le patrimoine familial.

world, no not so much as that of how own Country, without rendring himself ridiculous. » The very notion of linguistic pefection, he continued, depended on the mistaken belief that « all Men should have the same Notions, and should talk of nothing but what they have clear and distinct *Ideas* of. » Cité dans *Ibid*, p. 222.

[51] J&L, p. 1-11.

[52] Craik, 1993.

En 1637, la publication d'un livre de prières écossais déclenche une campagne de résistance anti-épiscopalienne dans l'Église écossaise : c'est le début des affrontements entre les royalistes partisans de Charles Ier (épiscopaliens) et les Covenantaires (presbytériens), qui constituent les prémisses de la guerre des évêques et de la guerre civile de 1642. Sir Thomas Urquhart joint les rangs des Royalistes lorsque ceux-ci attaquent les Covenantaires lors de la bataille de Turriff le 14 mai 1639. Le 23 mai, Sir Thomas Urquhart embarque pour l'Angleterre au côté de l'évêque d'Aberdeen. Il s'établit à la cour de Charles I et, le 7 avril 1641, à Whitehall, il y sera fait chevalier – titre qu'il ne manquera pas de mentionner en signature de ses ouvrages. C'est l'époque de l'écriture des épigrammes *Apollo and the Muses* et *Divine and Moral*, empreints, selon les poèmes, de fadeur ou d'imagination fantaisiste et saugrenue.

Après la mort de son père en 1642, Sir Thomas Urquhart retourne à Cromarty afin d'administrer les terres qui lui reviennent. Il publie en 1645 un ouvrage mathématique ou pseudo-mathématique (toute certitude se révélant couramment fragile au sujet des œuvres de d'Urquhart), que Jack et Lyall qualifient en 1983 d'« érudit comme fantaisiste, en parts quasiment égales »[53], intitulé *Trissotetras*. Lors d'une période de compromis entre, d'une part, les Royalistes menés par le roi Charles Ier et, d'autre part, les Presbytériens menés par certains membres du Parlement d'Ecosse, Sir T. Urquhart participe à la mobilisation d'une armée écossaise pour assurer le retour du roi à Londres ainsi qu'au comité de guerre de Cromarty et d'Inverness du 18 avril 1648. Après que Charles I est exécuté le 30 janvier 1649 et la République de Cromwell proclamée, Urquhart participe au soulèvement royaliste tentant de prendre le contrôle de l'Inverness et d'autres régions du nord de l'écosse.

Charles II tente alors de favoriser l'union des Royalistes et des Covenantaires écossais contre Cromwell. En effet, la résistance contre Cromwell continue à s'organiser en Ecosse. Charles II est le dernier roi à être couronné à Scone le 1er janvier 1651. Une nouvelle armée écossaise dont Urquhart dit avoir fait partie est constituée à la fin du mois de juin. Le 3 septembre 1651, l'armée royaliste essuie une importante défaite contre l'armée parlementaire menée par Cromwell lors de la bataille de Worcester. Non seulement Sir Thomas Urquhart y est alors fait prisonnier ; il perd également, selon ses écrits, la majorité de ses papiers, les Têtes-Rondes détruisant bon nombre de ses travaux et de ses œuvres[54]. Il produit néanmoins le *ΠΑΝΤΟΧΡΟΝΟΧΑΝΟΝ, or, a Peculiar Promptuary of Time* (*Pantochronocanon*, parfois

[53] NT : « scholarly and fantastic in almost equal measures », J&L, p. 7.
[54] « […] above three thousand sheets of the like paper, written after that fashion and with the same hand, were utterly lost […] » *Eks.*, p. 59.

orthographié *Pantochronocanon*), sorte d'arbre généalogique fantasque attribuant à Sir Thomas Urquhart et sa famille d'archaïques liens de parenté remontant jusqu'à Adam et Ève. Il sera publié en 1652. Urquhart est emprisonné parmi 18 autres écossais à Windsor Castle le 16 septembre 1651, où il commence aussitôt à plaider pour sa libération[55]. Nous manquons de précisions quant aux conditions de l'emprisonnement puis de la libération d'Urquhart. F. C. Roe rapporte qu'au XVIIIe siècle, on racontait que l'Écossais avait fini par s'échapper de prison après plusieurs années ; il considère toutefois plus probable qu'il ait simplement été libéré, suggérant qu'Urquhart était un homme sympathique, et qu'il paraissait avoir conquis plusieurs amitiés parmi les Cromwelliens[56]. D'après H. Brown, sa bonne conduite aurait permis sa libération conditionnelle : c'est à ce moment qu'il aurait recommencé à publier ses ouvrages[57]. Selon les plus récentes des recherches consacrées, il semble que les œuvres écrites et publiées par Urquhart pendant cette période d'emprisonnement aient pu au moins partiellement aider à sa libération. Entre 1651 et 1653, Urquhart publie en effet *The Jewel* ou *ΕΚΣΚΥΒΑΛΑΥΡΟΝ)* (1652), le *Logopandecteision* (1653) ainsi qu'une excellente traduction des deux premiers livres de Rabelais, *Gargantua* et *Pantagruel*. Une légende du dix-huitième siècle attribue la cause de la mort de Sir Thomas Urquhart à une crise de fou rire contractée en apprenant le retour de Charles II sur le trône en mai 1660. Bien qu'il semble qu'Urquhart soit en effet décédé pendant l'été 1660, aucun autre élément de biographie ne nous dispose à accorder plus de crédibilité à ce mythe impertinemment rabelaisien[58].

b. Le mathématicien, l'écrivain et le traducteur : résumé d'une œuvre aussi diverse que problématique

Entre les recueils d'épigrammes, l'aide-mémoire mathématique, le traité linguistique, l'épopée nationaliste et la traduction des livres de Rabelais, l'œuvre bibliographique de Sir Thomas Urquhart a de quoi déconcerter par son hybridité. Cependant, si parmi ces ouvrages aux formes aussi variées que les *Épigrammes*[59], le *Trissotetras*, l'*Ekskubalauron*, le *Gargantua* et le *Pantagruel* d'Urquhart, certains ayant pour singulier point commun d'avoir été partiellement écrits en prison, nous nous accordons avec R. J. Craik sur le fait que l'œuvre

[55] J&L, p. 1.
[56] Frederick C. Roe, *op. cit.*, p. 6.
[57] Huntington Brown, *Rabelais in English Literature*, Frank Cass & Co. LTD., Londres, 1967, p. 113.
[58] Cette anecdote nous rappelle en effet celle de la mort de Philémon, rapportée par quelques antiques mais également citée dans plusieurs livres de Rabelais, notamment *Gargantua* et le *Quart Livre*. Voir Colette Quesnel, *Mourir de rire d'après et avec Rabelais*, Les Éditions Fides, 1991, 140 p.
[59] Thomas Urquhart, *Epigrams, divine and moral*, Ann Arbor, Mich., UMI, 1999.

d'Urquhart entière est loin d'être incohérente malgré son apparence rhapsodique.[60] La diversité formelle de ces travaux est impressionnante, même pour le dix-septième siècle, une époque où les disciplines intellectuelles comme les genres littéraires étaient moins catégoriques, et plus perméables ; l'âge Classique est la grande époque des « polymathes », ces intellectuels versés dans de nombreuses disciplines plutôt que dans une matière de prédilection. Marin Mersenne, François Rabelais, Samuel Hartlib en sont d'ailleurs d'honorables représentants.

Cependant, si la réception d'Urquhart ne l'a pas toujours honoré du titre de polymathe, c'est parce qu'on a émis, et qu'on continue parfois à émettre des doutes sur ses véritables mérites ainsi que sur le sérieux de ses intentions. Ses épigrammes font l'objet de mépris voire de franche exécration de la part du peu de critiques qui les ont lues : R. J. Craik écrit qu'« en les lisant, on est frappé par l'absence quasi-totale de tout mérite poétique »[61], et cite un commentateur selon lequel le volume « [contiendrait] la plus remarquable accumulation d'âneries qu'il [lui ait] jamais été donner d'observer »[62] . Quant au *Trissotetras*, il demeure encore un objet déconcertant, dont on ne parvient pas à mesurer avec précision l'exactitude mathématique ni le caractère inédit prétendu par Urquhart ; cela bien que les études relativement récentes de quelques chercheurs persévérants[63] nous permettent d'affirmer que l'ouvrage s'inscrit dans le registre de l'aide-mémoire, exposant des découvertes antérieures en y apposant une terminologie inattendue. Selon R. Craik, il s'agit d'« un aide-mémoire de trigonométrie écrit dans une prose si alourdie par de gigantesques néologismes qu'il en devient pratiquement incompréhensible. »[64] De la même manière, le bref traité de planification linguistique contenu dans l'*Εκσκυβαλαυρον* puis dans le *Logopandecteision* a la particularité d'exposer des ambitions très sérieuses, puis de n'y donner aucune suite raisonnable, au sein de textes entrecoupés de polémiques contre les créanciers de l'auteur ou de plaidoiries pour sa libération. Malgré cette dissonance évidente, le *Trissotetras* et le *Logopandecteision* entretiennent des liens très cohérents. Urquhart théorise ainsi dans le second ouvrage ce qu'il pratiquait déjà dans le premier, c'est-à-dire la création de termes nouveaux via l'agglomération de syllabes valant pour unités sémantiques, majoritairement sous la forme d'affixes grecs et latins. En outre, ce procédé est tout à fait cohérent avec l'ensemble des idées considérées par la

[60] « My central argument is that all of Urquhart's works, however disparate they may seem, are related both in Urquhart's view and in fact », Craik, 1993, p. ii.
[61] NT : « Reading them, one is struck by the almost total lack of poetic merit », *Ibid.*, p. 3.
[62] NT : « containing as remarkable an accumulation of rubbish as ever came within the reach of my observation », D. Irving, *Lives of Scottish Writers*, Edimbourg, 1839, vol. II, p. 100. Cité dans *Ibid.*, p. 38, note 4.
[63] Voir les recherches de Malcolm Mountford dans Richard Boston, *The Admirable Urquhart*, 1975, p. 22-24. Cité dans Roger J. Craik, *Ibid.*, p. 39, note 9.
[64] Roger J. Craik, « Sir Thomas Urquhart's Translation of Rabelais », *op. cit.*, p. 152.

communauté de la planification linguistique à l'époque, ce qui pourrait laisser penser qu'Urquhart n'est finalement qu'un *language planner* parmi d'autres. La perplexité des chercheurs et des critiques littéraires est entretenue par l'attitude quichottesque de Sir Thomas Urquhart dont la plume révèle assurément l'esprit de contradiction. Ainsi, bon nombre de ses écrits revêtent une apparence académique malgré leur excentricité et leur fantaisie latentes par ailleurs, l'auteur choisissant d'y dresser des index, lexiques, gloses et autres paratextes de nature et d'apparence nettement plus sérieuses que le contenu de l'ouvrage lui-même. Le goût de l'antiphrase, sans doute, lui fait également intituler l'une de ses mille et quelques épigrammes *Why my Epigrams are Short and Few*, soit « Pourquoi mes épigrammes sont courtes et peu nombreuses ». En somme, la langue utilisée par Urquhart correspond rarement à l'objectif qu'il prétend atteindre. Dans le *Trissotetras,* il compromet gravement la compréhension de son traité en usant d'une terminologie de son invention, fondée sur des néologismes grecs pour la plupart, ainsi qu'une syntaxe circonvolutive à tendance énumérative ou outrancièrement périphrastique :

> The loxogonosphericall triangles, whether amblygonosphericall or oxygonosphericall, are either monurgetick or disergetick.[65]

> Every circle is divided into three hundred and sixty parts, called degrees, whereof each one is sexagesimated, subsexagesimated, resubsexagesimated, and biresubsexagesimated, in minutes, seconds, thirds, fourths, and so far forth as any computist is pleased to proceed, for the exactnesse of a research, in the calculation of any orbiculary dimension.[66]

Cette fantaisie linguistique, que l'on retrouve dans l'ensemble de ses ouvrages, contribue à disqualifier son sérieux et sa capacité à raisonner, ce qui l'a amené à être considéré comme un charlatan ou un illuminé. En effet, certains aspects de son œuvre peuvent paraître bizarres, voire de nature ésotérique. Sir Thomas Urquhart semblait notamment cultiver une authentique fascination pour la numérologie ; Craik décrit avec quelle excentricité il organise ses recueils d'épigrammes *Apollo and the Muses*, composés en neuf volumes contenant cent-dix épigrammes chacun et un dixième en contenant cent-treize.

> Ainsi dans chaque livre contenant 110 épigrammes, la treizième concerne toujours l'acte sexuel, et elle est composée dans le jargon de différentes professions ; toutes les épigrammes dont le chiffre des dizaines est un neuf sont des distiques, toutes celles dont le chiffre des dizaines est un quatre sont des quatrains, et, toutes les onze épigrammes, se trouve dans chaque livre un aphorisme sous la forme d'un distique. Il existe cependant des schémas plus complexes : par exemple, si le livre est dédié à un homme, alors la 107e épigramme de ce livre est un éloge de l'homme auquel est dédié le livre suivant. Curieusement, la dixième épigramme du premier livre, la vingtième du second et ainsi de suite sont toutes dédiés à une femme non

[65] *Works*, p. 95.
[66] *Ibid.*, p. 65.

> identifiée du nom d'Aura. Mais même ce motif fait pâle figure en termes d'excentricité lorsqu'on le compare à l'habitude qu'a Urquhart de charger la dix-neuvième épigramme de chaque livre de la responsabilité, par exemple, de porter toutes les lettres de l'alphabet, tous les points de la matrice, et tous les modes d'un verbe. Une épigramme du sixième livre est également étrange, intitulé « un Chronogramme pris d'un passage hébreu du psaume 34, vers 14, et appliqué au traité de paix signé à Bardwich en l'an 1639 », avec l'hébreu et ses valeurs numériques, s'additionnant jusqu'à 1639, inscrits dans la marge.[67]

De telles manies, présentes au sein de recueils qui – rappelons-le – n'ont jamais été publiés, peuvent laisser perplexe quiconque tenterait d'y chercher des explications concrètes ou rationnelles sans en interroger l'aspect ludique. L'hétérogénéité de l'esprit et de la forme des écrits d'Urquhart est troublante. Néanmoins, on aurait tort de décrédibiliser leur auteur pour cette seule raison.

Enfin, l'œuvre pour laquelle Urquhart demeure le plus connu et le plus célébré est sa traduction des livres I et II de l'œuvre de Rabelais, *Gargantua* et *Pantagruel*. *The first book of the Works of Mr. Francis Rabelais* paraît en 1653, et constitue pour la plupart de ses commentateurs l'apogée de son œuvre, le seul travail dans lequel on puisse véritablement lui reconnaître des talents qui seraient demeurés éclipsés ou diffus dans le reste de son œuvre. Foisonnant et augmentatif, le travail d'Urquhart rend autant hommage à la plume de Rabelais qu'à la mode traductive élisabéthaine. En outre, cette traduction, demeurée en usage pendant près de 200 ans, sert encore de base aux traductions modernes de Rabelais en anglais. De fait, encore plus que l'excentricité dont son auteur a fait montre au sein du reste de son œuvre, l'excellence de cette traduction apparaît comme la principale raison de la disqualification d'Urquhart dans l'histoire littéraire de la Grande-Bretagne. Relégué au rang de bon traducteur, statut toujours déconsidéré vis-à-vis de celui d'auteur, Urquhart a vu son œuvre finale lui accorder enfin un peu de la lumière qu'il désirait attirer … non sans jeter son ombre sur ses travaux antérieurs plus personnels.

---

[67] NT : « Thus in each book of 110 epigrams the thirteenth always concerns the sexual act and is couched in the terminology of various professions; all epigrams with nine as a second digit are distichs, all with four as a second digit are quatrains, and every eleventh epigram in each book is an aphorism in couplet form. There are more complicated designs still; for instance, if the particular book is dedicated to a man, then the 107th epigram of that book in in praise of the male patron of the following book. Intriguingly, the tenth epigram of the first book, the twentieth of the second and so one are all dedicated to an unidentified lady called Aura. But even this pattern pales in terms of eccentricity when set beside Urquhart's habit of charging the nineteenth epigram of every book with the responsibility of carrying, for example, all the letters of the alphabet, all the points of the die, and all the moods of a verb. Equally peculiar is an epigram in the sixth book entitled "a Chronogram, taken from a Hebrew passage, in the 34 psalm, and 14 verse: and apply'd to the treatie of peace condescended upon at Bardwich in the yeare 1639" (p. 218), with the Hebrew and its numerical values, adding up to 1,639, placed in the margin. », Roger J. Craik, *Sir Thomas Urquhart of Cromarthy (1611-1660): adventurer, polymath, and translator of Rabelais*, *op. cit.*, p. 7-8.

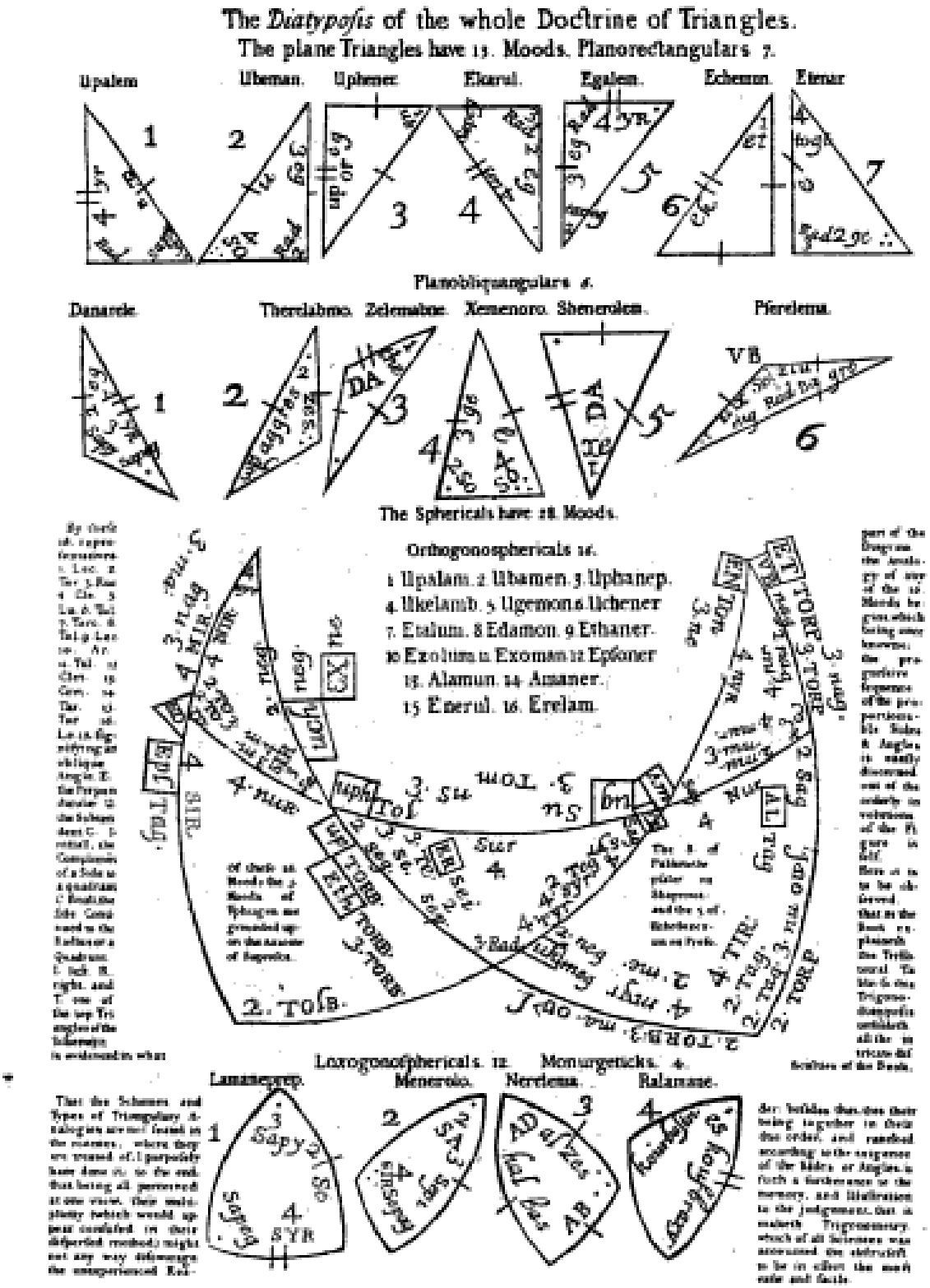


Planche imprimée au début du *Trissotetras*. Sir Thomas Urquhart, *The works of Sir Thomas Urquhart ... Reprinted from the original editions, op. cit.*, p. 65.

c. L'œuvre linguistique d'Urquhart

Le projet de langue philosophique esquissé par Urquhart est publié à deux reprises au sein d'ouvrages tout à fait différents. Les deux propositions linguistiques ne comportent, elles, que des variantes mineures mais significatives. L'ouvrage qu'on appelle couramment *The Jewel* est publié en 1652 à Londres, sous le titre complet suivant (nous traduisons):

> ΕΚΣΚΥΒΑΛΑΥΡΟΝ [Ekskubalauron] :
> Ou, La Découverte du plus magnifique Joyau, plus précieux qu'aucun Diamant recouvert d'Or, qu'on n'ait jamais vu de tous les temps, trouvé dans le caniveau des rues de Worcester, un jour après la Bataille, et six jours avant l'équinoxe d'automne, anno[sic] 1651. Servant en ce lieu à disculper l'honneur de l'Ecosse de l'infamie dans laquelle le rigide parti presbytérien de cette nation, par sa convoitise et son ambition, l'a sournoisement impliquée.

> ΕΚΣΚΥΒΑΛΑΥΡΟΝ [Ekskubalauron]:
> Or, The Discovery of A most exquisite Jewel, more precious then Diamonds inchased in Gold, the like whereof was never seen in any age; found in the kennel of Worcester-streets, the day after the Fight, and six before the autumnal aequinox, anno 1651. Serving in this place, to frontal a Vindication of the honour of Scotland, from that infamy, whereinto the rigid Presbyterian party of that nation, out of their covetousness and ambition, most dissembledly hath involved it.

Le terme *d'Ekskubalauron* est un néologisme gréco-latin de l'invention d'Urquhart dans lequel on peut reconnaître les termes grec *έκ* [ek] « depuis, à partir de » et *σκύβαλον* [skubalon] « excréments » ainsi que le latin *auron* « l'or », et qu'on traduit par conséquent « de l'or à partir de l'ordure ». Comme le fait effectivement apparaître l'abondant sous-titre de l'ouvrage, il s'agit de présenter le texte phare de l'ouvrage, soit la proposition linguistique, comme un joyau précieux dont les manuscrits auraient été miraculeusement retrouvés dans un caniveau, parmi les déchets, peu après qu'Urquhart les ait perdus dans la bataille de Worcester. Cette anecdote, également racontée à l'occasion de plusieurs passages de *The Jewel*[68], dans des versions plus ou moins détaillées, invoque de toute évidence un intertexte rabelaisien que nous aurons le loisir d'étudier par la suite de notre travail[69].

[68] *Eks.*, p. 53 et p. 59-60.
[69] Voir III. 1. b).

ΕΚΣΚΥΒΑΛΑΥΡΟΝ:
OR,
The Discovery of
A most exquisite JEWEL,
more precious then Diamonds
inchased in Gold, the like whereof
was never seen in any age; found in the
kennel of *Worcester*-streets, the day
after the Fight, and six before the Au-
tumnal Equinox, *anno* 1651.
Serving in this place,
To frontal a VINDICATION
of the honour of *SCOTLAND*,
from that Infamy, whereinto the Rigid
Presbyterian party of that Nation,
out of their Covetousness and
ambition, most dissembled-
ly hath involved it.

Distichon ad Librum sequitur, quo tres ter adæquant Musarum numerum, casus, & articuli.

voc. nom. 1 abl. 2 abl. dat.
O thou'rt a Book in truth with love to many,
3 abl. 4 abl. acc. gen.
Done by and for the freest spoke *Scot* of any.

Efficiens & finis sunt sibi invicem causæ.

LONDON, Printed by *Ja: Cottrel*; and are to be sold by *Rich. Baddeley*, at the Middle-Temple-gate. 1652.

Page de titre de *l'Εκσκυβαλαυρον* telle que reproduite dans *Ibid.*, p. 177.

La composition de *The Jewel*, si elle est donc censée s'articuler autour de ce « joyau » linguistique, n'est pas tout à fait limpide. Le livre présente une surprenante hybridité générique. Il s'ouvre sur une épître liminaire signée « Christianus Presbyteromastix », dans laquelle ce pseudo-éditeur fictif fait le récit de sa collaboration avec Sir Thomas Urquhart afin de publier l'ouvrage au sujet duquel il ne tarit pas d'éloges. Cette épître est suivie d'une généalogie fictive d'Urquhart synthétisée en une liste numérotée des 146 ancêtres masculins supposés de l'auteur, depuis Adam jusqu'à l'année de publication, qui semble constituer un avant-goût du *Pantochronocanon* publié la même année, que le lecteur se voit invité à acquérir. Les parties suivantes du texte sont moins clairement délimitées, bien que le reste de l'ouvrage traite de sujets différents. Il semble que la partie essentielle du traité, c'est-à-dire la proposition de langue parfaite, se déploie alors sur une vingtaine de pages, sous la forme d'une liste numérotée de 134 axiomes se penchant sur divers aspects linguistiques de la proposition. Les axiomes 38 à 49 sont listés, mais omis du livre : ils ne seront publiés que dans le *Logopandecteision* un an plus tard. Cette partie est encore précédée d'un bref prologue rappelant l'origine du manuscrit supposément sauvé des eaux et de l'ordure après la bataille de Worcester. Les propositions numérotées peuvent elles-mêmes être divisées en deux catégories, les soixante-dix premières consistant en des considérations théoriques et générales sur les langues naturelles, leur nature et leur origine ; et les suivantes s'attachant vraisemblablement aux qualités de la langue parfaite proposée par Urquhart. La fin de la partie véritablement linguistique du traité fait place à une suite de considérations philosophiques, politiques et personnelles dans lesquelles Urquhart plaide pour sa libération et le recouvrement de ses biens et de ses terres ; à des élucubrations nationalistes visant à dresser une liste de grands hommes écossais, en s'attardant sur le destin fantasmé de James Crichton, un polymathe écossais assassiné en 1582 à l'âge de vingt-et-un ans. Cette dernière partie constituée de digressions nationalistes est aussi la plus volumineuse et s'étend sur environ 120 des 160 pages du livre. Elle se conclut par un épilogue dans lequel l'auteur semble subitement prendre conscience de sa prolixité, comme s'il avait écrit l'ouvrage dans un seul élan, sans en planifier la composition.

> J'ai peur d'avoir quelque peu abusé de la patience du lecteur en insistant si longuement sur mon discours sur l'Ecosse.[70]

Cet épilogue est constitué, d'une part, de la réitération des demandes de libération et de recouvrement des biens terriens et financiers d'Urquhart et, d'autre part, de considérations

[70] NT : « I am afraid that I have trespassed a little upon the patience of the reader by insisting so long in my discourse upon Scotland. » *Eks.*, p. 202.

stylistiques concernant les choix littéraires faits ou non par l'auteur au sein de son ouvrage. Nous pouvons considérer cette péroraison comme le point culminant de la rhétorique urquhartienne. Sir T. Urquhart semble y prendre un fin plaisir à affirmer, dans des développements s'étendant sur plusieurs dizaines de lignes, comment sa prose a été la plus succincte possible. Il déclare également avoir choisi de ne pas faire montre de toute l'étendue de son éloquence, ni d'enrichir son discours de toute la variété lexicale dont il a le secret, en exposant ces considérations au sein de phrases complexes renfermant d'inépuisables listes de termes techniques et savants d'origine grecque, latine, ou simplement urquhartienne. C'est en effet la partie la plus dense de l'ouvrage en termes de néologismes. Le traité se conclut sur ce qui ressemble à un dernier pied-de-nez rhétorique : Urquhart déclare « [tenir] pour opportun d'arrêter le flot de [sa] plume sans plus tarder »[71]. Le livre prendra fin environ vingt-cinq lignes, (et treize virgules) plus tard, laissant le mot de la fin à un distique rappelant – pour quiconque les aurait oubliés – les motifs et les objectifs d'Urquhart :

> Quelle pitié serait-ce que de refuser / A ceux qui demandent peu et donnent sans compter.[72]

La seconde édition du traité linguistique prend une forme quelque peu différente. Elle est publiée à Londres en 1653, seulement un an après *The Jewel*, sous le titre complet de *Logopandecteision, or, An introdvction to the vniversal langvage digested into these six several books, Neaudethaumata, Chrestasbeia, Cleronomaporia, Chryseomystes, Nelcadicastes, & Philoponauxesis*[73]. L'ouvrage d'une centaine de pages est donc rigoureusement divisé en six parties aux titres néo-grecs. Chacune se voit également associé un sous-titre à valeur descriptive annonçant les sujets dont elle va traiter ainsi que leurs buts respectifs. Les parties, qui se présentent désormais toutes à la manière du projet linguistique sous forme de listes de propositions numérotées, sont également toutes préfacées. En outre, le *Logopandecteision* débute par une « Épître dédicatoire à Personne » dans la veine satirique urquhartienne , et l'ouvrage est conclu par un appareil paratextuel final plutôt conséquent sous la forme d'un épilogue, une adresse au lecteur, des *Proquiritations*[74]et un *postcript*.

---

[71] NT : « […] I hold it now expedient without further adoe to stup the current of my pen […] » *Ibid.*, p. 208.
[72] NT : « Pity it were to refuse such / As ask but little and give much. » *Ibid.*, p. 208.
[73] Thomas Urquhart, *Logopandecteision, or, An introdvction to the vniversal langvage [electronic resource]: digested into these six several books, Neaudethaumata, Chrestasbeia, Cleronomaporia, Chryseomystes, Nelcadicastes, & Philoponauxesis*, Londres, impr. Giles Calvert, Richard Tomlins, 1653.
[74] Sorte de vives réclamations faites en public. Ce néo-latinisme urquhartien est ce qu'on appelle un *hapax*. Il s'agit d'un néologisme de l'invention d'Urquhart reconnu par le *Dictionary of the Scots language* mais dont on ne connaît d'autre occurrence littéraire. Voir *« Proquiritation n. »*, *Dictionary of the Scots Language*, Scottish Language Dictionaries *Ltd*, 2004. [En ligne]. http://www.dsl.ac.uk/entry/dost/proquiritation. [Consulté le 21 juin 2018].

Logopandecteiſion,

OR AN

INTRODVCTION

TO THE

VNIVERSAL LANGVAGE.

Digeſted into theſe Six ſeveral Books,

Neaudethaumata, *Chryseomystes,*
Chrestasebeia, *Neleodicastes,* &
Cleronomaporia, *Philoponauxesis.*

BY

Sir THOMAS URQUHART of *Cromartie*, Knight.

Now lately contrived and published
both for his own utilitie, and that of all
pregnant and ingenious Spirits.

Credere quærenti nonne hæc juſtiſſima res eſt?
Qui non plura cupit, quam ratio ipſa jubet.
Engliſhed thus,
To grant him his demands were it not juſt?
Who craves no more, then reaſon ſayes he muſt.

LONDON

Printed, and are to be ſold by *Giles Calvert* at the *Black-ſpread Eagle* at the Weſt-end of *Pauls;* and by *Richard Tomlins* at the Sun and Bible near *Pye-corner.* 1653.

Page de titre du *Logopandecteision* telle que reproduite dans Sir Thomas Urquhart, *op. cit.*, p. 297.

La partie qui s'attache à la planification linguistique est intitulée *Neaudethaumata* ou « *Wonders of the New Speech* », en français « le nouveau miracle ». Elle est identique à la liste des 134 axiomes publiée précédemment dans *The Jewel*, à l'exception des propositions 38 à 49 qui ont été restituées. Ces 11 propositions inédites constituent une digression, conformément au terme employé par l'auteur, revenant au cas personnel d'Urquhart (et à la nécessité de sa libération). Jack et Lyall remarquent que le choix d'inclure ou non cette partie du texte est fondé sur le mode narratif inhérent à chaque publication[75]. En effet, les propositions 38 à 49 impliquent l'auto-désignation de l'auteur la première personne ; or le paratexte de *The Jewel* établit la particularité de l'ouvrage de désigner Sir Thomas Urquhart à la troisième personne, et d'en faire l'éloge ainsi que celui de son œuvre via l'ethos d'un personnage tiers, l'éditeur fictif *Christianus Presbyteromastix*. Cet élément nous éclaire sur la différence des intentions de l'auteur lors de la première et de la seconde publication du projet linguistique : il semble que le *Logopandecteision* s'attache de manière encore plus marquée que *The Jewel* à plaider en faveur de la libération de son auteur, ce qui s'explique naturellement par le temps passé en cellule depuis la première tentative d'Urquhart. Cette fois, le prisonnier n'a pas recours à la figure d'un tiers pour défendre sa cause ; il écrit et parlemente en son propre nom, sans ambiguïté. Bien que ces deux modes d'écriture semblent suggérer une même intention continue avec une simple différence d'intensité, ces variations contribuent à la difficulté d'interprétation du traité d'Urquhart. Est-ce avant tout un projet scientifique, un prétexte pour faire montre de son éloquence idiosyncratique, ou un geste opportuniste et désespéré afin de sortir de prison ?

[75] Voir les arguments exposés dans J&L, p. 21.

THE FIRST BOOK

OF THE

INTRODVCTION

TO THE UNIVERSALL LANGUAGE, INTITULED

NEAUDETHAUMATA;

OR,

WONDERS OF THE NEW SPEECH, WHICH, AS A PREFACE THERETO, COMPREHENDETH ITS MOST NECESSARY PRE-NOSCENDAS, TOGETHER WITH SOME MISCELLANIE ARTICLES CONCERNING THE AUTHOR HIMSELF.

1. Words are the signes of things; it being to signifie that they were instituted at first, nor can they be, as such, directed to any other end, whether they be articulate or inarticulate.

2. All things are either real or rationall; and the real, either naturall or artificial.

3. There ought to be a proportion betwixt the sign and thing signified; therefore should all things, whether real or rationall, have their proper words assigned unto them.

4. Man is called a Microcosme, because he may by his conceptions and words containe within him the representatives of what in the whole world is comprehended.

5. Seeing there is in nature such affinity 'twixt words and things, as there ought to be in whatsoever is ordained for one another; that language is to be accounted most conform to nature, which with greatest variety expresseth all manner of things.

2 Q

Page de titre de la première partie du *Logopandecteision*, telle que publiée dans Sir Thomas Urquhart, *op. cit.*, p. 305.

3. *The Jewel*, le *Logopandecteision* : de l'ambiguïté des intentions urquhartiennes

La question des intentions d'Urquhart a subi un traitement particulier dans la littérature critique qui s'est attachée au commentaire de ses textes. En effet, des études parmi les plus substantielles pour l'analyse de l'œuvre urquhartienne telle que celle de F. C. Roe (1957) et Craik (1993) ont adopté une posture consistant à reconnaître le caractère rocambolesque voire risible des procédés d'écriture de l'Écossais tout en ne cessant d'affirmer l'indubitable sérieux de ses intentions.

> Dans *Apollo and the muses*, Urquhart avait cherché à créer une aura impressionnante autour de ses épigrammes en les parant d'annotations pénétrées d'amour-propre, une tactique qui n'aurait pu tromper personne d'autre que l'auteur lui-même. Cependant Urquhart est toujours entièrement sérieux quant à l'estime de son travail et de sa propre valeur : si extravagants que soient ses projets, ils sont toujours proposés sérieusement, et c'était en toute bonne foi qu'il présenta plus tard à Cromwell son plan de langage universel en échange de sa liberté.[76]

Une telle position vis-à-vis d'Urquhart a évidemment participé de la création du mythe d'un auteur illusionné et non-lucide comme une sorte de personnage donquichottesque. En dehors de sa traduction de Rabelais (car il est indispensable de noter que cette posture n'englobe que les travaux personnels d'Urquhart), si l'on rit, ce n'est pas avec lui mais bien à ses dépens :

> Le lecteur qui sourit, ou même rit […] trouve son amusement dans l'innocente pédanterie verbale et dans l'autosatisfaction absolue, mais également inoffensive de l'auteur, non dans son humour ; Urquhart fait rire *malgré lui*.[77]

Nous tâcherons de déconstruire ce jugement à l'aune de notre examen de l'œuvre linguistique d'Urquhart, mais il s'agit d'ores et déjà de comprendre pour quelles raisons les commentateurs et commentatrices de Sir Thomas Urquhart se sont longtemps abstenus de questionner sa sincérité et sa bonne foi.

---

[76] NT : « In *Apollo and the muses* Urquhart had sought to create an aura of impressiveness around the core of his epigrams by adorning them with self-regarding annotations, a tactic which could have hoodwinked no one other than the author himself. Urquhart, though, is always totally serious in his estimates of his work and his own value: however far-fetched his projects, they are always offered seriously, and it was in good faith that he later submitted his scheme for a universal language to Cromwell in exchange for his freedom. » Craik, 1993, p. 11.

[77] NT : « *The* reader who smiles, or perhaps laughs, […] finds his amusement in the harmless verbal pomposity and in the writer's unmitigated, but equally innocuous self-satisfaction, not in his humour; Urquhart achieves humour *malgré lui* ». Frederick C. Roe, *op. cit.*, p. 18.

a. La planification linguistique comme prétexte et support d'une plaidoirie personnelle

L'œuvre linguistique d'Urquhart a longtemps été considérée comme unidimensionnelle à cause d'un procédé de l'auteur qui consiste à affirmer clairement et explicitement ses intentions personnelles. En effet, l'œuvre ne laisse pas de doute au lecteur en ce qu'elle est l'acte d'un prisonnier en quête de liberté. Le projet de langue parfaite qui nous préoccupe présente une forte dimension personnelle, qui relève de la plaidoirie de l'auteur pour son propre cas, tant dans *The Jewel* que dans le *Logopandecteision*.

Sir Thomas Urquhart est capturé lors de la bataille de Worcester suite à la défaite de l'armée royaliste, principalement composée de forces écossaises, contre l'armée parlementaire menée par Cromwell le 3 Septembre 1651. Le royaliste est donc emprisonné le 16 septembre à Windsor Castle parmi dix-huit autres Écossais, et il commence aussitôt à plaider pour sa libération[78]. Et pour cause : il est déclaré le 28 octobre 1651 que les propriétés des prisonniers royalistes seraient confisquées à moins que « leurs mérites et services […] ne leur permettent de faire l'objet d'une prise en considération plus favorable par le Parlement. »[79] Urquhart, déjà familier des problèmes financiers et de l'angoisse de ne jamais recouvrer les terres appartenant à sa famille à cause de l'incompétence économique de son père, a toutes les raisons d'être positivement intéressé par les termes d'un tel décret. C'est sous cet éclairage que le traité sur la langue parfaite d'Urquhart se charge d'un discours d'autocélébration visant à convaincre le lecteur du mérite de son auteur, à tel point que la dimension linguistique, reléguée au second plan, prend des airs de simple prétexte. Sir T. Urquhart s'attache donc, d'une part, à dresser la liste des intérêts et des avantages de sa langue parfaite pour le gouvernement qui le tient captif, et d'autre part, à promettre des ouvrages ultérieurs (un lexique, une grammaire) visant à approfondir le sujet. En outre, à la manière de l'intégralité de l'œuvre urquhartienne, le traité est saturé de parenthèses digressives qui n'ont pour autre but que de faire l'éloge de l'écrivain.

Dès la publication du traité dans sa première version au sein de *The Jewel*, Urquhart affiche donc clairement son désir de liberté et sa détermination à la gagner en prouvant son mérite ; il écrit ainsi en exergue dans son épître liminaire :

> L'objectif de ce traité est – pour le bien commun que trouvera le public dans la propagation de l'éducation et sa vertu d'un bout à l'autre de l'île de Grande Bretagne – d'implorer, en toute humilité, l'honorable Parlement de ce Commonwealth, avec le consentement du Conseil d'État, d'accorder à Sir Thomas Urquhart de Cromarty sa prime liberté et la disposition de son

[78] J&L, p. 1.
[79] Nicholas McDowell, *op. cit.*, p. 155.

> propre héritage, avec toutes les immunités et les privilèges qui lui reviennent. Les motifs de cette demande sous une forme inhabituelle, quoique composée, sont si méthodiquement déduits que leur récapitulation ici, quand bien même je la rendrais aussi lapidaire que possible, ne pourrait être exprimée de manière plus concise pour le lecteur qu'en se résumant en ceci : qu'étant donné que l'accès à ses désirs serait bénéfique au pays entier et nuisible à aucun membre estimable d'entre ses citoyens, on devrait par conséquent lui accorder le privilège d'accéder à sa requête et ne rien lui refuser de ce qui en relève. […][80]

Une telle introduction a le mérite d'adresser explicitement l'objet de la requête, son émetteur et son destinataire. De plus, le rhéteur s'emploie tout au long de son traité à démontrer qu'il ne prétend à rien d'autre qu'honorer le Commonwealth de Grande-Bretagne en mettant son talent et ses compétences au service de la nation.

> 43. Par conséquent, depuis que je commençai à comprendre quoi que ce soit, sachant que le bien-être du corps du gouvernement consiste en l'intégrité de ses parties nobles, j'ai toujours entrepris d'employer le meilleur de mon cerveau et mon cœur en vue de la préservation de l'honneur de ce pays auquel je dois ma naissance.[81]

> 45. Tout comme mon cœur a ainsi été dévoué à l'amour de ma terre natale, de même mon cerveau s'est acquitté de tant de devoirs en son honneur, qu'entre ce qui est imprimé et ce qui est prêt pour la presse, j'ai produit plus d'une centaine de livres, sur des sujets auparavant jamais pensés par aucun autre.[82]

De plus, Urquhart promeut sa langue universelle à l'attention du gouvernement de Cromwell en en soulignant les avantages et les applications concrètes, politiques et économiques. Sa langue s'adresse ainsi notamment aux hommes d'état et aux commerçants :

> 119. Quarante-neuvièmement, en ce qui concerne l'écriture de missives, de lettres d'état, et de toutes autres sortes de courrier, important ou non, elle offre un style plus dense qu'aucune langue au monde ; et par conséquent, entre toutes les autres, elle est la plus nécessaire qu'il soit d'apprendre par les hommes d'état et les commerçants. [83]

En sus, toujours au sein des propositions linguistiques, Sir Thomas Urquhart se flatte non seulement d'être parvenu à créer une langue si parfaite qu'il a manqué de temps ou de place pour en dresser tous les avantages, mais aussi d'en avoir composé une grammaire et un lexique

---

[80] NT : « The scope of this treatise is, for the weal of the publick in the propagation of learning and vertue throughout the whole Isle of Great Britain, in all humility to intreat the honorable Parliament of this Commonwealth, with consent of the Councel of State thereof, to grant to Sir Thomas Urquhart of Cromarty his former liberty and the enjoyment of his own inheritance, with all the immunities and priviledges thereto belonging. The reasons of this demand in an unusual, though compositive, way are so methodically deduced that their recapitulation here, how curt soever I could make it, would afford but little more compendiousness for the reader, unless all were to be summed up in this: that seeing the obtaining of his desires would be conducible to the whole land and prejudicial to no good member in it, he should therefore be favoured with the benefit of the grant thereof and refusal of nothing appertaining to it. […] » Thomas Urquhart, « The Epistle Liminary », *Eks.*, p. 49.
[81] NT. Voir Annexes, prop. 43.
[82] NT. Voir Annexes, prop. 45.
[83] NT. Voir Annexes, prop. 119.

prêts à paraître, de manière à impressionner son lecteur en donnant l'impression d'être loin d'avoir épuisé toutes ses ressources.

> 137. Outre ces soixante et six avantages sur les autres langues, j'aurais pu en formuler trois fois plus, non moins considérables que les susdits, mais ces mêmes avantages suffiront à affûter le désir du généreux lecteur envers les secrets intrinsèques et des plus recherchés de la nouvelle grammaire et du nouveau lexique que je suis sur le point de divulguer.[84]

Enfin, bien qu'opposé à Cromwell, cet auteur royaliste tente ponctuellement d'inclure dans son traité une flatterie à son égard.

> 72. […] car ici les mots renvoient bien aux choses qu'ils signifient, de même que lorsqu'on voit le portrait de mon Lord Protecteur[85], on dit « Voici mon Lord Protecteur ». [86]

Tout à la suite des principes du *Logopandecteision* se déploie une nouvelle liste numérotée composée d'une suite de vérités relevant de la philosophie morale, de la philosophie de l'éducation et des découvertes scientifiques, et non plus de la planification linguistique. Urquhart établit un lien entre la découverte scientifique et le mérite qu'on en retire ainsi que l'argent qu'on devrait en recevoir. Ce discours constitue une sorte de plaidoirie pour l'aide financière des savants et intellectuels … qui glisse bien vite à nouveau sur une défense de son cas particulier.

> 15. En matière de récompense pour les bonnes choses découlant de l'esprit […] aucune homme ne devrait être ni puni ni récompensé d'être écossais, prisonnier ou les deux […][87]

> 16. Si la découverte susmentionnée permet aux sujets de la nation de faire l'économie de fortes charges, une récompense pécuniaire ou terrienne sera très adéquate à la nature de ce service […][88]

Urquhart soumet ainsi l'idée selon laquelle la langue qu'il a construite et proposée constitue un tel avantage pour la Grande-Bretagne et son avenir intellectuel, scientifique et politique que sa libération ainsi qu'une large récompense financière s'imposent de manière évidente et naturelle. En bon savant et mathématicien, il établit une démonstration composée en plusieurs étapes. La première consiste en une liste de postulats ou « axiomes, définitions et maximes incontrôlables ». Urquhart rédige ensuite en quelques paragraphes la thèse en faveur de laquelle ces postulats doivent permettre d'argumenter. En troisième lieu, il reprend chaque

[84] NT. Voir Annexe 3, prop. 137.
[85] Voir J&L, note 44 p. 220.
[86] NT. Voir Annexe 3, prop. 72.
[87] NT. Voir Annexe 3, prop. 15.
[88] NT. Voir Annexe 3, prop. 16.

axiome et lui appose l'argument qu'il défend, recomposant ainsi la thèse défendue point par point.

> Qu'elle [cette découverte] est bonne et désirable, est rendu évident par les premier et second axiomes ; et qu'il s'agit d'une découverte, et d'une découverte intellectuelle, par le neuvième et le douzième […]. Et bien que le fait [que l'auteur] soit un Écossais et un prisonnier puisse peut-être, de l'avis de certains, éclipser la splendeur d'une telle perspective, le quinzième axiome a très clairement condamné cette éventualité.[89]

L'ensemble de ces éléments, s'il est soumis à une lecture au premier degré, semble éloquent quant à la trivialité supposée des intentions d'Urquhart. Le caractère ouvertement explicite de ces demandes réitérées et l'insistance dont fait preuve l'auteur à propos de la nécessité de sa libération ont donné lieu à une interprétation courante du traité linguistique comme un simple prétexte opportuniste pour Urquhart de défendre son propre cas. Le fait ne serait pas unique en son temps : dans leur ouvrage consacré à *La naissance de la science moderne en Europe*, P. Rossi et P. Vighetti relatent que l'astronome Johannes Kepler écrivit, en sus de son *Harmonie du Monde* (1619), une défense de sa mère accusée de sorcellerie par près de 49 chefs d'accusations. « Dans ce monde-là, conviennent-ils, rares sont les savants qui peuvent tranquillement s'adonner à leurs recherches. »[90]

b. Critique politique et dimension parodique des textes : l'hypothèse du second degré

Bien que Sir Thomas Urquhart consacre une partie bien plus conséquente de son ouvrage à convaincre son lecteur de la prime nécessité que constitue sa libération qu'au développement annoncé sur le projet d'une langue parfaite, *The Jewel* et le *Logopandecteision* renferment néanmoins plusieurs passages qui s'opposent à une lecture de l'œuvre comme geste entièrement opportuniste. Au sein des différentes versions, des propositions la contredisent même totalement. Il est notamment intéressant de comparer les distiques présents au seuil des traités à l'une des propositions situées au milieu du *Logopandecteision*. Si on lit, d'une part :

> Il devrait obtenir tout ce qu'il requiert, / Celui qui offre tant et ne demande guère. [91]

> Quelle pitié serait-ce que de refuser / A ceux qui demandent peu et donnent sans compter.[92]

---

[89] NT : « Which, that it is good and desirable, is evident by the first and second axiomes; and that it is a discovery and a discovery of learning by the ninth and twelfth […]. And Although his being a Scot and a prisoner of war may perhaps in the opinion of some eclipse the splendor of so great an expectation, yet that it should not is most perspicuously evinced by the fifteenth axiome. » *Eks.*, p. 86-87.
[90] Paolo Rossi et Patrick Vighetti, *La naissance de la science moderne en Europe*, Paris, Éd. du Seuil, 1999, p. 11.
[91] NT : « He should obtain all his desires, / Who offers more than he requires. » *Eks*. p. 59.
[92] NT : « Pity it were to refuse such / As ask but little and give much. » *Eks*., p. 208.

> Céder à ses demandes, n'est-ce pas le bon verdict / pour qui ne désire rien que raison ne lui dicte ?[93]

On a également, d'autre part :

> 46. Que nul ne pense que j'ai dit tout cela dans l'espoir d'un bénéfice futur […][94]

Les distiques, placés en introduction et en conclusion des traités, recèlent une limpidité qui ne laisse aucune place à l'implicite, réaffirmant l'intention d'Urquhart de donner dans le but de recevoir en retour, espérant que le Parlement accède à ses requêtes concernant sa liberté et ses biens terriens. L'axiome n°46, présent seulement dans le *Logopandecteision*, est quant à lui très clairement contradictoire avec les demandes réitérées qui font l'objet de digressions dans les deux versions du traité. Sa place dans la version du texte de 1653 nous laisse imaginer qu'il puisse s'agir d'un trait d'humour quasi-bouffon : en effet, si cette proposition n'est pas immédiatement choquante en ne la considérant qu'au sein de la partie intitulée *Neaudethaumata*, la phrase a priori infime tend à contredire le vaste ensemble constitué par … tout le reste du traité. La présence isolée de ce trait d'humilité – d'apparence minime, mais au ton néanmoins péremptoire – qui s'érige seul contre l'imposant ensemble des élucubrations égotiques qui constitue le reste des ouvrages, est étonnante. Quoi de plus hypocrite, dans les faits, qu'une humilité dont il est clair qu'elle n'est que d'emprunt, perdue au milieu des fanfaronnades ? Le clair déséquilibre que nous constatons entre modestie et esbroufe suggère que ce procédé tiendrait plus de la parodie que de la maladresse. Urquhart, dont les propositions linguistiques, parfois très pertinentes, sont la preuve qu'il a eu une lecture attentive des traités de *language planning* de son époque, se moquerait ainsi des pratiques formelles alors dénombrables dans la littérature savante, telle que l'alliance courante, quoique normalement plus équilibrée, entre humilité (feinte ou non, convaincante ou non) et glorification du texte.

Il serait ainsi regrettable de disqualifier une interprétation ne serait-ce que partiellement parodique du texte. Rappelons que l'auteur met en place d'autres procédés métalittéraires, qu'on retrouve notamment dans la manière dont il fait usage de la troisième personne : dans l'épître liminaire qui ouvre l'*Εκσκυβαλαυρον*, c'est un pseudo-éditeur, signant Christianus Presbyteromastix, qui s'exprime à la place de Sir Thomas Urquhart. L'artifice est à peine dissimulé et, à la fin de l'épître, on peut lire que l'ouvrage « désigne Sir Thomas Urquhart à la troisième personne, ce qui n'a encore jamais été fait par aucun autre auteur dans un traité de sa

[93] NT : « To grant him his demands were it not just ? Who craves no more, then reason sayes he must. » Sir Thomas Urquhart, *The works of Sir Thomas Urquhart ... Reprinted from the original editions*, *op. cit.*, p. 297.
[94] NT. Voir Annexe 3, prop. 46.

propre plume, bien que Virgile ait dit *"Ille ego qui quondam*[95]*"* […] »[96]. Outre l'aveu qu'Urquhart est donc bien l'auteur du traité, cette conclusion met en avant l'usage de la troisième personne en tant que procédé stylistique (faussement) original et en souligne le caractère ambigu : l'énonciateur n'est autre que l'auteur, et pourtant il se désigne tantôt à la troisième personne, tantôt à la première, comme si Christianus Presbyteromastix était une véritable personne distincte de Sir Thomas Urquhart. En outre, la supercherie se voit revêtue d'un aspect déréalisant : ce personnage défend les intérêts d'Urquhart avec un entrain qui ne laisse pas envisager une seule seconde au lecteur qu'ils seraient ceux d'un tiers et non les siens.

> Ces fameux axiomes, définitions et irrépressibles maximes ainsi postulés, il m'échoit de demander, pour le compte de l'auteur, afin d'en déduire le bien-fondé de ses désirs, et en insistant, que le même héritage qui a été possédé par ses ancêtres, pendant plusieurs centaines d'années, par le truchement de bien nombreux aïeux et sans interruption d'aucuns autres, lui soit à présent légué avec les mêmes privilèges et les mêmes immunités en toutes choses, telles qu'ils en ont toujours joui.[97]

Cette alternance particulière entre troisième et première personnes suggère un détachement de l'auteur qui, plutôt que d'utiliser son ouvrage pour s'y faire simplement voire naïvement l'avocat de son propre cas, place son écriture sous le signe du faux-semblant. Il y feint l'humilité ou l'existence d'un tiers énonciateur, et, surtout, il laisse les ficelles de ces marionnettes à la vue du lecteur, qui y verra, selon son interprétation, de la maladresse ou un aspect délibérément burlesque.

De même, Urquhart a recours à d'autres procédés qui mettent intentionnellement en scène le caractère non fiable de son écriture. Par exemple, l'auteur feint de laisser sa plume l'entraîner puis de devoir se corriger, faute de s'être censuré de lui-même en amont. Ce procédé implique d'imprimer des opinions non partagées par le gouvernement de Cromwell dont il est prisonnier. Craik, faute d'y déceler un caractère délibéré, en remarque et en analyse une occurrence :

> Dans cet ouvrage, il loue le capitaine John Mercer et ses triomphes à l'épée de manière rhapsodique, et le reconnaît comme « le meilleur chevalier de l'île de Grande Bretagne » (*Eks.*, p. 228.). Réalisant soudainement que ces opinions à propos d'un Écossais pourraient agacer Cromwell, il s'excuse rapidement en déclarant n'avoir aucune intention de « dénigrer en aucun

[95] « Je suis lui qui, un jour … »

[96] NT : « It mentioneth Sir Thomas Urquhart in the third person, which seldom is done by any other author in a treatise of his own penning, although Virgil said « *Ille ego qui quondam* » […] » *Eks.*, p. 53.

[97] NT : « These specious axiomes, definitions and uncontroulable maximes thus premised, I must make bold, in behalf of the author, to deduce from thence the equity of his desires in demanding that the same inheritance which for these several hundreds of yeers, through a great many progenitors, hat by his ancestors without the interruption of any other been possest, be now fully devolved on him with the same priviledges and immunities in all things as they enjoyed it. » *Ibid.*, p. 85.

> lieu la nation anglaise ; car [il sait] qu'elle compte des hommes plus véritablement valeureux que quiconque au monde. » Voilà Urquhart dans tout ce qu'il a de plus gênant.[98]

Au détour de ces assertions nationalistes qui s'accumulent, Urquhart glisse sans hésitation vers la polémique anti-presbytérienne. Il écrit dans *The Jewel* :

> […] Je résolus soudainement (pour détromper les honnêtes hommes et imprégner leurs esprits d'une meilleure opinion de la détermination écossaise) d'intégrer les facultés martiales et littéraires de certains natifs de cette terre, bien que ceux-ci soient fort éclipsés par leurs vilains coclimataires[99] de la porcherie presbytérienne.[100]

Le traité se fait pamphlet politique et religieux. Bien que Cromwell ne soit pas presbytérien mais plutôt favorable à une certaine tolérance religieuse, sauf vis-à-vis des catholiques, les presbytériens d'Ecosse ont été ses alliés pendant la guerre civile qui l'a mené au pouvoir. Comme eux, il fait partie de ceux qu'on appelle les puritains, et plus particulièrement des calvinistes. Ils refusent le système épiscopal défendu par Urquhart. Dès lors, il semble qu'Urquhart saisisse l'opportunité de sa publication pour exposer son point de vue politique, bien qu'il ne soit pas partagé par le pouvoir en place dont il est a priori encore prisonnier. Ce geste, s'il est exempt d'humour, semble donc très risqué : si Sir Thomas Urquhart souhaite réellement se servir de son ouvrage comme d'un lieu de plaidoirie pour sa libération, il a peu à gagner en y répandant de telles opinions. De plus, la polémique donne lieu à une insulte rhétoriquement (ré)créative : « *coclimatary wasps of a Presbyterian crue* ». Urquhart ne convoquerait-il pas ses opinions politiques dans le but ludique de créer dans son texte l'espace d'une joute verbale ?

Il est vrai, en effet, que dans la version de 1653 du traité linguistique d'Urquhart, l'auteur semble avoir pensé la composition de son ouvrage de telle sorte que la première partie, intitulée *Neaudethauma*, est tout entièrement dévouée au projet de langue parfaite, tandis que les cinq parties qui lui succèdent s'attachent à accuser les circonstances ayant lésé Urquhart dans son accomplissement intellectuel et à demander réparation. On peut citer leurs sous-titres descriptifs :

---

[98] NT : « In that work he rhapsodically lauded Captain John Mercer's triumphs with the rapier in England, and saluted him as "the best swordman of the Isle of great *Britain*" (Eks, p. 228). Suddenly realizing that these views about a Scotsman might jar on Cromwell, he was quick to excuse himself as not wishing "to disparage any of the English Nation; for that I know there are in it as truly valourous men, as any one breathing in the world." (Eks., p. 228). This is Urquhart at his most embarrassing. » Craik, 1993, p. 35-36.

[99] *Coclimatary*. « Habitant la même région ». Voir J&L, note sur « Coclimatary », p. 51.

[100] NT : « […] I resolved on a sudden (for the undeceiving of honest men and the imbuing of their minds with a better opinion of Scottish spirits) to insert the martial and literary endowments of some natives of that soyle, though much eclipsed by their coclimatary wasps of a Presbyterian crue. » Thomas Urquhart, « The Epistle Liminary », *Eks.*, p. 51.

(2) CHRESTASEBEIA ; OU LE COMPORTEMENT IMPIE DES CRÉANCIERS. DANS LAQUELLE LA SÉVÉRITÉ DES CRÉANCIERS DE LA FAMILLE DE L'AUTEUR FAIT L'OBJET D'UNE EXIGENCE DE CESSATION, EN TANT QUE PRINCIPALE ENTRAVE À LA PRODUCTION DE CETTE LANGUE UNIVERSELLE ET LA PUBLICATION D'AUTRES TRAITÉS NON MOINS CONSIDÉRABLES.[101]

(3) CLERONOMAPORIA ; OU LA DIFFICULTE D'UN SUCCESSEUR BOULEVERSÉ OU HÉRITIER APPARENT. DANS LAQUELLE, POUR LA MEILLEURE DIVULGATION DE CETTE LANGUE UNIVERSELLE, ET D'AUTRES TRAVAUX, LA PRÉSERVATION DE L'ANCIEN HÉRITAGE DE L'AUTEUR FAIT L'OBJET D'UNE PLAIDOIRIE EN VERTU DES LOIS DE TOUTES NATIONS.[102]

(4) CHRYSEOMYTES ; OU LE PRÊCHEUR AVIDE. DANS LAQUELLE ON VOIT QUE LA RIGUEUR DE L'EGLISE ÉCOSSAISE, AU-DELÀ DE CELLE DES ÉGLISES DE L'ANCIEN TEMPS, A CONSÉQUEMMENT ENDIGUÉ LE DESSEIN DE L'AUTEUR DANS L'ÉMISSION DE CE NOUVEL IDIOME, AINSI QUE D'AUTRES TRAITÉS DE MÊME NATURE.[103]

(5) NELEODICASTES ; OU LE JUGE SANS PITIÉ. DANS LAQUELLE ON FAIT APPARAITRE L'AUSTÉRITÉ DE LA LOI D'ÉCOSSE, AINSI QUE LA PARTIALITÉ DE CEUX QUI L'ONT PROFESSÉE IL Y A QUELQUES TEMPS, COMME UNE IMPORTANTE OBSTRUCTION À LA PRÉSENTE PROMULGATION DU LANGAGE UNIVERSEL, ET À LA FUTURE DIVULGATION D'AUTRES EXCELLENTES INVENTIONS.[104]

(6) PHILOPONAUXESIS ; OU AVANCEMENT DE L'INDUSTRIE. DANS LAQUELLE IL EST PROUVÉ QUE L'EXAUCEMENT DES DEMANDES DE L'AUTEUR SE PROUVERA, SINON À LA LANGUE UNIVERSELLE ET AUX AUTRES GENRES DE LITTÉRATURE, BÉNÉFIQUE À TOUTES SORTES D'AUTRES ENTREPRISES VERTUEUSES QUELLES QU'ELLES SOIENT.[105]

Les sous-titre de ces parties ainsi que leurs contenus respectifs reviennent à coucher sur le papier non seulement les exigences de l'auteur, mais aussi ses opinions politiques et religieuses (voir parties 4, *Chryseomytes*, et 5, *Neleodicastes*). Seulement, à la lecture de ces chapitres, les

[101] NT : « CHRESTASEBEIA; OR, IMPIOUS DEALING OF CREDITORS. WHEREIN THE SEVERITY OF THE CREDITORS OF THE AUTHOR'S FAMILY IS DESIRED TO BE REMOVED, AS A MAIN IMPEDIMENT TO THE PRODUCTION OF THIS UNIVERSAL LANGUAGE, AND PUBLICATION OF OTHER NO LESS CONSIDERABLE TREATISES. »

[102] NT : « CLERONOMAPORIA; OR, THE INTRICACY OF A DISTRESSED SUCCESSOR, OR APPARENT HEIR. WHEREIN, FOR THE BETTER EVULGING OF THIS UNIVERSAL TONGUE, AND OTHER WORKS, THE PRESERVATION OF THE AUTHORS ANCIENT INHERITANCE IS BY THE LAWES OF ALL NATIONS PLEADED FOR. »

[103] NT : « CHRYSEOMYSTES; OR, THE COVETOUS PREACHER. WHEREIN THE RIGOUR OF THE SCOTISH KIRK, BEYOND THAT OF THE CHURCHES IN FORMER AGES, IS SHEWN TO HAVE VERY MUCH OBSTRUCTED THE AUTHOR'S DESIGN IN THE EMISSION OF THIS NEW IDIOME, AND OTHER TRACTATES OF THAT NATURE. »

[104] NT : « NELEODICASTES; OR, THE PITILESS JUDGE. WHEREIN THE AUSTERITY OF THE LAW OF SCOTLAND, TOGETHER WITH THE PARTIALITY OF THOSE THAT PROFESSED IT A WHILE AGO, IS MADE APPEAR TO BE A GREAT HINDERANCE TO THE PRESENT PROMULGATION OF THE UNIVERSAL SPEECH, AND FUTURE EVULGEMENT OF OTHER EXCELLENT INVENTIONS. »

[105] NT : « PHILOPONAUXESIS; OR, FURTHERANCE OF INDUSTRY. WHEREIN IS EVIDENCED THAT THE GRANT OF THE AUTHOR'S DEMANDS WILL PROVE, BESIDES THAT OF THE UNIVERSAL LANGUAGE AND OTHER KINDES OF LI TERATURE, CONDUCIBLE TO ALL MANNER OF OTHER VERTUOUS UNDERTAKINGS WHATSOEVER. »

objectifs mis en exergue prennent l'allure de prétextes permettant à Urquhart de déployer son éloquence. En effet, si ces parties paraissent diviser l'ouvrage selon différents thèmes précis, Urquhart semble y laisser aller sa plume à son gré, et y mêle aux propos politiques des réflexions linguistiques ainsi que des considérations métatextuelles sur le flot verbal intimidant que constitue son discours. On lit, dans la cinquième partie du *Logopandecteision* :

> 10. À présent, de peur de paraître étirer le temps, et engager le lecteur dans un labyrinthe de discours au sujet d'un objectif si exubérant, et dont l'amplification, si je m'y laissais aller, pourrait sans difficulté tirer de ma plume dix volumes de plus, le temps ne me faisant pas défaut, que ce qu'a jamais écrit Origène[106], comme le manifestent les propositions aporétiques que j'ai déjà écrites ; et dont je ne dispose néanmoins pas de plus d'un vingtième du tout, ni d'aucune portion considérable d'aucun autre de mes manuscrits de plus de valeur, que j'ai laissés derrière moi à Cromarty, et qui, pendant le temps de mon emprisonnement à Londres, dans le retournement de ma bibliothèque par le séquestreur Dundasse, furent misérablement subtilisés, et malheureusement éparpillés parmi ceux qui préfèrent le papier propre à toute écriture qui soit, je vais, après avoir fait mention du sujet de façon quelque peu paroxystique dans le soixante-dixième article du deuxième livre, me permettre de conduire le lecteur à la salle de repos que constituera une conclusion, et où il pourra rester, s'il veut bien, jusqu'à ce qu'il soit grand temps d'exiger sa progression vers les dix villes concevables mentionnées dans l'article 73[107] du premier livre. [108]

De fait, dans le *Logopandecteision* de 1653, les propositions linguistiques établies par Urquhart côtoient des assertions politiques et des polémiques personnelles à l'égard des créanciers de l'auteur. À la fois traité sur la composition d'une langue parfaite, pamphlet religieux et politique, épique récit nationaliste et réquisitoire personnel, l'œuvre d'Urquhart composée de de *The Jewel* et du *Logopandecteision* convie différents sujets et différentes formes. Ce sont deux ouvrages véritablement hybrides.

c. La réception d'Urquhart à l'image de l'hybridité de son œuvre.

L'œuvre personnelle (linguistique, mathématique et poétique) d'Urquhart a fait l'objet d'une réception équivoque, dans son siècle jusqu'à nos jours. D'abord, on rapporte que son œuvre fut largement critiquée. D'après Craik, la postérité a traité Urquhart avec plus de

[106] Père de l'église, théologien prolixe. Il a vécu au IIIe siècle de notre ère.
[107] Urquhart renvoie ici à la proposition reproduite en Annexe 3, prop. 73.
[108] NT: « 10. Now, lest I should seem to protract time, and involve the reader into a labyrinth of discourse upon this so exuberant a purpose, the amplification whereof, should I give way thereto, would with little difficulty draw from my pen more volumes, time not failing me, then ever Origen wrote, as is manifest by those aporrectical interthetes I have already couched; whereof nevertheless I have not the twentieth part, nor any considerable portion of other more worthy manuscripts of mine, which I having left behind me at Cromartie, were in the time of my imprisonment at London by the sequestrator Dundasse's rifling of my library, most wretchedly embezled, and unluckily scattered amongst those that prefer'd clean paper to any writing that is, I will, after having mentioned somewhat of the matter climacotially proposed in the seventieth article of the second book, make bold to conduct the reader to the reposing-room of a closure, there to remain, if it please him, till it be high time to require his progress towards the ten excogitable cities mentioned in the 73 article of the first book. » Sir Thomas Urquhart, *The works of Sir Thomas Urquhart ... Reprinted from the original editions*, *op. cit.*, p. 375.

bienveillance que ne le firent les lecteurs de son temps[109]. C'est peu dire, puisque Craik cite dans le même ouvrage un commentateur qui aurait décrit le volume de ses épigrammes comme « [contenant] la plus remarquable accumulation d'âneries qu'il [lui ait] jamais été donner d'observer. »[110] Il est vrai qu'en tant que traducteur, Urquhart est apprécié et considéré comme une influence pour certaines plumes excentriques : l'*Oxford guide to literature in English translation* donne l'exemple de Sir Richard Francis Burton, un traducteur du XIXe qui aurait fait publier un ouvrage dont le sous-titre assurait que sa traduction en était « simple et littérale » bien que ce ne fut de toute évidence pas le cas. Et pour cause, « Burton (1821-90) était un admirateur de Sir Thomas Urquhart et de sa traduction de Rabelais au vocabulaire expansif. »[111] Contrairement à sa traduction de Rabelais, l'œuvre linguistique d'Urquhart ne semble pas avoir fait l'objet d'une large réception. On n'y trouve que peu de références. D'autre part, il est considéré comme concurrence légitime, quoique mineure, des *language planners* dont on a aujourd'hui retenu le nom et l'œuvre, comme Dalgarno, Wilkins ou Comenius. En effet, la majorité des références à l'*Εκσκυβαλαυρον* et le *Logopandecteision* d'Urquhart se trouvent dans des études sur la quête de la langue parfaite au dix-septième siècle, où celui-ci est considéré comme un acteur périphérique du *language planning*.

En ce qui concerne la stricte réception d'Urquhart en son siècle, les références qu'on y trouve sont marquées par l'ambivalence. D'une part, un poème de Colvil publié en 1692 cite l'une des œuvres d'Urquhart, qu'on reconnaît comme le *Trissotetras*, ainsi que son auteur dont Colvil suggère qu'il a les idées quelque peu dérangées, en désignant une pensée « which comes from brains which have a bee / like *Urquhart's trigonometry* »[112]. Colvil imagine un cerveau dans lequel logerait une abeille, image qu'on pourrait traduire par « avoir une araignée au plafond ». D'autre part, une lettre écrite par Dalgarno à Hartlib en 1659 suggère que le *language planner* écossais considère son compatriote Urquhart comme un concurrent légitime à la publication de ses propres travaux au même titre que Comenius et Wilkins :

> Je vous prie donc, Monsieur, de faire savoir, comme vous en avez l'occasion, à tous mes amis, mes bienfaiteurs, et d'autres personnes parmi vos ingénieuses connaissances, que ce que j'ai entrepris et promis au monde, soit la conception d'un Caractère Réel et d'une Langue

[109] « Posterity has been kinder to Urquhart than readers were during his own lifetime. » Craik, 1993, p. ii.
[110] NT : « containing as remarkable an accumulation of rubbish as ever came within the reach of my observation », D. Irving, *Lives of Scottish Writers*, Édimbourg, 1839, vol. II, p. 100. Cité dans *Ibid*., p. 38, note 4.
[111] NT : « The subtitle of Sir Richard Francis Burton's translation claimed that it was 'Plain and Literal'. It was neither. Burton (1821-90) was a fan of Sir Thomas Urquhart and of the latter's vocabulary-expanding translation of Rabelais. » *The Oxford guide to literature in English translation*, éd. Peter France, Oxford, Oxford Univ. Press, 2000, p. 150.
[112] Samuel Colvil, *The Whigs Supplication: Or, The Scots Hudibras. A Mock Poem. In Two Parts*, J. Morison, printer to the University, 1796, v. 1399-1400.

> Rationnelle apparaîtra bientôt, si Dieu le veut, et que ce qu'il a perdu en temps, il l'a gagné en force et en perfection. […] Si vous entendez quoi que ce soit à ce sujet […], et particulièrement si vous pouvez vous renseigner sur quoi que ce soit à l'origine de Comenius, Sir Thomas Urquhart mon compatriote, ou Dr. Wilkins, qui, s'il publie quoi que ce soit, il ne s'agit de sa part d'un comportement ni ingénieux ni juste envers moi, et j'ai peur qu'en entreprenant quoi que ce soit sur ce sujet il ne reçoive pour cela que peu de crédit […].[113]

Dans un article paru en 2016, le professeur Nicholas McDowell livre une analyse très pertinente de cette lettre et des enjeux qu'elle dégage :

> Deux des trois noms mentionnés par Dalgarno dans sa nerveuse lettre à Hartlib – Comenius et Wilkins – sont sans surprise dans le contexte des discussions au sein du réseau Hartlib dans les années 1650 à propos de la « conception d'un Caractère Réel et d'une Langue Rationnelle ». Cependant, que devons-nous comprendre de la référence de Dalgarno à son « compatriote », Sir Thomas Urquhart ? Les écrits linguistiques de Thomas Urquhart (1611-1660), propriétaire terrien de Cromarty et diplômé du King's College d'Aberdeen, sont communément perçus comme des contributions excentriques et périphériques aux débats sur la planification linguistique du milieu du dix-septième siècle : les éditeurs modernes de l' *Ekskubalauron, Or The Discovery of a most Exquisite Jewel* (1652), dans lequel Urquhart expose pour la première fois les grandes lignes de son projet de langue rationnelle, suggèrent même que la langue d'Urquhart n'aurait jamais existé, ou seulement dans sa tête[114] […]. D'une part, en tant que prisonnier de la Commonwealth, Urquhart avait d'urgentes raisons personnelles d'impressionner les personnalités les plus influentes au sein du nouveau régime. D'autre part, le fait que Dalgarno et d'autres proches de Hartlib puissent l'avoir pris au sérieux ne signifie pas qu'Urquhart, qui est mieux connu comme le premier traducteur anglais de Rabelais, était lui-même entièrement sérieux.[115]

Ainsi, il s'agit dès à présent d'appréhender le caractère équivoque de l'œuvre linguistique urquhartienne. McDowell distingue remarquablement les trois facettes de l'*Εκσκυβαλαυρον*, comme autant de différentes intentions qui jalonnent l'œuvre. D'une part, le projet de langue parfaite s'inscrit dans un effort savant largement répandu en Europe, avec une justesse capable

---

[113] NT : « I pray you Sir therfore let all my friends & benefactors & others of your ingenious acquaintance as you have occasion understand that what hath <been> undertaken & promised to the world by me in the designe of a Real Character & Rational Language shall God willing shortly appear & what it hath lossed in tyme it hath gained in strength & perfection. […] If you heare anie thing of this subject […], particularly if you can learne anie thing to come forth from Comenius, Sir Thomas Urquhart my Contrie man, or Dr Wilkins, who, if he publish anie thing he deales neither ingenuously nor justly with me & I feare if he attempt anie thing on this subject he shal have small credit of it […] ». Lettre de George Dalgarno à Samuel Hartlib du 3 novembre 1659, *Hartlib Papers, op. cit.,* 42/7/1A-2B.

[114] J&L, p. 26.

[115] NT : « Two of the three names that Dalgarno mentions in hix anxious letter to Hartlib – Comenius and Wilkins – are thus to be expected in the context of discussions within the Hartlib network in the 1650s about 'the Designe of a Real Character and Rational Languge'. What are we to make, however, of Dalgarno's reference to his 'Contrie man', Sir Thomas Urquhart? The language writings of Thomas Urquhart (1611-1660), laird of Cromarty and graduate of King's College, Aberdeen, are usually seen as an eccentric, peripheral contribution to the debates about language planning of the mid seventeenth century: the modern editors of *Ekskubalauron, Or The Discovery of a most Exquisite Jewel* (1652), in which Urquhart first outlines his plans for a rational language, even suggest that Urquhart's language never existed, or existed only in his head […]. As a prisoner of the Commonwealth, Urquhart had urgent personal reasons to for impressing those with influence in the new regime. At the same time, the fact that Dalgarno and others close to Hartlib may have taken Urquhart seriously does not mean that Urquhart, who is best known as the first English translator of Rabelais, was himself entirely serious. » Nicholas McDowell, *op cit.*, p. 154.

d'inspirer un sentiment de concurrence chez certains de ses esprits les plus avisés. Dans son ouvrage consacré à Francis Lodwick, Vivian Salmon décrit ainsi Sir Thomas Urquhart comme le plus proche rival du *language planner*[116]. D'autre part, les ouvrages de 1652 et 1653 contiennent tous deux des passages relevant de la plaidoirie personnelle, qui suggèrent que l'intention d'Urquhart est moins l'enrichissement de la science son enrichissement personnel ainsi que le recouvrement de sa liberté. Enfin, et c'est la dimension qui retiendra le plus notre intérêt au long de cette étude, le ton et la forme des traités linguistiques d'Urquhart suggèrent l'hypothèse selon laquelle leur auteur n'est pas tout à fait sérieux. Cette question, celle des intentions véritables d'Urquhart à l'écriture de *The Jewel* et du traité du *Logopandecteision*, est celle qui occupe le plus les critiques qui se sont penchés sur la question. Pour en juger, il suffit de citer les interrogations de Craik à ce sujet en 1993, et leur ton agité voire convulsif :

> Que devons-nous faire de tout cela ? Urquhart est-il sérieux ? Quel sens peut-on tirer d'un projet qui est, par moments, comparable aux quêtes pour une langue universelle des autres et qui, ailleurs, est si totalement fantastique qu'elle passe pour l'invention d'un esprit dérangé ? La *Neaudethaumata* peut-elle trouver sa place dans le contexte de la pensée linguistique du dix-septième siècle, ou bien Urquhart est-il un charlatan ?[117]

Telles sont les questions que nous entreprendrons dès à présent d'éclairer via l'analyse stylistique de l'*Εκσκυβαλαυρον* de 1652 et le *Logopandecteision* de 1653.

[116] Vivian Salmon, *op. cit.*, p. 27.

[117] NT: « What are we to make of all this? Is Urquhart serious? What sense can be made of a project which at times is comparable with others' quests for a universal language and which is at other times so utterly fantastic as to appear the invention of a crazed mind? Can Neaudethaumata be placed in the context of seventeenth century linguistic thought, or is Urquhart a charlatan? » Craik, 1993, p. 92.

Chapitre II.
Le *Logopandecteision* ou l'utopie de l'extravagance linguistique

Le *Logopandecteision* se présente a priori comme l'ébauche sérieuse d'une nouvelle langue parfaite, et c'est comme telle qu'elle a souvent été interprétée. Néanmoins, de nombreux aspects stylistiques de l'œuvre, tels que son opacité délibérée, son exubérance hors du commun, un statut auctorial ambivalent et des contradictions internes considérables, suggèrent qu'il s'agit bien, en fait, d'une entreprise teintée d'humour.

1. Anatomie du Logopandecteision

a. Composition du traité

Le *Logopandecteision*, publiée en 1653, est divisée en six livres intitulés *Neaudethaumata* (p. 303-321 des *Works of Sir Thomas Urquhart of Cromarty, Knight*, 1834), *Chrestasebeia* (p. 322-334), *Cleronomaporia* (p. 335-348), *Chryseomystes* (p. 349-370), *Neleodicastes* (p. 371-389) et *Philoponauresis* (p. 390-407). Ces six livres sont précédés d'une épître dédicatoire à Personne (*Epistle dedicatorie to No-Body*, p. 299-302) et suivis d'un épilogue, d'une apostrophe au lecteur, de *proquiritations*[118] et d'un *post-scriptum*. Bien que le frontispice du *Logopandecteision* présente l'ouvrage entier comme une introduction au langage universel inventé par Sir Thomas Urquhart, seule la *Neaudethaumata*, parmi les six livres, traite de linguistique. Elle consiste en la reprise presque exacte, avec quelques ajouts, de la proposition de langue parfaite qu'on trouve dans l'*Εκσκυβαλαυρον* de 1652.

Comme tous les livres du *Logopandecteision*, la *Neaudethaumata* commence par une brève introduction signée par Urquhart exposant le contenu du chapitre. Le traité prend ensuite la forme d'une liste de principes numérotés de 1 à 137. Les principes 1 à 70 consistent en des réflexions sur l'origine des langues naturelles, leurs caractéristiques, défauts et imperfections. Elles exposent également les lois théoriques qui doivent régir la langue parfaite composée par Urquhart, notamment le principe essentiel de correspondance entre les mots et les objets qu'ils désignent :

[118] Néo-latinisme urquhartien à traduire par « déclamations », « exclamations ». *« Proquiritation n. », Dictionary of the Scots Language, op. cit.*

> 3. Il devrait y avoir un rapport symétrique entre le signe et la chose signifiée ; par conséquent toutes les choses, qu'elles soient réelles ou rationnelles, devraient se voir attribués leurs noms adéquats.[119]

> 59. L'analogie entre le signe et l'objet signifié se maintenant d'autant plus exactement que, d'après Aristote, il ne peut y avoir plus d'un monde, parce que toute la matière dont peuvent être composés les mondes est contenue dans celui-ci ; de même, il ne peut y avoir d'autre langage universel que celui que je m'apprête à révéler au monde, parce tous les mots prononçables y sont contenus.[120]

À compter du principe n° 71, Urquhart commence à citer les caractéristiques et les avantages de son langage universel. L'énoncé n° 71 est donc aussi le premier. La liste sera doublement numérotée, d'abord par le nombre qui la précède, de 71 à 137, et ensuite par l'adverbe numéral qui commence la phrase, de « Premièrement » à « Soixante-cinquièmement » (et non « soixante-septièmement » car les deux derniers principes diffèrent et ne comportent pas d'adverbes numéraux.)

> 70. À présent, afin que le lecteur puisse s'enticher de ce langage, dont je m'apprête à publier une grammaire et un lexique, je vais inscrire ici quelques qualités et avantages qui lui sont propres, et qu'aucun autre langage, bien que tous lui soient concomitants, n'est capable d'atteindre.[121]

> 71. Premièrement, il n'est aucun mot prononçable par la bouche d'un Homme, dans ce langage, qui n'ait pas une signification particulière par lui-même […].[122]

b. Principes essentiels du *Logopandecteision*

Parmi les principes donnés par Urquhart au début du *Logopandecteision*, on retrouve la correspondance systématique, naturelle et scientifique entre signe et objet, le principe d'exhaustivité de la langue, à qui aucune notion ne doit possiblement manquer, et le principe de classification aristotélicienne des objets comme des noms. Ces ambitions rejoignent celles des autres *language planners* de l'époque. En ce qui concerne ses caractères, la nouvelle langue comprend un alphabet complet de dix voyelles et vingt-six consonnes qui exprimeront également un chiffre ou un nombre, de sorte que tous les mots expriment un nombre, et que tous les nombres sont exprimables en un seul mot. Quant à la formation des mots, il existe 250 « radicaux » sémantiques, qui sont les signes des objets et des notions de base, dont dérivent tous les autres mots plus complexes en y ajoutant des syllabes. Il y a une racine pour chaque art, science, discipline ou corps de métier, et on la retrouve dans tous les mots qui relèvent de

[119] NT. Voir Annexe 3, prop. 3.
[120] NT. Voir Annexe 3, prop. 59.
[121] NT. Voir Annexe 3, prop. 70.
[122] NT. Voir Annexe 3, prop. 71.

ce champ sémantique. De plus, pour que les mots soient immédiatement assimilables aux objets qu'ils représentent, leur initiale change selon la nature de chaque objet. Tous les mots prononçables ont un sens, et même plusieurs : plus un mot contient de syllabes, plus il a de sens différents. Bien que l'auteur affirme à plusieurs reprises avoir composé une grammaire et un lexique prêts à l'impression, qu'il s'apprête à divulguer, ces énoncés ne sont appuyés par aucun exemple ni lexical, ni grammatical.

c. Disposition et altération du sens

Le mode structurel de l'œuvre semble contre-intuitif voire contre-productif. La composition du *Logopandecteision* prend en effet la forme d'une liste de propositions dont l'arrangement semble arbitraire, ou en tout cas dont la coordination logique se révèle difficile à appréhender. S'il serait raisonnable d'attendre d'un projet, ou même d'un avant-projet de langue nouvelle, d'être structuré selon les différents objets linguistiques que constituent la syntaxe, la grammaire, le lexique, la conjugaison, la ponctuation, etc., ce n'est pas le cas de l'ouvrage d'Urquhart. On peut notamment remarquer dans le tableau annexé en fin de dossier[123] que le discours traite de conjugaison à deux reprises dans quelques propositions, mais que celles-ci sont scindées en groupes distincts dans l'ouvrage. Il en va de même pour les propositions traitant de la numération, comme on peut le voir dans le tableau annexé. La présentation des avantages de cette langue pour la numération se trouvent dans les propositions n°98, 99, 100 et 109, 110, 111. La séparation de ces principes ne semble obéir à aucune loi rationnelle. Il semblerait plus logique que de tels préceptes soient réunis, et il en résulterait un discours plus clair. On retrouve, en effet, dans ces propositions, plusieurs idées très similaires, présentées par des expressions parallèles. Par exemple :

> 98. […] Ce langage fournit des mots si concis pour la numération, que le nombre qui nécessiterait, en grossière arithmétique, plus de chiffres à la suite qu'il pourrait y avoir de grains de sable contenus depuis le centre de la terre jusqu'au plus haut des cieux, y est exprimé par deux lettres.[124]

> 110. Quarantièmement, dans cette langue tous les nombres, si grands soient-ils, peuvent être exprimés par un seul mot.[125]

[123] Voir Annexe 1.
[124] NT. Voir Annexe 3, prop. 98.
[125] NT. Voir Annexe 3, prop. 110.

Le manque de structure du traité provoque la séparation de ces deux propositions, au sens si proche voire redondant, par des considérations sur l'expression de couleurs ou des propriétés botaniques des plantes. Il en va de même pour les propositions n° 100 et 109 :

> 100. Trentièmement, les chiffres sont exprimés par des voyelles, et les consonnes représentent tous les produits de la multiplication céphalique, de dix à 81 inclus, au moyen de quoi on peut exécuter de nombreux tours arithmétiques.[126]

> 109. Trente-neuvièmement, tous les mots de cette langue représentent un nombre, parce que, les mots pouvant être augmentés par l'addition de lettres et de syllabes, ainsi y trouve-t-on un progrès numéral à l'infini.[127]

La disposition si peu optimale de ces préceptes apparemment complémentaires peut dès lors être expliquée de deux manières : soit il s'agit d'un traité écrit rapidement, sans réflexion ni composition préalable, ni relecture, soit il s'agit d'une tentative délibérée d'obscurcissement du discours de la part de son auteur. Dans ce chapitre, l'exploration et l'analyse d'autres dimensions compositionnelles et stylistiques de l'œuvre orienteront notre raisonnement vers la seconde hypothèse. En outre, une autre caractéristique des principes linguistiques énoncés est que chaque axiome numéroté correspond à une seule et unique phrase. Or certaines des propositions s'étendent sur quelques dizaines de lignes, et multiplient les incises et les subordonnées : il eut été plus judicieux de les diviser en plusieurs phrases pour en faciliter la lecture. C'est une pratique à laquelle Urquhart semble se refuser. Ce refus du point semble moins correspondre aux exigences d'un discours structuré qu'à un exercice de style.

[126] NT. Voir Annexe 3, prop. 100. Le céphalisme est une méthode de multiplication antique. Voir J&L, p. 220, note 46.
[127] NT. Voir Annexe 3, prop. 109.

Logopandecteision,

OR AN

INTRODVCTION

TO THE

VNIVERSAL LANGVAGE.

Digested into these Six several Books,

Neaudethaumata, *Chrestasebeia,* *Cleronomaporia,* } { *Chryseomystes,* *Neleodicastes,* & *Philoponauxesis.*

BY

Sir THOMAS URQUHART of *Cromartie*, Knight.

Now lately contrived and published both for his own utilitie, and that of all pregnant and ingenious Spirits.

Credere quærenti nonne hæc justissima res est?
Qui non plura cupit, quam ratio ipsa jubet.
Englished thus,
To grant him his demands were it not just?
Who craves no more, then reason sayes he must.

LONDON

Printed, and are to be sold by *Giles Calvert* at the *Black-spread Eagle* at the West-end of *Pauls;* and by *Richard Tomlins* at the Sun and Bible near *Pye-corner.* 1653.

Frontispice original du Logopandecteision publié en 1653. Sir Thomas Urquhart, *The Works of Sir Thomas Urquhart of Cromarty, Knight, op. cit.*, p. 297.

2. L'ethos ambivalent de l'auteur

a. Le statut auctorial de Sir Thomas Urquhart

Les paradoxes qui s'opposent à une interprétation définitive de l'*Εκσκυβαλαυρον*, et qui s'imposent à l'esprit dès la première rencontre du lecteur avec la plume extraordinaire d'Urquhart, posent en fait la question du statut de l'auteur. Qui est-il, en effet, et surtout, qui croit-il être ? Pour qui veut-il passer et quelle lumière cet éthos projette-t-il sur le texte ? Un traité scientifique admet en général une seule voix énonciative qui tend soit à s'effacer par souci (ou semblant de souci) d'objectivité, soit à mettre en œuvre des procédés de crédibilisation et de légitimation de son discours. Au contraire, l'analyse de romans et d'autres récits de fictions requiert d'interroger la manière dont se présentent l'auteur et la voix de la narration, dont la correspondance occasionnelle crée dans le récit une subjectivité et une intimité considérables ; la non-correspondance entre auteur et narrateur permettant au contraire d'instaurer un point de vue extérieur sur les protagonistes, que d'éventuelles incises de l'auteur peuvent venir commenter subjectivement. Ces procédés, dans leur diversité, nous en apprennent sur le caractère de l'auteur et la manière dont il souhaite être perçu. Ainsi, l'œuvre pantagruélique de Rabelais est essentiellement liée à son alter ego fantasque et ambivalent Alcofrybas Nasier ; et le voyage dans la Lune de Godwin est d'abord celui d'un certain Domingo Gonsales[128]. De toute évidence, les modes énonciatifs convoqués chez Urquhart sont hybrides et ambivalents.

Dans l'*Εκσκυβαλαυρον*, la première publication de 1652, la page-titre qui introduit le projet linguistique ne cite pas le nom de Thomas Urquhart. La liste des 134 propositions est écrite à la première personne, mais l'introduction du texte est rédigée par un pseudo-éditeur. Cet énonciateur fictif en charge de présenter l'œuvre permet d'en faire l'éloge constant, ainsi que de son auteur supposé, tout en esquivant les critiques qui l'accuseraient de fanfaronner … Du moins en théorie, car cette posture est si peu vraisemblable qu'elle apparaît nettement comme un jeu de la part de l'auteur. En effet, *l'Ekskybalauron* est précédé d'une épître liminaire qui commence par demander la libération et la restitution de tous les privilèges de Sir Thomas Urquhart, désigné à la troisième personne. Selon le narrateur de cette épître, ces vœux méritent d'être exaucés car leur accomplissement ne serait pas moins que « favorable à la nation entière » [129]. Ce narrateur entreprend ensuite de raconter comment il a imprimé ce livre avec Sir Thomas Urquhart, qui copiait son œuvre entière, quand l'autre écrivait les introductions théoriques de chaque chapitre. Le récit de cette collaboration supposée, censée n'avoir pas duré

[128] Francis Godwin, *The Man in the Moone*, London, 1638.
[129] NT : « conducible to the whole land » *Eks.*, p. 49.

plus de quinze jours, n'est pas exempt de louanges envers Urquhart, qui devient un « agile ouvrier », mais il fait également l'éloge de son prétendu auteur, de son esprit et la rapidité de son écriture ; chose qui n'est pas surprenante étant donné qu'il ne s'agit de toute évidence que d'Urquhart lui-même. L'Écossais n'use d'aucun stratagème pour déguiser sa plume si reconnaissable, et se désole même de devoir la contenir en si peu de pages, ou encore s'excuse de sa propension, pourtant si personnelle, à digresser :

> Je dois m'arrêter ici, car si je laissais ma plume déchiffrer les énormités de cette règle, en alourdissant le livre de cet épître, je construirais un porche plus grand que l'édifice, entrant dans une digression plus longue que de raison, et ouvrirais une parenthèse qui dépasserait la phrase.[130]

> Étant donné que dans ce discours introductif, afin d'éviter une excursion dans de trop larges errances hasardeuses, je suis limité à quelques pages, […], je dois à présent me confiner dans tant de limites […][131]

On ne s'étonnera donc pas de ce que l'épître soit signée d'un nom inconnu et fantasque : CHRISTIANUS PRESBYTEROMASTIX, soit le « Chrétien anti-presbytérien » : le suffixe « – mastix » ou « fouet » en grec ancien, était utilisé à des fins satiriques au XVIIe siècle[132] pour exprimer la haine du nom auquel on l'attachait.[133] On reconnaîtra là les convictions épiscopaliennes de Thomas Urquhart … et son goût pour les néo-latinismes. En fait, l'auteur utilise un topos satirique bien connu à l'époque, utilisé dans de nombreuses œuvres et notamment popularisé par l'*Histriomastix*[134] de W. Prynne. Urquhart s'invente donc un admirateur et se fait passer pour lui afin de mieux pouvoir se flatter[135]. À la fin du texte, Sir T. Urquhart joue avec cette ambiguïté en annonçant que l'ouvrage désigne Sir Thomas Urquhart à la troisième personne, « ce qui n'a encore jamais été fait par aucun autre auteur dans un traité de sa propre plume »[136]. Dans les dernières pages de *The Jewel*, il pousse le jeu jusqu'à se citer

---

[130] NT : "Here I must stop, for should I give way to my pen to decipher the enormities of that rule, I would, by outbulking the book with this Epistle, make the porch greater then the lodging, enter into a digression longer then the purpose, and outstrip the period with the parenthesis." *Ibid.*, p. 49.
[131] NT : « Now seeing that in this introitory discourse, to avoid the excursive pomp of a too large ranging at random, I am limited to some few pages, […], I must confine my self now to so much bounds […]" *Ibid.*, p. 50.
[132] Gary A. Schmidt, *Renaissance Hybrids: Culture and Genre in Early Modern England*, Routledge, 2016, p. 248, note 11.
[133] « -mastix, comb. form. » *OED Online*, Oxford University Press, June 2019, [En ligne]. www.oed.com/view/Entry/114824. [Consulté le 3 février 2018].
[134] William Prynne, *Histriomastix*, 1632.
[135] À tel point qu'il choisit d'omettre de cette première édition onze propositions dans lesquelles Urquhart fait ses propres louanges, celles-ci n'entrant pas dans le mode panégyrique élu pour cette édition. Voir J&L, p. 21.
[136] NT : « It mentioneth Sir Thomas Urquhart in the third person, which seldom is done by any other author in a treatise of his own penning », *Eks.*, p. 53.

(tacitement) lui-même comme une inspiration et un modèle dont il a l'ambition d'imiter le style :

> J'aurai, ayant sous les yeux quelques traités connus de l'auteur dont j'honore la muse et dont l'imitation de la qualité de la plume constitue ma plus grande ambition, véritablement pu étoffer ce discours avec une variété d'expression plus raffinée et en faire déborder le champ de l'entendement du lecteur par une inondation de plus grande éloquence […][137]

Ainsi, les modalités de cette flagorneuse duplicité sont si peu camouflées et même si comiquement exposées qu'elles révèlent moins une imposture qu'une large farce. À n'en pas douter, il s'agit là de faire la satire de certains auteurs de traités comptant, pour se glorifier, sur une Préface formulée avec soin par quelque ami sympathisant, sans que celle-ci n'ait en réalité aucune valeur scientifique légitime.

b. Adoption d'une *persona* et esprit de satire

Dans le *Logopandecteision* de 1653, Urquhart revisite ce procédé avec un humour grandissant. Si la page de titre comme la dédicace liminaire sont bien, cette fois, signées toutes deux du nom de « Sir Thomas Urquhart of Cromartie, Knight », l'épître qui introduit le *Logopandecteision* se révèle être un joyau de satire et de comédie, puisqu'elle est dédiée à Personne :

> L'ÉPITRE DÉDICATOIRE, À PERSONNE.
>
> AU TRÈS HONORABLE,
>
> Mon Seigneur non-arrogant, et maître Souverain de la contradiction des termes annexés, qu'il soit à vous que j'envisage d'offrir la dédicace de cette introduction ne semblera pas étrange à ceux qui savent combien votre concours m'encouragea à l'accomplissement de ce nouveau langage, jusqu'au frontispice par lequel il est introduit.[138]

Cette facétie se déploie sur quatre pages, au cours desquels l'auteur remercie celui qui l'a aidé à accoucher du *Logopandecteision*, qui l'a assisté dans sa production et sa promulgation, mais aussi celui qui compatit à son sort après la perte de toutes ses possessions dans la bataille de Worcester, qui pleura la perte de ses écrits, subvint à ses besoins lorsqu'il manqua d'argent, celui qui prit sa défense devant la loi, partagea et défendit ses opinions sur les presbytériens,

---

[137] NT : « I could truly, having before my eyes some known treatises of the author whose muse I honour and the straine of whose pen to imitate is my greatest ambition, have enlarged this discourse with a choicer variety of phrase and made it overflow the field of the reader's understanding with an inundation of greater eloquence […] » *Ibid.*, p. 204.

[138] *Works*, p. 299.

l'Ecosse et l'économie, celui qui fût enfin charitable avec Sir Thomas Urquhart, « un homme en détresse dont la misère ne pouvait alors être raisonnablement imputée à sa propre faute »[139], c'est-à-dire : Personne. L'auteur énumère alors satiriquement les qualités qui sont celles de Personne : « bonté, sainteté, grâce, discrétion, sagesse, libéralisme, miséricorde, piété, générosité, magnificence, amour, et d'autres respects inexprimables »[140]. Il qualifie ces bonnes actions d'« incompréhensibles » : on saisit donc par le jeu ironique qu'elles n'auraient rien eu d'inattendues pour lui, et qu'il estime avoir mérité, s'il ne les a pas trouvés, l'aide et le mécénat de quelque bon samaritain. L'ironie se fait sentir (est-ce encore nécessaire ?) grâce à la répétition et l'hyperbole, l'auteur martelant des qualités affublées d'adjectifs toujours plus grandioses : « *out of your endless, and immense bountie, so undeservedly erogated …* » (« votre bonté immense et sans fin, si indûment dépensée … ») Le jeu antiphrastique se termine enfin sur la promesse faite par Urquhart d'être malhonnête, déloyal, injuste, haineux, etc., envers Personne, de se déclarer l'ennemi juré de Personne, et, au contraire, d'être droit, franc et honnête envers « *Every Body* », tout le monde. L'introduction finit donc par de généreuses auto-louanges tout en déjouant à des fins satiriques l'attente traditionnelle que constitue l'épître dédicatoire. Ce passage n'est pas sans rappeler l'exercice de l'éloge paradoxal, très en vogue en France au XVIe siècle, et dont l'œuvre de Rabelais possède quelques bons exemples[141]. Dans l'édition de 1652 (l'*Εκσκυβαλαυρον*) comme celle de 1653 (le *Logopandecteision*), Sir Thomas Urquhart signe donc de son vrai nom, mais ne lui confère aucune autorité, puisqu'il dresse de lui-même le portrait d'un pédant et d'un bouffon à tendance narcissique. Toutefois, cette mise en scène ne cache pas entièrement ses ficelles, et caractérise un auteur satirique, comique, et sans doute subtil : car l'adoption de l'alter ego fanfaron n'est pourtant pas explicite, et sera, au grand dam de l'auteur, à l'origine d'une réception souvent perplexe.

L'ambivalence de l'éthos urquhartien se retrouve également dans les digressions récurrentes de l'auteur, c'est-à-dire, notamment, les polémiques contre ses créanciers, les demandes de libération et les éloges de lui-même. Ces digressions, sans rapport évident avec le contenu essentiel du traité, l'emportent pourtant, en termes de volume, sur les propositions purement linguistiques du *Logopandecteision*. En effet, dans l'édition de 1653, celles-ci se

[139] « distressed men, whose misery could not with reason be imputed to their own fault » *Works*, p. 302.
[140] « goodness, holiness, grace, discretion, wisdome, liberalitie, reverence, mercie, pietie, generositie, magnificence, love, and other unexpressible respects » *Ibid.*
[141] Anna Ogino, *Les éloges paradoxaux dans le Tiers Livre et le Quart Livre : enquête sur le comique et le cosmique à la Renaissance*, Tokyo, France-Tosho, 1989.

déploient sur 16 pages, ce qui laisse 106 pages aux cinq autres livres, titrés et sous-titrés comme suit :

> CHRESTASEBEIA; or, impious dealing of creditors. Wherein the severity of the creditors of the author's family is desired to be removed, as a main impediment to the production of this universal language, and publication of other no less considerable treatises.
>
> CLERONOMAPORIA; or, the intricacy of a distressed successor, or apparent heir. Wherein, for the better evulging of this universal tongue, and other works, the preservation of the authors ancient inheritance is by the lawes of all nations pleaded for.
>
> CHRYSEOMYSTES; or, the covetous preacher. Wherein the rigour of the scotish kirk, beyond that of the churches in former ages, is shewn to have very much obstructed the author's design in the emission of this new idiome, and other tractates of that nature.
>
> NELEODICASTES; or, the pitiless judge. Wherein the austerity of the law of scotland, to gether with the partiality of those that professed it a while ago, is made appear to be a great hinderance to the present promulgation of the universal speech, and future evulgement of other excellent inventions.
>
> PHILOPONAUXESIS; or, furtherance of industry. Wherein is evidenced that the grant of the author's demands will prove, besides that of the universal language and other kindes of literature, conducible to all manner of other vertuous undertakings whatsoever.

Plus de cinq sixièmes du *Logopandecteision* sont ainsi dédiés à des plaidoyers pour la libération d'Urquhart, l'oubli de ses dettes par ses créanciers, la préservation de son héritage et le blâme de l'Église (la *Kirk*) et de la Loi écossaises, ainsi qu'à la tentative de l'auteur de prouver la légitimité de ses demandes et les inestimables apports scientifiques et littéraires qu'il serait en mesure de faire à la société si elles étaient exaucées. A fortiori, cette disproportion déjà manifeste ne prend pas en compte les louanges de soi (*self-praising*) qui se trouvent au sein même des principes linguistiques de la *Neaudethaumata*[142]. On pourrait penser qu'il s'agit en fait de la partie du livre qui a le plus d'intérêt pour Urquhart, qui entend bien faire entendre ses revendications et être libéré grâce à son ouvrage, si ce n'est pour le ton et le style dans lesquels ces livres sont écrits. Tout au long du traité, Sir Thomas Urquhart met en effet en œuvre un discours panégyrique dirigé vers son propre texte et sa propre personne, qui s'inscrit dans la rhétorique hyperbolique mais superficielle qui caractérise son style. Les louanges ne sont pas basées sur des qualités vérifiables, ni même vraisemblables du projet ; la nouvelle langue est désignée comme meilleure par seule comparaison numérique et quantitative aux systèmes des langues naturelles. Tout se passe comme si le gigantisme était une fin en soi :

[142] Voir Annexe 1, septième colonne.

> 80. Dixièmement, dans cette langue il existe onze genres ; ce en quoi elle outrepasse également toutes les autres langues.[143]
>
> 81. Onzièmement, les verbes, les bâtards, les participes et les hybrides comptent tous dix cas en dehors du présent ; nombre qu'aucun autre langage n'est capable d'égaler.[144]
>
> 85. Quinzièmement, dans cette langue les verbes et les participes ont quatre voix, quand bien même on n'a jamais vu aucune autre langue en compter plus de trois.[145]
>
> 137. Outre ces soixante et six avantages sur les autres langues, j'aurais pu en formuler trois fois plus, non moins considérables que les susdits, mais ces mêmes avantages suffiront à affûter la hâte du généreux lecteur, envers les secrets intrinsèques et des plus recherchés de la nouvelle grammaire et du nouveau lexique que je suis sur le point de divulguer.[146]

Bien que Urquhart ait annoncé, dans quelques-uns de ses soixante-dix premiers énoncés[147], et conformément aux idées des *language planners* de l'époque, le principe d'exhaustivité qui devrait gouverner toute langue parfaite, aucun élément n'est donné qui puisse permettre au lecteur de penser que l'usage de 4 nombres, 10 cas, 11 genres, 10 temps, 7 modes ou 4 voix est philosophiquement plus rationnel qu'un plus petit nombre d'unités grammaticales. Les affirmations extraordinaires nécessitent des preuves extraordinaires ; puisqu'aucun exemple ne vient illustrer les prétentions de l'auteur, elles sont destinées à demeurer superficielles, voire ridicules.

c. *Self-praise* et fausses prétentions

Si Sir Thomas Urquhart, ou celui que Sir Thomas Urquhart prétend être, n'est certainement pas humble, il ne se rend pas pour autant coupable de fausse modestie, mais annonce rapidement la couleur de ses flatteries auto-proclamées. Le sous-titre de la *Neaudethaumata* introduit ainsi les prémisses de la nouvelle langue, ainsi que « divers articles concernant leur auteur »[148]. Encore une fois, Urquhart se montre orgueilleux sans même feindre de s'en cacher ; il montre les ficelles de l'éthos qu'il adopte par esprit de satire. Parfois, l'auteur ment effrontément, comme lorsqu'il prétend dans la quarante-cinquième de ses propositions que, d'une part, il a composé, « entre ce qui est imprimé et ce qui est prêt à imprimer, plus d'une centaine de livres […] » ; d'autre part, que tous ces ouvrages traitent de sujets « jusqu'à présent

[143] NT. Voir Annexe 3, prop. 80.
[144] NT. Voir Annexe 3, prop. 81.
[145] NT. Voir Annexe 3, prop. 85.
[146] NT. Voir Annexe 3, prop. 134.
[147] Cf. Annexe 1 p. 42-45.
[148] NT : « Wonders of the new speech, which, as a preface thereto, comprehendeth its most necessary prenoscendas, together with some miscellanie articles concerning the author himself. » *Works*, p. 305.

jamais pensés par personne d'autre »[149]. Or la prolixité avancée par Urquhart paraît délirante, surtout quand il dit avoir perdu la quasi-intégralité de ses manuscrits à Worcester un an auparavant[150] ; et prétendre ne traiter que de sujets jamais envisagés avant lui est également insensé, ne serait-ce que pour le *Logopandecteision*, que son intégration convaincante dans les enjeux et les recherches de l'époque est justement ce qui lui a valu d'être partiellement prise au sérieux. Il est plus vraisemblable que de telles fariboles relèvent d'une intention comique et satirique plutôt que de la mythomanie. Encore une fois, Sir Thomas Urquhart se fait plus grand et plus présomptueux qu'il ne l'est afin de rire, sans doute, de la prétention et la pédanterie qui caractérisent certains hommes, et probablement lui-même.

Selon Jack et Lyall, l'eulogie rhétorique constituerait le seul but de l'œuvre d'Urquhart, qu'ils qualifient de « rhapsodie auto-louangeuse » (« *rhapsody in praise of self* ») ou encore un travail de rhétorique panégyrique soigneusement conçu » (« *a carefully planned piece of eulogistic rhetoric* »)[151]. À cet égard, les éditeurs évoquent la composition même de *The Jewel*, dont la structure argumentative circulaire et le positionnement central du récit de Crichton s'assimileraient à une tentative de louer Urquhart à travers les traits du héros écossais. Crichtoun (selon la graphie utilisée par Urquhart) l'Écossais polymathe, *gentleman*, grand érudit, soldat invincible à l'extraordinaire don d'éloquence n'est pas, en effet, sans rappeler notre auteur, ou en tout cas la *persona* de notre auteur. Le même type de lecture littérale est appliqué à le *Logopandecteision*, qui en fait pour Jack et Lyall une publication d'une « approche plus désespérément personnelle »[152] c'est-à-dire intéressée et opportuniste. Ces interprétations envisagent surtout l'œuvre d'Urquhart comme un travail qui n'aurait d'autre but que d'exhiber sa prolixité lexicale et la complexité de sa prose, argumentant que l'auteur est capable d'adopter un style plus modeste lorsqu'il l'estime nécessaire.[153] Cette observation est pertinente : toute lecture de la correspondance d'Urquhart saura la confirmer. Si dans ses lettres personnelles Sir T. Urquhart ne couche pas de néologismes ni d'énumérations débordantes, un goût pour les phrases longues et complexes y est toujours tangible. Mais cela ne signifie pas forcément que l'exagération de ce style et la surenchère ornementale qui caractérisent ses œuvres littéraires ont pour but de révéler une prose qu'il tiendrait pour exemplaire – et ne réserverait

[149] NT. Voir Annexe 3, prop. 45. Cette proposition, comme les autres propositions numérotées de 38 à 49 et de 134 à 136, sont omises de *The Jewel* et présentes seulement dans la *Logopandecteision*.
[150] Selon la date de publication de la *Logopandecteision*, 1563, cela fait en fait deux ans, mais cette proposition a en fait déjà été écrite en 1652, elle est simplement éliminée de *The Jewel*.
[151] J&L, p. 31.
[152] NT : « a more desperately personal approach », *Ibid.*
[153] NT : « Elsewhere, elaborate structure is more modestly applied to more straightforward ends. » *Ibid*, p. 34.

paradoxalement qu'au lectorat de son œuvre littéraire, en privant sa famille et ses correspondants d'affaires. L'humour et l'esprit parodique que nous relevons dans plusieurs aspects du texte et de ses modalités narratives nous permet de penser qu'Urquhart fait preuve, dans son tempérament satirique, d'autodérision, et caricature certains aspects de sa propre écriture, non sans y prendre plaisir ! L'exubérance verbeuse et la mise en scène générale d'un égo surdimensionné dans l'œuvre urquhartienne apparaissent, sous cette lumière, comme ludiques et délibérées.

3. Un style caractéristique : exubérance et esthétique du *trop-plein*

a. La langue du discours scientifique : le *learned wit* contre le *plain style*

Le milieu du XVIIe siècle est marqué, en ce qui concerne la littérature, par un changement de style général qui va s'opérer très rapidement sous l'influence de la Royal Society. S'il est difficile d'affirmer qu'à une période temporelle et à un lieu pourrait ne correspondre qu'un seul style, on peut néanmoins remarquer que les écrivains qu'on retient du régime politique puritain anglais du XVIe siècle déployaient un style majoritairement rhétorique, enjolivé parfois jusqu'à l'hermétisme. Certains adeptes de la « prose cicéronienne », tels que George Buchanan (1506-1582) ou le célèbre poète John Milton (1608 – 1674) s'appliquaient à transférer la syntaxe du latin classique dans leur langue courante, déployant notamment de longues périodes dont le verbe n'apparaît qu'en fin de phrase[154]. D'autres écrivains adoptèrent un « style baroque » qui trouvait son accomplissement dans un extrême ornement verbal.

> Les phrases sont longues, souvent obscurément complexes, et rythmiques […]. Un penchant pour l'entremêlement d'une œuvre avec des citations grecques et latines est également apparent. Le lexique révèle une variété de mots exotiques, de nombreux latinismes, et une phraséologie fréquemment poétique.[155]

Cette tendance à l'exubérance stylistique, parfois qualifiée de *learned style* ou *learned wit*, soit la langue savante et ornée avec laquelle on écrivait des traités scientifiques au XVIe siècle, ne tarde pas à être désavouée par les cercles éminents des lettres et des sciences anglais et anglophones, et notamment par la Royal Society fondée en 1660. Francis Bacon, qui est lu et cité par Urquhart, défendait déjà ce point de vue.[156] Toutefois, bien que le philosophe théorise

---

[154] Jeremy J. Smith, « The inventions of Sir Thomas Urquhart », dans Ian Johnson, Alessandra Petrina, (éds.). *The Impact of Latin Culture on Medieval and Early Modern Scottish Writing*, éds. Ian Johnson et Alessandra Petrina, Western Michigan University Medieval Institute Publications, ISD LLC, 2018, p. 223.

[155] NT : « The sentences are long, often obscurely involved, and rythmical […]. The penchant for interlarding a work with Latin and Greek quotations is also apparent. The diction reveals a host of exotic words, many latinisms, and frequently poetic phraseology. » Richard Foster Jones, « Science and English Prose Style, 1650-75 », dans *Literary English since Shakespeare*, Oxford University Press, New York, George Watson, 1970, p. 195.

[156] *Ibid.*

la nécessité d'un style clair et non ornemental dans les discours scientifiques, il pratique encore à titre individuel, dans ses écrits, une rhétorique poétique riche. On retrouve également ce type de discours au sein de la Royal Society, dont l'éminent membre William Petty dédie un Pamphlet à Samuel Hartlib en 1648, au sein duquel il fait référence à « […] ces quelques-uns, qui sont de vrais amis de la conception des réalités, non ceux qui ne trouvent leur plaisir que dans les Préfaces rhétoriques, transitions et épilogues, et ne sont charmés que par les belles allusions et les métaphores […]»[157]. Pour George Dalgarno, « les fioritures rhétoriques assombrissent fréquemment la meilleure littérature »[158]. Tous se font avocats d'un « *plain style* scientifique »[159]. Le plus éloquent en la matière restant John Wilkins, dont l'*Essay Towards a Real Character* appliquera en 1668 les prédications déjà présentes au sein de l'*Ecclesiastes*, publié en 1646 :

> Elle [la langue] doit être complète, sans tautologies vides et superflues, qui doivent être évitées dans toutes les affaires solides, et encore plus dans toutes les affaires sacrées. Nos expressions devraient être si minutieuses, qu'elles ne puissent pas être obscures, et si simples, qu'elles ne puissent sembler vaines et ennuyeuses. Accoucher d'un discours de manière crue et confuse, sans le digérer par une méditation préalable, écœurerait les lecteurs, et est aussi impropre à l'édification de l'esprit que la viande crue l'est à l'alimentation du corps.[160]

> [La phrase] doit être simple et naturelle, sans être obscurcie par des manières de rigueur scolastique, ou des fioritures rhétoriques. L'obscurité du discours est un argument en faveur de l'ignorance de l'esprit.[161]

Dans son *History of the Royal Society* de 1667, Thomas Sprat résume les positions stylistiques et linguistiques de la société :

> Ils ont eu pour constante résolution de rejeter toutes les amplifications et digressions, tout style ampoulé : ils ont voulu revenir à la pureté et à la concision primitives, aux temps où les hommes exprimaient beaucoup de choses avec un nombre à peu près égal de mots. Ils ont demandé à tous les membres de la Société une manière de parler discrète, dépouillée, naturelle ; des expressions positives ; des sens clairs ; une facilité spontanée; la capacité de porter les choses

[157] NT : « those few, that are Reall Friends to the Designe of Realities, not those who are tickled only with Rhetorical Prefaces, Transitions, & Epilogues, & charmed with fine Allusions and Metaphors […] » William Petty, (pamphlet imprimé) *The advice of W.P. to Mr. Samuel Hartlib for the advancement of some particular parts of learning*, 1648, sig. A3v.

[158] NT : « Rhetoricall flourishes of words doe often obscure best literature. » George Dalgarno, archives de la British Library « Sloane Manuscripts » 4377, f. 145r., cité dans Vivian Salmon, *The Study of Language in 17th-Century England: Second Edition*, John Benjamins Publishing, 1988, p. 146 et p. 156, note 44.

[159] Fabien Dimitri Simon, *op. cit.*

[160] NT : « It must be full, without empty and needless Tautologies, which are to be avoided in every solid business, much more in sacred. Our expressions should be so close, that they may not be obscure; and so plain, that they may not seem vain and tedious. To deliver things in a crude confused manner, without digesting of them by a previous meditation, will nauseate the hearers, and is as improper for the edification of the mind, as raw meat is for the nourishment of the body. » John Wilkins, *Ecclesiastes: or, A discourse concerning the gift of preaching.*, A. Maxwell, 1675 [1646], p. 200.

[161] NT : « [The phrase] must be plain and natural, not being darkned with the affectation of *Scholastical* harshness, or *Rhetorical* flourishes. Obscurity in the discourse, is an Argument of Ignorance in the mind. » *Ibid.*, p. 199.

> le plus près possible de la clarté mathématique ; une préférence pour le langage des artisans, des paysans, des marchands, plutôt que pour celui des doctes.[162]

Ces arguments vifs en faveur d'un discours scientifique clair et sans artifice exerceront une large influence sur les écrits de la Royal Society, mais aussi sur l'ensemble des productions savantes de cette période, et bientôt également sur la littérature.

b. Le style d'Urquhart, trop sérieux pour être vrai

Urquhart invoque, dans sa poétique personnelle, une sorte de *learned wit*. Il écrit donc contre le courant dans lequel il semble évoluer, qui, lui, va plutôt vers la clarification du discours scientifique et contre toute forme d'hermétisme. L'Écossais investit dans ses préceptes linguistiques mêmes les valeurs auxquelles tendent les *language planners*, c'est-à-dire la concision et la rigueur sémantique. À ce titre, il semble travailler au même but que le mouvement intellectuel européen de l'époque et notamment les intellectuels qui seront à l'origine de la Royal Society quelques années plus tard ; mais en énonçant ce projet de langue parfaite, il se positionne dans le même temps contre les codes et les méthodes déjà exposés de l'institution à venir en usant d'un style résolument orné par les fioritures rhétoriques. Il est possible que ce style à contre-courant soit un des plus forts indices de la nature satirique du *Logopandecteision*. En effet, il y a deux explications possibles à l'adoption d'une telle langue : soit il s'agit bien d'une parodie, soit Thomas Urquhart se veut honnêtement ambassadeur d'un style obscurément désuet, qui pourrait bien lui coûter sa crédibilité scientifique ; mais quand bien même ce serait le cas, on aurait d'autres arguments à dresser en défaveur du sérieux supposé de l'écrivain. Car en définitive, ce ton, s'il est inspiré d'un *learned wit* réel, est bien trop poussé à l'extrême pour que l'on le considère comme dénué de toute intention humoristique. Les traits de l'ancienne écriture savante : longueur des phrases, obscurité et exotisme du lexique, complexité de la syntaxe, insertion de locutions grecques et latines, poétisation du style, deviennent pour Urquhart un terrain de jeux. De fait, dans les pages qui concluent *The Jewel*, Urquhart fait une déclaration qui sonne comme la paralipse (figure consistant à feindre de ne pas vouloir dire ce que néanmoins on dit très clairement) finale de son œuvre :

> Toutes ces figures de style et ces tropes, sans compter ceux qui ne sont pas mentionnés ici (les autres les représentant tous par synecdoque, afin d'éviter l'ennui d'une énumération trop

[162] Sprat Thomas, *The History of the Royal Society of London for the Improving of Natural Knowledge, by Tho. Sprat...*, Londres, printed for J. Martyn et J. Allestry, 1667, p. 113 (traduction dans Rossi Paolo, *Clavis Universalis : Arts de la mémoire, logique combinatoire et langue universelle de Lulle à Leibniz*, traduit de l'italien par Patrick Vighetti, Grenoble, Ed. Jérôme Million, 1993 (1960), p. 179), cité dans Fabien Dimitri Simon, *op. cit.*, p. 401.

> prolixe), j'aurais été en mesure de les ajouter à l'ornement de ce traité, eusse le contenu moins prévalu à mes yeux que la formalité superficielle d'un discours pittoresque.[163]

Par cette affirmation, qui suit une énumération de plus de seize figures de style et de nombreuses généralités sur les procédés rhétoriques, Urquhart prétend, au nom du sérieux de la matière de son traité, n'avoir eu recours qu'à peu de figures rhétoriques pour embellir celui-ci, quand bien même il aurait pu orner son discours par le biais de quelques procédés poétiques de son invention. Au vu du style complexe et obscur qu'il a effectivement mis en œuvre tout au long de *The Jewel*, cette déclaration ne peut être prise au sérieux ; Il s'agit là, comme toujours, de soutenir une chose tout en faisant l'inverse, élément qui nous permet d'affirmer que l'*Εκσκυβαλαυρον* d'Urquhart se situe bel et bien dans la veine sério-comique. Pour Jack et Lyall, ce postulat démontre l'esprit vif et l'amour propre qui caractérisent l'auteur, « un homme dont l'imagination était certainement trop importante pour l'époque dans laquelle il vivait. »[164] Mais pour nous, il s'agit là plutôt d'une véritable réponse aux discours d'autorité sur le style scientifique que nous avons évoqués ; d'autant plus que le terme de *tediousness*, utilisé pour désigner l'ennui duquel Urquhart prétend, non sans malice, avoir délivré son lecteur en écourtant judicieusement la liste des figures de style de sa connaissance, est le même que celui utilisé par J. Wilkins lorsqu'il indique quels effets un discours mal écrit peut avoir sur son lectorat : « . Nos expressions devraient être […] si simples, qu'elles ne puissent sembler vaines et ennuyeuses. »[165] L'*Ecclesiastes* ayant été publié cinq ans avant l'emprisonnement d'Urquhart, il est possible que l'écrivain ait lu cet ouvrage, tout concerné qu'il est par les travaux de Wilkins, et lui adresse un pied-de-nez stylistique.

De plus, dans son étude de 1993, lors d'une étude de l'influence de Bacon sur la *Neaudethaumata* d'Urquhart, Craik remarque un passage, situé au début de l'*Εκσκυβαλαυρον*, au sein duquel Urquhart semble se plaindre des pédants, et notamment du contrôle qu'ils exercent sur la langue et les mots. Il cite l'extrait suivant :

> 22. À présent, pour revenir aux langues érudites, nous devons reconnaître qu'il est très étrange, qu'après des milliers d'années de polissage continuel par des hommes de facultés reconnues, il n'existe dans aucune d'entre elles, ni dans aucune autre langue découverte jusqu'ici, un seul mot pour exprimer le vice contraire ni à la tempérance ni à la chasteté en défaut, bien que bon

[163] NT : « All those figures and tropes beside what are not here mentioned (these synecdochically standing for all, to shun the tediousness of a too prolixe enumeration) I could have adhibited to the embellishment of this tractate, had not the matter it self been more prevalent with me then the superficial formality of a quaint discourse." *Eks.*, p. 206.

[164] NT : « a man whose imagination was certainly too great for the age in which he lived. » J&L, p. 36-37.

[165] NT : « Our expressions should be […] so plain, that they may not seem vain and *tedious.* » John Wilkins, *op. cit.*, p. 200.

> nombre de moines inflexibles, même de nos jours, soient coupables de l'un, comme Diogène l'ancien l'était de l'autre.
>
> 23. Mais ce qui rend cette maladie plus incurable est que, lorsqu'un esprit exubérant veut adapter à une idée recherchée un mot particulier de sa propre invention, il est accuse d'incivilité s'il ne s'excuse pas de lui-même pour son effronterie, avec un *Quod ita dixerim parcant Ciceroniana manes, Ignoscat Demosthenis genius*, et d'autres phrases de la sorte, reconnaissant son erreur d'utiliser des mots jamais employés par les autres, ou du moins pas par d'autres reconnus pour leur éloquence.[166]

Craik écrit : « Selon Bacon, l'innovateur est freiné par les mots, mais selon Urquhart, il est freiné par les pédants : Urquhart en appelle délibérément à la syntaxe de Bacon pour conférer l'approbation de sa propre position d''esprit exubérant' qui peut inventer des mots mais est opprimé par les scolastiques. »[167] L'universitaire, qui considère les traits les plus caractéristiques de l'écriture d'Urquhart comme des maladresses, manque de mettre en lien la verve urquhartienne et son attaque envers les pédants. Il nous semble pourtant qu'Urquhart entend parodier et moquer ces pédants qui entendent dissimuler leur manque de science sous des discours alambiqués. En empruntant la même plume qu'eux, il donne à cette critique un tournant satirique.

c. La rhétorique hyperbolique et l'appauvrissement du sens

L'exubérance stylistique est bien la caractéristique la plus saillante du *Logopandecteision*. Cette esthétique de la *copia* ou l'abondance rhétorique se traduit par la longueur des phrases, qui peuvent s'allonger pendant plus de quinze lignes sans trouver de point final, et par une syntaxe complexe, rythmée par de très nombreuses virgules et points-virgules. Urquhart a une tendance latinisante à placer les verbes en fins de phrases, dans le style de la prose cicéronienne. Les compléments et les subordonnées, en nombre considérable, précèdent très souvent les verbes. En outre, les propositions sont chargées d'incises entre virgules ou entre parenthèses, qui déploient d'autant plus le discours, qui apparaît alors comme noyé sous un flot

[166] NT : « 22. Now, to return from these to the learned languages, we must acknowledge it to be very strange, why, after thousands of yeers continual practice in the polishing of them by men of approved faculties, there is neither in them, nor any other tongue hitherto found out, one single word expressive of the vice opposite either to temperance or chastity in the defect, though many rigid monks, even nowadays, be guilty of the one, as Diogenes of old was of the other. / 23. But that which makes this disease the more incurable, is, that when an exuberant spirit would to any high researched conceit adapt a peculiar word of his own coyning, he is branded with incivility, if he apologize not for his boldness, with a Quod ita dixerim parcant Ciceroniana manes, Ignoscat Demosthenis genius, and other such phrases, acknowledging his fault of making use of words never uttered by others, or at least by such as were most renowned for eloquence. » *Eks*., p. 65-66.

[167] NT : « According to Bacon the innovator is blocked by words, but according to Urquhart he is blocked by pedants : Urquhart deliberately calls upon Bacon's syntax to confer approval on his own position as an 'exuberant spirit' who can coin words but who is oppressed by the schoolmen. » Craik, 1993, p. 95.

d'informations additionnelles, comme on peut le voir dans la proposition n°72 (nous soulignons) :

> Deuxièmement, ceux qui prêteront attention à mes instructions, si on leur présentait un mot étranger, dont il existe plusieurs milliers de millions et dont l'esprit humain peut rendre compte, qui n'ont jusqu'ici jamais été prononcés par aucun souffle, seront capables (sans pour autant en connaître l'ultime signification) de nommer la nature de ce mot ; s'il s'agit d'un nom, à quel prédicament ou à quelle classe il appartient, s'il est le signe d'une chose réelle ou notionnelle ou concernant de quelque manière les artisanats et leurs outils ou leurs jargons ; s'il s'agit d'une chose réelle, si elle est naturelle ou artificielle, complète ou incomplète ; car ici les mots renvoient bien aux choses qu'ils signifient, ainsi que lorsqu'on voit le portrait de mon Lord Protecteur, on dit « Voici mon Lord Protecteur ».[168]

Les propositions appartenant à l'énoncé principal de la citation ci-avant ont été mises en évidence. Ainsi, on peut remarquer que le sens du discours est coupé par des propositions intercalées. D'abord, est insérée une subordonnée à valeur hyperbolique, qui donne à la notion principale, « un mot étranger », une dimension abstraite en faisant mention d'une part de nombres immenses, « plusieurs milliers de millions », et d'autre part via l'utilisation d'un lexique définitif négatif tels que les termes « jamais » et « aucun ». L'énoncé est ensuite coupé par une incise entre parenthèses à valeur concessive, qui nuance le discours, rendant son sens principal d'autant moins clair. Puis la démonstration est encore étoffée par une série d'explicitations et d'énumérations binaires, séparées par des points-virgules. Ces signes de ponctuation forts contribuent à couper le discours. Enfin, la proposition se termine par une comparaison sans rapport immédiat avec la linguistique, qui n'a sans doute pour autre but que de faire une référence flatteuse à l'intention d'Oliver Cromwell[169].

Les énumérations et les listes semblent constituer l'un des plaisirs stylistiques auquel T. Urquhart préfère s'adonner. On les retrouve notamment dans les propositions n° 73, n° 95, n° 97 et n° 107.

> 95. Vingt-cinquièmement, en vertu de cela il n'y a pas d'hexamètre élégiaque, saphique, asclépiade, iambique ou aucun autre genre de vers latin ou grec, dont je ne fournirai l'équivalent dans ce langage, sans une syllabe de plus ou de moins dans le premier au regard du second ; le spondée répondant au spondée, le dactyle au dactyle, la césure à la césure, et chaque pied à l'autre, avec toute l'uniformité qu'on peut imaginer.[170]

> 107. Trente-septièmement […] savoir à quelle brigade, régiment, troupe, compagnie, escadron, ou division il appartient, et s'il combat à cheval ou à pied, s'il est un simple soldat ou un officier, ou s'il appartient à l'artillerie ou à l'équipement. […][171]

---

[168] NT. Voir Annexe 3, prop. 72.
[169] J&L, p. 220, note 44.
[170] NT. Voir Annexe 3, prop. 95.
[171] NT. Voir Annexe 3, prop. 107.

Cette propension à l'expansion en ce qui concerne les synonymes, les mots de sens proche et les listes en tous genres est d'ailleurs l'une des qualités essentielles qui ont fait de la traduction d'Urquhart de *Gargantua* et *Pantagruel* un objet si vif, dynamique et intéressant. En tant qu'auteur, Urquhart utilise souvent les énumérations pour faire état de ses connaissances générales ou académiques, comme on peut le constater dans la proposition n°95, dans laquelle il énumère des types de vers latins dont certains sont fort obscurs, comme l'asclépiade, un vers de métrique éolienne composé d'un spondée, d'un choriambe et d'un iambe[172]. Le procédé entre de manière générale dans une rhétorique de l'hyperbole, mode dominant de l'écriture d'Urquhart dans le *Logopandecteision*. Pour R. D. S. Jack et R. J. Lyall, les procédés stylistiques les plus récurrents dans *The Jewel*, soit la répétition, la périphrase, la comparaison, la digression et la prosopopée, participent d'un style orné, épidictique et panégyrique.[173]

d. La *logofascination* : « learned coinages and foreign borrowings of all kinds »[174]

Sir Thomas Urquhart est également un grand néologiste. Sa rhétorique extravagante s'accomplit dans l'invention et l'usage désinhibé de mots inventés, d'emprunts à des langues étrangères, de latinismes et d'hellénismes impertinents. Ce goût pour l'invention de mots nouveaux est déjà remarqué par R. Craik, commentateur des premières épigrammes écrites par Urquhart vers 1640, « Apollo and the Muses », dix livres au sujet desquels Craik note que

> […] son exubérance est trop grandiose pour rester enfermée dans l'enceinte du vocabulaire communément accepté, et il fait apparaître ses propres trouvailles lexicales qu'il liste, très satisfait de lui-même, dans son index des « mots les plus difficiles et les plus rudes.[175]

L'*Oxford English Dictionary* (*OED*) recense 374 mots dont la première – et parfois la seule – occurrence est une invention d'Urquhart, ce qui fait de ces termes des *hapax legomena*, c'est-à-dire des lexies valides n'ayant eu qu'une seule occurrence pendant une longue période. Toutefois, certains de ces mots sont simplement des emprunts aux néologismes rabelaisiens en cours de traduction (« penitissim »[176], p.135), ou même au dictionnaire français-anglais de

---

[172] J&L, note pour « Asclepiad » p. 75.
[173] « […] its strongest links are certainly with classical epideictic oratory and panegyrical biography. The ornate style is chosen for this mode, and the preferred stylistic device of repetition, periphrasis, comparison, digression and prosopopeia all appear with regularity in *The Jewel*. » J&L, p.27.
[174] *Eks.*, p.35.
[175] « […] his exuberance is too great to be fenced in by the accepted vocabulary, and he breaks out with words of his own coining which he lists with self-satisfaction in his index of the « harshest and most difficult words », R. J. Craik, *op. cit.*, 1996, p. 141.
[176] Urquhart réutilise ici l'invention de Rabelais, « penitissimes », cf. François Rabelais, éd. et trad. Guy Demerson, *Pantagruel: texte original et translation en français moderne*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, « […] inculcons nos veretres ès penitissimes recesses des pudendes de ces meritricules amicabilissimes […] », chapitre VI, p. 92. Notons qu'Urquhart avait déjà songé à la traduction de ce passage célèbre, celui de l'étudiant limousin, qui le

Cotgrave, Urquhart ayant de toute évidence composé *The Jewel* avec ces ouvrages à portée de main. Dans l'*OED* (à la rédaction duquel il se trouve de toute évidence un ou plusieurs enthousiastes de Sir Thomas Urquhart, ce qui nous facilite grandement la tâche), l'Écossais dénombre, à son compte, un total de 1501 citations (soit 0.041% de l'index), ce qui fait de lui la 279e source la plus citée dans ce dictionnaire.

Source de la citation	Nombre de citations	Pourcentage de citations
Third book of the Works of Mr Francis Rabelais	567	37%
First book of the Works of Mr Francis Rabelais	347	23%
Εκσκυβαλαυρον	301	20%
Second book of the Works of Mr Francis Rabelais	174	11%
Works of Mr Francis Rabelais	38	2%
Logopandecteision	37	2%
Trissotetras	24	1%
Παντοχρονοχανον	2	-

Informations relatives au lexique utilisé dans les œuvres de Sir Thomas Urquhart. Voir « Thomas Urquhart : Oxford English Dictionary », [En ligne]. http://www.oed.com/view/source/a14657. [Consulté le 1er avril 2019].

Urquhart dénombre un total de 374 premières occurrences de mots, somme qui s'élargit à 621 premières occurrences de nouveau sens spécifique. Lorsqu'on s'intéresse exclusivement aux termes dont la première occurrence a pour source citée un texte d'Urquhart, on constate néanmoins que 154 d'entre elles (sur 374) proviennent de ses écrits personnels (17 du *Trissotetras*, 2 du *Παντοχρονοχανον*, 125 de *l'Εκσκυβαλαυρον*, 10 du *Logopandecteision*).

En effet, pour un homme si pressé d'en finir avec la diversité des langues naturelles, Urquhart est bien prompt à leur emprunter des termes, et à composer de nouveaux mots. Il s'agit d'une des contradictions inhérentes à l'œuvre urquhartienne. En effet, une langue analytique et exhaustive, au sein de laquelle la création de « nouveaux mots » pour chaque concept, si loin cherché qu'il soit, est systématisée et normalisée, supprime paradoxalement l'idée même de

concerne particulièrement puisqu'il fait la caricature de la prose pédante de certains aspirants érudits, qui devient sous la plume rabelaisienne un charabia total.

néologisme. En tout cas dans sa dimension créative et ludique : le sens des « nouveaux mots » serait, dans cette langue, accessible à tout locuteur. Or le plaisir d'Urquhart comme de Rabelais et comme de nombreux autres néologistes est contenu dans la valeur inattendue du mot créé, et dans la complicité qu'il induit avec celui qui possède les clés pour comprendre ; si chaque locuteur en a les clés, la valeur poétique intrinsèque du néologisme est réduite à néant. Le rassemblement des seuls néologismes présents dans *The Jewel* constituerait à lui tout seul un lexique imposant. Le tableau suivant[177] omet les néologismes, de formation facile en anglais, dont le sens est immédiatement transparent (Voir *Israelitizing* « convertir au judaïsme », p. 88 ; *sectatorship* « appartenance à une secte », p. 91, *knurriest* « le plus noueux » p. 108, *alcoranal* « appartenant au Coran », p. 122, etc.) :

Néo-latinismes	Néo-hellénismes	Emprunts ou formes inspirées du français	Gaëllismes[178]
Fidimplicitary p. 71	Logopandocie, p. 70	Impestrements p. 81	Blaterate p. 71
Disobstetricate, Enixibility, Temulencious, p. 87	Archaeomanetick, Trissotetrail, p. 72	Fortuite p. 97	Bliteri p. 72
Homaeoteleft p.89	Philarchaists, p. 89	Jovialissime p. 117	Blattered p.130
Quomodocunquizing p. 91	Tetrarch p.98	Aufractuosities p.118	
Spectabundal p. 116	Ethopoetick p. 113	Abiliaments p.123	
Ridibundal p.117	Logofascinated p. 117	Braveer p.130	
Quoquoversedly p.121	Epicediums p.136	Galiegrosses p.137	
Visuriency,Tacturiency, Visotactil, Hirquitalliency, p.124			
Vinomadefied p.128			
Paludamental p.129			
Prudensequal p.131			
Meditullian p.134			
Incolaries p.138			
Tropologetically p. 204			
Epiplectick p. 204			

[177] Ce tableau non exhaustif est le fruit de notre enquête via des recherches dans des dictionnaires modernes et des dictionnaires d'époque ainsi que l'*OED* et l'édition de J&L.
[178] Les gaëllismes avérés font l'objet d'une note dans Jack, Lyall, *Ibid.*, note 43 p. 220.

Sir Thomas Urquhart ne se contente pas de recourir à ces innovations linguistiques afin d'enrichir sa prose, il théorise également leur utilité. Au début de l'*Εκσκυβαλαυρον*, deux de ses propositions prennent la forme d'un plaidoyer en faveur des néologismes et de leurs inventeurs :

> 23. Mais ce qui rend cette maladie plus incurable est que, lorsqu'un esprit exubérant veut adapter à une idée recherchée un mot particulier de sa propre invention, il est accuse d'incivilité s'il ne s'excuse pas de lui-même pour son effronterie, avec un *Quod ita dixerim parcant Ciceroniana manes, Ignoscat Demosthenis genius*, et d'autres phrases de la sorte, reconnaissant son erreur d'utiliser des mots jamais employés par les autres, ou du moins pas par d'autres reconnus pour leur éloquence.
>
> 24. Bien que l'apprentissage maintienne un grand préjudice, par cette entrave à la liberté de naturaliser de nouveaux citoyens dans le Commonwealth des langues, je conçois néanmoins cette manière de raisonner ainsi, qu'on juge moins incongru d'exprimer une chose par circonlocution, que de lui consacrer un seul mot pour transgresser les frontières du langage […][179]

L'Écossais regrette ainsi qu'il soit considéré incorrect d'inventer un mot quand bien même celui-ci aurait pour but d'illustrer une notion complexe, et éliminerait le besoin de recourir à aucune sorte de circonlocution. Il appelle ce défaut une « entrave à la liberté » et se fend d'un comparaison politique, la pratique s'apparentant à une « Commonwealth des langages » refusant de recueillir en son sein de nouveaux citoyens. Le vrai prisonnier d'une autre Commonwealth exprime le désir de « transgresser les frontières du langage ».

4. Le paradoxe du fond et de la forme

a. Contradictions internes du *Logopandecteision*

Le problème essentiellement posé par le *Logopandecteision* en terme d'interprétation est le décalage manifeste entre la finalité que le traité prétend viser et sa mise en œuvre. En effet, Urquhart, pourtant mathématicien, semble y procéder par l'absurde. Les principes sur lesquels repose sa nouvelle langue apparaissent sous forme de liste de données grammaticales *hors-sol*, ne se fondant sur aucun exemple, ni lexique, ni aucune grammaire. Ils sont aussi très ambitieux, et la grandeur des projets d'Urquhart associée au caractère indéfini et souvent contradictoire des principes de cette langue les rendent incongrus, absurdes et parfois totalement ridicules. Dans une liste de 67 principes numérotés, Urquhart propose une langue gargantuesque à 4 nombres, 10 cas, 11 genres, 10 temps, 7 modes et 4 voix ; une langue dont les mots peuvent être lus de gauche à droite ou de droite à gauche sans variation de sens, et prétendument capable de traduire des poésies depuis toutes les langues du monde en en

[179] NT. Voir Annexe 3, prop. 23 et prop. 24.

conservant la rime et le mètre originaux. Ainsi, pour John Corbett (qui a entrepris de résumer les caractéristiques proposées par Urquhart dans le *Logopandecteision*, que nous avons reprises, traduites et commentées en annexe[180]), « les postulats et les contradictions internes au projet d'Urquhart sont si évidemment délirants qu'il est difficile, pour la plupart des lecteurs, de le prendre au sérieux […] »[181]. Les préceptes de la *Neaudethaumata* survivent effectivement assez mal à l'analyse et la confrontation. La mise en évidence de nombreuses contradictions au sein du projet est relativement aisée à mettre en œuvre :

La proposition n°98 estime par exemple que des nombres immenses pourraient, dans cette langue, être exprimés en deux lettres. A priori, rien d'impossible : « π » est un nombre irrationnel, dont l'écriture décimale est infinie, et on le représente par une seule lettre. Néanmoins, le sens des monosyllabes est censé être définitif dans cette langue. Or, un alphabet de trente-six caractères ne peut produire qu'un nombre fini de combinaisons de deux lettres (et un petit nombre, en sus : $36^2 = 1296$), et la quantité des nombres immenses qu'on peut imaginer est, elle, infinie.

La proposition n° 92 affirme que les antonymes partageront généralement les mêmes lettres dans une combinaison différente, à l'exception de l'initiale et de la finale, qui demeureront les mêmes. Ainsi, on pourrait imaginer que si le monosyllabe **B** L A N **C** signifie [blanc], alors le monosyllabe opposé, qui signifierait [noir], s'écrirait **B** L N A **C** ; **B** A N L **C** ; **B** A L N **C** ; **B** N A L **C** ou **B** N L A **C.** Toutefois, la proposition n°123 énonce que chacune des lettres au sein de chaque mot a une signification propre. Dans notre exemple, les lettres B, L, A, N, C pourrait par exemple signifier [nom commun / adjectif], [unité chromatique], [perception visuelle], [clair], [luminosité]. Malgré la maladresse de la démonstration, on pourrait saisir par cette définition en cinq temps le sème [blanc]. Néanmoins, si les mêmes lettres sont utilisées pour créer le signe du sème [noir], il est nécessaire qu'au moins l'une de ces lettres change de sens pour exprimer la noirceur ou l'absence de lumière. On pourrait sortir de cette impasse logique en remarquant que si les lettres ont un sens au sein du mot qu'elles composent, donc contextuel, seuls les groupes syllabiques ont un sens définitif et inaliénable. Dès lors, on pourrait imaginer que le sème [blanc] soit exprimé par un mot de deux syllabes : **B** E / L A N **C,** au sein duquel la syllabe « LANC » indiquerait la lumière et la clarté, tandis que les mêmes lettres combinées en une autre syllabe, « N A L C » indiqueraient l'obscurité.

[180] Voir Annexe 1.
[181] NT : « The internal contradictions and posturings in Urquhart's scheme are so obviously wild that it is difficult for most readers to take him seriously […] » John Corbett, *op. cit.*, p. 104.

Le sème [noir] pourrait donc s'exprimer par le mot : **B** E / N A L **C**. Néanmoins, la proposition n°93 annonce que les mots peuvent être lus indifféremment de droite à gauche ou de gauche à droite. Or le palindrome de B E N A L C, soit C L A N E B, ne possède plus la même initiale et la même finale que B E L A N C, donc il n'est morphologiquement plus éligible comme son antonyme. Enfin, la proposition n°88 affirme que les noms et les verbes peuvent commencer, au choix, par une voyelle ou une consonne, selon ce que le locuteur juge le plus opportun. Au-delà du fait que le sens de cette proposition est difficile à dégager, cet énoncé met à mal toutes les démonstrations précédentes, puisqu'il impliquerait de manière arbitraire que [blanc] puisse être dit et écrit avec des initiales différentes à chaque fois. Or de toute évidence, la langue philosophique parfaite se devrait d'éliminer toute notion arbitraire. Les contradictions internes au projet d'Urquhart étant pour la plupart d'ordre logique et mathématique, il s'impose à l'analyse que celles-ci ne relèvent probablement pas de la maladresse, l'auteur étant, entre autres, mathématicien. Ces invraisemblances semblent donc, encore une fois, étudiées et composées dans le but d'apparaître au lecteur et de pointer du doigt leur propre absurdité.

b. L'hermétisme délibéré : Urquhart entre troubadour et bouffon

Syntaxe complexe et latinisante, style baroque et lexique fleuri constituent les principaux outils de T. Urquhart dans l'opacification générale de son discours. Ce penchant pour l'alambiqué, qui rappelle ici certains mouvement mystiques et ésotériques du dix-septième siècle, se fait art de l'hermétisme littéraire, et nous met en peine de débrouiller, dans l'*Εκσκυβαλαυρον*, le sens du non-sens. Pour Anne Lake Prescott, « il est difficile de dire si Urquhart vouait son flux, sa logorrhée linguistique à être lu avec attention, ou si le flux lui-même en constitue l'objectif, la plaisanterie. »[182] C'est là en effet tout le problème. Les éditeurs Jack et Lyall prennent parti, dans leur version du texte de 1983, pour cette seconde hypothèse, et affirment que le fameux « joyau » du texte est la langue d'Urquhart elle-même, témoin de son esprit et de son amour-propre. Mais cette interprétation est également celle des critiques, majoritaires dans la littérature, qui ne prêtent pas à l'auteur du *Logopandecteision* une once de lucidité ou d'humour. C'est la position de F. C. Roe, par exemple, pour qui « le lecteur […] trouve son amusement dans l'innocente pédanterie verbale et dans l'autosatisfaction absolue, mais également inoffensive de l'auteur, non dans son humour », pour qui enfin, Urquhart fait rire « *malgré lui* »[183]. Or à l'examen approfondi du texte, l'exubérance et l'excentricité

[182] Anne Lake Prescott, *op. cit.*, p. 176.
[183] NT : « The reader […] finds his amusement in the harmless verbal pomposity and in the writer's unmitigated, but equally innocuous self-satisfaction, not in his humour; Urquhart achieves humour *malgré lui*. » Frederick C. Roe, *op. cit.*, p. 18.

d'Urquhart ne peuvent apparaître que délibérées. Si les procédés d'opacification sont poussés à l'extrême dans la prose urquhartienne, il ne s'agit pas toutefois de considérer qu'il est le seul à jouer ce jeu. Jeremy J. Smith rappelle, dans un article paru en 2018 dans un ouvrage intitulé *The Impact of Latin Culture on Medieval and Early Modern Scottish Writing*[184] qu'Urquhart, quoiqu'il fût une référence exceptionnelle en termes de déploiement de néo-latinismes à caractère pédant dans ses ouvrages, était alors loin d'être le seul. L'auteur prétend à ce titre que les premiers lecteurs d'Urquhart auront été capables de situer son écriture non seulement au sein d'une tradition prosaïque spécifique, mais également en dialogue avec de nombreuses plumes parmi ses contemporains, citant en particulier Thomas Browne, Joseph Hall et Jeremy Taylor[185]. Il n'est pas question de renier la force parodique et humoristique de son écriture : si la prose d'Urquhart puise certaines de ses particularités dans des traités anglais des plus sérieux, tout en repoussant les limites de la verbosité et de la pédanterie, c'est plutôt qu'il s'agit d'une œuvre sério-comique qui pointe les irrégularités et la loufoquerie de son propre discours pour implicitement faire la satire de ceux qu'il imite.

c. La schizophrénie urquhartienne : l'œuvre à personnalités multiples

Les paradoxes du *Logopandecteision* que nous avons mis en lumière jusqu'ici relèvent d'un décalage récurrent entre les intentions avouées d'Urquhart et leur mise en forme dans son œuvre : on a trouvé de verbeuses exigences de concision, des aspirations à la clarté sémantique professées dans une langue ornée à l'extrême, mais aussi des demandes de libération pour un auteur qui donnait de lui-même l'image d'un fou ou d'un menteur. Dès lors, il est clair que l'identité et la personnalité d'Urquhart posent question. À vrai dire, c'est sa croyance même en la nécessité et la possibilité d'une langue parfaite qu'on peut interroger. En effet, Sir Thomas Urquhart pose ce que nous appellerons le paradoxe du traducteur. L'écrivain est plus connu pour son *Pantagruel* et son *Gargantua* en anglais que pour ses œuvres personnelles, au sein desquelles on trouve un traité esquissant une proposition de langue parfaite. Or on peut supposer, à première vue, que son métier peut inciter le traducteur à fantasmer quant à l'existence d'une langue universelle, qui comprendrait tous les objets de la connaissance humaine, et saurait traduire parfaitement n'importe quel mot de n'importe quelle langue. Néanmoins, traduire Rabelais n'équivaut pas à traduire les préceptes arides de quelque philosophe ; traduire Rabelais est un défi linguistique, qui englobe la compréhension et la transposition de listes immenses de synonymes, de jeux de mots, de références intertextuelles,

[184] Jeremy J. Smith, *op. cit.*
[185] *Ibid.*, p. 242.

de néologismes, de toponymes et d'anthroponymes inventés, de *double-entendres* et autres jeux poétiques. C'est le travail d'un poète. Le *Logopandecteision* d'Urquhart n'est pas sans révéler le réel plaisir que semble trouver l'auteur dans les jeux de langage et les dépassements en tous genres du champ linguistique des possibles. Or une langue parfaite, exhaustive par essence et préexistante à tous les objets du monde, supprime définitivement la nécessité comme la possibilité de créer la langue, de la façonner à son goût, d'en détourner facétieusement les usages. Pourquoi, alors, éliminer un besoin qu'on prend tant de plaisir à satisfaire ? L'humour et la poésie sont-ils seulement envisageables au sein d'une langue philosophique ? La réponse est probablement négative, et constitue l'un des éléments les plus solides contre l'affirmation du sérieux intégral d'Urquhart. L'idée qu'un traducteur tel qu'Urquhart puisse imaginer se plaire à utiliser un langage universel est finalement peu vraisemblable ; de même que l'idée qu'un mathématicien tel qu'Urquhart puisse laisser dans son traité de considérables failles logiques. Tout comme l'idée, enfin, qu'un écrivain extraordinaire, au sens premier du terme, tel qu'Urquhart, puisse envisager l'abandon de ses périphrases verbeuses, de sa syntaxe convolutée et de ses néologismes recherchés pour redevenir un locuteur ordinaire. Quel genre de poète souhaiterait parler la même langue que tout le monde ?

5. Langue utopique, langue impossible

a. La langue parfaite, un fantasme culturel et personnel

Umberto Eco proposait, dans son livre *La recherche de la langue parfaite*[186]de retracer « l'histoire d'une utopie ayant duré deux mille ans environ. »[187] De fait, la quête de la langue parfaite constitue une utopie persistante et millénaire, qui s'est notamment construite, en Europe, sur les textes bibliques. Le récit de la *confusio linguarum,* châtiment divin infligé suite à la construction de la tour de Babel, investit en effet tous les éléments d'un véritable mythe, d'une « eschatologie linguistique ». Le motif d'une civilisation parfaite, déchue par la perte de sa langue, a engendré le fantasme permanent de sa reconquête. Au XVIIe siècle, si ce fantasme trouve un écho dans la littérature utopique, comme *La Nouvelle Atlantide* de Francis Bacon, des enjeux scientifiques, culturels, religieux et politiques viennent concrétiser la quête de la langue parfaite. Les *language planners* collaborent ou se font concurrence[188], éveillant des ambitions personnelles. Il semble, d'une part, qu'Urquhart s'inscrive dans ce contexte, puisque son œuvre invoque des notions tout à fait sérieuses et communes aux projets de langues

[186] Umberto Eco, *op. cit*.
[187] *Ibid.*, p. 17.
[188] Fabien Dimitri Simon, *op. cit.*

philosophiques au XVIIe siècle ; mais d'autre part, il est tentant d'interpréter le *Logopandecteision* comme l'expression d'un fantasme plus personnel, celui d'un vrai amoureux de la langue et des mots, dans la tradition rabelaisienne dont Urquhart semble désireux de porter le flambeau. La fascination que suscite l'idée d'une langue parfaite alliée à une certaine lucidité quant à sa dimension purement chimérique crée dès lors une tension ; le fantasme qui subsiste s'exprime dans la démesure, la satire, la dérision.

b. Le « jeu sérieux » : une œuvre sério-comique

Pour John Corbett, « sens et non-sens sont notoirement difficiles à distinguer dans *The Jewel* »[189]. L'universitaire écrit :

> […] il y a trop de sens mêlé au non-sens pour rejeter entièrement la langue universelle. Néanmoins, cette forme d'hybridité est l'un des plaisirs étranges que *The Jewel* offre au lecteur moderne : La présentation de la réalité que fait Urquhart est simultanément sérieuse et surréelle. Son don de véracité exagérée révèle l'absurdité propre à cet effort intellectuel tout en s'en délectant.[190]

En effet, le facteur surprenant chez Urquhart n'est pas la pertinence ou la profondeur de sa réflexion linguistique, et pas non plus le style ou la forme de cette réflexion, mais bien l'hybridité formée par cette double mise en œuvre. L'ouvrage appartient vraisemblablement au genre « sério-comique » : il dégage parfaitement, mais discrètement, les enjeux immenses au cœur de la recherche d'une langue parfaite, pointant du doigt les failles et les absurdités de la réflexion qu'il déploie, tout en feignant de ne pas les remarquer. Cette dimension parodique ne diminue pas, pourtant, le sérieux du sujet ; au contraire, ici c'est l'auteur et sa *persona* qui deviennent objets du doute et de la dérision. Comme tout projet utopique, le *Logopandecteision* est la représentation d'une quête, dont le but est l'objet d'une rêverie, d'un fantasme. Ici, cette quête est mise en œuvre via des éléments sérieux et vraisemblables d'une part, et d'autre part via des éléments de démesure et de dérision, qui semblent montrer le caractère irréalisable du fantasme. Cette structure n'est pas sans rappeler celle du voyage imaginaire ou de l'utopie, des genres littéraires qui se développent particulièrement au XVIIe siècle. La notion d'utopie linguistique pourrait dès lors permettre d'éclairer l'ambivalence du *Logopandecteision*.

---

[189] John Corbett, *op. cit.*, p. 107.

[190] NT : « […] there is too much sense entangled with the nonsense to dismiss the universal language completely. However, this form of hybridity is one of the peculiar pleasures that The Jewel affords the modern reader: Urquhart's presentation of reality is simultaneously serious and surreal. His gift of exaggerated veracity reveals the absurdity of intellectual endeavour even while he delights in it. » *Ibid*., p. 108.

c. Uglossie et dysglossie : la mise à distance de l'objet parfait

La littérature de voyages imaginaires a fait correspondre à chaque utopie son penchant dystopique. C'est-à-dire que, selon le principe morien de la dichotomie « Eutopia / Outopia », les lieux parfaits décrits dans la littérature ont toujours été soumis à une certaine distanciation, soit par la description de leur caractère non-concret, tout à fait hors d'atteinte et inconcevable par l'humain, soit par la mise en scène de failles et de défauts dans leur réalité. De la même manière, si on peut percevoir certaines tentatives de création linguistique parfaite au XVIIe comme des œuvres utopiques, ces « u-glossies » ont leur penchant « dys-glossique », qui apparaît selon les mêmes procédés de mise à distance de l'objet parfait. Le fleuve de l'île d'Utopie, chez More, n'est-il pas *Anhydris*, « le fleuve sans eau » ? Et son gouverneur, Adémus, « le prince sans peuple » ? Pour le commentateur Jean Servier, « dans cette anosmatique et cette toponymie du néant, il y a un peu du pessimisme de More qui juge difficile l'existence d'un pays si parfait. »[191] La pertinence de cette lecture s'avère sans doute encore plus flagrante face à la phrase, légèrement grinçante, qui conclut l'*Utopia* :

> « […] il y a dans la république utopienne bien des choses que je souhaiterais voir dans nos cités. Je le souhaite, plutôt que je ne l'espère. »[192]

Peut-être les modes parodiques et satiriques mis en place par Urquhart dans son œuvre s'inscrivent-ils dans la même sorte de dualité, ou de rencontre entre un fantasme réel et un humour pessimiste. Nous avançons donc l'idée selon laquelle le *Logopandecteision* d'Urquhart consiste en une œuvre littéraire, une véritable utopie linguistique dont les contradictions que nous nous sommes efforcée de mettre en lumière sont autant de procédés de mise à distance humoristiques et philosophiques, puisque ces failles invitent le lecteur à une réflexion essentielle sur les objectifs, les mécaniques et les possibilités de nos langues.

Le *Logopandecteision* est de toute évidence une œuvre de nature mixte. L'analyse de sa composition ainsi que de la persona et du style mis en œuvre par Urquhart permettent d'en dégager, d'une part, des enjeux sérieux qui s'inscrivent naturellement dans le mouvement intellectuel des *language planners* au XVIIe siècle, et d'autre part, des dimensions parodiques et satiriques saillantes qui semblent plutôt tourner en dérision les ambitions des compositeurs de langues parfaites. Cette tournure hybride et paradoxale, au sein de laquelle la position de l'auteur demeure énigmatique, reprend les codes de l'utopie pour les appliquer à un objet de

[191] Jean Servier, *Histoire de l'Utopie*, Paris, Gallimard, 1991, p. 133.
[192] Thomas More, *L'utopie ou le traité de la meilleure forme de gouvernement*, éd. Simone Goyard-Fabre, trad. Marie Delcourt, Paris, Flammarion, 1994, p. 234.

fantasme : une langue philosophique, rationnelle et universelle. Afin de mieux comprendre les modalités de la rencontre du sérieux et du comique dans l'uglossie de Sir Thomas Urquhart, il convient à présent d'en interroger les sources, les influences et les inspirations. Nous dégagerons deux principaux modèles : le premier, comique ou sério-comique, est sans doute le grand maître d'Urquhart, François Rabelais. Le second est Marin Mersenne, auteur d'un traité sérieux, l'*Harmonie Universelle*, dont certains passages partagent avec le *Logopandecteision* des similarités frappantes. La comparaison avec ces deux sources possibles devra nous permettre de mieux cerner les intentions scientifiques et littéraires d'Urquhart dans la composition de son uglossie.

Chapitre III.
Les sources françaises d'Urquhart

1. L'*Εκσκυβαλαυρον*, « de l'or à partir de la merde » : texte rabelaisien

Εκσκυβαλαυρον (« Ekskybalauron »), néologisme de l'invention d'Urquhart, sert de titre à son œuvre linguistique. Résolument encomiastique, ce mot forgé du grec et du latin semble désigner la nature d'un objet précieux qui, comme « de l'or à partir de la merde », serait trouvé parmi les déchets ou fabriqué à partir d'ordure. Ce titre oxymorique n'est pas sans rappeler l'esthétique grotesque propre à l'écriture de Rabelais, ce défroqué, médecin et juriste français de la Renaissance, auteur des aventures de Gargantua et Pantagruel dont Sir Thomas Urquhart a traduit les premiers tomes en anglais, pour la première fois, un peu plus d'un siècle après leur parution en France. François Rabelais a la particularité de mêler le langage savant – celui des clercs, des médecins ou des avocats – au vocabulaire « de la place publique », selon la formule de Bakhtine[193]. Sur de nombreux plans, l'écriture de Rabelais révèle également une esthétique de la contradiction : l'auteur expose son savoir en de longues accumulations de noms d'auteurs antiques et de titres d'ouvrages philosophiques, et dénonce les pédants ; tout comme il compose des digressions argumentatives fondées sur des raisonnements erronés, et critique les « sophistes » et ceux qui s'y rapportent. Son œuvre, qui aborde des thématiques tantôt sérieuses, tantôt légères, voire licencieuses, est le lieu par excellence des antithèses et des paradoxes. La traduction n'est pas une entreprise facile ; celle de Rabelais est difficile entre toutes. Or Urquhart est le premier anglophone à avoir entrepris cette tâche d'envergure, et l'a accomplie avec beaucoup de succès. On pourrait penser que cette réussite aurait fait sa renommée, et pourtant elle est à double tranchant : d'une part, la qualité de la traduction des œuvres rabelaisiennes est parvenue à éclipser le reste des écrits, plus personnels, d'Urquhart ; d'autre part, de nombreux critiques attribuèrent la valeur de la traduction non pas au talent inhérent à Urquhart, mais à une heureuse coïncidence des tempéraments des deux auteurs. Pour une part de la critique d'Urquhart, l'Écossais n'est bon que lorsqu'il traduit Rabelais. Pourtant, son œuvre personnelle est fréquemment jugée à l'aune des chroniques de Pantagruel et Gargantua, et, bien que peu estimée, l'écriture d'Urquhart est couramment qualifiée de « rabelaisienne ». Quelles sont les raisons de cette comparaison ? La partie suivante a pour but de mesurer l'influence de Rabelais sur l'œuvre linguistique d'Urquhart que constituent l' *Εκσκυβαλαυρον*

[193] Mikhaïl Mikhaïlovitch Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen âge et sous la Renaissance*, trad. Robel Andrée, Paris, Gallimard, 1970.

et le *Logopandecteision*. Nous nous pencherons également sur les cas d'autres auteurs français qui ont pu constituer des sources pour l'écrivain écossais. Nous étudierons à ce titre *L'Harmonie universelle* de Marin Mersenne.

a. Étude de la traduction canonique, quoiqu'inflationniste, de *Gargantua* et *Pantagruel*

Sir Thomas Urquhart publie en 1653 les premiers et seconds livres des *Works of Mr. Francis Rabelais, Doctor in Physick, containing five books of the lives, heroick deeds, and sayings of Gargantua, and his sonne Pantagruel*, soit la première version anglaise de *Gargantua* et *Pantagruel.* Il traduit à partir des éditions révisées de *Gargantua* et *Pantagruel* imprimées à Lyon en 1542[194]. Cette traduction est longtemps considérée comme « la meilleure traduction d'une langue à une autre jamais réalisée. »[195] En 1957, F. C. Roe écrit qu'Urquhart a signé « […] la première, la plus populaire, la plus riche et la plus osée des versions anglaises »[196]. Bien plus récemment, en 2015, la chercheuse américaine A. L. Prescott, bien qu'elle ne partage pas le point de vue général de Roe, conçoit que « traduire Rabelais n'est pas chose facile. […] Ceux qui s'y attèlent sont soit inventivement inexacts, comme Urquhart, soit intelligemment corrects mais un peu ternes, comme … tous les autres. »[197] Il est vrai que rarement traducteur a semblé si parfaitement assorti à l'écrivain qu'il entreprit de traduire.

Tiré à environ un millier de copies – épuisées après vingt ou trente ans seulement, le Rabelais d'Urquhart est réédité en 1664 sous un nouveau titre dans une publication comprenant une biographie de l'auteur français, puis publié à nouveau en 1694 par Motteux, un protestant français, dans une édition qui inclut la version d'Urquhart du *Tiers Livre* (à partir de ses papiers posthumes[198]). Cette traduction fait l'objet de cinq éditions au dix-huitième siècle, de neuf éditions au dix-neuvième. Elle était encore la plus lue jusqu'au milieu du vingtième siècle.[199] Si la traduction d'Urquhart est parfois encore considérée comme unique par sa qualité et son audace, elle représentait alors l'apogée de la « traduction élisabéthaine », dont elle constituait un véritable modèle quoique tardif. Ces traductions du seizième siècle associées au règne de la reine Elizabeth Ire (1558-1603) sont parfois considérées comme des « adaptations » voire des

---

[194] Craik, 1993, p. v.
[195] NT : « The finest translation ever made from one language into another. » Charles Wibley, *Studies in Frankness*, London, 1898, p. 255. Cité dans Roger J. Craik, *op. cit.*, 1999, p. 151.
[196] NT : « […] the first, the most popular, the richest and raciest English version […] » Frederick C. Roe, *op. cit.*, p. 4.
[197] NT : « Translating Rabelais is not easy; […] Those who make the attempt are either inventively inaccurate like Urquhart, or intelligently correct but a bit dull like … everyone else. » Anne Lake Prescott, *op. cit.*, p. 177.
[198] Lazare Sainéan, « Les interprètes de Rabelais en Angleterre et en Allemagne », *Revue des études rabelaisiennes*, VII, 1909, p. 176.
[199] Frederick C. Roe, *op. cit.*

« imitations » plutôt que des traductions au sens propre parce que, près d'un siècle avant la mode des « Belles Infidèles », les traducteurs élisabéthains préfèrent traduire « non les mots individuels et les structures de phrases mais une notion du sens général du poème en lien avec son lectorat. En d'autres termes, le poème est perçu comme un artefact appartenant à un système culturel particulier, et le seul moyen d'en faire une traduction fidèle peut être de lui donner une fonction similaire au sein du système culturel cible. »[200] La traduction dite « élisabéthaine » entreprend de délivrer le message original de l'auteur sans se priver de le mettre à jour, en en redressant la langue, et en y apportant des modifications. C'est une traduction très libre qui a été la norme pendant la fin du XVIe siècle, mais dont la mode s'est rapidement essoufflée dès les années 1610-1620. C'est ainsi qu'il faut comprendre les propos de N. McDowell lorsqu'il écrit :

> Mais si le Rabelais d'Urquhart est un témoignage de « la plus grande période de traduction de la littérature anglaise, celle qui a compris l'Ovide de Golding, l'Arioste de Harington, l'Homère de Chapman, le Montaigne de Florio et la Version Autorisée[201] »[202], alors il avait quarante ans de retard.[203]

Cependant, l'expert de la traduction élisabéthaine, F. O. Matthiessen, écrit bien qu'« étudier les traductions élisabéthaines revient à étudier les moyens par lesquels la Renaissance est parvenue en Angleterre. »[204] Or l'œuvre de Rabelais se comprend essentiellement via le paradigme de la Renaissance, contexte incontournable au sein duquel elle a été produite. Et si sa traduction anglaise est tardive, il est heureux que l'œuvre rabelaisienne ait été traduite selon le mode traductif privilégié de la Renaissance, bien que cette particularité la distingue des autres traductions qui lui sont contemporaines. Car c'est bien cette différenciation et sa justesse vis-à-vis du texte traduit que la critique célèbre encore aujourd'hui.

---

[200] NT : « […] a faithfulness not to individual words or sentence structures but to a notion of the meaning of the poem in its relationship to its readers. In other words, the poem is perceived as an artefact of a particular cultural system, and the only faithful translation can be to give it a similar function in the target cultural system. » Susan Bassnett, *Translation studies*, 3. ed, London, Routledge, 2002, p. 61.

[201] *The Authorized Version* (AV) est le nom britannique qui désigne couramment la Bible du roi Jacques, la traduction anglaise de la Bible publiée en 1611 et autorisée par l'Eglise anglicane.

[202] Richard Boston, *op. cit.*, p. 59. Cité dans Nicholas McDowell, « Urquhart's Rabelais: Translation, Patronage, and Cultural Politics », *English Literary Renaissance*, vol. 35 / 2, 2005, p. 273.

[203] NT : « Yet if Urquhart's Rabelais is testimony to "the greatest period of translation in English literature, one that had included Golding's Ovid, Harington's Ariosto, Chapman's Homer, Florio's Montaigne and the Authorized Version," then it was forty years late. » Nicholas McDowell, *Ibid.*, p. 273.

[204] NT : "A study of Elizabethan translations is a study of the means by which the Renaissance came to England » F. O. Matthiessen, *Translation, an Elizabethan art.*, Cambridge, Mass., 1931, p. 1. Cité dans *The Oxford guide to literature in English translation*, *op. cit.*, p. 45.

Dans une courte préface à sa version des *Works of Rabelais* de 1653, Urquhart fait l'éloge de l'œuvre rabelaisienne et souligne la difficulté à la traduire :

> Le Pentateuque de Rabelais ; mentionné en page de couverture du premier livre de cette traduction et originalement écrit en langue française (puisqu'il inclut quelques-uns de ses dialectes les plus rudes), avec tant d'ingéniosité, que plus de copies en ont été vendues que d'aucun autre livre en cette langue, qui ait été écrit en aucune des dernières quinze-cents années ; si difficile néanmoins à passer dans une autre langue, que de nombreux esprits brillants originaires de la plupart des nations d'Europe, depuis l'an 1573, (soit il y a quatre-vingts ans

> de cela), après s'y être essayés, furent contraints (non sans grand regret), d'en abandonner l'entreprise, comme une tâche impossible à accomplir […][205]

Dans ce paragraphe couramment cité, car il constitue malheureusement l'unique paratexte au sein duquel Urquhart s'exprime quant à sa traduction de Rabelais, le traducteur émérite révèle, d'une part, son accointance avec la difficulté du texte – y relevant notamment la présence de nombreux « dialectes » et autres jargons des plus « rudes » – et, d'autre part, sa connaissance des tentatives traductives qui le précèdent. Les traductions antérieures ont, en effet, toute leur importance dans la pratique traductive d'Urquhart. Comme le montre Enny E. Kraaijveld en 1991, Urquhart fut lecteur de l'adaptation allemande de *Gargantua* signée Johann Fischart et portant le titre de *Geschichtklitterung*, qui constitua pour lui une source.[206] Cela se voit à la comparaison des deux textes allemand et anglais, dont certaines similitudes ne trouvent pas d'écho dans le texte original français. Ces similitudes comprennent des amplifications[207], l'explicitation de certains sous-entendus[208], des omissions[209] ainsi que la reproduction d'une erreur de traduction couramment glosée :

Rabelais	Fischart	Urquhart
Un vielleuz (litt. « un joueur de vielle »)[210]	*Ein blinder Spieler* (litt. « un joueur aveugle »)[211]	*A blinde fidler* (litt. « un violoniste aveugle »)[212]

L'autre source d'Urquhart, et son net avantage sur les traducteurs qui le précédèrent, est le *Dictionarie of the French and English Tongues* de Cotgrave[213]. Publié en 1611, ce dictionnaire bilingue est le premier à faire correspondre langue française et langue anglaise, et accomplit cette tâche de manière complète, voire encyclopédique, proposant souvent des

[205] NT : « The Pentateuch of Rabelais; mentioned in the title page of the first book of this Translation being written Originally in the French Tongue (as it comprehendeth some of its bruskest dialects), with so much ingeniositie, and wit, that more impressions have been sold thereof in that language, then of any other book, that hath been set forth at any time, within these fifteen hundred yeares: so difficult neverthelesse to be turned into any other speech, that many prime spirits in most of the Nations of Europe, since the year 1573, (which was fourescore years ago), after having attempted it, were constrained (with no small regret) to give it over, as a thing impossible to be done […] » François Rabelais, trad. Thomas Urquhart, « To the reader », A3, The second book of the works of Mr. Francis Rabelais, Londres, Richard Baddeley, 1653.
[206] Enny E. Kraaijveld, « Les Premiers Traducteurs de Gargantua: Urquhart lecteur de Fischart », *Etudes Rabelaisiennes*, vol. 25, 1991, p. 125-130.
[207] *Ibid.*, p. 124-125.
[208] *Ibid.*, p. 125-126.
[209] *Ibid.*, p. 127-128.
[210] Rabelais, *Œuvres complètes,* éd. Guy Demerson, paris, 1973, ch. 17, p. 88. Cité dans *Ibid*.., p. 127.
[211] Johann Fischart, *Geschichtklitterung. Text des Ausgabe letzter Hand von 1590.*, éd. U. Nyssen, Düsseldorf, 1963, p. 215. Cité dans *Ibid.*
[212] François Rabelais, *The first book of the works of Mr. Francis Rabelais*, trad. Thomas Urquhart, Londres, Richard Baddeley, 1653, p. 77. Cité dans *Ibid.*
[213] Randle Cotgrave, *A Dictionarie of the french and english tongues*, Londres, Adam Islip, 1611.

définitions comprenant de nombreux termes de sens proche en langue anglaise pouvant servir de traduction au français. Randle Cotgrave, son auteur, est en outre un fervent lecteur et glossateur de Rabelais, dont il devient la première référence lexicographique.

> Cotgrave a accueilli Rabelais tout entier : ses termes patois comme ses néologismes gréco-romains, ses tours de phrases et ses locutions proverbiales, ses termes forgés et burlesques, ses exclamations et ses jurons, jusqu'aux jeux de mots et fautes d'impression.[214]

De nombreuses études, dont nous pourrons citer celles de Sainéan (1909), Roe (1957), et Gordon (1989), ont d'ores et déjà révélé à quel point le Cotgrave constitua un outil de choix pour Urquhart, et comment le traducteur procédait assurément à des allers-retours entre le texte de Rabelais et le dictionnaire, en recopiant parfois dans sa version des définitions entières[215].

Si, au sein de ses écrits personnels, la caractéristique principale d'Urquhart est son exubérance stylistique, la particularité qui nous est la plus immédiatement sensible dans sa traduction de Rabelais est sa tendance à l'augmentation, ou ce que A. L. Prescott nomme *inflationary linguistics* (« la linguistique inflationniste »)[216]. Sir Thomas Urquhart aime les listes, les accumulations et tout ce qui relève de l'expansion verbale, et à ce titre il trouve en Rabelais un condisciple, voire un véritable maître. R. J. Craik constate ainsi l'impressionnante capacité de l'Écossais à augmenter (en double, en triple, ou plus encore) les fameuses énumérations rabelaisiennes sans que cette expansivité semble outrancière, ni artificielle, mais bien délicieusement à propos :

> Plus on lit la traduction d'Urquhart, plus on prend conscience du travail d'Urquhart en tant que traducteur : son infatigable exubérance fait de la lecture de Rabelais une expérience grisante. Nulle part n'est-il plus fidèle à lui-même et en même temps plus rabelaisien que lorsqu'il se met à l'épreuve des listes de Rabelais, telles que l'énumération des mots doux dont les gouvernantes de Gargantua couvrent le pénis du jeune géant :
>
> > Lune la nommoit ma petite dille. laultre ma pine, laultre ma branche de coural, laultre mon bondon. mon bouchon, mon vibrequin. mon poussouer, ma teriere. ma pendilloche, mon rude esbat roidde et bas, mon dressouir, ma petite andouille vermeille, mon petit couille bredouille. (*Garg.*, Ch. 11)
>
> Urquhart amplifie cette liste, qui passe de treize synonymes à trente-huit :
>
> One of them would call it her little dille, her staff of love, her quillety. her faucetin, her dandilollie: another her peen, her jolly kyle, her bableret, her membretoon, her quickset Imp: another again, her branch of coral, her female adamant, her placket-racket, her cyprian scepter, her jewel for Ladies: and some of the other women would give it these names, my bunguetee, my stopple too, my busherusher, my gallant wimble, my pretty boarer, my coney-borow ferret.

[214] Lazare Sainéan, *op. cit.*, p. 142.
[215] *Ibid.*, p. 177-179.
[216] Anne Lake Prescott, *op. cit.*, p. 175-190.

> my little piercer, my au-gretine. my dangling hangers, down right to it, stiffe and stout, in & to, my pusher. dresser. pouting stick, my hony pipe, my pretty pillicock, linkie pinkie, futilletie, my lustie andouille, and crimson chitterlin my little couille bredouille. my pretty rougue, and so forth ... (l R, Ch. ll, p. 56)[217]

Tout se passe de la même manière selon F. C. Roe, qui met en valeur la créativité linguistique et phonétique d'Urquhart dans les plus excentriques de ses ajouts :

> Ici et là, Urquhart se permet un peu de liberté dans sa traduction. Il ajoute les titres de quelques volumes à la liste fantastique d'ouvrages insolites de la bibliothèque St. Victor (II. vii) et la richesse extraordinaire de son vocabulaire lui permet d'augmenter la liste des jeux auxquels s'adonne Gargantua (I. xxi) de 108 donnés par Rabelais à non moins que 238 ! Parmi les jeux devisés par Urquhart des plus curieusement nommés, on trouve « loosegig », « nivinivinack », « trudgepig », « thrust out the harlot », « hinch, pinch and lauh not », « twirlie whirlietrill », swaggie waggie or shoggieshou », et « bobbing or the flirt on the nose. »[218]

En outre, Urquhart ne s'en tient pas là et se permet parfois de développer et d'amplifier certains passages sans même que les extraits originaux n'appellent à ce type de procédé. C'est le cas de l'exemple cité par L. Sainéan dans l'une des premières études sur la traduction de Rabelais en anglais :

> Un dernier exemple pour faire ressortir la richesse de la langue d'Urquhart, là même où la pensée de Rabelais n'a aucun relief particulier. Il s'agit du choc des guerriers et du tumulte qui l'accompagne (III. 23) : « Il en est véritablement quelque chose, force est que le confesse. Mais le grand effroy et vacarme principal provient du deuil et ululement des diables ... » Voici l'amplification d'Urquhart : « I cannot, goodly, deny, but that in these various things which I have rehearsed, there may be somewhat occasionative of the huge yell and tintamarre of the two engaged bodies. But the most fearful and tumultuous coil and stir, the terriblest and moist boisterous garboil and hurry, the chieflest rustling black sanctus of all, and most principal hurly burly, springeth from the grievously plangorous howling and lowing of devils … »[219]

L'expansion, si elle semble tout à fait gratuite vis-à-vis de la sobriété et de la concision des deux phrases de Rabelais, s'intègre néanmoins parfaitement dans le récit et respecte l'esprit de l'œuvre rabelaisienne. Ce sont ces éléments, précisément, qui nous permettent d'apprécier le paradoxe d'Urquhart-traducteur, en ce que ce sont la liberté et les fantaisies qu'il se permet, et non une volonté de suivre le texte à la lettre, qui insufflent à sa traduction une langue et un

---

[217] NT : « The more of Urquhart's translation one reads, the more aware one becomes of Urquhart as translator: his unflagging exuberance makes reading Rabelais an exhilarating experience. Nowhere is he more himself and at the same time more Rabelaisian than when he exerts himself over Rabelais' lists, such as the endearments which Gargantua's governesses lavish on the young giant's penis: […] Urquhart expands these thirteen synonyms to thirty-eight: […] » Roger J. Craik, *op. cit.*, 1999, p. 163.

[218] NT : « Now and again Urquhart permits himself some freedom in his translation. He adds the title of a couple of volumes to the fantastic list of queer works in the St. Victor's Library (II. vii) and his inordinate richness of vocabulary enables him to augment the list of games played by Gargantua (I. xxi) from 108 specified by Rabelais to no less than 238! Among the more curiously names pastimes detailed by Urquhart are 'loosegig', 'nivinivinack', 'trudgepig', 'thrust out the harlot', 'hinch, pinch and lauh not', 'twirlie whirlietrill', 'swaggie waggie or shoggieshou', and 'bobbing or the flirt on the nose. » Frederick C. Roe, *op. cit.*, p. 20.

[219] Lazare Sainéan, *op. cit*., p. 202.

esprit si pertinemment rabelaisiens. Ces considérations participent également à justifier la représentation de Rabelais et d'Urquhart comme deux alter ego, ou tout du moins deux hommes, le second né plus d'un demi-siècle après la mort du premier, partageant les mêmes intérêts pour le jeu linguistique, la créativité verbale et l'excentricité littéraire. Rabelais montre en effet dans ses œuvres un rapport au langage complexe, profusément étudié sans qu'il ne soit jamais question de l'élucider tout à fait – et le rapport au langage d'Urquhart semble entretenir avec lui de nombreuses similitudes. Amateur de lexique, homme au vocabulaire apparemment illimité et intrépide créateur de néologismes, il semble clair qu'Urquhart était destiné à traduire Rabelais – ou qu'il a forgé sa propre identité littéraire à partir de sa rencontre avec l'œuvre rabelaisienne. Le rapport d'Urquhart au lexique de Rabelais est un trait distinctif de sa traduction, comme le rapporte R. J. Craik :

> D'autre part, une particularité frappante du *Rabelais* d'Urquhart apparaît dans son inclusion de ce qui semblent être les propres mots de Rabelais, soit du grec, des dialectes français et des mots rabelaisiens. Mais loin d'être des reproductions de mots écrits par Rabelais, ce sont de nouveaux termes anglais dérivés de ceux de Rabelais, et qui leurs sont fréquemment identiques. Ils arborent des désinences anglaises si nécessaire, mais, lorsqu'il s'agit de noms et d'adjectifs, ces terminaisons sont les mêmes qu'en français et sont donc discrètes. Par-dessus tout, ces mots ont des sens anglais et sont implantés dans la prose anglaise […][220]

Ainsi, Urquhart semble procéder avec déférence vis-à-vis des termes choisis par Rabelais, qu'il reproduit souvent non pas tels quels, mais en les anglicisant discrètement, et surtout en faisant l'effort de les définir pour que ces gallicismes, hellénismes et latinismes trouvent véritablement un sens et une place dans la langue anglaise. Craik explique ainsi que ces emprunts à la langue rabelaisienne sont définis par leur contexte, en les laissant à la tête d'une liste de synonyme en anglais, ce qui a un double effet. D'une part, le terme emprunté est mis en exergue ; d'autre part, il est défini par les termes anglais synonymiques qui le suivent :

> Rabelais: Et si personne les blasme de soy faire rataconniculer. (*Garg.*, Ch. 3)
>
> Urquhart: If any blame them for this their rataconniculation and reiterated lechery. (JR, Ch. 3, p. 21)[221]

[220] NT : « On the other hand, a deliberately striking feature of Urquhart's Rabelais is his inclusion of what appear to be Rabelais' own words, that is, Greek, French dialect and Rabelaisian words. Far from being duplications of words used by Rabelais, these are new English words derived from and frequently identical to those in Rabelais. Where necessary they have English inflections but these, applied to nouns and adjectives, are the same as the French and hence are unobtrusive. Above all, they have English senses and are embedded in English prose […] » Roger J. Craik *op. cit.*, 1999, p. 159.
[221] *Ibid.*

Ici, le verbe forgé par Rabelais « rataconniculer » a été emprunté, et substantivisé. La désinence « -ation » qui permet de former le substantif est courante en anglais comme en français : on peut imaginer que Rabelais aurait utilisé la même terminaison s'il avait voulu en faire un substantif plutôt qu'un verbe. Le verbe en question, variante rabelaisienne du verbe du Moyen Français *rataconner*[222] « raccommoder grossièrement », dont la forme verbale formée sur le morphème « con », qui désigne le sexe féminin, a apparemment inspiré à Rabelais l'idée de l'augmenter d'une seconde forme verbale analogique « culer », cette fois formée sur le morphème « cul ». Sans même passer par cette analyse morphologique, le lecteur français de la période classique a les moyens d'en comprendre le sens grâce au contexte : le chapitre III de *Gargantua* est consacré à la grossesse, à sa durée, et aux relations sexuelles des femmes lorsqu'elles sont enceintes. Dans la traduction anglaise, Urquhart emprunte donc le terme rabelaisien, mais lui coordonne un groupe synonymique, « *and reiterated lechery* », « et la luxure réitérée », qui lui sert de définition et permet sa juste intégration dans la phrase anglaise. La traduction conserve ainsi un aspect naturel malgré l'aspect primairement sourcier de cet emprunt. Craik donne également l'exemple de mots rabelaisiens tels que « matagraboliser » devenu en anglais *matagrobolising* ou le nom de « maroufles » discrètement adjectivisé (« *The* maroufle *Rogues looked upon him* »). Selon le critique, Urquhart s'illustre en effet par sa traduction des néologismes de Rabelais, et l'attention qu'il donne à leur aspect phonétique ainsi qu'au ton du discours, bien que, dans la tradition de la lecture de Craik, ces succès soient considérés comme « non-intentionnels » et « impulsifs » :

> Nombre des trouvailles complexes de Rabelais, composées de syllabes tirées de nombreux mots et compressées ensemble, se présentent en 1653 comme rabelaisiennes, françaises et anglaises tout à la fois. La traduction transparente du « robidilardique » de Rabelais en « robidilardick » (JR, Ch. 3, p. 20) préserve toute l'ingéniosité comique de l'original, tandis que le suffixe anglais choisi par Urquhart fait écho à la terminaison française. Lorsque Urquhart comprend le ton d'un passage de Rabelais (et il ne le fait pas toujours) il parvient à préserver les harmonies et les dissonances intentionnelles de l'original tout en ajoutant impulsivement ses propres anglo-gallicismes […][223]

Inventant ainsi un mot anglais pour traduire une invention française, Urquhart utilise, en traduisant, les mêmes procédés que ceux utilisés par Rabelais en écrivant. Pour Craik, « en

[222] François Rabelais, *Gargantua: texte original et translation en français moderne*, éd. Guy Demerson, Extrait de l'éd. corrigée, Paris, Éd. du Seuil, 1996, note 17 p. 70.

[223] NT : « Many of Rabelais' elaborate coinages, composed of compressed syllables taken from many words, appear in 1653 as Rabelaisian, French and English all at once. The obvious translation of Rabelais' "robidilardique" as "Robidilardick" (JR, Ch. 3, p. 20) retains all the comic ingenuity of the original, while Urquhart's English suffix echoes that of the French. When Urquhart understands the tone of a passage in Rabelais (and he does not always do so) he succeeds in retaining the intentional harmonies and discords of the original while adding impulsively his own Anglo-Gallicisms […] » Roger J. Craik, *op. cit.*, 1999, p. 160-161.

inventant de nouveaux mots, Urquhart rend un hommage non intentionnel à son maître, et même le surpasse. »[224]

L'homologie de ces pratiques littéraires ainsi que le caractère non-conventionnel de la traduction d'Urquhart et le mépris dont la figure de l'Écossais a longtemps fait l'objet, participent tous trois de l'idée courante qui consiste à considérer l'association des deux auteurs comme une heureuse coïncidence, et le résultat de cette rencontre en une excellente traduction, comme un miracle. F. C. Roe s'inscrit dans ce courant, et écrit que « les traductions des chefs-d'œuvre deviennent rarement des classiques à part entière. Cela arrive seulement lorsque, par une heureuse coïncidence, il advient que l'auteur original et le traducteur entretiennent une véritable parenté d'esprit. » Il cite alors les traits qu'il tient pour partagés par Rabelais et son traducteur, soit « le goût pour une connaissance hors des sentiers battus, une érudition excentrique, ainsi qu'une insatiable curiosité pour tous les types de problèmes scientifiques et le mépris des superstitions populaires »[225]. De la même manière, Craik considère la langue d'Urquhart comme un potentiel qu'il ne saurait atteindre au-delà de l'exercice de traduction de Rabelais :

> Les douze années précédant la traduction avaient produit une grappe de livres étranges et égotistes, ternis par des excès stylistiques et des méandres injustifiés, mais l'acte de traduction a réveillé en Urquhart la discipline et le sens du *decorum* dont il était incapable ailleurs. […] Nulle part ailleurs que dans son Rabelais Urquhart fait-il preuve d'une intense sensibilité au langage, d'une oreille pour la beauté et l'équilibre de la phrase, et d'une vive attention aux plus subtiles distinctions sémantiques.[226]

En effet, Roe comme Craik ne cessent de considérer les réussites du traducteur, sa capacité à restituer le ton, la créativité et l'humour de Rabelais, comme des événements séparés de la propre carrière d'Urquhart, voire d'heureux accidents de parcours inexplicables. Si la traduction est souvent jugée en relation avec l'œuvre personnelle d'Urquhart, qui ne manque pourtant pas de traits rabelaisiens, Roe et Craik ne doutent jamais de l'absence totale d'humour

[224] NT : « By devising new words Urquhart does unintentional homage to his master, and even betters him. » *Ibid.*, p. 160.
[225] NT : « Translations of masterpieces rarely become classics in their own right. It only occurs in fact when, by a happy coincidence, the original author and the translator chance to be kindred spirits. […] The taste for out-of-the way learning, eccentric erudition, as well as an insatiable curiosity about all kinds of scientific problems and a scorn of popular superstition […] » Frederick C. Roe, *op. cit.*, p. 5.
[226] NT : « The twelve years preceding the translation had yielded a cluster of self-centered peculiar books blemished by stylistic excesses and gratuitous meanderings, but the act of translation brought out in Urquhart a self-discipline and decorum of which he was incapable elsewhere. […] Only in his Rabelais does Urquhart display an intense sensitivity for language, an ear for the beauty and balance of the sentence, and an alertness to the subtlest distinctions in meaning. » Roger J. Craik, *op. cit.*, 1999, p. 168.

urquhartien. Les traits comiques de son écriture sont relevés mais présentés comme des paradoxes, ou le comble de l'aveuglement d'un auteur incapable de lucidité :

> L'extraordinaire succès de la traduction apparaît comme presque miraculeux lorsqu'on réalise à quel point le traducteur était dépourvu de la moindre trace d'humour naturel dans ses propres œuvres. […] Si Urquhart avait possédé un sens de l'humour plus aiguisé, peut-être eut-il hésité à traduire le discours de l'étudiant limousin, qu'on peut lire, par moments, comme une satire acérée du style prétentieux et pédant qui est celui d'Urquhart.[227]

Or il nous est aisé de prendre le contrepied de cette réflexion, et de rétorquer qu'il faut assurément un grain d'humour et d'autodérision pour livrer une bonne traduction de ce passage satirique, qui prend pour cible le langage des universitaires et autres pédants. Comment Urquhart parviendrait-il, par ailleurs, à cerner et restituer le ton carnavalesque, la satire, les passages burlesques, les jeux de mots, les sonorités gaillardes et tous les éléments qui produisent le rire rabelaisien, et qui font de sa traduction un succès, si ce n'est grâce à son humour ? Selon A. L. Prescott, c'est même l'humour rabelaisien qui a attiré Urquhart et lui a plu. Cette hypothèse nous semble la plus sensée :

> Il n'est pas étonnant qu'il ait été attiré par un texte qui rit des avocats et contient une défense paradoxale des dettes (dans le Chapitre 3 du *Tiers Livre*). […] Quoi d'autre aurait pu l'attirer ? Possiblement le désir de choquer les dévots complexés de la Kirk [Church] écossaise qu'Urquhart nommait dans son *Jewel* « les rigidissimes zélotes » et « les Kirkomanetiques Philarchaïstes »[228] […] il n'est pas difficile d'imaginer Urquhart, dans l'esprit de la Restauration, élevant le rire contre la ferveur, usant de l'obscénité et de la scatologie comme une purge contre le Puritanisme.[229]

Comme l'illustre finalement Anne L. Prescott, malgré la distance temporelle qui les sépare, Rabelais et Urquhart ont beaucoup en commun, ce qui permet d'expliquer le choix de la traduction autant que son résultat harmonieux. Cependant, il existe des passages des *Works of Rabelais* dans lesquels Urquhart a usé de procédés augmentatifs tout à fait extravagants. Il nous semble juste de nous arrêter sur l'un de ces extraits, cité chez Craik. En effet,

---

[227] NT : « The outstanding success of the translation appears almost miraculous when we realize how utterly lacking in natural humour was the translator in his own writings. […] Had Urquhart possessed a keener sense of humour he might have hesitated to translate the discourse of the Limousin scholar, which in places reads like a pungent satire of Urquhart's own pretentious and pedantic style. » Frederick C. Roe, *op. cit.*, p. 19.

[228] *Kirkomanetick Philarchaists*. Si la formation du terme *philarchaist* nous paraît assez claire, du grec *philein* « aimer » et *arkhaios* « vieux », le premier mot *kirkomanetick* est légèrement plus délicat. La *Kirk* désigne bien sûr l'Eglise nationale d'Ecosse. Il nous semble que le second terme *-manetick* est inspiré par les mânes, du latin *manes* « les âmes des morts ». À la manière d'Urquhart, Nous avons choisi de franciser les termes sans y apporter de modifications conséquentes.

[229] NT : « No wonder that he was drawn to a text that laughs at lawyers and has a paradoxical defence of debt (in Chapter 3 of the Tiers Livre). […] What else might have drawn him? Possibly a desire to shock the self-consciously godly of the Scottish Kirk whom in his Jewel Urquhart called the 'most rigid zealots' and 'kirkomanetick Philarchaists' […] it is still not hard to imagine Urquhart, like Restoration wits, countering zeal with laughter, using obscenity and scatology as a pills to purge Puritanism. » Anne Lake Prescott, *op. cit.*, p. 182.

l'universitaire relève certains choix opérés au sein de la traduction du chapitre II de *Pantagruel* et les qualifie des « caractéristiques les plus bizarres de toute la traduction. »[230] Il s'agit de modifications mathématiques. Chez Rabelais, voici ce qui sort du ventre de la mère de Pantagruel lorsqu'elle accouche (nous soulignons les nombres) :

> yssirent premier de son ventre soixante et huyt tregeniers chascun tirant par le licol un mulet tout charge de sel, apres lesquelz sortirent neuf dromadaires charges de jambons et langues de beuf fumees, sept chameaulx chargez d'anguillettes, puis XXV. charretees de porreaulx, d'aulx, d'oignons, et de cibotz […][231]

Et la traduction qu'en fait Urquhart :

> there came first out of her belly three-score and eight *Tregeneers* (that is, Salt-sellers,) every one of them leading in a Halter a Mule heavy laden with salt: after whom issued forth nine Dromedaries, with great loads of gammons of bacon, and dried neats tongues on their backs: then followed seven Camels loaded with links and chitterlins, Hogs puddings, and salciges: after them came out five great wains, full of leeks, garlick, onions and chibols, drawn with five and thirty strong Cart-horses which was six for every one, besides the *Thiller*.[232]

Pourquoi les vingt-cinq charrettes sont-elles transformées en « five wains », cinq wagons, conduits par « five and thirty strong Cart-horses », soit trente-cinq chevaux de trait ? Craik propose une analyse très convaincante, dont la principale clé de lecture réside dans l'*Εκσκυβαλαυρον*. En effet, le terme de *charettees* inspirerait à Urquhart celui de *waines*, qui signifie « wagons » mais peut également faire penser au *Charlewaine*, terme astronomique auquel il fait déjà référence dans son œuvre personnelle. Dans *The Jewel*, Urquhart met en scène un héros inculte du nom de Sinclair, qui, lors d'un duel, frappe son adversaire sept fois de son épée, marquant son plastron de sept points placés selon le même écart que les étoiles qui composent la constellation appelée *Charlewaine*.[233] Dès lors, Urquhart

> perçoit la série aléatoire de Rabelais (68, 9, 7) et l'adapte à ses propres fins. Détectant le début d'une séquence décroissante de chiffres impairs, il ajoute naturellement « cinq ». Dès lors, il pense aux wagons (*wains*), auxquels il assigne sept chevaux de trait pour correspondre au nombre d'étoiles [NdT : dans la constellation de *Charles' Waine*]. Le produit de cinq et sept explique ces « trente-cinq chevaux de trait ».[234]

Nous ne citons pas l'intégralité de l'analyse – d'allure improbable mais très convaincante – de R. Craik, qui contient quelques éléments de plus. Cette anecdote est la preuve

---

[230] NT : « the most bizarre characteristics of the entire translation. » Craik, 1993, p. 161.
[231] *Pant.*, p. 231.
[232] François Rabelais, *The second book of the works of Mr. Francis Rabelais, op. cit.*, ch. II, p. 14.
[233] *Eks.*, p. 142-143.
[234] NT : « He sees Rabelais's random series (68, 9, 7) and adapts it to his own ends. Detecting the beginning of of a descending sequence of odd numbers, he naturally adds "five". At this point he thinks of wains, to each of which he assigns seven carthorses to correspond to the number of stars. The product of five and seven explains the "five and thirty strong Cart-horses". » Craik, 1993, p. 163.

qu'Urquhart, bien que généralement pertinent dans sa traduction, n'hésite pas à pétrir et remodeler le texte à sa façon, pour satisfaire des lubies (mathématiques et astronomiques) personnelles, quitte à faire des choix qui relèvent presque du mystique tant leur élucidation parait insurmontable (à ce titre, le travail de Craik nous est très précieux). Sir Thomas Urquhart est ainsi personnellement impliqué, avec son caractère et ses intérêts propres, dans les travaux de Rabelais en traduction anglaise. La traduction de Rabelais par Urquhart, dont la date de publication (1653) est concomitante de celle de ses travaux linguistiques personnels, révèle une véritable familiarité d'esprit entre les deux hommes de lettres. Urquhart, dont les procédés traductifs relèvent de la mode quasi-adaptative élisabéthaine, investit sa propre plume dans son œuvre traductive, quitte à y laisser une part de son statut d'écrivain pour rester indéfiniment dans l'ombre de l'auteur français. Urquhart est omniprésent dans les *Works of* Rabelais. Inversement, quelle part y a-t-il de Rabelais dans l'œuvre personnelle d'Urquhart ?

b. Influences et intertexte rabelaisiens dans le *Logopandecteision*

Pour Robert E. Stillman, cité par N. NcDowell, la prose d'Urquhart est en équilibre instable et penche potentiellement vers la parodie rabelaisienne, « subvertissant et satirisant son propre message, soit celui d'une communication parfaitement ordonnée »[235]. Si Mc Dowell regrette alors que Stillman n'aille pas jusqu'à fournir d'exemple précis de l'influence que la traduction de Rabelais a pu exercer sur l'œuvre linguistique d'Urquhart, nous tenterons, dans une approche comparatiste, d'établir des liens directs entre les deux textes et de questionner la nature des relations stylistiques et thématiques qu'ils peuvent entretenir. Qu'Urquhart ait, en découvrant Rabelais, fait de l'auteur du XVIe siècle son « maître à écrire » et peut-être à penser, ou que les deux écrivains aient coïncidemment été des esprits naturellement proches, nourris par un contexte littéraire, scientifique et culturel commun malgré un cadre spatio-temporel différent, il demeure que leurs œuvres respectives semblent unies par des liens solides. Mettons donc en évidence les différentes formes que revêt cette intertextualité.

Tout d'abord, Urquhart partage avec Rabelais le recours à certains procédés rhétoriques atypiques qui relèvent souvent d'une esthétique paradoxale ou conflictuelle. Comme chez l'écrivain humaniste, l'écriture d'Urquhart dénote un rapport complexe aux notions de l'ancien et du nouveau. Rabelais, malgré sa volonté créatrice et sa capacité apparemment infinie à

[235] « For Robert E. Stillman, Urquhart's prose teeters 'on the brink of Rabelaisian parody ', subverting and satirizing its own message of perfectly ordered communication, although Stillman provides no specific instance of how the Rabelais translation informs the language writings. » Nicholas McDowell, *« A Rabelaisian Scotsman in King Cromwell's Court: Sir Thomas Urquhart, the Hartlib circle and the nonsense of a rational language », op. cit.*, p. 159.

donner naissance à de nouveaux mots, choisit de faire imprimer *Pantagruel* et *Gargantua* en utilisant la typographie gothique des vieux romans de chevalerie – François Bon écrit à ce sujet que « le novateur livrera son texte avec la patine des vieux historiographes, comme une peinture décidant elle-même de son cadre »[236]. Or Urquhart met en œuvre une démarche également archaïsante. Emporté par la même audace néologique et créative que son prédécesseur, on a pourtant noté qu'Urquhart se démarque par ses longues phrases élisabéthaines et une écriture quasi-latinisante, pratique stylistique alors en régression qui lui confère un caractère légèrement anachronique. De plus, les deux auteurs font montre d'un certain nombre de procédés métalittéraires, et, quoiqu'ils prêtent tous deux leurs plumes à des alter ego fictifs (*Alcofrybas Nasier* ou *Christianus Presbyteromastix*), les œuvres de Rabelais et d'Urquhart partagent une dimension autoréflexive, c'est-à-dire qu'elles mettent en scène le livre en train d'être écrit, et l'écrivain à sa table de travail. Chez Rabelais, on peut citer une pointe cynique à l'intention des écrivains de toutes sortes appelés pour l'occasion « *abbreviateurs, scripteurs, copistes, bulistes, barboilleurs de papiers* »[237] mais également l'apparition de l'auteur écrivant, ou plutôt cessant d'écrire :

> Icy je feray fin à ce premier livre ; la teste me faict un peu de mal, & sens bien que les registres de mon cerveau sont quelque peu brouillez de ceste purée de Septembre.[238]

Procédé qui trouve un écho dans les dernières pages de *The Jewel*, où Urquhart, touchant à la fin de son traité, a recours au même discours autoréflexif et présente au lecteur sa figure en tant qu'écrivain sur le point de poser sa plume.

> J'ai peur d'avoir quelque peu abusé de la patience du lecteur en insistant si longuement sur mon discours sur l'Ecosse.[239]

> Par conséquent […] je tiens pour opportun d'arrêter le flot de ma plume sans plus tarder […][240]

Notons par ailleurs qu'Urquhart emprunte à Rabelais le nom de « purée de septembre » ou « purée septembrale » qu'il invente pour désigner le vin. On le retrouve dans *The Jewel* sous la forme de « *Septembral juyce* »[241].

---

[236] François Bon, *La folie Rabelais: l'invention du Pantagruel*, Paris, Éd. de Minuit, 1990, p. 57.
[237] François Rabelais, *Pantagruel*, chapitre VII. Cité dans *Ibid.*, p. 31.
[238] *Pant.*, ch. XXXIV, p. 385.
[239] NT : « I am afraid that I have trespassed a little upon the patience of the reader by insisting so long in my discourse upon Scotland. » *Eks.*, p. 202.
[240] NT : « Therefore is it, […] I hold it now expedient without further adoe to stup the current of my pen […] » *Ibid.*, p. 208.
[241] *Works*, p. 236.

Le parallélisme de ces procédés semble d'autant moins accidentel que les discours respectifs de Rabelais et d'Urquhart précèdent, avant la fin effective des deux livres, une annonce des œuvres ultérieures qui doivent venir les compléter.

> Vous aurez le reste de l'histoire à ces Foires de Francfort prochainement venantes, et là vous verrez : comment Panurge fut marié, et cocqu dès le premier moys de ses nopces ; et comment Pantagruel trouva la pierre philosophale, et la manière de la trouver et d'en user ; et comment il passa les Mons Caspies […] et mille aultres petites joyeusetez toutes veritables : ce sont belles besoignes.[242]

> […] pour laisser placer à ses plus érudits et plus parfaits travaux, lesquels, afin qu'ils puissent apparaître au plus tôt aux yeux du monde pour l'avancement de la vertu comme de la connaissance […][243]

L'écriture de Rabelais, si elle est parfois irrévérencieuse, se fait souvent savante, et fait alors intervenir de nombreux termes techniques de disciplines spécialisées (droit, théologie, anatomie …). C'est une tendance qui peut engendrer de grands déploiements lexicaux sans que le sens de chaque mot soit immédiatement compréhensible au lecteur. François Bon écrit à ce propos que

> [L]e travail prodigieux de Rabelais, c'est de mener à bout son récit malgré l'impossibilité dès son temps d'une totale compréhension […] les mots seront une plaque visuelle non complètement déchiffrable dans le temps qu'on les traverse, comme un paysage projeté trop vite et qui fascine pourtant aux gouffres aperçus. C'est la mise en scène à l'intérieur même du texte de la nomination, de la compréhension comme aussi de la puissance plastique autonome de la langue qui permettront, s'identifiant à ce déchiffrement même, de traverser cette résistance au sens.[244]

La notion de « résistance au sens » introduite par F. Bon apparaît donc chez Rabelais dès lors que l'érudition de la langue devient une entrave à la compréhension du texte, brouillant ainsi la frontière paradoxalement étroite entre science et non-sens. Si cette limite est franchie par le narrateur Alcofrybas Nasier, elle devient aussi, fréquemment, un outil de satire des sophistes et des pédants lorsque des formes de cette langue gratuitement alambiquée trouvent leur place dans le discours de personnages ridicules. Ainsi, l'écriture de Sir Thomas Urquhart est associée à la « pire langue » de Rabelais, celle qu'il ne met en scène que dans la bouche de Janotus de Bragmardo, le théologien du chapitre XIII de Gargantua, ou du seigneur Baisecul au chapitre IX [bis] de *Pantagruel*. Qualifié de charabia, de galimatias, souvent délaissé par la critique et les commentaires et parfois purement et simplement élagué de certaines éditions grand

[242] *Pant.*, ch. XXXIV, p. 385.
[243] NT : « […] to give way to his more literate and compleat elucubrations; which, that they may the sooner appear to the eyes of the world for the advancement of both virtue and learning […] » *Eks.*, p 208.
[244] François Bon, *op. cit.*, p. 42.

public[245], ce chapitre convoque une langue confuse qui charrie un non-sens graduel, ainsi que des descriptions aussi scientifiquement précises que parfaitement amphigouriques. On peut citer : « sinon qu'on regardast en perspective oculairement vers la cheminée »[246], phrase qui a recours à des termes techniques de mathématiques (« en perspective ») et d'optique (« oculairement ») pour décrire l'action simple de regarder dans une certaine direction. De même, au chapitre XIX de *Gargantua*, Rabelais décrit ainsi les larmes de Ponocrates et Eudemon : « les larmes leurs venoient es yeulx par la vehemente concution de la substance du cerveau, à laquelle furent exprimées ces humiditez lachrymales et transcoullées jouxte les nerfz optiques. »[247] Tout se passe de la même manière chez Urquhart, qui est également prompt à user de vocabulaire mathématique pour décrire des actions autrement triviales – rappelons que A. L. Prescott écrit à propos de son œuvre antérieure, le *Trissotetras*, qu'il s'agit de « ce qui pourrait être une version du théorème de Pythagore (ou non) dans un charabia en isolant le sens dont les avocats et les pédants rabelaisiens seraient fiers. »[248] Nous retrouvons ce style curieusement mathématique avec une force renouvelée dans *The Jewel*, notamment lorsque Urquhart fait le récit épique des prouesses de Crichtoun :

> […] après avoir fait surgir le feu du l'acier de l'épée ennemie, et en avoir gagné le faible avec le fort[249] de sa propre arme, c'est alors que, dans la position angulaire la plus solide, par des brandissements géométriques en lignes droites et obliques, il exécuta si pratiquement la partie spéculative que, comme s'ils s'étaient trouvés des obstacles et des charmes secrets dans la variation de son mouvement, la hardiesse de son ennemi se trouva trois fois transqualifiée[250] en la torpeur d'un simulacre. […]
>
> […] de plus, si l'on imaginait les lignes dessinées par la main qui les [ces trois coups] avait délivrés, les endroits qui en serait marqués représenteraient un parfait triangle isocèle, dont une perpendiculaire partant de l'angle supérieur couperait la base en son milieu […][251]

---

[245] *Ibid.*, p. 149.
[246] *Pant.*, ch. XI, p. 277.
[247] *Garg.*, ch. XX, p. 76.
[248] NT : « what could be a version of the pythagorean theorem (or not) in an exclusionary gibberish that would do Rabelais' lawyers and pedants proud. » Anne Lake Prescott, *op. cit.*, p. 176.
[249] Le « faible » (*feeble*) et le « fort » (*fort*) de l'épée sont deux termes techniques d'escrime, désignant respectivement les parties supérieure de la lame et moyenne à basse.
[250] *Transqualify, transqualified* est une invention d'Urquhart. L'*OED* en donne la définition suivante : « passer d'une qualité à une autre » (« To change from one quality to another »). Le terme nous a semblé assez transparent pour le rendre presque tel quel en français, en en changeant simplement la désinence. Voir « trans˙qualify, v. » *OED Online*, Oxford University Press, Mars 2019, [En ligne]. www.oed.com/view/Entry/205048. [Consulté le 26 mars 2019].
[251] NT : « after he had struck fire out of the steel of his enemie's sword, and gained the feeble thereof with the fort of his own, by angles of the strongest position, he did, by geometrical flourishes of straight and oblique lines, so practically execute the speculative part, that, as if there had been Remoras and secret charms in the variety of his motion, the fierceness of his foe was in a trice transqualified into the numbness of a pageant. […] » « […] besides that, if lines were imagined drawn from the hand that livered them, to the places which were marked by them, they would represent a perfect isosceles triangle, with a perpendicular from the top angle cutting the basis in the middle […] » *Eks.*, p. 105.

Ce type de jeu mathématique se retrouve également dans la fascination partagée des deux auteurs pour les nombres immenses, dont Urquhart prétend être parvenu à simplifier le chiffrage, arguant que sa langue

> fournit des mots si concis pour la numération, que le nombre qui nécessiterait, en grossière arithmétique, plus de chiffres à la suite qu'il pourrait y avoir de grains de sable contenus depuis le centre de la terre jusqu'au plus haut des cieux, y est exprimé par deux lettres.[252]

Rabelais, lui, se livre à des jeux numériques de toutes sortes dans son œuvre, écrivant les nombres, surtout les plus grands, de manière non conventionnelle de sorte que les nombres créent une pause dans la lecture.[253] Les chiffres arabes apparaissent également dans le *Tiers Livre* dès le début de leur utilisation en Europe, ce qui permet à l'auteur de nouveaux jeux visuels :

> Pantagruel, avoir entierement conquesté le pays de Dipsodie, en icelluy transporta une colonie de Utopiens en nombre de 9876543210 hommes, sans les femmes et petitz enfans […][254]

En somme, Rabelais et Urquhart montrent tous deux l'étendue de leur érudition tout en élevant la langue même au statut de protagoniste de leurs œuvres. Chez le premier, cette mise en scène de la langue se traduit par sa mise en valeur à la fois quantitative et qualitative. En effet, de nombreux chapitres de *Pantagruel* et *Gargantua* sont consacrés à des discours, annoncés par le titre, dont la nature et la qualité varient :

> Chapitre X. Comment Pantagruel equitablement jugea d'une controverse merveilleusement obscure et difficile, si justement que son jugement fut dict fort admirable.
>
> Chapitre XVIII. Comment un grand clerc de Angleterre vouloit arguer contre Pantagruel, et fut vaincu par Panurge. [255]
>
> Chapitre XIX. La harangue de maistre Janotus de Bragmardo faicte à Gargantua pour recouvrer les cloches.
>
> Chapitre XXXIX. Comment le moyne fut festoyé par Gargantua et des beaulx propos qu'il tint en souppant.[256]

Au cours de ces chapitres, Rabelais ne manque pas de faire allusion à des auteurs ou des procédés de rhétorique. On ne se lasse pas de rappeler la réplique du moine Jean :

---

[252] NT. Voir Annexe 3, prop. 98.
[253] Au sujet des chiffres et des jeux numériques dans l'œuvre de Rabelais, voir Michel Butor, « 6/7 ou les dés de Rabelais », *Littérature*, vol. 2 / 2, 1971, p. 3-18.
[254] *TL.*, ch. I, p. 405.
[255] *Pant.*
[256] *Garg.*

> — Comment (dist Ponocrates), vous jurez, Frere Jean ?
> — Ce n'est (dist le Moyne) que pour orner mon langaige. Ce sont couleurs de rhetorique Ciceroniane.[257]

Urquhart va plus loin en déployant, dans un même élan métalittéraire, un riche vocabulaire de rhétorique qui alourdit les phrases en même temps qu'il rend le discours plus léger. On rit en effet de la folie de cette prolixité :

> J'aurai […] véritablement pu étoffer ce discours […] et en faire déborder le champ de l'entendement du lecteur par une inondation de plus grande éloquence, et cela de la façon suivante : tropologétiquement[258], par des outils d'élocution métonymiques, ironiques, métaphoriques, et synecdochiques, dans toutes leurs différentes sortes, en les affectant artificiellement, selon la nature du sujet, avec des expressions emphatiques pour les affaires de grande importance, catachrétiques pour celles de moindre signifiance ; accompagnés de part et d'autre respectivement avec une modification épiplexique[259] et exégétique ; hyperbolique, soit épitatiquement[260] soit hypocoristiquement, selon que le propos nécessitât d'être exalté ou atténué, qualifiant des métaphores, et accompagnés d'apostrophes ; et dernièrement, avec des allégories en tous genres, apologuales[261], affabulatoires, parabolaires[262], énigmatiques ou proverbiales[263].[264]

À propos de la citation ci-dessus, nous pouvons également remarquer qu'Urquhart convoque le principe « de résistance au sens » de F. Bon, que nous évoquions plus tôt au sujet de Rabelais. Sir Thomas associe en effet l'ornement stylistique et rhétorique de son texte – tel qu'il le développe, c'est-à-dire dans un enchevêtrement de figures et de tropes proches de la fatrasie – à une « inondation » d'éloquence qui, comme chez les pédants ridicules de *Gargantua* et *Pantagruel*, entraverait la compréhension du lecteur.

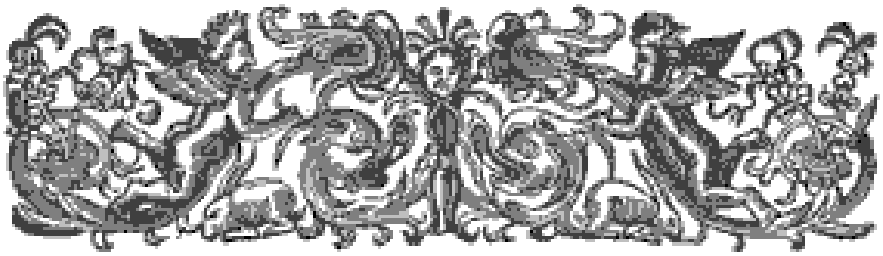
Enfin, nous dégageons plusieurs passages qui semblent illustrer la filiation intertextuelle Rabelais-Urquhart avec une force particulière. Nous avons déjà eu l'occasion de faire référence

---

[257] *Garg.*, ch. XXXIX, p. 150.
[258] *Tropologetically.* Néologisme. « De manière tropologique ». Voir « tropologetically, adv. » *OED Online*, Oxford University Press, Mars 2019, [En ligne]. www.oed.com/view/Entry/206720. [Consulté le 26 mars 2019].
[259] *Epiplectick.* Néologisme non connu de l'*OED*. Formé sur le latin *epiplexis*, qui désigne une question rhétorique formulant un reproche. Le terme semble n'avoir eu d'autre occurrence ultérieure qu'un emprunt par l'auteur Edward Gorey, qui a publié en 1969 une histoire intitulée *The Epiplectic Bicycle*, contenue dans le recueil *Amphigorey Also*, éd. Perigee Trade.
[260] *Epitatically.* Néologisme. « De manière intensive ». Voir « epiˈtatical, adj. » *OED Online*, Oxford University Press, Mars 2019, [En ligne]. www.oed.com/view/Entry/63584. [Consulté le 26 mars 2019].
[261] *Apologal.* Néologisme. « Relatif à l'apologue ou la fable ». Voir « aˈpologal, adj. » *OED Online*, Oxford University Press, Mars 2019, [En ligne]. www.oed.com/view/Entry/9319. [Consulté le 26 mars 2019].
[262] Variante de « paraboliques ».
[263] *Paraemial.* Néologisme non connu de l'*OED*. Le sens de « proverbial » nous est donné dans J&L, p. 205.
[264] NT : « I could truly […] have enlarged this discourse […] and made it overflow the field of the reader's understanding with an inundation of greater eloquence; and that one way, tropologetically, by metonymical, ironical, metaphorical, and synecdochical instruments of elocution, in all their several kinds, artificially affected, according to the nature of the subject, with emphatical expressions in things of great concernment, with catachrestical in matters of meaner moment; attended on each side respectively with an epiplectick and exegetick modification; with hyperbolical, either epitatically or hypocoristically, as the purpose required to be elated or extenuated, they qualifying metaphors, and accompanied with apostrophes; and lastly, with allegories of all sorts, whether apologal, affabulatory, parabolary, aenigmatick, or paraemial. » *Ibid.*, p. 204.

à l'« Épitre à Personne », *The Epistle Dedicatorie, to No-Body,* qui introduit le *Logopandecteision* de 1653, dont A. L. Prescott fait remarquer qu'elle « aurait amusé l'auteur qui a fait acheter des licornes à Pantagruel et a couronné Gargantua roi d'Utopie »[265]. Il est vrai que l'exercice tient de l'éloge paradoxal, forme particulièrement maîtrisée par Rabelais et Érasme, et on l'imagine sans peine trouver sa place dans le *Tiers Livre*, voire *l'Éloge de la Folie*. Au-delà de cette épître, il nous semble important de rapprocher les généalogies respectivement situées en exergue de *Pantagruel* et de *The Jewel*. On sait en effet que Rabelais entame le premier chapitre des *Horribles et espoventables faictz et prouesses du très renommé Pantagruel […]* en dressant la généalogie gigantesque de Pantagruel, dont les premières racines n'ont pour temporalité de moindre que le « commencement du monde [...], peu après que Abel fust occis par son frère Caïn »[266], plus précisément en « moys de octobre […] ou bien de septembre », et plus précisément encore en « la sepmaine des troys Jeudys »[267]. On l'aura compris, Rabelais s'adonne dès lors à une parodie de l'Évangile, et énumère au sein de l'*antiquité* pantagruéline des noms de géants bibliques (Goliath), mythologiques (Polyphemus), médiévaux (Fierabras), légendaires (Gemmagog) et imaginaires (Happemousche)[268]. Quelques cent-vingt ans plus tard, Sir Thomas Urquhart dresse, en amont de son *Jewel*, sa propre généalogie fantasque. La sienne débute avec Adam :

[265] NT : « In an angrily paradoxical letter that would have amused the writer who made Pantagruel buy unicorns and Gargantua king of Utopia […] » Anne Lake Prescott, *op. cit.*, p. 184.
[266] *Pant.*, ch. I, p. 221.
[267] *Ibid.*
[268] Voir François Rabelais, *Pantagruel*, éd. V. L. Saulnier, Librairie Droz, Genève, 1965, p. 13, note 69.



THE NAMES OF THE CHIEFS OF THE NAME OF VRQUHART, AND OF THEIR PRIMITIVE FATHERS;

As by Authentick Records and Tradition they were from time to time, through the various Generations of that Family, sucessively conveyed, till the present yeer 1652.

1	Adam.	1	25	Zameles.	49	Cainotomos.	73	Auloprepes.		
2	Seth.		26	Choronomos.	50	Rodrigo.	74	Corosylos.		
3	Enos.		27	Leptologon.	51	Dicarches.	75	Detalon.		
4	Cainan.		28	Aglætos.	52	Exagastos.	76	Beltistos.		
5	Mahalaleel.		29	Megalonus.	53	Denapon.	77	Horæos.		
6	Jared.		30	Evemeros.	54	Artistes.	78	Orthophron.		
7	Enoch.		31	Callophron.	55	Thymoleon.	79	Apsicoros.		
8	Methusalah.		32	Arthmios.	56	Eustochos.	80	Philaplus.		
9	Lamech.		33	Hypsegorus.	57	Bianor.	81	Megaletor.		
10	Noah.		34	Autarces.	58	Thryllumenos.	82	Nomostor.		
11	Japhet.		35	Evages.	59	Mellessen.	83	Astioremon.		
12	Javan.	1	36	Atarbes.	60	Alypos.	84	Phronematias.		
13	Penuel.		37	Pamprosodos.	61	Anochlos.	85	Lutork.		
14	Tycheros.	1	38	Gethon.	62	Homognios.	86	Machemos.		
15	Pasiteles.		39	Holocleros.	63	Epsephicos.	87	Stichopæo.		
16	ESORMON.		40	Molin.	64	Eutropos.	88	Epalomenos.		
17	Cratynter.		41	Epitomon.	65	Coryphæus.	89	Tycheros.	2	
18	Thrasymedes.		42	Hypotyphos.	66	Etoimos.	90	Apechon.		
19	Evippos.		43	Meloholon.	67	Spudæos.	91	Enacmes.		
20	Cleotinus.		44	Propetes.	68	Eumestor.	92	Javan.	2	
21	Litoboros.		45	Euplocamos.	69	Griphon.	93	Lematias.		
22	Apodemos.		46	Philophon.	70	Emmenes.	94	Prosenes.		
23	Bathybulos.		47	Syngenes.	71	Pathomachon.	95	Sosomenos.		
24	Phrenedon.		48	Polyphrades.	72	Anepsios.	96	Philalethes.		

Généalogie telle que publiée dans *Works*, p. 184.

96 Philalethes.	111 Paladino.	126 Sebastian.	141 Francis.
97 Thaleros.	112 Comicello.	127 Lawrence.	142 William.
98 Polyænos.	113 Regisato.	128 Olipher.	143 Adam.
99 Cratesimachos.	114 Arguto.	129 Quintin.	144 John.
100 Eunæmon.	115 Nicarchos.	130 Goodwin.	145 Sir William.
101 Diasemos.	116 Marsidalio.	131 Frederick.	146 William.
102 Saphenus.	117 Hedumenos.	132 Sir Jaspar.	147 Alexander.
103 Bramoso.	118 Agenor.	133 Sir Adam.	148 Thomas.
104 Celanas.	119 Diaprepon.	134 Edward.	149 Alexander.
105 Vistoso.	120 Stragayo.	135 Richard.	150 Walter.
106 Polido.	121 Zeron.	136 Sir Philip.	151 Henry.
107 Lustroso.	122 Polyteles.	137 Robert.	152 Sir Thomas.
108 Chrestander.	123 Vocompos.	138 George.	153 Sir Thomas.
109 Spectabundo.	124 Carolo.	139 James.	
110 Philodulos.	125 Endymion.	140 David	

Généalogie telle que publiée dans *Works*, p. 185.

Rabelais joue ainsi à passer chronologiquement, au fur et à mesure de sa généalogie, de noms à consonances antiques grecques et latines (dont certains nous sont connus, comme *Sisyphus*) à des noms de son invention, composés et descriptifs à la mode rabelaisienne, tels que *Brulefer*, *Engoulevent*, et *Vitdegrain*. Urquhart, comme il établit une généalogie humaine et non gigantesque, utilise les personnages bibliques (*Adam*, *Seth*, *Enos*, *Cainan*, etc.) puis, à partir du personnage d'*ESORMON*, il invente comme Rabelais des noms à sonorités grecques et latines, puis passe à des noms écossais et anglais. Selon Jack et Lyall, l'arbre commence à lister des personnages dont on peut retrouver l'évidence historique à partir du personnage cité en cent-quarante-troisième place, qui aurait vécu au milieu du 14e siècle.[269]

Par ailleurs, un développement au sujet des prouesses du formidable Crichtoun situé dans *The Jewel* ressemble assez à un passage de *Pantagruel* pour que la comparaison vaille d'être menée. En effet, Crichtoun y brille par son intelligence et son éloquence lors d'un débat à l'Université de la Sorbonne, parmi les plus grands esprits parisiens. L'anecdote présente de nombreuses similitudes avec le chapitre X de *Pantagruel*, « Comment Pantagruel equitablement jugea d'une controverse merveilleusement obscure et difficile, si justement que son jugement fut dict fort admirable. » Plusieurs aspects de ce passage rappellent l'épopée pantagruéline. Chez les deux auteurs, l'épisode rapporte plusieurs prouesses successives : les protagonistes des récits font une première fois preuve de leurs talents extraordinaires et sont célébrés pour leurs exploit. En leur qualité de nouvelles coqueluches de Paris, on leur présente alors un cas

[269] J&L, note 15 p. 217.

considéré particulièrement ardu et délicat, et les héros en repartent triomphants. Chez Rabelais, la première prouesse rhétorique de Pantagruel se passe à la Faculté des Arts, « rue du Feurre »[270], puis auprès de théologiens « en Sorbonne » ; le Crichtoun d'Urquhart, lui, est également invité à l'Université de la Sorbonne après s'être rendu célèbre par ses exploits en escrime. Aux exploits de Pantagruel assistent donc les théologiens de la Sorbonne, ainsi que

> […] la plus part des seigneurs de la Court, maistres des requestes, présidens, conseilliers, les gens des comptes, secretaires, advocatz, et aultres, ensemble les eschevins de ladicte ville avecque les medicins et canonistes.[271]

Quant à Crichtoun, il est interrogé par une assemblée décrite par une accumulation similaire de noms de métiers des arts libéraux, constituée de

> […] tous les plus excellents et profonds philosophes, mathématiciens, naturalistes, médecins, alchimistes, apothicaires, chirurgiens et docteurs du droit civil et canon, […] avec les meilleurs grammairiens, rhétoriciens, logiciens et autres, professeurs des autres arts et disciplines de Paris […].[272]

De plus, lorsque la gloire de nos deux héros est célébrée par l'ensemble de la population, le rôle des femmes n'est pas oublié. Rabelais ne manque pas de montrer l'admiration des Parisiennes pour Pantagruel :

> Dont tout le monde commença à bruyre et parler de son sçavoir si merveilleux, jusques es bonnes femmes, lavandieres, courratieres, roustissieres, ganyvetières et aultres, lesquelles, quand il passoit par les rues, disoient : « C'est luy ! »[273]

Ce détail n'est pas surprenant chez Rabelais, où les relations avec les femmes constituent un thème courant. Il l'est, en revanche, chez Urquhart, qui n'a pas pour habitude d'aborder de tels sujets. La citation qui suit constitue donc l'un des rares passages du texte représentant les relations entre hommes et femmes :

> […] il était le seul *privado*, l'objet de l'affection de tous les hommes et le sujet de leurs discours […] le paramour du sexe féminin et le parangon du sien […] la réputation des jeunes hommes n'y était à peine autrement évaluée qu'à la mesure de sa fréquentation ; de même que les jeunes filles à marier des maisons les plus éminentes de la région tenaient difficilement en respect

---

[270] « Rue du Fouarre | Renom », [En ligne]. https://renom.univ-tours.fr/fr/index/lieux/ruedufouarre. [Consulté le 28 mars 2019].
[271] *Pant.*, ch. X, p. 271.
[272] NT : « […] all the choicest and most profound philosophers, mathematicians, naturalists, mediciners, alchymists, apothecaries, surgeons, doctors of both civil and canon law, […] together with the primest grammarians, rhetoricians, logicians and others, professors of other arts and disciplines at Paris […] » *Eks.*, p. 107-108.
[273] *Pant.*, ch. X, p. 271.

> celles d'entre elles qui ne possédaient une mèche de ses cheveux ou une page de vers de sa composition.[274]

Cette entorse thématique à l'écriture ordinairement adoptée par Urquhart nous suggère de plus belle d'étroits liens intertextuels avec l'œuvre de Rabelais. D'autant plus que Sir Thomas semble faire des emprunts à d'autres passages de Pantagruel, et non des moins célèbres. En effet, afin de montrer la flegmatique préférence de son héros pour les divertissements plutôt que pour les exploits rhétoriques auxquels on lui réclame de s'atteler, Urquhart énumère la liste des activités auxquelles il s'adonne :

> Tout cela pendant que l'Admirable Ecossais, car c'était dès lors ainsi qu'il était appelé, s'occupait plus de sa fauconnerie, chasse, joute, voltige équestre, monte de chevaux bien maîtrisés, jeter de lance, manipulation du mousquet, brandissement des couleurs, danse, escrime, natation, saut, jeter de la barre, jeu de tennis, ballon, ou course longue ; et parfois, à la maison, de jeux de dés, de cartes, jeu d'échecs, de billard, de trou-madame, et d'autres sports de chambre, chantant, jouant du luth, et d'autres instruments de musique, se masquant, allant au bal, faisant la noce ; et, ce qui le divertissait le plus, ou plutôt le distrayait de ses réflexions et de ses travaux sérieux, dont il était le plus dépendant, et ce qu'il pratiquait le plus étroitement : la séduction de belles dames, et la boisson joviale en compagnie bacchanale de bons compères […][275]

Cette énumération d'activités divertissantes ou sportives n'est pas sans rappeler « Les jeux de Gargantua », chapitre XXII du *Gargantua* dans lequel Rabelais fait la liste de 108 jeux auxquels joue son géant, ainsi que le chapitre XXIIII « Comment Gargantua employoit le temps quand l'air estoit pluvieux », où l'on apprend à quelles activités éducatives se livrent Gargantua et son bon maître Ponocrates par mauvais temps. En plus de cette similarité thématique, Urquhart reprend en quelque sorte la précision de Rabelais quant aux activités dédiées au temps sec ou au temps pluvieux : il sépare, en effet les activités extérieures et intérieures via les compléments circonstanciels de temps et de lieu « et parfois, à la maison » qui introduisent la seconde partie de son énumération. En outre, Urquhart a à nouveau recours au registre gaillard rabelaisien en évoquant les passe-temps de galanterie et de boisson bienheureuse de Crichtoun.

---

[274] NT : « […] he was the only privado, the object of all men's love and subject to their discourse […] the paramour of the female sex and paragon of his own […] the reputation of gentlemen there was hardly otherwayes valued but by the measure of his acquaintance; nor were the young unmaryed ladies of all the most eminent places thereabouts any thing respected of one another that had not either a lock of his haire or copy of verses of his composing. » *Eks.*, p. 113.

[275] NT : « All this while, the Admirable Scot, for so from thenceforth he was called, minding more his hawking, hunting, tilting [NdT : ancienne pratique de joute équestre spécifiquement écossaise], vaulting, riding of well managed horses, tossing of the pike, handling of the musket, flourishing of colours, dancing, fencing, swimming, jumping, throwing of the bar, playing at the tennis, baloon, or long catch; and sometimes at the house games of dice, cards, playing at the chess, billiards, trou-madam, and other such like chamber sports, singing, playing on the lute, and other musical instruments, masking, balling, reveling; and, which did most of all divert, or rather distract him from his speculations and serious employments, being more addicted to, and plying closer the courting of handsome ladyes, and a jovial cup in the company of bacchanalian blades […] » *Ibid.*, p. 108.

Des similitudes rhétoriques et stylistiques et un large intertexte rabelaisiens se dégagent de l'*Εκσκυβαλαυρον*, éléments qui nourrissent la proposition d'une lecture des œuvres linguistiques urquhartiennes comme non dénuées d'humour, d'esprit satirique et parodique, ni d'une dimension réflexive sur le monde et les mots comme moyen d'en dénoter la complexité. On sait que Rabelais a maintes fois été imité, pastiché, ou fait l'objet d'une influence littéraire sur des œuvres majeures de la littérature française et britannique – nous citerons Jonathan Swift, Laurence Sterne, Alfred Jarry, James Joyce ou jusqu'à la verve du San-Antonio de Frédéric Dard. Urquhart est-il, en tant que traducteur, le premier de cette filiation rabelaisienne, ou s'inscrit-il déjà dans une tradition d'auteurs inspirés par l'esprit et la gouaille de l'humaniste défroqué ?

c. La filiation rabelaisienne : quelle tradition pour les émules de Rabelais ?

La fin du XVIe siècle marque l'époque du « capitalisme de l'imprimé », cette « révolution du vernaculaire »[276] portée par le début du capitalisme, théorisée par B. Anderson dans son ouvrage *Imagined Communities* (titre français : *L'imaginaire national*). La démocratisation du livre a pour conséquence l'émergence d'un nouveau lectorat, mais également de nouveaux modes d'écritures.

Prescott voit chez Urquhart une ressemblance avec l'euphuisme, sorte de préciosité anglaise, ou courant qui popularisa une certaine élégance littéraire à la cour d'Elizabeth Ire et tire son nom de l'œuvre du dramaturge John Lyly, *Euphues : the Anatomy of Wit*, publié en 1578. L'œuvre de Lyly regorge d'effets stylistiques : la pléthore de parallélismes, antithèses, questions rhétoriques, répétitions, allitérations, jeux de mots et de sonorités fait dire à W. N King que « son style se met trop souvent en travers de son argumentation »[277]. Pour Bond, « En Angleterre, Lyly est toujours majoritairement considéré comme l'initiateur d'un style pénible et improbable qui profita d'une mode exagérée et aberrante parmi des contemporains de goût irrégulier. »[278] Le commentateur le défend pourtant comme « le premier écrivain anglais avec un sens aigu de la forme […] » et « le premier à avoir fait ressentir aux Anglais que la prose était un art ; l'un des premiers romanciers anglais également. »[279] Bien qu'à l'époque,

[276] Benedict Anderson, *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, La Découverte/Poche, 2002, p. 50.
[277] NT : « his style too often gets in the way of his argument » Walter N. King, « John Lyly and Elizabethan Rhetoric », *Studies in Philology*, vol. 52 / 2, 1955, p. 161.
[278] NT : « Lyly is still generally regarded in England mainly as the originator of a tiresome and fantastic style that enjoyed an exxagerated and mistaken vogue among contemporaries of ill-regulated taste » R. Warwick Bond (éd.), « Preface », John Lyly, *The Complete Works of John Lyly*, I, Oxford, Clarendon, 1967, p. vi.
[279] Nous traduisons : « earliest English writer with an acute sense of form […] »; « the first who made Englishmen feel that prose was an art; also with the first English novelist » *Ibid.*

« nouveauté, esprit et scandale »[280] firent son succès immédiat, John Lyly signa en 1578 un objet littéraire étrange, « dont les immenses mérites et l'originalité furent voilés par les qualités de surface, l'artificialité et la pénibilité de son style. »[281] Il n'en faut pas plus pour que Lyly devienne un objet d'imitations jusqu'à la fin du seizième siècle. Il est ainsi l'un des premiers auteurs dont le style, jugé pédant, fera l'objet de satires.

En effet, à la fin du seizième siècle, plusieurs écrivains anglais, lecteurs de Rabelais, produisent des œuvres littéraires qui s'apparentent à la tradition de la Satire Ménippée, dont la créativité stylistique et la rhétorique fantasque servent des lectures à clefs satiriques. Nous nous penchons plus particulièrement sur les cas de John Eliot (dates non connues) Thomas Nashe (1567-1601) et John Harington (*ca.*1560-1612). John Eliot est l'auteur d'un intéressant traité partiellement parodique sur la manière de bien parler français, intitulé *Ortho-epia Gallica* et édité en 1593. En 1594, Thomas Nashe publie *The Unfortunate Traveller*, ouvrage d'un genre hybride qualifié de « non-fiction créative » (*creative nonfiction*) par M. Ferguson. Quant à John Harington, écrivain, poète, traducteur de *l'Orlando Furioso* et apparemment inventeur de la chasse d'eau, il publie un livre qui se situe quelque part entre le traité d'inventeur, la satire sociale ou curiale et l'expérimentation littéraire, sous le titre suivant : *A New Discourse of a Stale Subject, called the Metamorphosis of Ajax*, en 1596. Harington ferait partie des premiers anglais à apprécier et imiter Rabelais ; en outre, Harington serait parvenu à capturer « le charme de son érudition hétéroclite, son faux-sérieux, et sa saine grossièreté. »[282]

Eliot, Nashe et Harington manient tous trois une stylistique de l'excès, influencée par la plume de Rabelais et plus généralement par la *copia* humaniste. Dans une œuvre satirique qui mêle des genres hybrides, Nashe explore le champ linguistique des possibles et manie une écriture expérimentale et innovante, animée par une créativité lexicale et syntaxique. D'après M. Ferguson, la difficulté de sa prose, qui n'est pas forcément accessible aux lecteurs, même les plus éduqués, est délibérée. Harington fait également preuve d'une capacité stylistique à allier le plus populaire au plus érudit. De plus, il enrichit son œuvre de mille jeux de mots, allusions et références littéraires, mythologiques, historiques et bibliques. Eliot est quant à lui celui des trois auteurs qui revendique le plus sa filiation avec Rabelais. Son écriture est particulièrement riche en rhétorique rabelaisienne. Dans les lignes suivantes, extraites de sa

[280] *Ibid.*, p. 20.
[281] NT : « one […] whose immense merits and originality were further obscured by the surface-qualities, the artificiality and tedium, of his style. » *Ibid.*, p. vii.
[282] NT : « […] charm of his miscellaneous learning, his mock-gravity, and his healthy coarseness. » Huntington Brown, *op. cit.*, p. 65.

Préface à l'*Ortho-Epia Gallica*, J. Eliot offre des énumérations de synonymes, des anaphores (« I pray […], I request […], I earnestly entreat […], I desire […] ») et des jeux sonores, tels que de multiples allitérations (« pricks, nicks and tricks » ; « a fond, foolish, frivolous and phantasticall author ») et assonances (nous donnons la citation en langue originale pour une meilleure idée de sa musicalité) :

> « But I pray you be readie quickely to cauill at my booke, I request […], I earnestly entreat […], I desire you to peruse my periodicall punctuations, find fault with my pricks, nicks and tricks, proue them not worth a pin, not a point, not a pish : argue me a fond, foolish, frivolous and phantasticall author […] »[283]

De plus, ces émules de Rabelais choisissent parfois comme lui de recourir à un narrateur fictif. Les pseudonymes qu'ils choisissent alors sont souvent transparents et ne dissimulent pas le véritable auteur. Ils ne découlent pas d'une volonté d'anonymat mais d'un procédé narratif élu pour ses nombreuses possibilités de jeu. Nashe, par exemple, a recours à des narrateurs fictifs qui lui ressemblent mais déjouent également les attentes du lecteur en termes de fiabilité narrative[284] Chez Nashe, les narrateurs font une belle place à l'oralité dans le récit, notamment via des apostrophes fréquentes au lecteur. Les références à l'acte de composition de l'œuvre sont omniprésentes et ouvrent une large dimension autoréflexive. En 1596, John Harington publie également son traité sur l'invention des toilettes modernes sous un pseudonyme fictif et descriptif, celui de *Misacmos*, soit « celui qui méprise la crasse ». Il s'adresse d'abord à un certain *Philostilpnos* soit « celui qui aime la propreté ». Ce narrateur et ce personnage fictifs sont donc avant tout un jeu à valeur descriptive et programmatique de l'œuvre.

Nos auteurs se rattachent tous au moins partiellement au registre de la satire. Nashe, au-delà des pointes satiriques qu'il écrit à l'égard de ses contemporains, semble dans *The Unfortunate Traveller* s'attaquer à la langue elle-même, ou tout du moins à ceux qui en usent de manière malhonnête, dans la tradition humaniste anti-sophistique. D'après Lorna Hutson, son discours est « sournoisement et ironiquement inefficace » et « transforme les conventions et stratégies rhétoriques en les objets comiquement palpables de cette expérience littéraire. »[285] Le *New Discourse* de Harington s'apparente, lui, presque entièrement au genre de l'éloge paradoxal, dans un ton burlesque, le bas corporel devenant chez lui un objet littéraire au service

[283] John Eliot, *Ortho-Epia Gallica. Eliots fruits for the French.*, UMI, Ann Arbor, Mich., 1999, A3.
[284] Margaret W. Ferguson, « Thomas Nashe: Cornucopias and gallimaufries of prose », dans *Teaching early modern English prose*, Modern Language Association of America, New York, Susannah Brietz Monta et Margaret W. Ferguson, 2010, p. 204.
[285] NT : « 'disingenuously, ironically inefficient' as it 'transforms its rhetorical conventions and strategies into the comically palpable objects of literary experience » L. Hutson, *Thomas Nashe in context*, Oxford, Clarendon, 1989, p. 187. Cité dans Margaret W. Ferguson, *op. cit.*, p. 190-213.

duquel il entend bien offrir sa meilleure plume et l'étendue totale de son érudition. E. S. Donno écrit :

> Prenant l'éloge paradoxal pour forme, Harington le développe selon une technique humaniste teintée, néanmoins, d'un effort rabelaisien. Mais son ingéniosité comme les démonstrations de son érudition à l'égard d'un sujet indigne sont, dans une certaine mesure, contrebalancés par la mise en exergue répétée de l'utilité de son invention. […] Cependant, contrairement à Nashe, il ne laisse jamais ces digressions éclipser son concept essentiel de forme et d'unité. [286]

Dans son traité qui semble consister en une parodie partielle des manuels de conversation élisabéthains[287], J. Eliot, lui, s'attaque aux professeurs de français de Londres, auxquels il s'adresse frontalement dès la préface de l'*Ortho-epia Gallica*, de manière générale mais également ciblée, puisque l'auteur fait référence à « trois ou quatre ânes »[288].

Selon une certaine mode humaniste, ces auteurs sont les garants d'une grande créativité linguistique qui inclut des emprunts aux langues naturelles européennes, notamment le grec et le latin, et l'invention (*coinage*) de néologismes, avec ou sans intention de les voir pérennisés dans la langue anglaise. Mais à la manière de Rabelais, ces procédés sont ici poussés à l'extrême pour devenir des objets de parodie et de satire. Nashe feint ainsi de se vanter de ses « mots italianisants », tous de terminaisons similaires (« Italionate coyned verbes all in Ize ») et pratique la création de mots composés. L'auteur aurait enrichi l'anglais d'environ 800 mots nouveaux. Pour M. W. Ferguson, il partage avec Rabelais « la fascination pour les modes du discours carnavalesque et la relation entre les modes de communication oral, écrit et imprimé – ou pour l'échec cuisant de la communication […] »[289] Ferguson « considère les travaux de Nashe en relation avec les débats du début de l'ère moderne à propos des frontières mouvantes et poreuses entre les langues, les dialectes, et les niveaux de langues stylistiques comme sociaux. Nashe, dit-elle, entrelarde ses textes vernaculaires de mots étrangers et nouvellement inventés, d'allusions érudites, de figures farouchement inventives, et de vertigineuses variations

[286] NT : « Taking the mock encomium as his form, Harington develops it according to a humanistic technique, tinged, however, with a Rabelaisian strain. But ingenuity and erudite display in the cause of an unworthy subject are counter-balanced to some degree by repeated emphasis on the utility of his invention. […] Yet, unlike Nashe, he never allows these digressions to overshadow his essential concept of form and unity. » Elizabeth Story Donno (éd.), Préface, John Harington, *Sir John Harington's A new discourse of a stale subiect, called the metamorphosis of Aiax. Written by Misacmos, to his friend and cosin Philostilpnos*, Routledge and Kegan Paul, Londres, 1962, p. 22.

[287] France A. Yates, *John Florio*, Cambridge, 1934, p. 139-173. Cité dans Chandler B. Beall, « John Eliot's "Ortho-epia Gallica" and du Bartas-Goulart », *Studies in Philology*, vol. 43, n° 2, Avril 1946, p. 164.

[288] NT : « three or foure asses » John Eliot, *Ortho-Epia Gallica. Eliots fruits for the French.*, UMI, Ann Arbor, Mich., 1999, « Epistle to the French Teachers », A3.

[289] NT : « Rabelais shared Nashe's fascination with the modes of carnivalesque discourse and with the relation among oral, written, and printed modes of communicating – or with dramatically failing to communicate […] » Margaret W. Ferguson, *op. cit.*, p. 203-204.

de ton rhétorique. »[290] John Eliot, quant à lui, traduit directement une invention rabelaisienne en anglicisant la terminaison et en modifiant légèrement la graphie. Le mot « desincornifistibulé »[291] devient « *dezinkhornifistibulated* »[292].

Ces procédés rabelaisiens ne s'arrêtent pas là : si M. Ferguson rapporte qu'un des lecteurs contemporains de Thomas Nashe, J. Harvey, évoquait sa plume « comme possédée par l'esprit de l'*Orlando Furioso*, ou désireuse d'apprendre à la clique de Gargantua à parler anglais […] »[293], les œuvres d'Eliot et Harington révèlent un large appareil intertextuel rabelaisien. Harington propose ainsi une notice de lecture à son ouvrage *The Metamorphosis of Ajax*, substituant de « jolies pilules » à la « substantificque mouelle » qu'on connaît :

> Vous avez prié votre ami de l'acheter, imploré, emprunté afin de voir ce qui s'y trouvait de bon. Et pourquoi le désiriez-vous tant ? Je peux vous le dire ; vous espériez quelques joyeusetés, quelques jouets, quelque grossièreté, ou pour parler un anglais clair, quelque friponnerie. Et si vous l'espériez bien, j'espère à présent que votre attente n'est pas entièrement frustrée. Mais laissez-moi brièvement vous montrer quelles jolies pilules vous avez avalé dans votre plaisant parcours […][294]

De plus, l'auteur du traité sur la modernisation technique des toilettes fait une référence directe à Rabelais – non sans une innocente satire - et à son *Gargantua*, dont il cite le chapitre XIII, bien à propos puisqu'il traite de l'invention du meilleur *torchecul*.

> Je suis certain que d'autres hommes de bien des pays, tant hollandais que français et italiens, avec grand mérite d'esprit, bien que peu de modestie, ont écrit à propos de sujets bien pires. L'un écrit l'éloge de la folie. 2. Un autre en l'honneur de la Peste […] Un septième (dont je devinerais, par son écriture, qu'il est porte-coton [NdT : Le porte-coton, ou *groom of the stool* en anglais, était le domestique chargé d'accompagner le roi pendant qu'il faisait ses besoins.] de quelque Prince du sang en France) écrit un méchant traité seulement pour étudier l'objet le plus adéquat pour s'essuyer, prétend que le papier blanc est trop doux, le papier brun trop rêche, […] mais il conclut que le cou d'une oie, tenu entre les jambes contre les plumes, est la chose la plus délicate et la plus propre qui puisse être.[295]

---

[290] NT : « I consider Nashe's work in relation to modern and early modern debates about the shifting and porous borders among languages, dialects, and stylistic as well as social levels. Nashe lards his vernacular texts with foreign and newly coined words, learned allusion, wildly inventive tropes, and dizzying shifts of rhetorical tone. » *Ibid.*, p. 190.

[291] François Rabelais, « Le Quart Livre », *Œuvres complètes Tome II*, Classiques Garnier, Paris, Bordas, 1962, Chapitre XV, p. 82.

[292] John Eliot, *op. cit.*, A3.

[293] Voir Margaret W. Ferguson, *op cit.*, p. 203.

[294] NT : « You prayed your friend to buy it, beg it, borow it that you might see what good stuffe was in it. And why had you such a mind to it? I can tell you; you hoped for some meriments, some toyes, some scurrilitie, or to speake plaine English, some knaverie. And if you did so, I hope now your expectation is not altogether frustrate. Yet give me leave briefly to shew you what pretie pils you have swallowed in in your pleasant quadlings […] » John Harington, *op. cit.*, p. 182.

[295] NT : « Sure I am that many other country men, both Dutch, French, & Italiens, with great prayse of wit, though small of modestie, have written of worse matters. One writes in prais of follie. 2. An other in honour of the Pox […] A seventh (whom I would guess by his writing, to be groome of the stoole to some Prince of the bloud in France) writes a beastly treatise onely to examine what is the fittest thing to wype withall, alledging that white

Voici l'extrait de *Gargantua* pour comparaison :

> « Mais, concluent, je dys et maintiens qu'il n'y a tel torchecul que d'un oyzon bien dumeté, pourveu qu'on lui tienne la teste entre les jambes.[296]

La pointe à l'égard de Rabelais, rabaissé en préposé aux latrines (bien que ce fût un haut poste auprès du roi à l'époque) et auteur d'un « méchant traité » sur les toilettes, est sans mauvais esprit. John Harington utilise le même procédé burlesque à l'égard de son propre texte, proposant au lecteur d'en utiliser les pages à une fin triviale (à défaut d'oisillon) s'il ne lui convient pas :

> Et si tout mon art ne peut le rendre assez convenable, la pire punition qu'il puisse être, sera de l'employer dans la pièce dont il traitera […] à une occupation familière […][297]

Notons qu'Urquhart fait usage de la même image lorsqu'il évoque la disparition de ses hypothétiques manuscrits à la suite de la bataille de Worcester, dont il suggère via un lexique connotant le bas corporel (« inférieurs », « postérieurs ») qu'une partie aurait servi de papier hygiénique aux troupes victorieuses :

> […] appréhendant combien le papier pourrait leur être utile, ils retournèrent le chercher, et se jetèrent dessus ; après quoi, ils en donnèrent un peu à chacun de leurs camarades qu'ils avaient rencontrés dans les rues : de quoi empaqueter raisins, figues, dates, amandes, carvi et autres confiseries et condiments de la sorte, comme il convenait de le faire […] et jetèrent dans les rues tout ce qui restait, sauf la quantité qui leur sembla nécessaire à des emplois inférieurs et des usages postérieurs.[298]

La reprise de ce motif par Harington puis par Urquhart consolide l'idée selon laquelle ce dernier s'inscrit dans une tradition anglaise inspirée et amusée par l'œuvre de Rabelais. De fait, dans son *Ortho-epia Gallica*, John Eliot réinvestit si directement un passage du prologue du *Tiers Livre* qu'il en est plutôt le prime traducteur que le simple emprunteur – et cela en 1593, soit dix-huit ans avant la parution du *Cotgrave* :

> […] but after the worthie example of the wise Philosopher Diogenes, who among the Syracusians seeing euery man bestir himselfe, some to repaire walles, others to new furbish their armes, some sounding drums, others trumpets, some riding horses, others trayning

---

paper is too smooth, brown paper too rough, […] but he concludes, that a goose necke to be drawne betweene the legs against the fethers, is the most delicate and cleanly thing that may be. » *Ibid.*, p. 63-64.

[296] *Pant.*, ch. XIII, p. 58.

[297] NT : « And if all the art I have cannot make it mannerly enough, the worst punishment it can have, is but to employ it in the house it shall treat off […] to a homely occupation […] » John Harington, *op. cit.*, p. 65-66.

[298] NT : « […] they apprehending how useful the paper might be unto them, went back for it, and bore it straight away; which done, to every one of those their camarads whom they met with in the streets, they gave as much thereof, for packeting up of raisins, figs, dates, almonds, caraway, and other such like dry confections and other ware, as was requisite […] and threw out all the remainder upon the streets, save so much as they deemed necessary for inferiour employments and posteriour uses. » *Eks.*, p. 60.

> soldiors, and al in very great expedition of warre; least hee should seeme only idle amongst so many busie-bodies, what doth he good folkes? what doth he? marie I shall tell you by and by, if you will giue me but a little leisure; In great vehemencie of spirit he tucketh vp his sleeues, girdeth close his gowne, chargeth on his shoulders his tunne, the imperiall pallace, and runneth vp to the toppe of a high mountaine nere the citie, where in all diligence hee begins to belabour his roling citie, to set it going, to turne it, ouerturne it, spurne it, bind it, wind it, twind it, throw it, ouerthrow it, tumble it, ruble it, iumble it, did ring it, swing it, fling it, ding it, made it leape, skip, hip, trip, thumpe, iumpe, shake, crake, quake, washt it, swasht it, dasht it, slasht it, naild it, traild it, tipt it, tapt it, rapt it, temperd it, tamperd it, hammerd it, hoopt it, knockt it, rockt it, rubd it, tugd it, lugd it, stopt it, vnstopt it, tied it fast, then losed it againe, rusht it, crusht it, brusht it, pusht it, charmd it, armd it, farmd it, set it an end, laid it along, harnest it, varnest it, burnisht it, furnisht it, stickte it full of feathers, caparrassond it, & rold it amaine from the steepe rocke to the low bottome, ouertakes it, takes it on his shoulder, mounts the hill, and turles it downe agayne with violence, staies it, plaies with it, and fetcheth it a mile from him. Whom when the Siracusians espied, what did they, I pray you? what might they imagine? what could they thinke? did they not laugh at the poore philosophers extreme paines? Go looke if you haue the leisure […][299]

Voici l'extrait du *Tiers Livre* pour comparaison :

> Diogenes, les voyant en telle ferveur mesnaige remuer et n'estant par les magistratz employé a chose aulcune faire, contempla par quelques jours leur contenence sans mot dire. Puys, comme excité d'esprit Martial, ceignit son palle en escharpe, recoursa ses manches jusques es coubtes, se troussa en cuilleur de pommes, bailla a un sien compaignon vieulx sa bezasse, ses livres et opistographes, feit hors la ville tirant vers le Cranie (qui est une colline et promontoire lez Corinthe) une belle esplanade, y roulla le tonneau fictil qui pour maison luy estoit contre les injures du ciel, et en grande vehemence d'esprit des ployant ses braz le tournoit, viroit, brouilloit, barbouilloit, hersoit, versoit, renversoit, nattoit, grattoit, flattoit, barattoit, bastoit, boutoit, butoit, tabustoit, cullebutoit, trepoit, trempoit, tapoit, timpoit, estouppoit, destouppoit, detraquoit, triquotoit, tripotoit, chapotoit, croulloit, elançoit, chamailloit, bransloit, esbransloit, levoit, lavoit, clavoit, entravoit, bracquoit, bricquoit, blocquoit, tracassoit, ramassoit, clabossoit, afestoit, affustoit baffouoit, enclouoit, amadouoit, goildronnoit, mittonnoit, tastonnoit, bimbelotoit, clabossoit, terrassoit, bistorioit, vreloppoit, chaluppoit, charmoit, armoit, gizarmoit, enharnachoit, empennachoit, caparassonnoit, le devalloit de mont a val, et praecipitoit par le Cranie, puys de val en mont le rapportoit, comme Sisyphus faict sa pierre : tant que peu s'en faillit, qu'il ne le defonçast. Ce voyant quelq'un de ses amis, luy demanda, quelle cause le mouvoit, a son corps, son esprit, son tonneau ainsi tormenter. Auquel respondit le philosophe qu'a aultre office n'estant pour la republicque employé, il en ceste façon son tonneau tempestoit, pour, entre ce peuple tant fervent et occupé, n'estre veu seul cessateur et ocieux.[300]

Le soin avec lequel Eliot entreprend de traduire chacun des verbes d'action choisis par Rabelais et à en retranscrire les jeux de sonorités et parophonies (« skip, hip, trip, thumpe, iumpe, shake, crake, quake, washt it, swasht it, dasht it, slasht it ») montre son attachement à l'esprit du texte. En effet, s'il faut réduire ceux que nous appelons les « émules de Rabelais », d'Eliot à Harington en passant par Nashe et jusqu'à Urquhart, à un seul point commun, ce serait cette capacité à entendre et à reproduire l'aspect jubilatoire de la langue dans tout ce qu'elle a de plus enfantin. Les énumérations, aussi démesurées que rythmiques et mélodiques, de mots naturels ou construits, rappellent sans doute au lecteur quelque trace de l'apprentissage, dans

[299] John Eliot, *op. cit.*, « Epistle to the French Teachers », A3.
[300] *TL.*, « Prologue de l'autheur », p. 396-397.

l'enfance, de la langue dans son immensité vertigineuse et ses possibilités infinies. C'est un gigantisme qui demeure palpable, même en l'absence d'avatars pantagruéliques.

2. Philosophie de la langue et procédés narratifs chez Rabelais et Urquhart, ou l'*Εκσκυβαλαυρον* et le *Logopandecteision* comme textes *alcofribasiens*

Pas aussi drôles, ni aussi subtils, ni aussi bien écrits : les travaux personnels d'Urquhart sont largement déconsidérés à l'aune de sa traduction de Rabelais, et par extension, à l'aune de l'œuvre de Rabelais en elle-même. Certains n'hésitent pas à dire, en somme, qu'il n'y a *pas assez* de Rabelais chez Urquhart. Pourtant, d'autres utilisent l'adjectif « rabelaisien » pour le décrire. Nous souhaitons éclairer ce paradoxe. Au-delà de l'entreprise de traduction qui rapproche les deux auteurs, comparer les œuvres respectives de Rabelais et Urquhart n'est pas dépourvu de sens. En effet, dans le cycle de Gargantua et Pantagruel, Rabelais laisse entrevoir une véritable philosophie de la langue, qui peut avoir inspiré son traducteur dans ses travaux linguistiques.

a. La philosophie du langage chez Rabelais et Urquhart : le Cratylisme et « l'utopie du schizophrène »[301]

À la Renaissance, le contexte humaniste dans lequel évolue Rabelais fait place à un certain zèle herméneutique qui va marquer le début des études linguistiques. Comme on sait, il s'agit dès lors d'appréhender le lien qu'entretiennent une chose réelle et son signe linguistique, soit la relation entre le « signifié » et le « signifiant » selon les termes définis par Saussure au XIXe siècle. Les érudits ne manquent pas d'interroger les Anciens au sujet de la nature de leurs langues naturelles : pour F. Rigolot, « en renouant avec l'Antiquité, la Renaissance devait donner une nouvelle impulsion à la sémantisation projective du langage.»[302] Le spécialiste souligne donc l'importance du *Cratyle* de Platon, dialogue dans lequel Socrate discute de la motivation sémantique ou, au contraire, du caractère arbitraire des mots. Du nom du personnage qui tient ce discours, le Cratylisme désigne donc le fait que les noms aient un lien direct avec les choses qu'ils représentent et qu'« il existe une dénomination correcte naturellement adaptée à chacun des êtres »[303]. Paradoxalement, au moment même où les humanistes critiquent la surinterprétation des écritures sacrées, les arts de l'acrostiche et de l'anagramme sont considérés par certains philosophes adeptes de la « Kabbale de la Renaissance » comme des outils

[301] F. Rigolot, « Cratylisme et Pantagruélisme : Rabelais et le statut du signe », dans *Etudes Rabelaisiennes*, tome XIII, Genève, Librairie Droz, 1976, p. 132.
[302] F. Rigolot, « D'isidore à Platon: Rabelais et la figura etymologica », *L'étymologie de l'Antiquité à la Renaissance*, vol. 14, éd. Claude Buridant, 1998, p. 187.
[303] Platon, *Cratyle*, éd. et trad. Catherine Dalimier, Paris, Garnier-Flammarion 1967, p. 67.

permettant d'accéder au sens caché d'un texte. Il demeure que tous ces éléments manifestent une « préoccupation obsédante pour la recherche du sens profond des choses dans la sève originelle des mots. »[304] Or, selon Rigolot, cette problématique est traduite par Rabelais dans un langage qui relève du Cratylisme.

Cette dimension ludique, mais qui relève également de la philosophie de la langue, se traduit notamment sur le plan onomastique. Les noms deviennent, chez Rabelais, un procédé d'écriture à part entière, dont il est possible de composer une typologie tant les noms fictifs rabelaisiens répondent à des critères spécifiques. Chez Rabelais, le nom, qu'il soit toponyme ou anthroponyme, est toujours plus ou moins cryptique ; il s'agit d'un code qui possède systématiquement une valeur sémantique et descriptive. Ainsi, pour W. F. Motte, « le nom chez Rabelais se charge d'une valeur cratylique ; c'est un signe dont le caractère a cessé d'être arbitraire. »[305] On voit d'ores et déjà à quel point Rabelais peut exercer une influence sur le ton et la langue d'Urquhart, qui traduit ses œuvres en même temps qu'il écrit l'*Εκσκυβαλαυρον*, mais aussi sur son approche philosophique de la langue. Il est clair que chez Urquhart, ce sont non seulement les noms, mais tout l'ensemble des mots qui doivent constituer la langue parfaite, qui ont cessé d'être arbitraires, exprimant des vérités scientifiques et philosophiques sur la nature du monde, « car ici les mots renvoient bien aux choses qu'ils signifient »[306].

« La vertu des noms est d'enseigner. »[307] Cette idée de Cratyle dans le dialogue platonicien, qu'on retrouve presque telle quelle chez Isidore de Séville au Moyen Age, semble bien nous livrer une des clés de lecture des œuvres de Rabelais. En effet, en bon auteur satirique, Rabelais nomme bien souvent ses personnages par des vices dont ils se rendent particulièrement coupables ou, au contraire, par des qualités qui les anoblissent. C'est pourquoi D. Russell a écrit que les noms inventés par Rabelais pouvaient être lus comme des « résumés épigrammatiques » (« *the name can be seen as an epigrammatic summary* »[308]) de la personne qu'ils désignent. D'abord, nombre de noms fictifs sont formés par l'association d'un verbe et de son complément ; c'est-à-dire que ces noms sont des actions à part entière et fonctionnent donc comme des périphrases descriptives des personnages à qui elles renvoient. Elles invoquent généralement des caractères ou des attitudes basses, stupides ou immorales. Par exemple, les nobles qui se battent pour le mauvais roi Picrochole sont montrés comme avares,

[304] F. Rigolot, « D'isidore à Platon: Rabelais et la figura etymologica », *op. cit.*, p. 187.
[305] W. F. Motte, « Procédés anthroponymiques chez Rabelais », *Neophilologus*, vol. 64 / 4, 1980, p. 512.
[306] NT. Voir Annexe 3, prop. 72.
[307] Platon, *op. cit.*, p. 162.
[308] D. Russell, « Some observations on Rabelais's choice of names: Nazdecabre », *Romance Notes*, vol. 12 / 1, (1970), p. 186.

Racquedenare[309] désignant « celui qui racle les deniers », lâches, comme le conte *Tyravant*[310], « celui qui fuit avant la bataille », et orgueilleux comme *Toucquedillon*[311] dont le nom n'est pas périphrastique mais signifie en languedocien « fanfaron ». *Engoulevent*[312] ou « celui qui gobe le vent » ne semble pas non plus s'imposer comme le nom d'un esprit particulièrement affûté. Les cuisiniers de Grandgousier s'appellent très adéquatement *Fripesaulce* ou « lèche-sauce », *Hoschepot*, mot qui signifie « ragoût », et *Pilleverjus*, soit « celui qui prépare la sauce verte »[313]. Sur ce modèle, on peut également citer le pèlerin nommé pour son malheur, mais très à propos, *Lasdaller*[314]. La morphologie de ces noms n'est pas anodine pour notre étude : ces mots sont majoritairement composés de deux unités de sens (« racque/denare » ; « engoule/vent ») qui en créent un nouveau, dont le sens décrit une nouvelle réalité. L'association de plusieurs morphèmes simples (ou primes radicaux) pour former des mots aux sens de plus en plus complexes est bien la même méthode selon laquelle Urquhart, mais aussi d'autres *language planners*, entendent créer la langue parfaite.

Nous n'avons, jusqu'ici, cité que des anthroponymes descriptifs particulièrement explicites, mais Rabelais, en humaniste et philologue, trouve comme Urquhart du bonheur dans la création littéraire à partir des langues antiques. D'une part, il utilise notamment le grec, langue des philosophes par excellence, pour qualifier de manière méliorative les personnages aux qualités morales louables. On peut citer *Ponocrates*[315], du grec « puissant », le bon maître, et son bon élève *Eudémon*[316], du grec « heureux » ; mais également les bons conseillers, *Echephron*[317]et *Phrontiste*[318], dont les noms démarquent tous deux la vertu de prudence. Ainsi *Tolmere*[319] « l'audacieux », *Acamas* « l'infatigable », *Chironacte* « celui qui travaille de ses mains », *Ithybole* «la droiture » (littéralement « lancé en ligne droite ») ou encore *Sophrone* « le sage » soit les « victeurs Gargantuistes»[320] du chapitre LI (p. 186-188), sont décrits par la construction étymologique néo-grecque, et parfois néo-latine pour *Sebaste* « le respectable »[321], de leurs noms.

---

[309] *Garg.*, ch. XXVI, p. 104.
[310] *Ibid.*, ch. XLIII, p. 160.
[311] *Ibid.*, ch. XXVI, p.104.
[312] *Ibid.*, p. 105.
[313] *Ibid.*, ch. XXXVII, p. 142.
[314] *Ibid.*, ch. XXXVIII, p. 145.
[315] *Ibid.*, ch. XV, p. 64.
[316] *Ibid.*, p. 63.
[317] *Ibid.*, ch. XXXIII, p. 130.
[318] *Ibid.*, ch. XLVIII, p. 179.
[319] *Ibid.*, p. 181.
[320] *Ibid.*, ch. LI, p. 186.
[321] *Ibid.*, ch. LII, p. 189.

D'autre part, aux noms empreints de sonorités gréco-latines qu'il donne à ses héros valeureux, Rabelais oppose des noms propres d'une remarquable saleté. Ces anthroponymes formés par un lexique vulgaire du bas corporel, sont utilisés pour désigner les lâches, les imbéciles, les sophistes ; en bref les ennemis, physiques ou intellectuels, de Gargantua et des pantagruélistes. Ainsi, l'auteur qualifie certains personnages par divers noms d'oiseaux : *Lubin*, insulte monacale qui désigne un moine niais, *Fasquin*, *Jean Le Veau*, *Merdaille* (insulte désignant un jeune soldat). Il convoque de nombreuses images sexuelles : *Brelinguandus*, notamment noms des conseillers imprudents de Picrochole dans les chapitres XXXI et XXXIII : *Basdefesses*, *Gratelles*, qui semble formé sur le verbe « gratter », *Morpiailles*, de « morpions », et *Tournemoule* sont autant de noms qui laissent imaginer des conseillers tout bons à … se gratter le postérieur. Le grand perdant de ce procédé demeure le mauvais orateur *Janotus de Bragmardo* (variantes : *Joaninus de Barrauco* ; *Janusse Bandouille*), dont le nom est une création macaronique, car Rabelais a simplement accolé les désinences du latin à des insultes plus ou moins explicites, *Jeannot* ou *Jean* désignant un simple d'esprit, et *bragmard* ou *braquemard*, le phallus. Le nom est donc fidèle au personnage en ce que sa médiocre couverture intellectuelle ne cache pas bien longtemps le ridicule et la vulgarité qui le caractérisent. F. Bon parle du « génie [rabelaisien] d'avoir confié à la seule matérialité plastique de la langue tout son effet de récit »[322].

Si le jeu onomastique est si complet chez Rabelais, c'est que l'auteur érudit s'est penché sur la question de la signification des noms ; on en a d'ailleurs la trace dans les *Tiers* et *Quart Livres*, au sein desquels il a consacré plusieurs chapitres à ce sujet[323]. « Voyez le *Cratyle* du divin Platon », déclare Pantagruel au chapitre XXXVII du *Quart Livre*. Cette citation, rapprochée des créations onomastiques descriptives de Rabelais, peut laisser penser que l'auteur croit en un lien mimétique, ou analogique, et non arbitraire, entre le signe, c'est-à-dire le mot, et l'objet que ce dernier désigne ; en d'autres termes, qu'il a une volonté cratylique. Peut-on dire pour autant que Rabelais croit en un langage naturel, où chaque « signifiant » entretient une correspondance logique avec son « signifié » ? Rien n'est moins sûr. D'une part, *Gargantua* et les autres ouvrages du cycle pantagruélique critiquent vivement les conséquences d'une telle croyance, qui relève de la présomption sophiste : prendre les mots pour guide n'est pas une démarche rationnelle, et Rabelais entend bien le démontrer, notamment dans le chapitre IX sur la signification des couleurs qui comprend une raillerie des « glorieux de court et

[322] François Bon, *op. cit.*, p. 73.
[323] Le chapitre XIX du *Tiers Livre* et les prologue et chapitre XXXVII du *Quart Livre*.

transporteurs de noms[324] » qui inventent des relations entre les noms via des étymologies et des anagrammes farfelues. D'autre part, le narrateur de *Gargantua* se livre régulièrement, de manière ludique et créative, à ces mêmes sophismes qu'il qualifiait auparavant d'« usance des tyrans qui voulent leur arbitre leur tenir lieu de raison. »[325] Il y a donc bien une double posture de Rabelais, qui se partage en anti-sophiste acharné mais fait narrer ses œuvres par un double fantasque, l'Alcofribas sophiste, fatrasiste et cratylien, qui aime se laisser emporter par les mots. Ainsi, tantôt Socrate, tantôt Cratyle, Rabelais définit-il, dans le *Quart Livre*, le pantagruélisme comme « certaine gayeté d'esprit conficte en mespris des choses fortuites»[326] Rigolot résume : « Le pantagruélisme apparait alors comme le lieu où peuvent coexister, utopie du schizophrène, les deux Socrate et les deux Rabelais. »[327] Sur ce point, nous irons jusqu'à dire que l'esprit du texte d'Urquhart est profondément rabelaisien, ne serait-ce que par la multiplicité des intentions qui s'y mêlent. François Bon écrit à propos de *Pantagruel* : « Ce n'est pas ici un texte à rire, mais ce n'est pas non plus un message didactique qui vaudrait indépendamment de la farce : la force de Rabelais, c'est l'audace de telles juxtapositions, et son seul message, le caractère indépassable de ces juxtapositions antagoniques. »[328]

b. La double posture de Rabelais et la conception de l'énonciation chez Urquhart comme *alcofribasienne*

En effet, si l'on peut considérer qu'Urquhart s'inspire du rapport de Rabelais à la langue, c'est le mode de narration choisi dans son œuvre qui différencie la posture de l'Ecossais de celle du Français. Urquhart a beau emprunter à Rabelais – en sus de son attrait pour la langue, son humour et certains des éléments de la philosophie pantagruélique – le procédé du recours à un énonciateur fictif, il ne parvient pas à en faire un personnage aussi ambivalent que chez Rabelais. Pour que le jeu soit plus clair, il faudrait que la séparation entre auteur et énonciateur soit plus explicite et fasse l'objet d'un dialogisme. Mais même lorsqu'il tente d'établir cette dichotomie ludique en affirmant que l'*Εκσκυβαλαυρον* désigne Sir Thomas Urquhart à la troisième personne, « ce qui n'a encore jamais été fait par aucun autre auteur dans un traité de sa propre plume »[329], Urquhart-auteur se confond avec son pseudo-éditeur Christianus Presbyteromastix : le ton d'Urquhart reste toujours si sérieux que de nombreux commentateurs

[324] *Garg.*, p. 41.
[325] *Ibid.*, p. 40-41.
[326] François Rabelais, « Le Quart Livre », *op. cit.*, p. 11-12.
[327] F. Rigolot, « Cratylisme et Pantagruélisme : Rabelais et le statut du signe », *op. cit.*, p. 132.
[328] François Bon, *op. cit.*, p. 106.
[329] NT : « It mentioneth Sir Thomas Urquhart in the third person, which seldom is done by any other author in a treatise of his own penning », *Eks.*, p. 53.

perçoivent son recours à un alter ego comme un mensonge qui les laisse incrédules plutôt que comme un procédé parodique. De plus, il ne s'agit même pas de ne pas savoir à qui attribuer le discours, d'Urquhart ou de son énonciateur fictif – ce qui marquerait une ambivalence intéressante – mais plutôt de tout attribuer par défaut à Urquhart-auteur, faute de caractérisation de son alter ego, finalement trop effacé, ou pas assez différencié d'Urquhart pour devenir personnage.

Au contraire, dans *Gargantua* et *Pantagruel*, le narrateur au nom anagrammatique d'Alcofribas Nasier parvient, tout en lui restant lié, à se détacher de l'auteur : mi-narrateur, mi-personnage, il est la création littéraire de François Rabelais, avec tout ce que cette notion peut charrier d'ambiguïté. S. Ho-Youh, qui a consacré un article à la *persona* d'Alcofribas, le considère comme « un conteur par excellence : sa préoccupation constante d'établir le dialogue avec le lecteur virtuel, l'image du lecteur instaurée en même temps que celle du conteur à travers les prologues, tout cela montre le besoin d'un contact immédiat avec le public. »[330] En effet, contrairement Rabelais l'érudit, Alcofribas est un bonimenteur, un homme du peuple qui sait se donner en spectacle. Tantôt son ton est oralisant et fanfaron, tantôt il revêt un manteau de science et se fait volontiers grandiloquent. Comme l'explique Ho-Youh, ces deux manières de s'exprimer peuvent aisément devenir déplaisantes lorsqu'on les croise dans une situation réelle. Chez Alcofribas, elles sont justement drôles parce que c'est Rabelais qui les convoque dans un but parodique et comique :

> Les « traits populaires » du conteur, présentés dans les prologues et repris dans le texte à l'aide de motifs traditionnels (protestation de la véracité de l'histoire, boniment de place publique proclamant l'utilité morale et thérapeutique du livre, évocation du joyeux banquet, etc.) relèvent au fond des effets de style aussi bien que ses allures savantes, apparemment sérieuses. Ces deux aspects reflètent en fait, chacun à sa manière, l'attitude ludique du conteur : le lecteur doit être conscient qu'il a affaire à un « jeu », ce jeu qui précisément a pour but d'établir une connivence personnelle avec lui. »[331]

Et pour cause, si l'on avait affaire à un énonciateur tel qu'Alcofribas Nasier sans qu'on se rende compte qu'il est personnage, et donc soumis aux mêmes jeux stylistiques, narratifs et linguistiques que les autres personnages du livre, on jugerait son *ethos* ridicule : en tant que responsable de l'*elocutio* et de la *dispositio* du discours, Alcofribas fait preuve de contradictions, son langage est peu châtié, et il digresse volontiers. S'il fait l'objet d'une lecture au premier degré, ce n'est pas un très bon narrateur :

[330] Seuk Ho-Youh, « Les Métamorphoses d'Alcofribas dans l'œuvre de Rabelais : l'image du conteur et son rapport avec le texte », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, vol. 17 / 1, 1983, p. 56.
[331] *Ibid.*, p. 57.

> La linéarité de l'histoire est le plus souvent disloquée, soit par les digressions incessamment renouvelées, soit par le discours du narrateur : sa présence dans les épisodes hautement invraisemblables, qui sont propres à susciter l'incrédulité où la réfutation de la part du lecteur, laisse entrevoir qu'il ne croit pas lui-même à ce qu'il dit et qu'il s'en soucie peu.[332]

La narration dans l'*Εκσκυβαλαυρον* et le *Logopandecteision* est également sujette aux digressions, qui vont jusqu'à l'offuscation amphigourique du discours, mais il est difficile de les percevoir comme strictement ironiques. Comme le dialogisme se fait trop peu sentir, le danger est de considérer que tout procédé d'obscurcissement du discours constitue non pas un outil parodique et satirique mais simplement un défaut d'écriture. Pourtant, nous pouvons dire que l'énonciateur des œuvres d'Urquhart, comme Alcofribas d'après Ho-Youh,

> se considère comme le propre sujet de son discours [...] Il devient alors manifestement un « sophiste », dans la mesure où son érudition ne sert pas à démontrer la vérité, mais peut convaincre tout adversaire sur n'importe quel sujet.[333]

Alcofribas est en effet un personnage comique mais négatif. C'est un sophiste, il ne manie pas aussi bien le langage qu'il aimerait le faire croire, et n'est pas un vrai savant. Ho-Youh continue :

> Le fait que la prédominance d'Alcofribas s'achève avant le commencement de l'éducation nouvelle de Gargantua montre aussi qu'il n'impose sa présence dans le récit que lorsqu'il s'agit du comique populaire, et qu'il se définit négativement par rapport à l'univers fictif qu'il instaure.[334]

Le problème réside donc dans l'incapacité d'Urquhart à instaurer, au sein d'une œuvre aux intentions multiples, une véritable différenciation entre sa *persona* grandiloquente et auto-louangeuse et son statut d'auteur. Le recours à une narration non modeste, non claire et non concise, c'est-à-dire aux caractéristiques négatives par rapport à l'ensemble des qualités mises en avant par Urquhart nécessite d'être lié au statut d'énonciateur-personnage et non d'auteur-énonciateur. En l'absence d'une telle différenciation, le lecteur ressent une tension, mais celle-ci est diffuse, et c'est bien ce qui semble avoir porté préjudice à l'œuvre d'Urquhart dans sa réception. Rappelons, par exemple, comment la critique d'Urquhart considérait, au XXe siècle, que son écriture naturelle se rapprochait, de manière non intentionnelle, du discours macaronique de l'étudiant limousin dont Rabelais se moque dans le chapitre VI de *Pantagruel*. En 1957, Roe imaginait qu'Urquhart, peu lucide quant à sa propre écriture, aurait traduit ce passage sans se douter qu'il puisse, satiriquement, rappeler son style :

---

[332] *Ibid.*
[333] *Ibid.*
[334] *Ibid.*

> […] Si Urquhart avait possédé un sens de l'humour plus aiguisé, peut-être eut-il hésité à traduire le discours de l'étudiant limousin, qu'on peut lire, par moments, comme une satire acérée du style prétentieux et pédant qui est celui d'Urquhart.[335]

Roe n'envisage pas, alors, la possibilité selon laquelle Urquhart pourrait modifier son écriture pour la rapprocher, par exercice de style, de celle dont Rabelais fait la satire. Corbett, dans son analyse de 2007, tient Urquhart en plus haute estime, jugeant que

> dans le chapitre VI de la traduction de *Pantagruel*, Urquhart transforme l'étudiant provincial limousin de Rabelais en un aberdonien ridiculement académique, dont le discours quotidien est une parodie de la prose la plus ornée d'Urquhart [...]. Le limousin est un autoportrait évident et ironique, de la part d'un homme généralement peu réputé pour son talent d'autodérision.[336]

Ici, Corbett admet un effort lucidement comique de la part d'Urquhart, bien qu'il le conçoive comme une sorte d'exception à la règle. Finalement, on est capable de repérer des influences et un intertexte rabelaisiens évidents dans l'œuvre d'Urquhart, qui joue comme son prédécesseur avec la langue et ses possibles. Cependant, Rabelais met en scène la langue et ses usages de manière plus explicite, via différents personnages négatifs (Le Limousin, les précepteurs ridicules de Gargantua, le narrateur Alcofribas Nasier) et positifs (Gargantua, Pantagruel, et peut-être Rabelais lui-même). Il y a donc prise de parti dans l'œuvre rabelaisienne, tandis qu'Urquhart réinvestit les enjeux linguistiques dégagés par Rabelais dans un flux verbal hybride sans dialogisme explicite. De plus, le genre de l'œuvre de Rabelais se prête plus à ce type de jeu, car, bien qu'il ne s'agisse pas de romans à proprement parler, le cycle de Pantagruel et Gargantua raconte une histoire, et suppose donc un narrateur, tandis que les ouvrages d'Urquhart sont des objets (encore) plus indéfinissables.

C'est pourquoi nous souhaitons introduire la notion d'énonciateur *alcofribasien* plutôt que rabelaisien. L'énonciation de l'*Εκσκυβαλαυρον* et du *Logopandecteision* enclot une posture si sûre d'elle qu'elle suggère une interprétation au premier degré, tandis que Rabelais joue avec une certaine ambivalence ainsi que des considérations métatextuelles quant à la manière dont on doit lire l'ouvrage. Ainsi Urquhart passe pour un fanfaron, un menteur ou un auteur maladroit tandis que Rabelais est considéré, à raison, comme un maître du burlesque. Plus qu'une influence de ton et d'esprit, les œuvres de Rabelais ont sur Sir Thomas Urquhart une

[335] NT : « The outstanding success of the translation appears almost miraculous when we realize how utterly lacking in natural humour was the translator in his own writings. […] Had Urquhart possessed a keener sense of humour he might have hesitated to translate the discourse of the Limousin scholar, which in places reads like a pungent satire of Urquhart's own pretentious and pedantic style. » Frederick C. Roe, *op. cit.*, p. 19.

[336] NT : « In chapter VI of the translation of Pantagruel, Urquhart transforms Rabelais' provincial student from Limoges into an over-aureate Aberdonian, whose everyday speech is a parody of Urquhart's most ornate written prose […]. The Limousin is an obvious and ironic self-portrait, by a man not usually credited with talent for self-deprecation. » John Corbett, *op. cit.*, p. 105.

influence philosophique. Les deux œuvres recèlent une dimension utopique : chez Rabelais, dans *Pantagruel* notamment, elle se matérialise en voyage imaginaire à fonction réflexive, mais pas seulement. Lorsque François Bon parle en ces termes de *Pantagruel* dans *La folie Rabelais* ...

> Parce que son geste géant est de poser face à face à égalité, sans s'y laisser déporter, deux mêmes immensités de territoire : la langue et le monde, cette œuvre s'est fixée dans le moment charnière où l'une et l'autre séparément partaient à la conquête de leur propre description.[337]

Il conçoit, sans le nommer, le concept d'*uglossie* que nous avons déjà appliqué à l'*Εκσκυβαλαυρον* et la *Neaudethaumata*. Le geste cratylique de Rabelais n'est pas la correction d'une langue qu'il tiendrait pour imparfaite et qu'il entendrait redresser, mais un jeu érudit. C'est le jeu d'un homme qui connait « le *Cratyle* du divin Platon » et peut concevoir le fantasme d'une langue dont les mots, non arbitraires, entretiendraient un lien naturel et analogique avec les objets qu'ils désignent ; mais qui connait également les dangers sophistiques d'un tel langage. Il est rationnel que le monde dicte les mots, ce qui n'empêche de se livrer, lorsqu'on est écrivain ou *logopandocien* (pour reprendre le terme d'Urquhart), au plaisir d'exercices au sein desquels les mots dictent le monde.

3. L'*Harmonie Universelle* de Marin Mersenne (1636) : une source linguistique sérieuse ?

Les commentateurs qui se sont déjà penchés sur les sources et les influences du travail linguistique de Sir Thomas Urquhart s'accordent sur l'importance d'un certain religieux français du nom de Marin Mersenne. Homme de science et de philosophie, le père Mersenne (1588-1648) entretient une correspondance avec Descartes, Galilée (dont il est traducteur), Campanella et plusieurs autres personnages centraux de l'activité scientifique du début du dix-septième siècle. Spécialisé dans la musique, il publie en 1636 un traité de l'*Harmonie Universelle* dans lequel il expose un savoir encyclopédique sur l'histoire et la philosophie de la musique, la voix et la formation des sons, et tous les différents instruments de musique. Dans son *Livre Premier de la Voix*, il interroge également la valeur des notes en tant que signes non moins arbitraires que les mots et se demandera si « un Musicien Philosophe » serait capable de renommer les objets, et d'inventer une langue, « si celles que nous avons estoient perduës »[338].

---

[337] François Bon, *op. cit.*, p. 30.
[338] Marin Mersenne, *Harmonie Universelle*, vol. 2, Paris, Editions du CNRS, 1965, « Livre Premier de la Voix », Proposition XII, p. 12.

Au sein du *Livre Premier des Chants*, il établit de nombreux tableaux de combinatoire mathématique, s'intéressant de très près aux nombres de combinaisons qu'on peut produire à partir d'un nombre de signes donnés. Il précise dans sa Proposition XII du Livre Premier des Chants qu'en termes de combinatoire, (nous modernisons la graphie) « tout ce qui se dit des notes peut être appliqué aux nombres, aux lettres, aux soldats, aux fleurs, aux couleurs, etc. »[339]

[339] *Ibid.*, « Livre Premier des Chants », Proposition XII, p. 135.

PROPOSITION XII.

Combien l'on peut faire de Chants differents d'vn nombre de notes prises dans tel autre nombre que l'on voudra, soit que l'on prenne les notes toutes differentes en vn mesme nombre, ou toutes semblables, ou partie differentes, & partie semblables.

Cette combination est la plus generale de toutes, car elle monstre combien vn nombre de notes, ou d'autres choses prises dans tel autre nombre que l'on veut, souffre de varietez: par exemple, combien 4 notes peuuẽt estre variees, soit que l'on les prenne toutes differentes, ou partie differentes, partie semblables, ou toutes semblables, & que l'on garde la varieté des lieux, ou de l'ordre; de sorte que cette regle contient tout ce que l'on peut s'imaginer dans toutes les varietez & les combinations des notes, ou de telles autres choses que l'on veut; car tout ce qui se dit des notes peut estre appliqué aux nombres, aux lettres, aux soldats, aux fleurs, aux couleurs, &c.

Ce que l'on ne peut expliquer plus clairement que par l'exemple qui suit, dans lequel sont compris tous les chants qui se peuuent faire de 22 notes, soit que l'on vse d'vne seule note, ou de 2, de 3, de 4, &c. & que l'on repete chaque note 2, 3, 4, 5 fois, &c. ou que chaque note soit differente. Or la construction de la table est bien aisee, car supposé que l'on vüeille sçauoir combien 8 notes prises dans 22 peuuent faire de chants, il faut prendre le nombre 22 pour le premier nombre des chants qui se peuuent faire d'vne seule note repetee 22 fois, puis il faut quarrer 22 pour auoir le nombre des chants de 2 notes, à sçauoir 484, qu'il faut multiplier par 22 iusques à ce que l'on paruienne aux chants de 8 notes, qui s'expriment par 54875873536, comme l'on void dans la table qui suit, laquelle contient tous les chants qui se peuuent faire de 22 notes.

Table generale de 22 notes, & de tous les Chants qu'elles contiennent.

1	22
2	484
3	10648
4	234256
5	5153632
6	113379904
7	2494357888
8	54875873536
9	1207269217792
10	26559922791424
11	584318301411328
12	12855002631049216
13	282810057883082752
14	6221821273427820544
15	136880068015412051968
16	3011361496339065143296

Si l'on veut auoir les chants de plus de 22 notes, il faut multiplier le dernier nombre qui est vis à vis de 22, par 22, & le produit encore par 22 iusques à ce qu'on ait atteint le 30, le 40, le 50, ou tel autre nombre de notes que l'on voudra. Et si l'on veut sçauoir combien il y a de chants iusques à 7, 8, ou tel autre nombre de notes que l'on voudra, il faut seulement ajoûter les nombres iusques à 7, ou 8, &c.

Or cette table, ou vne autre que l'on fera par la mesme methode, a de grands vsages pour plusieurs choses, dont i'en expliqueray seulement vn pour enuoyer toutes sortes de lettres secretes par le moyen des notes de la Musique, & pour sçauoir le quantiesme est chaque chant dans le nombre

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Marin Mersenne, *Ibid.*, Livre Premier des Chants, Proposition XII, p. 135.

a. Mersenne et « la meilleure langue de toutes les possibles »

Le chapitre qui présente le plus d'intérêt pour nous demeure la Proposition XLVII du Livre Premier de la Voix, sous-titré : « *A sçavoir si l'on peut inventer la meilleure langue de toutes les possibles*. »[340] En effet, certains correspondants de Marin Mersenne l'ont familiarisé avec la quête de la langue parfaite et les prémisses du *language planning*. Comme l'explique V. Salmon, le père Mersenne

> avait été mis en contact avec Comenius en 1639 par un ami commun, et dans cette lettre Mersenne donnait son opinion sur le nouveau système d'apprentissage du latin du réformiste dans son *Janua Linguarum*, publié pour la première fois en 1631. Il décrit aussi à Comenius sa propre tentative de production d'un caractère universel […] Puis il y recommande à Comenius un ouvrage qu'il a récemment écrit, qui détaille brièvement les principes sur lesquels une langue universelle pourrait être fondée.[341]

Le religieux n'exclut donc pas la possibilité de l'invention d'une langue parfaite. Il étudie les enjeux d'un tel programme avec une attitude de scepticisme scientifique influencée par le Cartésianisme. Précisant ses recherches par l'expérimentation mathématique, Mersenne n'hésite pas à affirmer la grande difficulté, ou improbabilité, de parvenir à une solution linguistique véritablement satisfaisante. Pour Mersenne, il semble humainement impossible de classifier toutes les choses, « l'ordre des idées » étant réservé à Dieu et a priori inaccessible à l'entendement des Hommes. Il juge également qu'il n'existe pas de langue naturelle, et qu'il parait impossible d'inventer une langue dont les mots entretiendraient un rapport naturel avec les objets qu'ils désigneraient. Ce qui n'empêche pas Mersenne de poursuivre ses efforts linguistiques :

> Encore que je ne croye pas que l'on puisse avoir une langue qui signifie naturellement, neantmoins parce que l'on rencontre des Philosophes qui tiennent le contraire, & que le parfait Musicien doit sçavoir tout ce qui peut se dire sur ce sujet, je veux montrer dans les propositions suivantes ce qui peut estre appelé naturel dans les langues, & comme on peut imiter la nature des choses par les paroles.[342]

---

[340] *Ibid.*, « Livre Premier de la Voix », Proposition XLVII, p. 65-72.

[341] NT : « The french scholar, friend of Descartes and centre of intellectual life in Paris in the 1630s and 1640s, had been brought into touch with Comenius in 1639 through a common friend, and in this letter Mersenne was giving his opinion on the reformer's new system of teaching Latin in his Janua Linguarum, first published in 1631. He also described to Comenius his attempt at producting a universal character […] And he goes on to recommend to Comenius a work which he had recently written, which described briefly the principles on which a universal language could be based. » Vivian Salmon, *The Study of Language in 17th-Century England: Second Edition*, *op. cit.*, p. 132-133. Salmon fait plus précisément référence à la Lettre de Marin Mersenne à Comenius, dans Jan Amos Comenius, *Jana Amosa Komenského korrespondence*, éd. Adolf Patera, Praha, Tchèque, République, Česká akademie císaře Františka Josefa pro vědy, slovesnost a umění, 1892, p. 32.

[342] Marin Mersenne, *op. cit.*, « Livre Premier de la Voix », Corollaire à la Proposition XLVIII, p. 72.

Dans *l'Harmonie Universelle*, Marin Mersenne s'interroge notamment à propos des propriétés sémantiques propres ou non à certaines lettres ou à certains sons, tâchant de « *Determiner si les sons de la voix, c'est à dire les voyelles, les consones, les syllabes, et les dictions peuvent avoir une telle analogie, et un tel rapport avec les choses signifiees, que l'on puisse former une langue naturelle* »[343].

Dans les propositions XII et XII de son Livre Premier de la Voix, le père Mersenne mène une réflexion quant à la possibilité pour un « musicien philosophe » d'inventer « la meilleure langue de toutes les possibles » :

> PROPOSITION XII.
>
> A sçavoir si le Musicien peut inventer la meilleure langue de toutes celles par lesquelles les conceptions de l'esprit peuvent estre expliquees.
>
> Je devois ce me semble faire preceder une autre Proposition pour determiner s'il appartient au Musicien d'imposer les noms aux choses, & d'inventer les langues, si celles que nous avons estoient perduës ; mais puisqu'il a la science des sons dont les langues sont formees, & que je parle icy d'un Musicien Philosophe, on ne peut douter qu'il ne luy appartienne d'imposer les noms à chaque chose. C'est pourquoy je passe plus avant, & demande s'il peut inventer la meilleure langue de toutes les possibles. Où il faut remarquer que je ne demande pas s'il peut inventer une langue qui signifie naturellement les choses, car il faudroit premierement sçavoir si cela est possible ; & il n'est pas necessaire qu'une langue soit naturelle pour estre la meilleure de toutes, mais il suffit qu'elle exprime le plus nettement & le plus briefvement qui se puisse faire les pensees de l'esprit, & les desirs de la volonté. Or l'on aura ceste langue si l'on fait les dictions les plus courtes de toutes celles qui se peuvent imaginer, comme sont les monosyllabes d'une, de deux, & des trois lettres [...] Si l'ont veut sçavoir combien l'on peut faire de diction des 2, 3, 4, 5, & 6 lettres, ou de tel autre nombre que l'on voudra, l'on trouvera tout ce qui se peut desirer sur ce sujet dans le livre des Airs & des Chansons, car tout ce qui y est dit du nombre des Chants, s'entend aussi du nombre des dictions. J'adioûte seulement que la table generale pourroit servir pour establir une langue universelle, qui seroit la meilleure de toutes les possibles, si l'on sçavuoit l'ordre des idées que Dieu a de toutes choses ; mais je traicteray plus amplement de ceste matiere dans la 47. Proposition […][344]

Nous retrouvons dans ce passage plusieurs idées alors en vogue dans le cercle des *language planners*, remarquablement synthétisées : la question d'« inventer une langue qui signifie naturellement les choses » revient à s'interroger sur la capacité cratylique de la langue ; la mention de « l'ordre des idées que Dieu a de toutes choses » fait référence à la nécessité de classifier les objets par natures, dans un mouvement aristotélicien, afin de pouvoir les nommer de manière conforme à la philosophie naturelle ; enfin, Mersenne conçoit cette langue hypothétique comme capable de décrire « les pensées de l'esprit, & les désirs de la volonté » aussi clairement que brièvement. Il s'agit là de l'esquisse d'une langue parfaite, philosophique,

[343] *Ibid.*, Proposition L., p. 75.
[344] *Ibid.*, Proposition XII, p. 12-13.

et universelle telle qu'on l'imagine à l'époque. Nous retrouvons tous ces éléments chez Urquhart.

b. Influences de Mersenne sur les travaux d'Urquhart

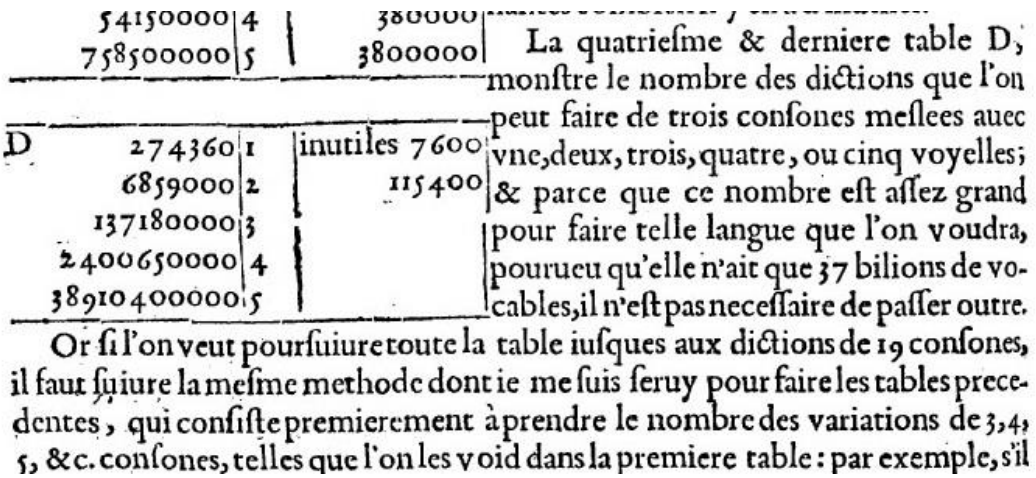
S'il est certain que les travaux de Mersenne ont exercé une forte influence, sur laquelle nous allons bientôt nous attarder, sur ceux d'Urquhart, Corbett repère d'abord chez le Français et l'Écossais une source commune. Selon l'universitaire, les travaux de Mersenne comme d'Urquhart respectent les données suivantes, déjà proposées dans l'*Ars Magna*, l'ouvrage d'art combinatoire kabbalistique de Ramon Llull (cc. 1232-1316) :

- l'expérience peut être réduite à des concepts distincts (« primes radicaux »)
- ces concepts peuvent être exprimés par des lettres individuelles (un caractère universel)
- les concepts complexes peuvent être articulés par la combinaison de caractères individuels.[345]

En effet, Urquhart, s'il ne cite pas le nom de Mersenne, fait référence à Llull au début de l'*Εκσκυβαλαυρον*, dans la vingt-sixième proposition[346]. Craik suggère également que la métaphore de la langue comme arbre, « ce monde de mots [qui] n'a que deux cent-cinquante radicaux sur lesquels tout le reste est ramifié ; pour mieux le comprendre avec toutes les branches, tous les brins et les brindilles qui en dépendent [...] »[347] dérive de l'*Arbor Scientae* (publié en 1515) de Llull, traité dans lequel le savoir est classé par système mnémotechnique sous forme d'un arbre[348]. Mersenne donne, quant à lui, dans son *Harmonie Universelle*, une version des tableaux combinatoires de R. Llull, déterminant le nombre de « dictions », soit de combinaisons prononçables de lettres pour un nombre donné de consonnes et de syllabes. Dans un tableau que nous faisons figurer ci-après, l'auteur du traité soumet alors que, dans la variété d'un alphabet contenant 19 consonnes et 10 voyelles, les différentes permutations pourraient créer un peu plus de 38 billions de vocables (dont quelques cent-vingt mille d'inutiles car imprononçables ou difficilement différenciables, comme *bbba* ou *aaab*). Contrairement à ce qui est couramment rapporté, ce nombre imposant n'est que le résultat de la combinaison « de trois consones meslees avec une, deux, trois, quatre ou cinq voyelles »[349], soit des mots de

[345] NT : « - experience can be reduced to discrete concepts ('prime radices'); - these concepts can be expressed by individual letters (a universal character); - complex concepts can be articulated by combining individual characters. » John Corbett, *op. cit.*, p. 102.
[346] Voir Annexe 3, prop. 26.
[347] NT. Voir Annexe 3, prop. 73.
[348] Craik, 1993, p. 109.
[349] Marin Mersenne, *op. cit.*, « Livre Premier de la Voix », Proposition XLVII, p. 68.

seulement quatre à huit caractères. Mersenne marque là une pause, estimant qu'un tel nombre « est assez grand pour faire telle langue que l'on voudra », et qu'il « n'est pas necessaire de passer outre ». Pour échelle, *l'Oxford English Dictionary* définissait 627000 éléments lexicaux en 2015[350]. Mersenne précise donc que si l'on veut poursuivre le calcul pour estimer le nombre de permutations possibles en admettant des mots de plus de huit caractères, il suffit de reprendre le calcul factoriel dont il a montré la méthode.



	54150000	4	380000
	758500000	5	3800000
D	274360	1	inutiles 7600
	6859000	2	115400
	137180000	3	
	2400650000	4	
	38910400000	5	

La quatriesme & derniere table D, monstre le nombre des dictions que l'on peut faire de trois consones meslees auec vne, deux, trois, quatre, ou cinq voyelles; & parce que ce nombre est assez grand pour faire telle langue que l'on voudra, pourueu qu'elle n'ait que 37 bilions de vocables, il n'est pas necessaire de passer outre.

Or si l'on veut poursuiure toute la table iusques aux dictions de 19 consones, il faut suiure la mesme methode dont ie me suis seruy pour faire les tables precedentes, qui consiste premierement à prendre le nombre des variations de 3, 4, 5, &c. consones, telles que l'on les void dans la premiere table : par exemple, s'il

Table D. Marin Mersenne, *op. cit.*, « Livre Premier de la Voix », Proposition XLVII, p. 68. Source *gallica.bnf.fr / BnF*.

Poursuivant ainsi sa quête du sein du nombre de permutations prononçables possibles au sein d'un alphabet composé de dix-neuf consonnes et de dix voyelles, Mersenne observe :

> Quant au nombre des dictions qui peuvent estre formees des 10 voyelles, & des 19 consones, dont j'ay parlé dans la 48 proposition, particulierement lors qu'il est permis de faire les dictions des 30 consones, & des 20 voyelles, il est merveilleusement grand, car il contient 73 caractères ; or il ne faut que 46 caracteres pour exprimer le nombre des grains de sable qui rempliroient toute la solidité du firmament, c'est a dire tout le monde qui nous est connu [...][351]

Comme le remarque Craik, et Corbett après lui, ce passage fait l'objet d'une référence directe, quoique sans citation, dans la quatre-vingt dix-huitième proposition de l'*Εκσκυβαλαυρον* d'Urquhart. On lit :

> 98. [...] Cette langue fournit des mots si concis pour la numération, que le nombre qui nécessiterait, en grossière arithmétique, plus de chiffres à la suite qu'il pourrait y avoir de grains de sable contenus depuis le centre de la terre jusqu'au plus haut des cieux, y est exprimé par deux lettres.[352]

[350] « 2015. The OED currently defines more than 627,000 lexical items […] » « Dictionary Milestones » [En ligne]. shorturl.at/PZ189. [Consulté le 12 avril 2019].
[351] Marin Mersenne, *op. cit.*, « Livre Premier de la Voix », Proposition XLIX, p. 73.
[352] NT. Voir Annexe 3, prop. 98.

Le réemploi de l'image précise des grains de sable qui rempliraient le ciel suggère l'intertexte le plus tangible qui soit, et fait affirmer à R. Craik qu'Urquhart possédait une copie de l'*Harmonie Universelle* lors de l'écriture de son œuvre linguistique en 1652. Mais là ne s'arrête pas la liste des emprunts qu'Urquhart fait à Mersenne. Il est vrai que les deux auteurs ont des conceptions communes en ce qui concerne les modalités d'une langue parfaite : comme Mersenne, Urquhart critique la différence de prononciation des mêmes caractères dans différentes langues naturelles. Conformément à l'analyse de Craik (1993) On peut comparer Mersenne :

> ceux qui usent d'une langue plus rude, & qui ont la respiration & la voix plus forte, comme les Suisses et les Allemans, prononcent *p* pour *b*, *f* pour *u* consone, *t* pour *d*, & *c* pour *g* [...][353]

Et Urquhart :

> 12. [...] Mais ce qui rend le défaut plus grand encore est que me même peu de consonnes et de voyelles couramment utlisées ne sont jamais prononcées de la même manière par deux nations ; le A français avec l'anglais sous la forme du grec *Ητα*, et le B italien avec l'espagnol, le Vau hébreu.[354]

De plus, Craik remarque que les deux auteurs partagent une affinité pour les monosyllabes, dont l'usage permettrait la composition d'une langue la plus concise qui soit, brièveté qui constitue pour le Français comme l'Écossais une qualité constituante d'une langue parfaite. Pour Mersenne,

> la meilleure langue est celle qui explique les notions de l'esprit le plus briefvement & le plus clairement. [...] les dictions qui ont moins de lettres ou moins de syllabes sont les plus courtes, & que la langue qui sera composee de dictions plus briefves sera la meilleure, puisqu'elle arrivera plustot au but que l'on se propose dans les langues, qui consiste à expliquer & à mettre au dehors ce que l'on a dans l'esprit.[355]

Cette conception de la langue parfaite se retrouve chez Urquhart, puisqu'il propose un système au sein duquel les monosyllabes sont des unités sémantiques qui permettent de composer des polysyllabes de sens plus complexes (Voir les propositions 74, 114 et 124, entre autres, à consulter dans l'Annexe 3) ; mais également extrêmement concis, puisque chaque nombre, si grand soit-il, peut être exprimé par un seul mot (Voir la proposition 110), et que chaque mot « bien qu'il n'excède pas sept syllabes au plus, devra enclore ce qu'aucun autre langage au monde ne sait exprimer en moins de quelques quatre-vingt-quinze mots »[356].

---

[353] Marin Mersenne, *op. cit.*, « Livre Premier de la Voix », Proposition XLIII, p. 58.
[354] NT. Voir Annexe 3, prop. 12.
[355] Marin Mersenne, *op. cit.*, « Livre Premier de la Voix », Proposition XLVII, p. 65-66.
[356] NT. Voir Annexe 3, prop. 75.

c. Mersenne et la démesure

Il convient de considérer ces similarités entre l'*Harmonie Universelle* et l'*Εκσκυβαλαυρον* dans leur contexte, et il est vrai qu'à l'époque, la brièveté linguistique et la capacité agglutinante de mots composés sur la base de primes radicaux monosyllabiques ne sont pas des idées restreintes à Mersenne et Urquhart seuls. Cependant, Craik remarque une intertextualité qui réside dans une idée moins courante, et bien plus désarçonnante : étonnamment, Urquhart s'inspirerait de Mersenne lorsqu'il imagine la capacité anagrammatique des mots de sa nouvelle langue (Proposition 93). Craik mentionne un passage du Livre Second des Chants qu'aurait lu Urquhart, et dans lequel Mersenne fait figurer les différentes combinaisons de 6 notes de musique avant de produire 120 anagrammes du nom « Jésus »[357]. Nous reconnaissons dans cette description les Propositions IX et X du Livre Second des Chants, que nous reproduisons en annexe 4. Certaines de ces représentations combinatoires s'étendent : les *Sept cent vingt Chants de l'Hexachorde mineur* s'étirent sur 12 pages[358]. Évidemment, il y a quelque chose de plaisamment démesuré dans ces livres qui s'apparentent à des détours philosophiquement et mathématiquement rigoureux, avec une dimension ésotérique tout de même, au sein d'un traité encyclopédique sur la musique. Comme Craik prend soin de le souligner[359], Marin Mersenne ne fait que s'interroger sur la possibilité d'une langue parfaite, et la forme qu'un tel système pourrait prendre, en convoquant le prisme entier de ses connaissances musicales, philosophiques et mathématiques. Son esprit cartésien est ambitieux, mais sans illusions, et il n'hésite pas à formuler les difficultés auxquelles il se confronte immanquablement.

Il est certain que Sir Thomas Urquhart a lu l'*Harmonie Universelle*, ne serait-ce qu'en partie, et qu'il s'en inspire pour son *Εκσκυβαλαυρον*. Or le traité de Marin Mersenne met en œuvre une approche sceptique, dans le sens restreint du terme, de l'invention d'une langue parfaite, bien qu'il se plaise à en imaginer toutes les possibilités dans des tableaux et des listes fantastiques par leur grandeur et leur ambition. L'attitude de Mersenne nous renseigne sur la démarche d'Urquhart, qu'on sait fasciné par les mots, leur abondance et leur énumération, ainsi que par les jeux mathématiques et les nombres immenses, qui le séduisent déjà chez Rabelais. Les travaux de Mersenne mettent pourtant véritablement en avant les failles de ce projet linguistique, et quoiqu'il reste ouvert d'esprit à ce propos, Mersenne est cartésien. Craik écrit

[357] Craik, 1993, p. 108.
[358] Marin Mersenne, *op. cit.*, p. 117-128.
[359] Craik, 1993, p. 105.

que « dans l'ensemble, Urquhart s'approprie les détails et l'ordre de l'argumentation plutôt que le ton »[360] de Mersenne, faisant référence au sérieux et au pragmatisme dont celui-ci fait preuve tout au long du traité, tandis que le ton d'Urquhart serait celui du « manifeste »[361]. Néanmoins, au vu de la capacité de Mersenne à produire des expérimentations mathématiques et anagrammatiques gigantesques, quand bien même il ne s'agit pas du sujet principal de son traité, sans jamais en laisser percevoir aucune lassitude, il ne s'agit pas de sous-estimer son inclination pour le jeu et la malice. D'autant plus que, dans sa correspondance, Mersenne se livre à une plaisanterie qui ne manque pas de rappeler l'humour urquhartien. En effet, dans son ouvrage *Universal Languages and Scientific Taxonomy in the Seventeenth Century*, M. Slaughter rapporte que dans une lettre au polymathe Nicolas-Claude Fabri de Peiresc, écrite à l'issue de l'achèvement de l'*Harmonie Universelle*, Mersenne prétend que sa langue est telle qu'une seule lecture du traité suffirait à apprendre au lecteur la philosophie ou l'ordre sur lequel elle est fondée. Or, il ne révèle à propos de cet ordre que l'information suivante : que le nom de Peiresc serait dans cette langue le quinze billions, sept cent soixante-dix-sept millions, trois cent dix-huit mille et six cent cinquante-sixième (15,777,318,656) mot[362]. Cette facette de la personnalité de Mersenne, finalement enclin à plaisanter à propos de la nature et de l'envergure de ses travaux, marque un rapprochement inattendu avec l'œuvre d'Urquhart. Ce dernier reconnaît sans doute, comme celui qui l'inspire, le caractère illusoire de la recherche de la langue parfaite. Il connaît les problèmes soulevés par Mersenne, et, s'il agit comme s'il les avait résolus, il sait qu'il ne pourra parvenir à donner des exemples de ce succès fictif. En définitive, Sir Thomas Urquhart prend part à un jeu érudit inspiré par le fantasme que constitue l'idée d'une langue parfaite, mais dont le caractère utopique ne lui échappe sans doute pas.

Bien que les ouvrages de Rabelais, *Gargantua*, *Pantagruel* et le *Tiers Livre* soient en tous points différents du traité de l'*Harmonie Universelle* de Marin Mersenne, le premier romanesque, au rire singulier et volontiers satirique, et le second rigoureusement scientifique, ces deux sources françaises d'Urquhart semblent lui ouvrir la voie d'un même rapport aux sciences, à l'écriture et à la quête ou au mythe de la langue parfaite. Qu'elle soit parodique, sceptique ou fantasmatique, c'est la tolérance à la contradiction et au paradoxe qui les unit. Ces

[360] NT : « In the main, Urquhart appropriates details and order of argument rather than tone of voice. » Craik, 1993, p. 99.
[361] Craik, 1993, p. 105.
[362] « Nevertheless, upon the completion of the *Harmonie universelle*, Mersenne wrote to the Orientalist Peiresc claiming that his language was such that a single reading could teach the philosophy or order upon which it was based. About this order, he reveals only that Peiresc's name is the 15,777,318,656th word in the language. » Mersenne à Peiresc, lettre du 20 avril 1635, *Correspondance*, V, 136. Cité dans M. M. Slaughter, *Universal Languages and Scientific Taxonomy in the Seventeenth Century*, Cambridge University Press, 1982, p. 131.

œuvres sont le fruit d'intentions multiples qui se rejoignent et se mêlent dans des formes hybrides. Intimement liées au plaisir d'écrire et de réfléchir, elles cultivent l'utopie en ce que leurs auteurs s'autorisent à imaginer une autre réalité, une fiction scientifique en-dehors des sentiers battus, et à lui donner vie. Cela ne signifie pas qu'ils aient la conviction intime de leur éventualité concrète. Tout comme Rabelais ne croit probablement pas au caractère cratylique de la langue, ni Mersenne à la possibilité de façonner une langue dont les mots et les objets seraient classifiés selon l'ordre naturel et divin, Urquhart appréhende sans doute à quel point la composition d'une langue parfaite relève de l'utopie. Il en rit, d'un rire confidentiel, dont les marques sont peut-être trop discrètes pour être systématiquement perçues comme telles. Cela ne l'empêche pas de s'atteler à cette entreprise qu'il sait chimérique. Les tâches impossibles ne sont pas tout à fait inutiles, tant qu'elles sont plaisantes.

Chapitre IV.
Du traité savant au voyage imaginaire : les uglossies parallèles

Le paradoxe de la multiplicité des intentions urquhartiennes s'explique bien par ceci : l'œuvre d'Urquhart s'inscrit aussi bien dans la tradition des admirateurs de la verve ludique de Rabelais que dans la lignée savante de Mersenne. Par ailleurs, voilà la capacité d'Urquhart : puiser dans une source majoritairement légère, celle de Rabelais, des influences profondément philosophiques, et, dans une source majoritairement sérieuse, celle de Mersenne, une inspiration légère. Telle est la force de cette uglossie véritablement hybride. Tant en ce qui concerne sa posture linguistique et philosophique que son ton et son style, la prise en compte des sources françaises permet de mieux comprendre le *Logopandecteision*. Leur étude permet de constater que les sources d'Urquhart sont autant sérieuses que comiques et parodiques. Voilà qui suggère un nouvel éclairage sur les intentions d'Urquhart : ces sources, comme l'œuvre qu'elles ont nourrie, sont fantasmatiques. Dans leurs différentes natures et les formes qu'elles revêtent, mais surtout par leur hybridité et leurs dialogismes récurrents, elles constituent de véritables rêveries intellectuelles. Urquhart semble pousser plus loin que ses prédécesseurs le jeu sério-comique, au point de dérouter la critique. Son œuvre linguistique, ou pseudo-linguistique, mais véritablement littéraire, a la particularité, peut-être déroutante, de s'inscrire dans la dynamique intellectuelle des auteurs de traités savants contemporains d'Urquhart – c'est son penchant *uglossique* – tout en convoquant également des traits de la littérature utopique et fictionnelle, qui créent une distance comique, mais pragmatique, entre le fantasme de la langue parfaite et la réalité du monde – c'est son penchant *dysglossique*.

De fait, cette double appartenance qui peut aujourd'hui nous sembler dichotomique ne doit pas nous désorienter. L'exploration du fantasme que constitue la possibilité d'une langue parfaite via les différents prismes du traité scientifique et de la fiction utopique est une réalité du dix-septième siècle qui n'est pas propre à Sir Thomas Urquhart seul. Au contraire, ce double procédé est embrassé par de nombreux *language planners* qui écrivent également des voyages imaginaires et des utopies. Seulement, à la différence d'Urquhart, ceux-là ont en général le geste de séparer ces approches dans des œuvres distinctes : en première partie de ce travail, nous avons déjà cité le cas de Francis Godwin, auteur d'un traité sur les modes d'une communication rapide et cryptée, le *Nuncius animatus*, publié en 1629, et du voyage imaginaire *The Man in the Moone* publié en 1638. La même année, John Wilkins publiait *The Discovery*

of a World in the Moone, soit trente ans avant son *Essay Towards a Real Character and a Philosophical Language*. On peut également penser à Francis Bacon lui-même, qui a signé l'utopie *The New Atlantis* en 1627. Francis Lodwick, le pionnier de la langue universelle, entre son *Common Writing* de 1647 et l'*Essay towards a Universal Alphabet* de 1686, a écrit une utopie titrée *A Country not Named* parue en *ca.* 1675. Cette dernière partie de notre étude vise à appréhender la place que tient Urquhart dans la littérature de l'uglossie, en le comparant aux *language planners* anglais ainsi qu'en menant une réflexion sur sa succession via l'analyse de l'utopie *La terre australe connue* de Gabriel de Foigny, parue en France en 1676.

1. Comparaison avec les travaux des *language planners* contemporains d'Urquhart : Comenius, Lodwick, Dalgarno, Wilkins.

Parmi les *language planners* qui gravitent autour de l'œuvre d'Urquhart, nous nous intéresserons à quatre grands noms. Le pédagogue de Moravie (actuelle République tchèque) Jan Amos Komenský (1592-1670), qui signe sous son nom humaniste de Comenius le traité de la *Janua linguarum reserata ou la Clé des langues* en 1631. John Wilkins (1614-1672) publie de nombreux travaux sur la cryptographie et la quête d'une langue philosophique parfaite à partir de 1641 et jusqu'à l'aboutissement de ses travaux sous la forme de l'*Essay Towards a Real Character, and a Philosophical Language* en 1668. Ce polymathe est également l'un des fondateurs de la Royal Society. Francis Lodwick (1619-1694) est un flamand qui intègre la Royal Society à Londres, et publie plusieurs traités concernant la quête d'un caractère universel et d'une langue parfaite entre 1647 et 1686. Enfin, George Dalgarno (1625-1687), qui publie en 1661 le traité de l'*Ars signorum vulgo character universalis et lingua philosophica*, est un concitoyen d'Urquhart en plus d'être son contemporain. Il est originaire d'Aberdeen en Écosse.

Ces savants, qui entretiennent une communication notamment par le biais de la Royal Society et du cercle de correspondance de S. Hartlib, constituent un groupe intellectuel aux idées structurellement cohérentes. Tout à la fois pairs et concurrents, les *language planners* fondent leurs travaux respectifs sur des fondations conceptuelles communes : ces langues *a priori* doivent être cratyliques, c'est à dire composées de signes non-arbitraires, taxonomiques, ce qui signifie que les mots y sont ordonnés selon des catégories philosophiques reflétant la nature, et exhaustives, tout en étant concises et faciles d'apprentissage. La langue imaginée par Sir Thomas Urquhart répond également à ces impératifs et, à ce titre, s'insère dans la dynamique intellectuelle de l'époque.

a. Le rapport non-arbitraire entre les mots et les choses

Dans *Du progrès et de la promotion des savoirs* (1605), F. Bacon distingue les langages au sein desquels les mots sont ont un lien non-arbitraire avec les objets qu'ils désignent, et ceux au sein desquels les mots ne valent que par convention arbitraire – non sans critiquer, au passage, les efforts de certains humanistes piqués d'étymologie aux affirmations fabulatoires :

> *De notis rerum* [Des signes des choses]. Il existe deux manières de noter les pensées : selon l'une, la notation a une certaine similitude ou congruence avec la notion. L'autre se fait *ad placitum* [comme on veut], et ne vaut que par convention ou parce qu'elle est admise. Les hiéroglyphes et les gestes appartiennent à la première catégorie. [...] Sont *ad placitum* [comme on veut] les caractères réels [épigrammes] évoqués ci-dessus, et les mots. Certes, des gens se sont lancés dans une recherche subtile, ou plutôt dans une simulation qui paraît satisfaisante, et ils ont tenu à dériver l'attribution des noms de la raison, et de l'intention qu'on a. Spéculation élégante, et vénérable, puisqu'elle plonge ses racines dans l'Antiquité ! Mais fort peu de vérité se mêle à ce travail, qui n'est pas d'un grand profit. Cette portion du savoir, qui concernerait les signes des choses et des pensées en général, je trouve qu'elle n'a pas été explorée, et qu'elle manque.[363]

Le premier cas de figure mentionné par Bacon est celui dans lequel les mots ont un lien tangible, morphologique ou sémantique, avec les objets qu'ils désignent. Il peut également être appelé Cratylisme. Si Bacon ne tient pas ce principe pour vrai dans les langues naturelles européennes qu'il connait (citant *a contrario* les hiéroglyphes comme signes non-arbitraires), le philosophe soutient qu'il serait judicieux d'accorder plus d'intérêt à cette « portion du savoir » linguistique, car elle est « le creuset de la connaissance »[364].

Il est vrai que les *language planners*, parce que leur intention est de composer une langue savante et philosophique, souhaitent éliminer l'arbitraire de leurs travaux, afin que tous les mots fassent, avec l'objet qu'ils désignent, une unité logique et philosophique. Sandrine Sorlin écrit que « pour Wilkins, les avantages d'un tel système résident dans le rapport isomorphique que les composants du langage entretiennent avec la réalité ; chaque mot se définit lui-même en établissant des relations avec les autres objets, rendant impossible toute erreur sur la "vraie" nature des choses »[365]. D'après son article sur la langue de John Wilkins, le philosophe « avait selon lui déposé la structure du monde dans le langage. »[366]

Le Cratylisme peut prendre différentes formes. Le lien non-arbitraire qu'un mot entretient avec l'objet qu'il désigne peut être phonétique, comme c'est le cas avec les mots formés par onomatopées (en français moderne : une « cocotte » pour une poule, un « clic-clac » pour un

---

[363] Francis Bacon, *Du progrès et de la promotion des savoirs*, *op. cit.*, p. 180-181.
[364] *Ibid.*, p. 181.
[365] Sandrine Sorlin, « La langue philosophique de John Wilkins (1614-1672) : langage universel ou utopie linguistique ? », *Études Épistémè. Revue de littérature et de civilisation (XVIe – XVIIIe siècles)*, septembre 2007, par. 12.
[366] *Ibid.*, par. 13.

canapé qui se déplie en deux mouvements) ; en anglais, *to spank, to splash*). Les *language planners* ayant l'ambition d'une langue philosophique, ils conçoivent la nécessité d'un lien logique entre les signes et les choses. C'est pourquoi ils souhaitent composer des langues taxonomiques, c'est à dire structurées par une classification philosophique universelle dans laquelle chaque objet et chaque notion a sa place, ce qui permet de faire correspondre à chacun d'entre eux le terme adéquat pour le désigner.

b. Langue scientifique : classification logique et associations numérologiques

La dimension philosophique des langues conçues pour être parfaites suppose donc la classification universelle des concepts et des objets en des catégories fixes et inaliénables, afin de pouvoir leur faire correspondre des principes de morphologie et de grammaire de manière naturelle : la langue doit épouser la forme du monde, elle se fait ordre universel quasi-cosmogonique. Cette idée est exprimée par Descartes, dans une lettre qu'il écrit à M. Mersenne en 1629 :

> Si quelqu'un avoit bien expliqué quelles sont les idées simples qui sont en l'imagination des hommes, desquelles se compose tout ce qu'ils pensent et que cela fût reçu par tout le monde j'oserois esperer ensuite une langue universelle fort aisée à apprendre, à prononcer et à écrire et, ce qui est principal, qui aideroit au jugement, luy representant si distinctement toutes choses, qu'il luy seroit presque impossible de se tromper […][367]

Dans l'ouvrage qu'elle consacre à l'œuvre de Francis Lodwick, Vivian Salmon compare sa démarche taxonomique à celle d'autres *language planners* :

> La classification prédicamentale fut plus profondément exploitée par les successeurs de Lodwick que par Lodwick lui-même ; Urquhart remarqua que, toutes choses ayant été divisées en dix classes par Aristote, « les mots par lesquels ces choses seront signifiées pourront être répartis dans leurs différentes catégories. [notre traduction]» Tandis que Dalgarno rejeta d'abord la méthode en dépit des conseils de Wilkins, avant d'y revenir, avec quelques réserves, dans l'*Ars signorum.*[368]

Il est aisé de constater que si la démarche a pour but d'inscrire la structure du monde dans les mots, il s'agit plutôt, en pratique, de projeter sur le monde une structure *a priori*, forgée par la langue et les préconçus linguistiques des *language planners*, aucune *théorie de tout* n'ayant jusqu'alors (et encore aujourd'hui) été découverte, et l'idée d'un ordre de l'univers

[367] René Descartes, Lettre à Mersenne du 20 novembre 1629, *Œuvres de Descartes*, *op. cit.*, vol. I, p. 76-82.
[368] NT: « Predicamental classification was exploited more fuly by Lodwick's successors than by Lodwick himself; Urquhart noted that, as all things had been divided into ten classes by Aristotle, 'so may the words whereby those things are to be signified, be set apart in their several storehouses'[368] while Dalgarno at first rejected the method, in spite of Wilkins's advice, returning to it, with some reservations, in the *Ars signorum*. » Vivian Salmon, *The works of Francis Lodwick: a study of his writings in the intellectual context of the seventeenth century*, *op. cit.*, p. 93.

systématique, exhaustif et cohérent demeurant de l'ordre du fantasme. Sandrine Sorlin explique en quoi c'est le cas chez Wilkins.

> En fait Wilkins reste fidèle aux classifications classiques véhiculées par la Grande Chaîne des Êtres dans laquelle chacun a sa propre place de façon certaine et immuable, alors même qu'elle perdait de son influence au XVIIe siècle. C'est en ce sens qu'on peut dire que le projet de Wilkins relève d'un fantasme de l'unité, d'un désir de cohérence immuable, au moment où commence à vaciller la conception d'un monde stable et organisé. Il s'affiche comme une tentative de maîtrise du monde par le truchement d'une langue rendant visible, sous forme de tableaux, tous les phénomènes qui entourent les hommes.[369]

Bien que l'idée semble concrètement irréalisable, le langage comme forme du monde et comme système logique en lui-même apparait comme le mode de composition d'une langue parfaite qui fait le plus de sens. Vivian Salmon note que cette propriété figure chez Urquhart comme chez les autres[370], citant son affirmation numéro 132 : « 132. Soixante-deuxièmement, quant à l'affirmation, la négation, et l'*infinitation*[371] de propositions, elle a des propriétés connues d'aucun autre langage, et des plus nécessaires à la connaissance. » Elle suggère également l'aspect cabalistique du recours à des « mots techniques » chez Kinner, Ward et Urquhart.[372] À la manière du naturaliste Linné qui, au XVIIIe siècle, établit la nomenclature qui classe les espèces tout en les décrivant, via un double nom en latin, Urquhart imagine des mots qui indiquent les propriétés des objets qu'ils désignent. Le terme désignant une plante doit ainsi en donner les caractéristiques de froid, de chaud, d'humidité ou de sécheresse.

Dans le même élan, certains *language planners* conçoivent de faire correspondre chaque lettre de leur alphabet à un chiffre, caractéristique définitoire de la capacité de leur langue à exprimer de grands nombres de manière très concise. Sur ce point, Salmon note les similitudes non seulement entre Urquhart et Mersenne, sur lesquelles notre étude s'est déjà penchée, mais aussi avec les travaux de Dalgarno et Lodwick[373]. Elle note aussi un possible intertexte dans un exemple qu'Urquhart aurait pu emprunter à Kinner[374].

c. Réduction du langage et facilité d'apprentissage

Comme on peut s'y attendre, la capacité scientifique ainsi que l'exigence de formation morphologique des mots de manière analogique avec la nature des objets qu'ils désignent

---

[369] Sandrine Sorlin, *op. cit.*
[370] Vivian Salmon, *The works of Francis Lodwick: a study of his writings in the intellectual context of the seventeenth century*, *op. cit.*, p. 120.
[371] Fait de transformer un mot en son contraire par adjonction d'un préfixe négatif.
[372] Vivian Salmon, *Ibid.*, p. 143.

[373] *Ibid.*, p. 132-133.
[374] *Ibid.*, p. 135.

débouche sur une réduction du langage. Cette réduction est un impératif qui répond également à la facilité d'apprentissage que l'on attend de la langue parfaite. En effet, l'effort linguistique universaliste a un fort rapport à l'« art de la mémoire », ce « précurseur de la méthode scientifique », pour reprendre le terme de Salmon.[375] Cette dimension mnémotechnique, qui peut rappeler l'art combinatoire de Llull, est prégnante chez Lodwick, Urquhart, mais aussi tous les autres : on remarque aussi l'intérêt marqué pour la facilité d'apprentissage et la réduction du lexique à un nombre défini de « primes radicaux » (pour utiliser le terme d'Urquhart) chez Kinner, Dalgarno, Beck, et Wilkins.[376]

Sandrine Sorlin explique ainsi que les langues philosophiques du XVIIe siècle ont toutes suivi une logique de réduction morphologique et sémantique du langage. C'est la grande faiblesse de Wilkins :

> Chez Wilkins, le nombre limité de catégories ne permet finalement que très peu de combinaisons : « The availibility of forty genuses, nine differences, and nine species only yields a potential 3,240 unique identifications. We know that there are far more than 3,240 items of expression to identify, and far more than that number of words in the English language »[41]. Wilkins, conscient du problème, prévoyait quelques aménagements mais sans changer la structure assignée à la langue. Paradoxalement, ces langues censées simplifier la lecture du monde pour en donner une meilleure connaissance sont d'une grande complexité et manquent de souplesse : « The taxonomic structure through which this analysis was expressed, however, not only complicated such languages but also introduced a rigidity which was ultimately restricting »[42]. Cette rigidité et cette pré-existence du système de caractères une fois pour toutes empêchent toute création linguistique. Le langage ne peut se libérer des carcans taxinomiques, véritables « prisons de l'esprit »[43], puisqu'on lui refuse toute dynamique.[377]

La tension se crée alors entre les deux exigences de concision et d'exhaustivité de la langue parfaite : il semble difficile, dans ce cadre très restreint, de parvenir à exprimer toutes les notions appréhensibles par l'esprit humain.

d. Style et ton pour un langage parfait

Enfin, la plupart des *language planners* s'accordent sur le style à favoriser lorsqu'on souhaite exprimer sa pensée clairement et sérieusement. Dans sa *Reformation of schools,* Comenius suggère l'utilisation d'un style simple afin de s'affranchir de toute offuscation du discours. Il associe « brièveté, et clarté [...] afin que les lecteurs puissent être soulagés de tout

[375] « In fact, as we can now appreciate, the 'art of memory' was the precursor of scientific method. » *Ibid.*, p. 111.
[376] *Ibid.*, p. 112-113.
[377] Sandrine Sorlin, « La langue philosophique de John Wilkins (1614-1672) : langage universel ou utopie linguistique ? », *Études Épistémè. Revue de littérature et de civilisation (XVIe – XVIIIe siècles)*, septembre 2007, par. 24.

ennui et de toute verbosité. »[378] Dalgarno associe également langue universelle, brièveté du discours et clarté de la pensée, affirmant que son caractère universel permettrait d'apporter

> beaucoup de clarté aux actes de compréhension, en critiques grammaticales, logiques, et métaphysiques, et d'affiner le jugement afin de découvrir la superfluité de certaines langues [...] et de composer et d'expliquer ses pensées selon une méthode simple et rationnelle.[379]

Cependant, le style simple et concis qui est préconisé par les savants et qui constitue un objectif de la langue parfaite n'est pas toujours celui employé par les érudits dans leurs traités linguistiques. Vivian Salmon remarque ainsi que

> les manuscrits de Lodwick se caractérisent par une capitalisation et une ponctuation excentriques ainsi que par l'usage d'abréviations [...] à la manière d'un homme d'affaires éduqué, mais non-académique du dix-septième siècle. [380]

Toutefois, en termes de style littéraire, aucun *language planner* ne va aussi loin qu'Urquhart et sa prose exubérante. Nous avons démontré, au cours de notre étude, que l'uglossie urquhartienne reprend assez d'éléments linguistiques en vogue dans le cercle des *language planners* pour être considérée, à première vue, comme un projet légitime, et notamment par certains confrères d'Urquhart eux-mêmes. À vrai dire, il est possible que son texte ait été lu ou partiellement lu, et même qu'il ait inspiré certains savants. Nous repérons plus précisément un intertexte éventuel avec Wilkins. En effet, Urquhart écrit dans *The Jewel* :

> 107. Trente-septièmement, Afin d'atteindre la dextérité attribuée à Mithridate, roi du Pont, dont on a dit qu'il appelait tous ses soldats, d'une armée de soixante mille hommes, par leurs noms et prénoms [...][381]

Or la comparaison est reprise par Wilkins, dans l'épître dédicatoire de son *Essay Towards a Real Character*, qui parait en 1668 :

> 'Tis said of Mithridates King of Pontus, that he was skilled in twenty and two several Tongues, which were spoken in the several Provinces under his Dominion [...][382]

---

[378] NT : « brevity, and perspicuicity […] that learners may be eased of all tediousmesse [sic] and prolixity. » Comenius, *A reformation of schooles* (trad. Anon.), 1642, p. 48-49. Cité dans Vivian Salmon, *op. cit.*, p. 74.

[379] NT : « a great deal of clearnesse to the acts of the understanding, in Grammatical, Logicall, and Metaphysicall Criticismes, and shall ripen the judgment to discover the superfluity of some languages […] and to compose and explaine his thoughts in a plaine and rationall method. » Dalgarno, *A new discovery of the universal character* (Alston, 1967, vol. 7, planche IX); *Tables of the universal character*, ibid., planche X. Cité dans *Ibid*.

[380] « Lodwick's manuscripts are characterised by eccentric capitalisation and punctuation and by the use of abbreviations […] – the usage of and educated but non-academic businessman of the seventeenth century. » *Ibid*., p. ix.

[381] NT. Voir Annexe 3, prop. 107.

[382] John Wilkins, *An Essay Towards a Real Character, and a Philosophical Language*, Gellibrand, 1668, f. b.

Bien que la légende du roi Mithridates constitue un lieu commun de la culture intellectuelle à l'époque de la révolution scientifique, il est possible que Wilkins ait été inspiré par l'ambition de cette figure de roi illustre, citée par Urquhart, qui aurait repoussé les limites de la communication au bénéfice de son peuple ou son armée.

Il est donc envisageable que le sérieux Wilkins ait lu le facétieux Urquhart, et en ait été inspiré. C'est d'autant plus vraisemblable que l'uglossie ne relève pas distinctement de la science ou de la fiction. Comme nous l'avons vu précédemment, de nombreux *language planners* et grammairiens ont également été auteurs de voyages imaginaires dans lesquels ils ont dépeint, avec plus ou moins d'humour, des alternatives aux langues naturelles. De manière quelque peu caricaturale, nous pourrions affirmer que Wilkins et son *Essay Towards a Real Character* symbolisent le pendant sérieux de l'utopie de la langue parfaite, dont l'autre pendant serait purement fictionnel, et souvent teinté d'ironie sceptique. En réalité, ces deux approches sont les faces d'une même pièce, et sont parfois difficiles à distinguer. C'est le cas du voyage imaginaire *La Terre Australe Connue* écrit par Gabriel de Foigny en 1676, qui met en avant une langue idéale déroutante, entre rationalisme philosophique et dérision.

2. *La Terre Australe Connue* : la linguistique fantastique du Français Gabriel de Foigny

Gabriel de Foigny serait né en 1630 à Foigny, où il entre dans l'ordre des Cordeliers de l'Observance avant de quitter la France pour se convertir à Genève en 1666.[383] C'est là que le réformé écrit un livre de grammaire, intitulé *La Facilité et l'élégance des langues latine et françoise*. Il parait en 1673, soit trois années avant *La Terre Australe Connue*[384], un roman utopique qui raconte l'arrivée de Jacques Sadeur en terre australe et sa découverte de ce pays peuplé d'hermaphrodites. L'ouvrage, jugé impie par la Vénérable Compagnie des pasteurs de Genève, un ordre censeur, vaut à Foigny de comparaitre en justice dès 1676 pour se justifier. Bien qu'on trouve chez Foigny des références bibliques, antiques et philosophiques qui laissent imaginer son érudition, il est difficile de rapporter le récit à des sources antérieures précises. L'utopie de *La terre australe connue* est composée de quatorze courts chapitres qui décrivent les coutumes du peuple australien, dont le neuvième est consacré à sa langue.

a. *De la langue Australienne* : uglossie ou dysglossie ?

Les habitants de la terre australe n'ont recours à leur langue vocale qu'en cas de forte nécessité, lui préférant la plupart de temps le silence des signes. Cette particularité étonnante situe déjà, à elle seule, cette langue et sa description dans « le pays des romans » de Descartes : c'est un système profondément ancré dans le genre utopique. Nous nous attacherons, lors de cette partie, à évaluer la part sérieuse de l'élaboration de cette langue, qui pourrait l'amener à être comprise au sein des essais des *language planners*, et la part purement fantastique, voire ironique, qui la compose. La langue australe de discours et d'écriture ressemble en effet en plusieurs points aux propositions de Dalgarno, Wilkins et Leibniz. Cornelius écrit que c'est « un genre de *Lingua Humana* »[385]. Car la langue des australiens est savante : le son et la graphie d'un mot forment une description scientifique de l'objet signifié par ce mot. Les mots sont composés de la même manière que les objets dont ils sont les signes, c'est à dire par l'association de divers éléments naturels, représentés dans la langue par des lettres fixes. Les australiens « expriment les choses qui n'ont aucune composition par une seule voyelle »[386].

[383] Ronzeaud Pierre (éd.), « Introduction », Gabriel de Foigny, *La Terre australe connue (1676)*, Société des textes français modernes, Paris, 1990, p. xii-xiii.
[384] Gabriel de Foigny, *Ibid.*
[385] NT : « a kind of Lingua Humana » Paul Cornelius, *op. cit.*, p. 112.
[386] Gabriel de Foigny, *op. cit.*, p. 162.

Comme « ils ne reconnaissent que cinq corps simples »[387], il existe cinq voyelles dans leur langue :

Ordre d'importance donné dans le texte[388]	Voyelle	Élément correspondant
1.	A	« le feu »
2.	E	« l'air »
3.	O	« le sel »
4.	I	« l'eau »
5.	U	« la terre »

Tels sont les éléments naturels à la base de toutes les choses. Les objets plus complexes sont composés de lettres additionnelles :

> Pour faire les distinctions individuelles, ils appliquent des consonnes, qu'ils ont en bien plus grand nombre que les Européens. Chaque consonne signifie une qualité qui convient aux choses signifiées par les voyelles.[389]

B	« clair »
C	« chaud »
D	« désagréable »
F	« sec »
L	« humide »
X	« froid »
S	« blanc »
N	« noir »
T	« vert »
P	« doux »
Q	« plaisant »
R	« amer »
M	« souhaitable »
G	« mauvais »

[387] *Ibid.*
[388] Le narrateur numérote en effet chaque élément et chaque voyelle, et commence par préciser que le premier élément est aussi le plus important. Voir *Ibid.*
[389] *Ibid.*

Z	« haut »
H	« bas »
I.	« rouge »
AI	« paisible »[390]

En entendant les noms formés sur ce principe, le narrateur avance que l'« on conçoit aussi tost l'explication & la definition de ce qu'ils nomment »[391]. Dès lors, l'apprentissage de la langue équivaut à un apprentissage de la science, et « l'avantage de cette façon de parler est qu'on devient philosophe, en apprenant les premiers éléments, & qu'on ne peut nommer aucune chose en ce pays, qu'on n'explique sa nature en méme tems »[392]. De plus, tous les mots de cette langue sont monosyllabes, comme il convenait au goût des *language planners* de l'époque, et la grammaire australe se caractérise par son dépouillement : les conjugaisons sont simples, peu nombreuses (3 temps) et systématiques, sans exception. Il n'y a ni déclinaisons, ni articles, et seulement un petit nombre de substantifs. Dans son ouvrage paru en 1965, Paul Cornelius a créé des tables[393] à partir du système verbal et temporel décrit par Foigny. Nous les reproduisons ici :

AF : « aimer »			
LA	« j'aime »	LLA	« nous aimons »
PA	« tu aimes »	PPA	« vous aimez »
MA	« il aime »	MMA	« ils aiment »
LGA	« j'ai aimé »	LLGA	« nous avons aimé »
PGA	« tu as aimé »	PPGA	« vous avez aimé »
MGA	« il a aimé »	MMGA	« ils ont aimé »
LDA	« j'aimerai »	LLDA	« nous aimerons »
PDA	« tu aimeras »	PPDA	« vous aimerez »
MDA	« il aimera »	MMDA	« ils aimeront »

[390] Nous faisons apparaitre dans ce tableau les correspondances données au fil du chapitre IX.
[391] *Ibid.*, p. 163.
[392] *Ibid.*
[393] Paul Cornelius, *op. cit.*, p. 113.

UF : « travailler »			
LU	« je travaille »	LLU	« nous travaillons »
PU	« tu travailles »	PPU	« vous travaillez »
MU	« il travaille »	MMU	« ils travaillent »
LGU	« j'ai travaillé »	LLGU	« nous avons travaillé »
PGU	« tu as travaillé »	PPGU	« vous avez travaillé »
MGU	« il a travaillé »	MMGU	« ils ont travaillé »
LDU	« je travaillerai »	LLDU	« nous travaillerons »
PDU	« tu travailleras »	PPDU	« vous travaillerez »
MDU	« il travaillera »	MMDU	« ils travailleront »

Si ce système semble effectivement simple et régulier, à l'exception de la prononciation de certaines formes qui s'annonce délicate (« PPGU » ?) et de leur différenciation entre elles (entre « LU » et « LLU », l'écart n'est-il pas inaudible ?), Foigny complique quelque peu sa méthode. En effet, en plus de leur valeur grammaticale, il accorde aussi une valeur sémantique aux lettres qui composent les différentes formes verbales. Par exemple, dans le verbe « aimer » en langue australe :

AF « aimer »	A	F	« *a* signifie le feu, & *f* signifie la secheresse que cause l'amour. »[394]
	« le feu »	« sec »	
LA « j'aime »	A	L	« ils disent « la » pour signifier « I'aime », marque de l'humidité actuelle qui se rencontre dans l'amour »[395]
	« le feu »	« humide »	

[394] Gabriel de Foigny, *op. cit.*, p. 165.
[395] *Ibid.*

PA « tu aimes »	A	P	« pa » tu aymes signe de la douceur de l'aymant. »[396]
	« le feu »	« doux »	
LLA « nous aimons »	A	LL	« Lla nous aimons, la multiplication de LL. signifiant le nombre des personnes. »[397]
	« le feu »	Nombre des personnes	

Les désinences qui différencient les formes verbales ne sont donc pas seulement grammaticales, elles ont un sens propre. Cependant, ces sens semblent contradictoires : Comment expliquer que pour un verbe de même sens, l'infinitif associe les sèmes « feu » et « sécheresse » tandis que la première personne associe « feu » et « humidité » ? Non seulement la sécheresse caractéristique du verbe « aimer » ne se retrouve dans aucune de ses formes conjuguées, mais elle y est en plus substituée à une qualité contraire, l'humidité. De même, comment expliquer que les sèmes changent selon le sujet exprimé ? Pourquoi la première personne aime-t-elle par un « feu humide » quand la deuxième personne aime par un « feu doux » ? Lors d'un dialogue, ces deux personnes ne désignent-elles pas le même sujet, la même action ? Par ailleurs, Foigny semble rapporter des mots au pluriel en leur appliquant un -s final, comme en français, bien que ces mots soient en langue australe. D'une part, si la morphologie doit avoir un sens, et qu'elle est bien notée par un S en langue australe, alors le S a deux significations, puisque dans le lexique donné au chapitre IX, il signifie « blanc ». D'autre part, dans la conjugaison résumée ci-avant, le nombre est signifié par un redoublement des lettres (LA : « j'aime », LLA : « nous aimons »). Il y aurait donc deux moyens d'exprimer le pluriel, selon qu'il modifie un substantif ou bien un verbe. Il s'agirait donc d'une faille dans un système censé ne comprendre aucune exception.

Sur le plan lexical, cette langue n'est pas non plus exempte de défauts. Bien qu'elles sont censées découler de raisons philosophiques naturelles, les qualités des objets, associées à certaines lettres de l'alphabet, et supposées permettre à qui entend un mot d'en saisir immédiatement la nature, sont tout à fait arbitraires. Par exemple, la pomme se dit « ims » :

I	M	S	« une pomme douce & desiderable »[398]
« l'eau »	« souhaitable »	« blanc »	

[396] *Ibid.*
[397] *Ibid.*
[398] *Ibid.*, p. 164.

Il semble que dans des éditions ultérieures, le mot ait été corrigé en « ipm » :

I	P	M	« une pomme douce & desiderable »
« l'eau »	« doux »	« souhaitable »	

Les qualités supposément essentielles de l'objet, qui doivent servir à identifier une pomme de manière systématique, se révèlent quelque peu arbitraires. De plus, on pourrait imaginer de nombreux objets qui répondraient à la même description, ou des traits permettant de décrire plus pertinemment une pomme (la forme, la couleur ?). Tout cela demeure très subjectif. Dès lors, le langage austral « misterieux »[399] et plein de secrets, en laissant pointer des non-sens et des absurdités au sein de son système, démontre finalement que si la perspective d'une langue qui établit un continuum entre grammaire et lexique, sémantique et morphologie, peut sembler séduisante, elle ne parvient pas, du moins chez Foigny, à aboutir à un système clair.

b. La caricature qui révèle les failles dans les entreprises des linguistes

Dans son ouvrage *Serendipities. Language & Lunacy* paru en 1998, Umberto Eco a consacré un chapitre aux langues de la Terre Australe. Il y développe une brillante analyse de *La terre australe connue*, arguant que si l'auteur ne consacre qu'un court chapitre à sa langue utopique, « Foigny vaut pourtant la peine d'être pris en considération car, bien que laconique, il illustre les avantages et les limites d'un langage philosophique. Il révèle et grossit – comme seule la parodie en est capable – les défauts de ses modèles, mais, plus ceux-ci sont grossis, le plus à même somme-nous de les distinguer. »[400] D'après U. Eco, « comme c'est souvent le cas avec les bonnes caricatures, la déformation parodique révèle certains des traits essentiels de l'objet caricaturé. »[401] En effet, l'auteur démontre son raisonnement en indiquant les caractéristiques de la langue de Foigny qui peuvent être lues comme des références parodiques ou satiriques à des efforts de *language planning* précédents. L'alphabet australien, avec son écriture en pattes de mouches, serait ainsi un instrument de moquerie envers « des systèmes similairement compliqués, comme celui, par exemple, du *pro notio linguarum universalis* de

[399] *Ibid.*, p. 165.
[400] NT : « Yet it is worth taking Foigny's into consideration because, for all its terseness, it illustrates the advantages and limitations of a philosophic language. It reveals and magnifies—as only a parody can—the flaws of its models, but, as they are magnified, the better we are able to distinguish them » Umberto Eco, *Serendipities: Language and Lunacy*, Columbia University Press, 1998, p. 80.
[401] NT : « as often happens with good caricatures, the parodistic deformation reveals some essential features of the caricatured object. » *Ibid.*

Joachim Becher, qui propose une forme de notation capable d'embrouiller intégralement les idées du lecteur. »[402] De même :

> Le problème qui s'élève, à l'analyse de cette caricature du langage, est un sérieux problème : si quelques primitifs doivent dénommer plusieurs choses, il est alors indispensable de recourir à la périphrase, et c'est précisément ce qui se passe avec les projets « sérieux » de Wilkins et Dalgarno. Et les limites entre la périphrase et l'expression métaphorique peuvent devenir très floues.[403]

Ainsi, le texte de Foigny s'inscrit tout à fait dans la veine sério-comique, maniant un ton pince-sans-rire, qui pointe les sommets absurdes et les contradictions de son propre discours pour implicitement faire la satire de ceux qu'il imite. Si sa mise en œuvre est subtile, le texte propose donc une véritable critique du rationalisme philosophique, de même qu'une profonde réflexion sur la tragique imperfection naturelle de la raison humaine. Foigny a parfois été lu comme un auteur pessimiste, parce qu'il montre, plutôt qu'il ne dit, que l'élévation de l'entendement humain au point de la compréhension universelle de l'ordre logique et philosophique de la nature est un idéal inaccessible. Chez Foigny,

> s'il est sûr qu'hermaphrodisme et linguistique utopique s'inscrivent dans le même paradigme, leur recoupement s'inscrit aussi ailleurs que dans notre ordre discursif, et autrement que sous les espèces d'une cohérence ; il est lié aux contradictions même d'une obscure parabole, qui nous ramène en fin de compte à un point aveugle, inéliminable, en opposition avec le pseudo-système inventé mais aussi révélé par lui.[404]

Dès lors, il s'agit de ne pas se laisser duper par le ton faussement sérieux du narrateur : du côté de la dystopie bien plus que de l'utopie, G. de Foigny n'entend pas apporter une révélation au monde. Nicolas Correard remarque cette mise en scène parodique, qui renverse la binarité de l'ordre établi entre projet sérieux et utopie :

> Comme dans la langue musicale si séduisante des *États et empires de la Lune*, ou dans l'étrange « joyau » d'Urquhart, [*La Terre australe connue*] ne déclare pas son intention, jouant le jeu du « comme si » dans une parfaite *mimèsis* du texte scientifique, tout en distribuant les signaux destinés à activer le sens critique du lecteur, suggérant la nécessité de lire les projets de langue philosophique *a priori* comme de pures fictions scientifiques.[405]

---

[402] NT : « Foigny mentions these graphic devices, obviously making fun of similarly complicated systems, such as, for example, Joachim Becher's Character pro notia linguarum universalis, which proposes a form of notation capable of completely muddling the reader's ideas. » *Ibid.*, p. 84.

[403] NT : « The problem that arises, analyzing this caricature of language, is a serious problem: if a few primitives must denominate many things, it is indispensable to recur to periphrasis, and this is precisely what happens with the "serious" projects of Wilkins and Dalgarno. And the confines between periphrasis and metaphorical expression can become very hazy. » *Ibid.*

[404] G. Benrekassa, « La matière du langage : la linguistique utopique de G. de Foigny » dans *La linguistique française*, dir. S. Auroux, P. Denoël, 1985, p. 151. Cité dans Ronzeaud Pierre (éd.), *op. cit.*, p. LXXV.

[405] Nicolas Correard, « L'utopie entre l'expérience de la polyglossie et les projets de langues philosophiques aux XVIIe et XVIIIe siècles : modèle scientifique et dérives fantastiques », communication dans la session « La

L'utopie linguistique foignienne serait donc « une parodie satirique des projets de langues universelles [...] ou du moins un essai ludique et ironique en la matière. »[406] À ce titre, il nous semble qu'elle peut être pertinemment rapprochée de l'œuvre d'Urquhart. Les deux auteurs écossais et français signent des uglossies à part entière, dont la capacité à rire des failles des entreprises de *language planning* sérieuses n'a d'égal que la jouissance puisée dans la création linguistique et imaginaire. Parce qu'elles furent toutes les deux lues comme des projets d'ambition scientifique innovante en termes de linguistique parfaite, les uglossies de Foigny et Urquhart rappellent avec force le lien qui unit projets de langues parfaites et utopie. Les deux œuvres, de natures tout à fait différentes à première vue, ont donc bien plus en commun qu'on pourrait le croire. Elles sont rassemblées dans l'élogieuse conclusion d'Umberto Eco :

> L'échec des utopies des langages philosophiques *a priori* a conséquemment produit quelques expériences intéressantes au Pays des Romans, qui, au lieu de construire des systèmes linguistiques parfaits, ont démontré comment nos langues imparfaites peuvent produire des textes dotés de vertu poétique ou de force visionnaire. Je ne considère pas cela comme un mince exploit.[407]

c. Humour et fantasmes de grandeur : la rêverie intellectuelle

Contrairement à des *language planners* tels que Wilkins ou Dalgarno, Foigny n'a pas pour but de composer une langue parfaite, mais de mettre en scène une langue adéquate à son récit utopique. C'est donc avec moins de contraintes logiques et scientifiques, et sans nécessité d'exhaustivité ou d'universalité que Foigny imagine cette langue, bien qu'il soit inspiré par les tentatives aux ambitions scientifiques précédemment publiées. Selon Pierre Ronzeaud, éditeur critique de *La Terre australe connue*, « la linguistique fantastique de Foigny tente en effet, malgré les prétentions logiques affichées, de renouer avec un langage anté-babélique introuvable bien plus que de bâtir un idiome totalement rationnel et adéquat à un substrat conceptuel, qui serait lui-même parfaitement adapté à l'intelligibilité du réel. »[408] L'ambition relève de la création littéraire plus que de la science, de la linguistique fantastique plutôt que du *language planning*.

---

littérature et les langages de la science » (org. A. Dahan et A.-G. Weber), « 21st World Congress of the International Comparative Literature Association », Vienne, 21-27 juillet 2016. A paraître dans TrOPICS, n° 6, en juin 2019.

[406] *Ibid.*

[407] NT : « The failure of the utopias of the a priori philosophical language has thus produced some interesting experiments in the Land of Novels that, instead of constructing perfect linguistic systems, have demonstrated how our imperfect languages can produce texts endowed with some poetic virtue or some visionary force. I consider this no small achievement. » Umberto Eco, *op. cit.*, p. 95.

[408] Ronzeaud Pierre (éd.), *« Introduction », Gabriel de Foigny, La Terre australe connue (1676), Société des textes français modernes, Paris, 1990*, p. LXXII.

À la fin du paragraphe qui s'attache à la « morphologie sémantique » de la langue Australe, Foigny nous donne une clé de lecture satirique. Il écrit : « Oz signifie parler : la lettre o marque le sel dont nos discours doivent être assaisonnez »[409]. Or les indices sur les pratiques discursives des Australiens donnés par Foigny nous suggèrent qu'on ne parle que pour philosopher, établir un discours rationnel et articulé, au moyen de termes au nombre très restreint. Il est peu probable que ce type de situation d'énonciation regorge de traits d'humour ou d'esprit ; le sel dont parle Foigny, c'est bel et bien celui qui accompagne son propre discours, qu'il ne s'agit donc pas de prendre entièrement au sérieux. Ce ton sério-comique ne doit pourtant pas nous pousser à lire l'œuvre comme une aporie. Gabriel de Foigny, en caricaturant les efforts rationalistes des *language planners* et en en démontrant les failles, suggère qu'une langue ne peut parvenir à rendre perméable l'ordre du monde. Pourtant, sa langue australienne constitue paradoxalement un outil pour comprendre le monde utopique qu'il décrit : le caractère aristotélicien de la langue a beau paraitre fou et concrètement irréalisable, il a le mérite de fonctionner *au sein du récit* comme une véritable clé de lecture du roman. Le lecteur appliqué peut se servir de la langue australienne comme trouver la signification composite de chaque mot de langue australienne qu'il trouve dans le livre, en se référant aux explications données au chapitre IX de l'ouvrage. Tout se passe comme si Foigny rejoignait la déclaration de Descartes à Mersenne, selon laquelle une langue parfaite « est possible » ... mais ne serait bonne à proposer « que dans le pays des romans »[410].

Si le court chapitre consacré à la langue des habitants de la Terre Australe est si important, c'est donc parce qu'il parvient à créer, dans l'espace de la fiction, ce que les savants du dix-septième siècle se sont efforcés de rendre accessible au monde réel, en vain. Et cette ambition, si elle est mise en perspective par l'exacerbation d'absurdités dans le système inventé, est réalisée sans diminuer le sens métaphysique de sa quête, dont l'ensemble des enjeux profonds nous apparait avec clarté. G. Benrekassa a dit à propos de *La Terre australe connue* :

> On ne saurait mieux dire que l'utopie est un acte de langage qu'en décrivant ce système où le monde s'engendre comme la parole. C'est peut-être là le plus parfait effort qu'on rencontre dans ce texte pour combler la faille inquiétante de notre situation anthropologique : ce divorce des mots et des choses qui subvertit tout effort pour penser l'ordre du monde, ou plutôt le monde comme un ordre.[411]

---

[409] Gabriel de Foigny, *op. cit.*, p. 165.
[410] René Descartes, Lettre à Mersenne du 20 novembre 1629, *op. cit.*, I, p. 76-82.
[411] G. Benrekassa, « Anthropologie, Histoire et Utopie : Le cas des avantures de J. Sadeur », dans *Actes du colloque de Lille. Modèles et Moyens de la réflexion politique au XVIII*e *siècle*, Université de Lille-III, 1974, t. II, p. 98. Cité dans Ronzeaud Pierre (éd.), *op. cit.*, p. LXXV.

En effet, quelle quête intellectuelle résume aussi bien, à elle seule, la destinée humaine et son imperfection inhérente ? La recherche de la langue parfaite, en tant que tentative de résoudre une fois pour toutes les questions de la communication entre les hommes, la nature et le divin, incarne une ambition civilisationnelle et intemporelle. Parce que l'idée de langue parfaite représente, dans l'imaginaire collectif, le commencement des civilisations humaines mais également son aboutissement dans l'avenir, elle s'élève comme un mythe à part entière. Il s'agit là d'appréhender les failles de la condition humaine dans son ensemble : sa nature intrinsèque, c'est la démesure. N'est-il pas inéluctable, dès lors, que l'utopie soit le lieu privilégié de sa réalisation ? Avec la graduelle mais fatale réalisation de l'impossibilité de composer une langue logique, exhaustive et universelle, n'est-il pas naturel que le développement des enjeux philosophiques et métaphysiques de cette quête ait lieu dans le cadre de la rêverie intellectuelle ? C'est en tout cas ce que conçoit Pierre Ronzeaud, qui applaudit l'effort poétique de Foigny dans l'accomplissement fictionnel de cette *hybris* :

> Pourtant, si l'on veut bien considérer l'irréductible écart entre l'intentionnalité utopique et la réalisation utopienne comme une circonstance atténuante, on peut sans doute continuer d'admirer la farouche détermination d'un auteur qui s'est passionnément attaché à construire une chimère à partir d'une utilisation forcenée des matériaux les plus banalement rationnels. [...] L'usage double d'un langage à la fois cratylien et crypto-biblique lui permettait de proposer des « correspondances » entre univers réel, univers culturel, univers utopique et univers édénique. Peut-on en effet mieux rendre à l'homme le sens de sa grandeur quasi-divine qu'en lui restituant, en plus de l'usage d'un langage sans ambiguïté, immédiatement et idéalement cognitif, l'usage d'une parole proprement créatrice ? S'il a échoué en tant que sage, que savant et même qu'utopiste, peut-être faut-il saluer en Foigny le poète, sinon accompli dans cette œuvre maîtrisée, du moins élevé à hauteur de rêve par une folie démiurgique.[412]

Cette citation distingue deux facettes dans le travail uglossique de Foigny, dont l'une serait savante et l'autre poétique. La question est posée : qui, du scientifique ou du poète, est le plus à même de « construire une chimère » ? De l'auteur d'un long et sérieux traité de planification linguistique et d'un écrivain de voyage imaginaire, le plus utopiste n'est peut-être pas celui qu'on croit.

[412] *Ibid.*, p. LXXV-LXXVI.

Conclusion

Au cours de notre étude, nous nous sommes attachée à interroger la nature de l'œuvre linguistique de Sir Thomas Urquhart et à en évaluer les sources et les intentions sous-jacentes. Ce travail a été conçu comme une réflexion sur l'œuvre, centrale, d'Urquhart, et sur des textes de diverses natures gravitant autour de ce texte principal. Au début de notre étude, l'œuvre linguistique – ou à prétexte linguistique – d'Urquhart s'imposait à nous comme un objet non identifié du *language planning*, un cas particulier dont les objectifs semblaient paradoxaux. Nous espérons avoir su éclairer à quel point cette œuvre relève de la littérature plus que du traité scientifique ; car si sa forme et son apparence peuvent tromper sur sa nature, le lecteur qui s'y frotte en sentira la texture et les aspérités. Ces saillies sont reconnaissables comme celles de l'utopie et du voyage imaginaire, appliquées à la recherche de la langue parfaite. Il est juste de désigner l'œuvre d'Urquhart comme une uglossie : son modèle consiste à tisser un système apparemment parfait tout en suggérant sa flagrante imperfection, à la manière d'un vêtement qu'on retournerait sur lui-même pour en montrer les coutures grossières. Ce geste de l'utopie, qui consiste à faire ressentir une distance inéluctable entre l'objet idéal que l'on dépeint et sa faisabilité concrète, s'accompagne d'un esprit satirique qui met en échec les efforts de planification linguistique à l'époque de la révolution scientifique. Mais la satire s'accompagne-t-elle aussi sans doute d'un rire médecin. Médecin, parce que, comme chez Rabelais, le rire se fait à la fois diagnostic et remède : c'est le procédé qui, d'une part, pointe du doigt les failles d'un fantasme utopique qu'est celui de la langue parfaite, et, d'autre part, permet d'en accepter la fatalité.

La confrontation de l'œuvre d'Urquhart à ses modèles français, Rabelais et Marin Mersenne, mais aussi à une uglossie ultérieure qu'est celle de Gabriel de Foigny, a révélé des enjeux plus larges et nous a permis d'envisager, au sein de ce corpus, une véritable filiation littéraire dans le genre sério-comique, ou plutôt dans le genre de la rêverie scientifique. Parce que la possibilité d'une langue parfaite, rationnelle, philosophique, exhaustive et universelle relève d'un véritable mythe civilisationnel, il est naturel que le genre utopique s'en empare. D'ailleurs, la présence d'un langage idéal est un critère infirmant ou confirmant l'appartenance d'un texte à l'étroite catégorie littéraire de l'utopie. Comme le remarque André Robinet, « [...] une utopie qui ne règle pas la question du langage de la société qu'elle organise reste un roman. »[413] L'étude stylistique de l'*Εκσκυβαλαυρον* et du *Logopandecteision*, et leur

[413] André Robinet, *op. cit.*, p. 127.

comparaison avec plusieurs ouvrages français, nous ont permis de mieux cerner les tenants et les aboutissants de l'idée de langue parfaite au XVIIe siècle. La double présence de cet idéal dans les traités scientifiques et dans des voyages imaginaires utopiques, parfois sous la plume des mêmes savants, ne doit pas nécessairement être interprétée comme un paradoxe. La portée métaphysique de l'uglossie est incontestable. Il ne s'agit pas moins que de délivrer l'Homme de sa condition en repoussant les frontières de son entendement et de son raisonnement, avec, en perspective, l'idéal d'une humanité universellement philosophe. Pour Jean Servier,

> l'utopie est avant tout une volonté de retour aux structures immuables d'une cité traditionnelle dont [les hommes] se veulent les maîtres éclairés, une cité se dressant par-delà les eaux troubles du rêve comme une île au bout de l'océan, comme la Cité de l'Homme délivré de ses angoisses, au bout de la nuit.[414]

Il semble inutile de plus insister sur l'ambition prométhéenne portée par les efforts uglossiques. Cependant, toute révolution a une dimension inquiétante ; et il apparaît que la réalité d'une langue parfaite, s'il faut l'envisager, engendrerait nécessairement des mutations presque inconcevables. La possibilité de la langue parfaite, en dehors du « pays des romans » de Descartes, ne s'envisage pas sans la perspective de la substitution d'une culture par une autre, certes plus élevée et conçue comme plus proche de Dieu et de la nature, mais qui se substituerait définitivement à tout ce que l'on connaît. Le texte de Foigny, avec tout ce qu'il comporte de noirceur pessimiste, envisage ces enjeux avec pertinence en dépeignant un peuple qui, ayant accès à une langue philosophique et parfaite, ne parle pas. Peut-on seulement envisager une culture et une littérature dans une société disposant d'une langue universelle ? Probablement pas, et nous pensons que des auteurs comme Urquhart ou Foigny, en même temps qu'ils se laissaient fantasmer à la possibilité d'une langue parfaite, ressentaient avec une relative clarté l'angoisse de déshumanisation que charrie tout système universel.

Dans notre corpus, la fascination pour une éventuelle langue parfaite est donc toujours alliée à une certaine lucidité quant à sa dimension purement chimérique. Cette dualité crée une tension entre un fantasme qui subsiste et son expression dans la satire, la dérision, l'amplification absurde. Comme l'écrit Anne Lake Prescott à propos de l'œuvre urquhartienne, mais avec une pertinence applicable à notre corpus entier :

> La parodie elle-même peut indiquer la fascination : s'il est vrai que le souhait peut engendrer la pensée, il est également vrai que le désir peut engendrer la plaisanterie. [...] Ces écrits de

[414] Jean Servier, *op. cit.*, p. 29. Cité dans Sandrine Sorlin, *op. cit.*

> prison sont peut-être des plaisanteries, mais les plaisanteries, comme les rêves, peuvent indiquer l'espoir ou l'envie aussi bien que la peur ou l'aversion.[415]

Voilà tout le propre d'une littérature sério-comique, qui parvient à rire d'un sujet sans diminuer ni le sérieux de sa nature ni sa désirabilité. Les différentes formes de la rêverie intellectuelle et scientifique que revêtent les œuvres de Rabelais, Mersenne, Urquhart et Foigny, à mi-chemin entre le texte savant et la fiction, révèlent ainsi la capacité des auteurs à invoquer la langue pour inventer le monde, ou une autre version du monde, plus tolérante à la dualité et au paradoxe qui caractérisent l'uglossie.

En ce qui concerne la postérité de notre corpus uglossique, il serait naturel d'évoquer l'anglais Swift et ses *Voyages de Gulliver* (1727), œuvre qui propose de multiples ailleurs linguistiques tout en maniant un esprit satirique très aiguisé envers les trop vains efforts du *language planning*[416]. Mais par ailleurs, en France, la nature mixte et singulière des œuvres de Rabelais et Urquhart, et les enjeux qu'elles dégagent, ne sont pas sans rappeler une autre figure phare de la rêverie scientifique et intellectuelle qu'incarne Alfred Jarry. Dans la littérature moderne, cet écrivain suprêmement néologiste, contempteur d'huissiers et d'avocats, et créateur d'alter ego littéraires aussi absurdes que mythiques a su allier sciences, langage et une imagination débordante pour questionner tout le rapport des humains au monde qui les entoure. Nous pensons que l'inventeur de la « science des solutions imaginaires »[417] nommée 'Pataphysique[418], avide lecteur de Rabelais, s'impose comme le légataire de la pensée et de la création sério-comique. Dans un ouvrage tel que *Gestes et opinions du Docteur Faustroll, pataphysicien* (1911), Jarry multiplie les langages savants, philosophiques, satiriques, macaroniques ou rudimentaires dans une navigation romanesque d'îles en îles qui rappelle celle de Pantagruel. L'aventure est utopique, et elle est aussi essentiellement linguistique. Comme pour Urquhart, Foigny, et Rabelais dans une certaine mesure, sa réception est parfois confuse. L'affection de Jarry pour les néologismes, sa langue pseudo-savante et formidablement périphrastique, sa *copia* verbale et le non-sens qui foisonne dans son œuvre ne sont pas sans déstabiliser le lecteur qui, aléatoirement, criera au génie ou déclarera n'y rien comprendre. Surtout, c'est la question des intentions et de leur nature – sérieuse ou non – qui déroute encore.

---

[415] NT : « Parody itself can indicate fascination: if it is true that he wish can be father to the thought, it is also true that the desire can be father to the joke. […] These prison writings may be jokes, but jokes, like dreams, can bespeak hope or longing as well as fear or dislike. »Anne Lake Prescott, *op. cit.*, p. 183.
[416] Nicolas Correard, *op. cit.*
[417] Alfred Jarry, *Œuvres*, éd. Michel Décaudin, Paris, Laffont, 2004, p. 492.
[418] Le terme de 'Pataphysique [sic] est toujours précédé d'une apostrophe « afin d'éviter un facile calembour ». Voir *Ibid.*

Au fil de notre étude, nous avons parfois vu que le principal problème posé par les œuvres de notre corpus pouvait être résumé dans la trivialité suivante : Faut-il rire ? Tout semble se passer comme si les ouvrages de Jarry, comme ceux d'Urquhart, relevaient tant de la plaisanterie qu'aucune lecture ne pouvait échapper au piège de leur interprétation. Julien Torma écrivit ainsi, à propos de ceux qui rient, ou non, des textes de Jarry :

> [...] ceux qui ne le trouvent pas drôle ont raison. Ses traits d'esprit sont faibles, son humour forcé, et même, au second degré, quand il se fout visiblement du public, son prétendu comique est lugubre. D'où son relatif insuccès, qui est d'ailleurs pour lui une victoire, la seule. Insuccès qui se mue en échec (ou victoire qui devient triomphale) si l'on considère ses supporters eux-mêmes et leurs contre-sens savoureux quand ils se croient obligés de rire, – ou, contre-sens encore plus délectable, quand ils rient spontanément. Ah ! Il les a eus, tous.[419]

Face à cette aporie, J.-P. Aminot conclut : « L'humour de Jarry, quand il existe, se fait subtil et laisse subsister un doute sur son existence. »[420] Ces considérations ne peuvent manquer de nous rappeler l'humour confidentiel et pince-sans-rire qui caractérise l'œuvre pseudo-linguistique d'Urquhart. Au cours de notre étude, nous avons souhaité éclaircir à quel point *The Jewel* et le *Logopandecteision* étaient des cas particuliers de la frénésie de la langue parfaite au XVIIe, tenant plus, malgré leur forme apparente, de la fiction utopique rabelaisienne que du traité savant et suggérant, derrière les fanfaronnades, leur propre impossibilité. De la même manière, J.-P. Aminot éclaire ainsi la nature des *Gestes et opinions du docteur Faustroll* :

> Les *Gestes et opinions* ne sont ni un manuel de philosophie ni un traité scientifique : rien n'y a donc été dit clairement ; par contre tout est suggéré, tout est à découvrir car l'œuvre est purement littéraire.[421]

La volonté de replacer des œuvres, considérées comme incorrectement répertoriées, dans les catégories littéraires – toujours trop hermétiques – dont elles semblent véritablement relever, est, il est vrai, un lieu commun de la recherche en littérature. Cependant, elle nous semble particulièrement pertinente dans le contexte de notre étude, car il est nécessaire de souligner la littérarité de l'œuvre pseudo-linguistique de Sir Thomas Urquhart. Dans sa préface aux *Gestes et opinions du docteur Faustroll* de Jarry, Patrick Besnier décrit le texte comme « un livre de savoir et d'écriture, à la fois système parfait et dérision de tout système »[422]. La formule ne manque pas de s'appliquer aux langues parfaites d'Urquhart et Foigny, nous suggérant que, plusieurs siècles après l'essor de la littérature uglossique, la 'Pataphysique ou « science des

[419] Citation attribuée à Julien Torma dans Collège de 'pataphysique, *Les 101 mots de la pataphysique*, 2016, p. 49.
[420] Jean-Pierre Aminot, *Recherches sur Gestes et opinions du docteur Faustroll, pataphysicien d'Alfred Jarry*, mémoire de maîtrise de lettres modernes, dir. J. Y. Le Flao, Université de Nantes, 1975, p. 21.
[421] *Ibid*., p. 116.
[422] Patrick Besnier, « Introduction », dans Alfred Jarry, *op. cit.*, p. 479.

exceptions » a pu agir comme un catalyseur des littératures qui s'attachent à imaginer et mettre en scène la faille dans le système, ce grain de sable ou de sel qui fait exception. Chez Rabelais, Mersenne, Urquhart et Foigny, tout comme Patrick Besnier l'affirme à propos de l'œuvre de Jarry, « l'imaginaire est la condition de la liberté de réfléchir sur la science. »[423]

Cette notion de libération est également invoquée par R. Stillman, qui, dans son étude transversale sur les langues universelles au dix-septième siècle, s'arrête longuement sur le cas particulier de l'œuvre d'Urquhart, qu'il considère comme un affranchissement verbal envers un système linguistique trop pauvre :

> C'est une fable, pertinente, sur le langage et son potentiel salutaire, et une fable qui découvre un potentiel de libération, non dans le système du *logos* universellement appliqué, mais dans les mots carnavalesques, dont la pure exubérance défie la tendance toujours répressive du langage à structurer des univers limités, dans lesquels nous jouons des rôles limités. Comme nous le rappelle si bien Urquhart, le potentiel du langage est toujours une mine riche de paradoxes, de jeu et de contradictions prêts à être exploités. Explorer les chemins rendus accessibles par le langage et pourtant jamais exploités ; renverser les rôles et les attentes ; exprimer par de pleines, d'irrépressibles et d'éloquentes ressources les réverbérations dont les échos subversifs se ressentent au cœur du système, linguistique et politique – c'est parvenir, dans une certaine mesure à se libérer de la répression, à trouver le joyau parmi le tas d'ordures de l'Histoire.[424]

Finalement, les littératures de l'uglossie effectuent un déplacement : à la libération, fantasmée par les *language planners*, que l'on attend de la langue parfaite, les auteurs d'uglossies substituent une autre libération. Parce que la littérature, la poésie et tout ce qui fait le plaisir des hommes et des femmes qui écrivent sont des arts de l'exception, de l'écart à la règle, de la fêlure créée par l'imaginaire dans les systèmes normatifs, qu'ils soient mathématiques ou linguistiques ; cette libération s'effectue vers et à travers une langue imparfaite, dont les aspérités, l'exubérance, les paradoxes et toute la dimension ludique font *in fine* l'humanité.

---

[423] *Ibid.*, p. 480.

[424] NT: « It is a fable, appropriately, about language and its potential for salvation, and a fable that discovers a potential for liberation not in the agency of logos universally applied but in carnivalesque words whose sheer exuberance defies the always repressive tendency of language to structure limited universes in which we play limited roles. As Urquhart reminds us so well, always potential in language is a rich mine of paradox, play, and contradiction ready for exploitation. To navigate pathways made available by language and yet never exploited; to reverse roles and expectations; to voice with full, irrepressible, articulate resources reverberations whose subversive echoes can be felt at the heart of the system, linguistic and political – this is to achieve some measure of liberation from repression, to find the jewel amidst the dung heap of history. » Robert E. Stillman, *The new philosophy and universal languages in seventeenth-century England: Bacon, Hobbes, and Wilkins*, Lewisburg, Bucknell Univ. Press [u.a.], 1995, p. 268.

Bibliographie

BIBLIOGRAPHIE PRIMAIRE

1. Corpus d'étude

1.1. SIR THOMAS URQUHART

Éditions de référence :

URQUHART, Thomas, *The Works of Sir Thomas Urquhart ... Reprinted from the original editions*, éd. Thomas Maitland, Édimbourg, Maitland Club, 1834, 474 p., [En ligne]. http://archive.org/details/worksofsirthomas00mait.

URQUHART, Thomas, *The Jewel*, éd. Ronald D. S. Jack et R. J. Lyall, Édimbourg, Scottish Academic Press, 1983, 252 p.

Éditions consultées :

URQUHART, Thomas, *Ekskubalauron: or, The discovery of a most exquisite jewel [...]*, London, Cottrel, impr. Rich. Baddely, 1652.

URQUHART, Thomas, *Logopandecteision*, 1653., Menston, England, Scolar Press, 1970.

URQUHART, Thomas, *Logopandecteision, or, An introdvction to the vniversal langvage [...]*, Londres, impr. Giles Calvert, Richard Tomlins, 1653, 16 p.
[En ligne]. shorturl.at/abglZ.

1.2. FRANÇOIS RABELAIS

Éditions de référence :

RABELAIS, François, *Œuvres complètes Tome I*, Classiques Garnier, éd. P. Jourda, Paris, Bordas, 1991, 1 vol, 634 p.

RABELAIS, François, *Œuvres complètes Tome II*, Classiques Garnier, éd. P. Jourda, Paris, Bordas, 1962, 611 p.

Éditions consultées :

RABELAIS, François, *Gargantua*, Librairie Droz, Genève, 1970, 457 p.

RABELAIS, François, *Gargantua*, Paris, Gallimard, 2009.

RABELAIS, François, *Le Tiers Livre*, Librairie Droz, éd. Michael Screech, Genève, 1964, 467 p.

RABELAIS, François, *Pantagruel*, Librairie Droz, éd. V. L. Saulnier, Genève, 1965, 265 p.

RABELAIS, François, *Pantagruel. Les Horribles et espoventables faictz et prouesses du très renommé Pantagruel [...]*, 1533, [En ligne]. https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1040324q.

RABELAIS, François, *Pantagruel: texte original et translation en français moderne*, Paris, Éditions du Seuil, éd. Guy Demerson, 1996, 347 p.

1.3. MARIN MERSENNE

Édition de référence :

MERSENNE, Marin, *Harmonie Universelle*, vol. 2, Paris, Éditions du CNRS, 1965, 3 vol.

Édition consultée :

MERSENNE, Marin, *Harmonie universelle, contenant la théorie et la pratique de la musique.* Paris, S. Cramoisy, 1636, [En ligne]. http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5471093v.

1.4. GABRIEL DE FOIGNY

GABRIEL DE FOIGNY, *La Terre australe connue* (1676), Société des textes français modernes, éd. Ronzeaud Pierre, Paris, 1990, 242 p.

2. Corpus secondaire

BACON, Francis, *Du Progrès et de la promotion des savoirs*, trad. Michèle Le Dœuff, Gallimard, Paris, 1991.

BACON, Francis, *La Nouvelle Atlantide*, éd. Michèle Le Doeuff, Paris, Flammarion, 2010.

BACON, Francis, *Sylva Sylvarum*, éd. William Rawley, J.R., 1670, 396 p.

BACON, Francis, *The Advancement of Learning*, J. M. Dent, Londres, G. W. Kitchin, 1915.

COLVIL, Samuel, *The Whigs Supplication: Or, The Scots Hudibras*. A Mock Poem. In Two Parts, J. Morison, printer to the University, 1796, 172 p.

COMENIUS, Jan Amos, *Jana Amosa Komenského korrespondence*, éd. Adolf Patera, Praha, République Tchèque, Česká akademie císaře Františka Josefa pro vědy, slovesnost a umění (Académie tchèque de l'empereur Franz Joseph pour la science, l'alphabétisation et l'art), 1892, xv+300 p.

DESCARTES, René, *Œuvres de Descartes*, éd. Charles Adam et Paul Tannery, Paris, Vrin, 1996.

ELIOT, John, *Ortho-Epia Gallica. Eliots fruits for the French*., UMI, Ann Arbor, Mich., 1999.

GODWIN, Francis, *The Strange Voyage and Adventures of Domingo Gonsales, to the World in the Moon*, impr. John Lever, 1768.

HARINGTON, John, *Sir John Harington's A new discourse of a stale subiect, called the metamorphosis of Aiax. [...]*, Routledge and Kegan Paul, éd. Elizabeth Story Donno, Londres, 1962.

JARRY, Alfred, *Œuvres*, éd. Michel Décaudin, Paris, Laffont, 2004, 1367 p.

LYLY, John, *The Complete Works of John Lyly, I*, éd. R. Warwick Bond, Oxford, Clarendon, 1967, 543 p.

MORE, Thomas, *L'utopie ou le traité de la meilleure forme de gouvernement*, éd. Simone Goyard-Fabre, trad. Marie Delcourt, Paris, Flammarion, 1994.

PETTY, William, *The Advice of W.P. to Mr. Samuel Hartlib for the advancement of some particular parts of learning*, 1648, [En ligne]. http://archive.org/details/Petty1948Hartlib.

PLATON, *Cratyle*, éd et trad. Catherine Dalimier, Paris, Flammarion, 1998, 317 p.

RABELAIS, François, *The First Book of the Works of Mr. Francis Rabelais*, trad. Thomas Urquhart, Londres, Richard Baddeley, 1653.

RABELAIS, François, *The Second Book of The Works of Mr. Francis Rabelais, Doctor in Physick: treating of the heroick deeds and sayings of the good Pantagruel. Written originally in the French tongue, and now faithfully translated into English. By S.T.U.C*, trad. Thomas Urquhart, Londres, Richard Baddeley, 1653.

URQUHART, Thomas, *Epigrams, Divine and Moral*, Ann Arbor, Mich., UMI, 1999.

WILKINS, John, *Ecclesiastes: or, A discourse concerning the gift of preaching*., A. Maxwell, 1675, 240 p.

WILKINS, John, *An Essay Towards a Real Character, and a philosophical language*, Ann Arbor, Mich., Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, UMI, d1999-.

Sainte Bible expliquée et commentée, contenant le texte de la Vulgate, Bibl. Ecclésiastique, 1837, 584 p.

En ligne :

University of Sheffield, « The Hartlib Papers », [En ligne]. https://www.dhi.ac.uk/hartlib/view?docset=pamphlets&docname=pam_24&term0=transtext_rhetorical#highlight.

BIBLIOGRAPHIE SECONDAIRE

1. Textes critiques consultés

1.1. SUR SIR THOMAS URQUHART

BOSTON, Richard, *The Admirable Urquhart: Selected Writings.*, London, Gordon Fraser Gallery, 1975, 205 p.

CORBETT, John, « “Verbs, Mongrels, Participles and Hybrids”: Sir Thomas Urquhart of Cromarty’s Universal Language », dans Sarah Carpenter, Sarah M. Dunnigan, (éds.), *« Joyous Sweit Imagination »: Essays on Scottish Literature in Honour of R. D. S. Jack*, éds. Sarah Carpenter et Sarah M. Dunnigan, Amsterdam, Netherlands, Rodopi, 2007, p. 97-109.

CRAIK, Roger, « Sir Thomas Urquhart’s “Apollo and the Muses” », *Yale University Library Gazette*, vol. 70 / 3-4, avril 1996, p. 135-142.

CRAIK, Roger, « Sir Thomas Urquhart’s Translation of Rabelais », *Studies in Scottish Literature*, vol. 31, 1999, p. 151-168.

CRAIK, Roger, « The Triumph of Exuberance over Inhibition: Sir Thomas Urquhart’s Translation of Rabelais », *Lamar Journal of the Humanities*, vol. 22 / 1, Spring 1996, p. 41-64.

CRAIK, Roger J., *Sir Thomas Urquhart of Cromarthy (1611-1660): adventurer, polymath, and translator of Rabelais*, Lewiston, Mellen Research University Press, 1993, 229 p.

KELLY, Stuart, *The Book of Lost Books: An Incomplete History of All the Great Books You’ll Never Read*, New York, NY, Random House, 2005, xx, 344 p.

MACKENZIE, W. Mackay, « The Urquharts », *The Scottish Historical Review*, vol. 26 / 102, éd. Henrietta Tayler, 1947, p. 168-178.

MAGAN, James H., « Verbal Excess and Sexual Abstinence », *Logophile: The Cambridge Journal of Words and Language*, vol. 3 / 2, 1979, p. 1-7.

MCCLURE, J. Derrick, « The “Universal Languages” of Thomas Urquhart and George Dalgarno », dans Jean-Jacques Graf, Blanchot Claude, (éd.), *Actes du 2e Colloque de langue et de littérature écossaises (Moyen Âge et Renaissance)*, Strasbourg, Université de Strasbourg, 1979, p. 133-147.

MCDOWELL, Nicholas, « A Rabelaisian Scotsman in King Cromwell’s Court: Sir Thomas Urquhart, the Hartlib circle and the nonsense of a rational language », *Renaissance Studies*, vol. 30 / 1, février 2016, p. 152-168.

MUSGRAVE, David, *Grotesque Anatomies: Menippean Satire since the Renaissance*, Newcastle upon Tyne, England, Cambridge Scholars, 2014, x, 234 p.

PRESCOTT, Anne Lake, « Urquhart’s Inflationary Universe », dans *The Culture of Translation in Early Modern England and France, 1500–1660*, Demetriou, Tania et Tomlinson,

Rowan Cerys, Palgrave Macmillan, London, 2015, p. 175-190, [En ligne]. https://link.springer.com/chapter/10.1057/9781137401496_11.

ROE, Frederick C., « An Unknown Source of Urquhart's Epigrams », *Aberdeen University Review*, vol. 37, 1958, p. 240-242.

SCHMIDT, Michael, « Proportion. François Rabelais, Sir Thomas Urquhart, Jonathan Swift, Samuel Johnson, Voltaire, Oliver Goldsmith, Alasdair Gray. », dans *The Novel: A Biography*, Cambridge, MA, Belknap, Harvard UP, 2014, p. 93-111.

SMITH, Jeremy J., « The Inventions of Sir Thomas Urquhart », dans Ian Johnson, Alessandra Petrina, (éds.). *The Impact of Latin Culture on Medieval and Early Modern Scottish Writing*, Western Michigan University Medieval Institute Publications, ISD LLC, 2018, p. 223-248.

WILLCOCK, John, *Sir Thomas Urquhart of Cromartie, Knight*, BoD – Books on Demand, 2018, 158 p.

En ligne :

« §14. Sir Thomas Urquhart. X. Antiquaries. Vol. 7. Cavalier and Puritan. The Cambridge History of English and American Literature: An Encyclopedia in Eighteen Volumes. 1907–21 » [En ligne]. http://www.bartleby.com/217/1014.html.

« Denton Fox reviews 'Sir Thomas Urquhart' edited by R.D.S. Jack and R.J. Lyall · LRB 20 September 1984 » [En ligne]. http://www.lrb.co.uk/v06/n17/denton-fox/admirable-urquhart.

« The Project Gutenberg eBook of Sir Thomas Urquhart, by John Willcock. » [En ligne]. https://www.gutenberg.org/files/38604/38604-h/38604-h.htm.

« Thomas Urquhart : Oxford English Dictionary » [En ligne]. shorturl.at/hALP8.

1.2. SUR SIR THOMAS URQUHART TRADUCTEUR DE RABELAIS

BEARD, Brian, « Another Perspective on Translating Rabelais' Gargantua », *Translation Review*, vol. 57, 1999, p. 3-14.

COLEMAN, Paul, « "The Taylor's Stitch": Sir Thomas Urquhart's Translation of Rabelais », *Cambridge Quarterly*, vol. 32 / 4, 2003, p. 299-309.

CRAIK, Roger, « Sir Thomas Urquhart's Translation of Rabelais », *Studies in Scottish Literature*, vol. 31, 1999, p. 151-168.

CRAIK, Roger, « The Triumph of Exuberance over Inhibition: Sir Thomas Urquhart's Translation of Rabelais », *Lamar Journal of the Humanities*, vol. 22 / 1, Spring 1996, p. 41-64.

GORDON, Alex L., « Rabelais en anglais : bonheurs et malheurs de la traduction », in Marie-Thérèse Jones-Davies, (éd.). *L'Europe de la Renaissance: cultures et civilisations ; mélanges offerts à Marie-Thérèse Jones-Davies*, éd. Marie-Thérèse Jones-Davies, Paris, Touzot, 1989, p. 463-476.

KRAAIJVELD, Enny E., « Les Premiers Traducteurs de Gargantua: Urquhart lecteur de Fischart », *Etudes Rabelaisiennes*, vol. 25, 1991, p. 125-130.

MCDOWELL, Nicholas, « Urquhart's Rabelais: Translation, Patronage, and Cultural Politics », *English Literary Renaissance*, vol. 35 / 2, 2005, p. 273-303.

OLIVER, Raymond, « Urquhart's Rabelais. », *Southern Humanities Review*, vol. 8, 1974, p. 317-328.

ROE, Frederick C., « Urquhart, traducteur de Rabelais », dans *Études rabelaisiennes Tome I. Avantpropos de Robert Marichal*, vol. 24, 1957.

ROE, Frederick C., *Sir Thomas Urquhart and Rabelais*, Oxford, England, Clarendon, 1957.

SAINÉAN, Lazare, « Les Interprètes de Rabelais en Angleterre et en Allemagne », *Revue des études rabelaisiennes*, VII, 1909, p. 137-258.

1.3. SUR FRANÇOIS RABELAIS

BAKHTINE, Mikhaïl Mikhaïlovitch, *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen âge et sous la Renaissance*, trad. Robel Andrée, Paris, Gallimard, 1970, 1 vol., 471 p.

BON, François, *La Folie Rabelais: l'invention du Pantagruel*, Paris, Éd. de Minuit, 1990, 255 p.

BROWN, Huntington, Rabelais in English literature, London, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Cass, 1967, xvi+254 p.

BUTOR, Michel, « 6/7 ou les dés de Rabelais », *Littérature*, vol. 2 / 2, 1971, p. 3-18, [En ligne]. https://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1971_num_2_2_2508.

HO-YOUH, Seuk, « Les Métamorphoses d'Alcofribas dans l'œuvre de Rabelais : l'image du conteur et son rapport avec le texte », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, vol. 17 / 1, 1983, p. 55-59, [En ligne]. https://www.persee.fr/doc/rhren_0181-6799_1983_num_17_1_1374.

LESTRINGANT, Frank, « Rabelais et le récit toponymique », *Poétique*, avril 1982, p. 207-225.

MOTTE, Warren F., « Procédés anthroponymiques chez Rabelais », *Neophilologus*, vol. 64 / 4, 1980, p. 503–513.

OGINO, Anna, *Les éloges paradoxaux dans le Tiers Livre et le Quart Livre : enquête sur le comique et le cosmique à la Renaissance*, Tokyo, France-Tosho, 1989.

PONS, ÉMILE, « Rabelais et Swift, à propos du Lilliputien », dans *Mélanges offerts à Abel Lefranc, Professeur au Collège de France* […] *par ses élèves et amis*, Genève, Slatkine reprints, dir. Jacques Lavaud, 1972, p. 219-228.

QUESNEL, Colette, *Mourir de rire d'après et avec Rabelais*, Les Éditions Fides, 1991, 140 p.

RIGOLOT, François, « Cratylisme et Pantagruélisme : Rabelais et le statut du signe », dans *Études Rabelaisiennes*, tome XIII, Genève, Librairie Droz, 1976, p. 115-132.

RIGOLOT, François, « D'Isidore à Platon: Rabelais et la figura etymologica », *L'étymologie de l'Antiquité à la Renaissance*, vol. 14, éd. Claude Buridant, 1998, p. 187–199.

RIGOLOT, François, *Les langages de Rabelais*, Genève, Droz, 1996, 1 vol. (195 p.)

RIGOLOT, François, *Poétique et onomastique: l'exemple de la Renaissance*, vol. 160, Librairie Droz, 1977.

RUSSELL, Daniel, « Some observations on Rabelais's choice of names : Nazdecabre », *Romance Notes*, vol. 12 / 1, 1970, p. 186-188, [En ligne]. http://www.jstor.org/stable/43800657.

En ligne :
« Index des personnes et des lieux dans l'œuvre de Rabelais | Renom » [En ligne]. https://renom.univ-tours.fr/fr/index-des-lieux-personnes/index-des-personnes.

1.4. SUR GABRIEL DE FOIGNY

KNOWLSON, J. R., « The Ideal Languages of Veiras, Foigny, and Tyssot De Patot », *Journal of the History of Ideas*, vol. 24 / 2, 1963, p. 269-278, [En ligne]. http://www.jstor.org/stable/2707849.

PONS, Émile, « Les Langues imaginaires dans le voyage utopique. Les grammairiens : Vairasse et Foigny », *Revue de Littérature comparée*, vol. 3 / XII, septembre 1932, p. 499-532.

PONS, Émile, « Rabelais et Swift, à propos du lilliputien », dans *Mélanges offerts à Abel Lefranc par ses élèves et ses amis*, Genève, Slatkine, 1972.

RONZEAUD, Pierre (éd.), « Introduction », Gabriel de Foigny, *La Terre australe connue (1676)*, Société des textes français modernes, Paris, 1990, 1 vol., 242 p.

1.5. SUR D'AUTRES TEXTES

AMINOT, Jean-Pierre, *Recherches sur* Gestes et opinions du docteur Faustroll, pataphysicien *d'Alfred Jarry*, mémoire de maîtrise de lettres modernes, Université de Nantes, 1975.

BEALL, Chandler B., « John Eliot's "Ortho-epia Gallica" and du Bartas-Goulart », *Studies in Philology*, vol. 43 / 2, avril 1946, p. 164-175.

COLLÈGE DE 'PATAPHYSIQUE, *Les 101 mots de la pataphysique*, 2016.

FERGUSON, Margaret W., « Thomas Nashe: Cornucopias and gallimaufries of prose », dans *Teaching early modern English prose*, Modern Language Association of America, New York, éd. Susannah Brietz Monta et Margaret W. Ferguson, 2010, p. 190-213.

HARD, Frederic, « Notes on John Eliot and His "Ortho-epia Gallica" », *Huntington Library Quarterly*, vol. 1 / 2, 1938, p. 169-187, [En ligne]. http://www.jstor.org/stable/3816000.

KING, Walter N., « John Lyly and Elizabethan Rhetoric », *Studies in Philology*, vol. 52 / 2, 1955, p. 149-161, [En ligne]. http://www.jstor.org/stable/4173127.

POPELARD, Mickael, *Francis Bacon: l'humaniste, le magicien, l'ingénieur*, Paris, PUF, 2010.

SORLIN, Sandrine, « La Langue philosophique de John Wilkins (1614-1672) : langage universel ou utopie linguistique ? », *Études Épistémè. Revue de littérature et de civilisation (XVIe – XVIIIe siècles)*, septembre 2007, [En ligne]. http://journals.openedition.org/episteme/923.

TURNBULL, G. H., *Hartlib, Dury and Comenius: gleanings from Hartlib's papers*, Liverpool, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, University Press of Liverpool, 1947, xi+477 p.

YATES, France A., « The Importance of John Eliot's Ortho-Epia Gallica », *The Review of English Studies*, VII, octobre 1931, p. 419-430, [En ligne]. https://doi.org/10.1093/res/os-VII.28.419.

2. Littérature scientifique sur la planification linguistique

COHEN, Jonathan, « On the Project of a Universal Character », Mind, vol. 63 / 249, 1954, p. 49-63, [En ligne]. http://www.jstor.org/stable/2251190.

CORNELIUS, Paul, *Languages in Seventeenth and Early Eighteenth-Century Imaginary Voyages*, Histoire des idées et critique littéraire, Genève, Librairie Droz, 1965, 175 p.

CORREARD, Nicolas, « L'Utopie entre l'expérience de la polyglossie et les projets de langues philosophiques aux XVIIe et XVIIIe siècles : modèle scientifique et dérives fantastiques », à paraître dans T(r)OPICS, n° 6, juin 2019.

ECO, Umberto, *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Points, Paris, Éd. du Seuil, 1997, 436 p.

ECO, Umberto, *Serendipities: Language and Lunacy*, Columbia University Press, 1998, 156 p.

LEWIS, Rhodri, *Language, mind, and nature: artificial languages in England from Bacon to Locke*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, 262 p.

SALMON, Vivian, *The works of Francis Lodwick: a study of his writings in the intellectual context of the seventeenth century*, London, Longman, 1972, 263 p.

SALMON, Vivian, *The Study of Language in 17th-Century England: Second Edition*, John Benjamins Publishing, 1988, 246 p.

SIMON, Fabien Dimitri, « Sortir de Babel: une République des Langues en quête d'une "langue universelle" à la Renaissance et à l'Age classique ? », thèse de doctorat en Histoire, Université de Rennes 2, 2011., 933 p.

SLAUGHTER, M. M., *Universal Languages and Scientific Taxonomy in the Seventeenth Century*, Cambridge University Press, 1982, 290 p.

STILLMAN, Robert E., *The New Philosophy and Universal Languages in Seventeenth-Century England: Bacon, Hobbes, and Wilkins*, Lewisburg, Bucknell Univ. Press [u.a.], 1995, 359 p.

STILLMAN, Robert E., « In Quest of the Universal Language: Romance and the History of an Idea », *Language Problems and Language Planning*, vol. 26 / 3, 2002, p. 299-313.

3. Histoire littéraire

3.1. HISTOIRE LITTÉRAIRE DES XVIe ET XVIIe SIÈCLES

BAYLE, Ariane, *Romans à l'encan: de l'art du boniment dans la littérature au XVIe siècle*, Genève, Droz, 2009, 465 p.

COLCLOUGH, David, « Scientific Writing », dans Michael Hattaway, (éd.). *A new companion to English Renaissance literature and culture. Vol. 2: ...*, Malden, Mass., Wiley-Blackwell, 2010, p. 150-159.

DUNNIGAN, Sarah M., « Reformation and Renaissance », dans *The Cambridge Companion to Scottish Literature*, Cambridge University Press, New York, Gerard Carruthers, Liam McIlvanney, 2012, p. 41-55.

JONES, Richard Foster, « Science and English Prose Style, 1650-75 », dans *Literary English since Shakespeare*, Oxford University Press, New York, George Watson, 1970, p. 194-230.

LAUNOIR, Ruy, *Clefs pour la 'Pataphysique*, Seghers, Paris, 1969, 184 p.

ROBINET, André, *Le Langage à l'âge classique*, Paris, Klincksieck, 1978, 294 p.

3.2. HISTOIRE ET HISTOIRE DES IDÉES

ANDERSON, Benedict, *L'Imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, La Découverte/Poche, 2002, 212 p.

BLAVIER ANDRÉ, *Les Fous littéraires*, Collection Le Rappel au désordre, Paris, H. Veyrier, 1982, 1 vol. (924 p.) p.

COTTRET, Bernard, *Histoire d'Angleterre: XVIe - XVIIIe siècle*, 1. éd, Paris, Presses Univ. de France, 1996, 339 p.

ROSSI, Paolo et VIGHETTI, Patrick, *La Naissance de la science moderne en Europe*, Paris, Ed. du Seuil, 1999, 407 p.

SCHMIDT, Gary A., *Renaissance Hybrids: Culture and Genre in Early Modern England*, Farnham ; Burlington, Ashgate, 2013, 246 p.

3.3. HISTOIRE DE L'UTOPIE

SERVIER, Jean, *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1991, 396 p.

TROUSSON, Raymond, *Voyages aux pays de nulle part histoire littéraire de la pensée utopique*, Faculté de philosophie et lettres, Bruxelles, Ed. de l'Université de Bruxelles, 1979, XXVII-296 p.

4. Ouvrages sur la traduction

The Oxford Guide to Literature in English Translation, éd. Peter France, Oxford, Oxford Univ. Press, 2000, 656 p.

BASSNETT, Susan, *Translation Studies*, London, Routledge, 2002, 176 p.

MATTHIESSEN, F. O., *Translation, an Elizabethan Art.*, Cambridge, Mass., 1931, [En ligne]. http://hdl.handle.net/2027/mdp.39015011682690.

5. Dictionnaires

COTGRAVE, Randle, *A Dictionarie of the French and English Tongues*, Londres, Adam Islip, 1611, 979 p.

JOHNSON, Samuel, *A Dictionary of the English Language*, 1768, 960 p.

En ligne :
« Dictionary of the Scots Language » [En ligne]. https://dsl.ac.uk/.

« Oxford English Dictionary » [En ligne]. https://www.oed.com/.

Annexes

Annexe 1

Composition thématique des propositions du *Logopandecteision*

	Sujet traité dans la proposition							
Numéro de la proposition	Origine, nature et comparaison des langues	Classification des objets et des notions	Classification des noms	Correspondance entre signifiant et signifié	Facilité d'apprentissage de la langue	Caractères, son et prononciation	Présence de louanges (de l'œuvre ou de l'auteur) dans la proposition	Remarques et commentaires
1	X							
2		X						
3				X				Principe de correspondance systématique
4	X							
5				X				Principe de correspondance naturelle
6		X	X					
7		X	X			X		Phonétique et morphologie lexicale
8		X						
9		X	X	X				
10					X			
11		X	X	X				
12						X		
13					X	X		
14						X		
15						X		Principe d'exhaustivité
16								Emprunts entre les langues naturelles
17	X							
18				X				Principe de correspondance rationnelle et scientifique

19	X							
20	X							
21	X							Emprunts entre les langues naturelles
22								Principe d'exhaustivité
23								Création de néologismes
24								
25								
26								
27	X							
28	X							
29	X							
30	X							
31				X				
32	X							Valeur des notions l'emportant sur la valeur des mots
33				X				
34	X							
35								Digression politique et religieuse
36								
37								
38								
39								
40								
41								
42								
43							X	Digression demandant le recouvrement des biens d'Urquhart
44							X	
45							X	
46								
47								
48								
49								Digression politique et religieuse
50	X							
51								Digression politique et religieuse
52								Concision et abondance de la langue

53				X				
54				X				
55	X			X				
56						X		
57						X		
58				X		X		
59				X				Principe d'exhaustivité
60	X							Création de néologismes
61	X						X	
62	X	X						Digression philosophique et religieuse
63								
64								
65								
66								
67								
68							X	
69							X	
70							X	
71	Phonétique et alphabet	Sémantique	Lexique (« x* » = Morphologie lexicale)	Grammaire	Conjugaison	Numération	Louanges de l'œuvre ou de l'auteur	Remarques et commentaires
72	X	X						
73		X	X*					
74		X	X*					
75			X*				X	
76		X	X*				X	
77				X			X	
78				X			X	
79				X			X	
80				X			X	
81				X			X	
82					X		X	
83					X		X	
84				X			X	
85					X		X	
86					X		X	
87				X			X	
88							X	

89			X*					
90		X	X					
91		X	X					
92			X*					
93		X	X*					
94		X	X*				X	
95		X	X*					
96	X	X	X*	X				
97	X		X					
98	X	X	X*					
99			X*			X	X	
100			X*			X	X	
101			X*			X	X	
102		X	X				X	
103		X	X					
104		X	X					
105		X	X					
106		X	X					
107		X	X*				X	Proposition à caractère métalinguistique
108		X	X					
109			X	X			X	
110			X*			X		
111			X			X		
112			X			X		
113	X							
114		X	X				X	
115		X	X*				X	
116				X	X		X	
117		X	X		X		X	
118			X	X	X		X	
119		X	X				X	
120							X	Remarque générale
121							X	Remarque générale
122					X		X	
123		X	X				X	
124	X	X	X					
125		X	X*					
126							X	Remarque générale
127				X			X	

128							X	Remarque générale
129		X	X*					
130							X	Remarque générale
131							X	Remarque générale
132							X	Remarque générale
133							X	Remarque générale
134							X	Remarque générale
135							X	Remarque générale
136							X	Remarque générale
137							X	Remarque générale
138							X	Remarque générale

Annexe 2

Résumé des propositions du *Logopandecteision* par John Corbett[425], traduit et commenté.

Les notes de Corbett sont en parenthèses ; nos commentaires sont entre crochets.

- Un alphabet universel auquel il ne manquera aucune lettre. [Voir pp. 112 : dix voyelles et vingt-six[426] consonnes.]

- Chaque lettre de l'alphabet universel sera porteuse d'un sens propre [Voir pp. 123. Nous comprenons plutôt que chaque lettre sera porteuse d'un sens propre *au sein de chaque mot* de la langue universelle, sans quoi les capacités de cette langue seraient encore plus rapidement réfutables.]

- Ces lettres composeront des mots au sein desquels le sens sera produit par les monosyllabes et les polysyllabes de manière systématique.

- Tous les sens seront réduits à 250 « prime radicaux » ou sèmes primitifs, représentés par des formes de base particulières [Voir pp. 73.]

- Les sens complexes seront générés par addition d'éléments complémentaires à ces radicaux, jusqu'à 7 syllabes au maximum. [Voir pp. 75.]

- Le sens de tous les mots existants comme à venir sera par conséquent immédiatement transparent pour le locuteur.

- Le langage universel englobera toutes les langues préexistantes et à venir.

- La nature rigoureusement systématique de la relation entre forme linguistique et contenu sémantique aidera à la compréhension de divers systèmes et catégories, par exemple l'astronomie, la botanique, l'optique, le commerce, la hiérarchie militaire (de commandant à fantassin), les mathématiques, le temps et la géographie. Par exemple, en astronomie, « par un seul mot figurant l'étoile, on connaîtra la magnitude, ainsi que la longitude et latitude, en degrés et en minutes, de l'étoile qu'il représente. » (Proposition 101).

- Le langage sera à la fois régulier (sans exception) et abondant, chaque nom répondant à 4 nombres (singulier, duel, « reduel » et pluriel), 10 cas, 11 genres (dont cinq sont énoncés : homme, femme, dieu, déesse, et bête / objet inanimé), tandis que chaque verbe connaît 10 temps, 7 modes et 4 voix. Du reste, l'accord nom-verbe garantit la variation de la forme du verbe quand le nombre, le cas ou le genre du nom varie (propositions 79, 86 et 115).

- Le lexique aura une « large variété lexicale », qui inclura au moins dix synonymes pour chaque objet de vocabulaire ; en sus, les mots et leurs antonymes partageront

[425] John Corbett, *op. cit.*, p. 98-99.
[426] Cette proposition ne donne que dix voyelles et vingt-cinq consonnes dans l'*Εκσκυβαλαυρον*.

les mêmes lettres, la première et la dernière étant identiques et la seule variation s'effectuant dans la séquence de lettres médianes (propositions 87 et 92).

- Les mots seront porteurs de sens qu'ils soient lus de gauche à droite ou de droite à gauche (à l'endroit ou à l'envers) ; en fait toute combinaison des lettres sera sémantiquement valide, menant conséquemment à une « facilité [notable] dans la fabrication d'anagrammes » (proposition 93).

- Le langage sera esthétiquement plaisant, ayant un système métrique flexible (« il sait trottiner aisément », proposition 96), il existe un champ rimique phénoménal, un champ si immense que, de fait, il sera capable de conserver le mètre et la rime originales à la traduction depuis toutes les langues du monde (proposition 97).

- Le langage universel sera merveilleusement doté en proverbes, maximes, aphorismes, propositions logiques et syllogismes (propositions 129 et 33).

- Le langage universel sera aisément maîtrisable, un enfant de 10 ans sera capable de l'apprendre en trois mois, de « de nombreuses facilités pour la mémoire » en permettant un apprentissage rapide (proposition 127).

Annexe 3

Traduction des principes linguistiques de la *Neaudethaumata* tels qu'ils sont publiés dans *Works*, p. 315-321.

Nous avons pu moderniser ponctuellement la graphie (remplacement de *v* par *u*).

Le texte original, en gras sur la page de gauche, est mis en regard de la traduction que nous proposons sur la page de droite.

Projet de traduction

La nécessité de traduire le *Logopandecteision* ou *Neaudethaumata*, ne serait-ce que partiellement, nous est apparue dès le début de nos recherches. Il nous aurait été impossible d'étudier en profondeur le projet de langue d'Urquhart sans nous arrêter sur la langue qu'il manie au cours de ses travaux : littéraire, parfois obscure, souvent pédante et toujours verbeuse, c'est une langue à la syntaxe sinueuse et au lexique recherché. Nous avons choisi, conformément à une approche sourcière, de ne pas chercher à en simplifier le lexique, ni à redresser une grammaire archaïquement alambiquée. Cependant, il était nécessaire que notre traduction française donne accès à la compréhension des enjeux et des modes de la langue parfaite proposée par Urquhart. Aussi nous avons tenté de respecter un certain équilibre entre la fidélité à la prose urquhartienne et l'intelligibilité des points énoncés. Sans prétendre établir une traduction exempte de maladresses, nous nous sommes efforcée de proposer une version fidèle à l'esprit et à la lettre du texte afin de faire sentir, en français, le style d'Urquhart et sa prose du dix-septième siècle sans dépourvoir le texte de sa technicité ni de son érudition.

THE FIRST BOOK OF THE INTRODVCTION TO THE UNIVERSALL LANGUAGE, INTITULED NEAUDETHAUMATA; OR, WONDERS OF THE NEW SPEECH, WHICH, AS A PREFACE THERETO, COMPREHENDETH ITS MOST NECESSARY PRENOSCENDAS, TOGETHER WITH SOME MISCELLANIE ARTICLES CONCERNING THE AUTHOR HIMSELF.

1. Words are the signes of things; it being to signifie that they were instituted at first, nor can they be, as such, directed to any other end, whether they be articulate or inarticulate.

2. All things are either real or rationall; and the real, either naturall or artificial.

3. There ought to be a proportion betwixt the sign and thing signified; therefore should all things, whether real or rationall, have their proper words assigned unto them.

4. Man is called a Microcosme, because he may by his conceptions and words containe within him the representatives of what in the whole world is comprehended.

5. Seeing there is in nature such affinity 'twixt words and things, as there ought to be in whatsoever is ordained for one another; that language is to be accounted most conform to nature, which with greatest variety expresseth all manner of things.

6. As all things of a single compleat being by Aristotle into ten classes were divided, so may the words whereby those things are to be signified be set apart in their several storehouses.

7. Arts, sciences, mechanick trades, notionall faculties, and whatever is excogitable by man, have their own method, by vertue whereof the learned of these latter times have orderly digested them; yet hath none hitherto considered of a mark whereby words of the same faculty, art, trade, or science should be dignosced from those of another by the very sound of the word at the first hearing.

PREMIER LIVRE DE L'INTRODUCTION À LA LANGUE UNIVERSELLE, INTITULÉ NEAUDETHAUMATA ; OU, MERVEILLES DU NOUVEAU DISCOURS, QUI COMPREND, EN QUALITÉ DE PRÉFACE, SES PRÉMISSES LES PLUS ESSENTIELS, AINSI QUE DIVERS ARTICLES CONCERNANT L'AUTEUR LUI-MÊME.

1. Les mots sont les signes des choses ; ce qui signifie qu'ils furent établis en premier lieu, et qu'en cette raison ils ne peuvent être destinés à aucune autre fin, qu'ils soient articulés ou inarticulés.

2. Toutes choses sont soit réelles soit rationnelles ; et les choses réelles sont soit naturelles, soit artificielles.

3. Il devrait y avoir un rapport symétrique entre le signe et la chose signifiée ; par conséquent toutes les choses, qu'elles soient réelles ou rationnelles, devraient se voir attribués leurs noms adéquats.

4. On dit que l'Homme est un microcosme, parce qu'il peut, par ses idées et ses mots, contenir en lui les représentations de ce qui est contenu dans le monde entier.

5. Au regard d'une telle affinité dans la nature entre les mots et les choses, qu'il serait nécessaire de retrouver dans les associations des uns et des autres, sera considérée la plus conforme à la nature cette langue qui exprime toutes sortes de choses avec la plus grande variété.

6. De même que toutes les choses formant un seul être complet furent divisées en dix classes par Aristote, les mots par lesquels ces choses seront signifiées pourront être répartis dans leurs différentes catégories.

7. Les arts, les sciences, les arts mécaniques, les facultés notionnelles et tout ce qui est concevable par l'entendement humain, ont leur propre méthode, en vertu de laquelle les érudits de ces derniers temps les ont ordonnés ; pourtant personne n'a jusqu'à présent envisagé une marque par laquelle les mots d'une même faculté, d'un même art, d'un même commerce ou d'une même science pourrait être distingués des mots appartenant à d'autres facultés, etc., par le son même du mot dès qu'on l'entend pour la première fois.

8. A tree will be known by its leaves, a stone by its grit, a flower by the smel, meats by the taste, musick by the ear, colours by the eye, the severall natures of things, with their properties and essentiall qualities, by the intellect; and accordingly as the things are in themselves diversified, the judicious and learned man, after he hath conceived them aright, sequestreth them in the severall cels of his understanding, each in their definite and respective places.

9. But in matter of the words whereby those things are expressed, no language ever hitherto framed hath observed any order relating to the thing signified by them; for if the words be ranked in their alphabeticall series, the things represented by them will fall to be in severall predicaments; and if the things themselves be categorically classed, the word whereby they are made known will not be tyed to any alphabetical rule.

10. This is an imperfection incident to all the languages that ever yet have been known; by reason whereof, forraign tongues are said to be hard to learn, and when obtained, easily forgot.

11. The effigies of Jupiter in the likenesse of a bull, should be liker to that of Io metamorphosed into a cow, then to the statue of Bucephalus, which was a horse; and the picture of Alcibiades ought to have more resemblance with that of Coriolanus, being both handsome men, then with the image of Thersites, who was of a deformed feature; just so should things semblable in nature be represented by words of a like composure; and as the true intelligible species do present unto our minds the similitude of things as they are in the object, even so ought the words expressive of our conceptions so to agree or vary in their contexture as the things themselves, which are conceived by them, do in their natures.

12. Besides this imperfection in all languages, there is yet another, that no language upon the face of the earth hath a perfect alphabet, one lacking those letters which another hath, none having all, and all of them in cumulo lacking some. But that which makes the defect so much the greater, is, that these same few consonants and vowels commonly made use of are never by two nations pronounced after the same fashion; the French A with the English being the Greek *Ητα*, and the Italian B with the Spanish, the Hebrew Vau.

8. Un arbre sera reconnu par ses feuilles, une pierre par son grain, une fleur par son odeur, les viandes par leur goût, la musique par l'oreille, les couleurs par l'œil, les différentes natures des choses, avec leurs propriétés et leurs qualités essentielles, par l'intellect ; et comme les choses sont en elles-mêmes diversifiées, l'homme érudit et judicieux, après qu'il les a bien conçues, les sépare dans les différentes cellules de son entendement, chacune à sa place respective et définie.

9. Mais en ce qui concerne les mots par lesquels ces choses sont exprimées, aucune langue jusqu'à présent appréhendée n'a observé d'ordre logique les reliant à la chose qu'ils signifient ; car si les mots étaient rangés par ordre alphabétique, les choses qu'ils représentent appartiendraient à différents prédicaments ; et si les choses elles-mêmes étaient classées par catégories, les mots qui les désignent ne serait liés par aucune règle alphabétique.

10. Cela est une imperfection inhérente à toutes les langues qui ont jamais été connues, en raison de laquelle on dit que les langues étrangères sont difficiles à apprendre, et, lorsqu'elles sont sues, facilement oubliées.

11. De même que les effigies de Jupiter sous les traits d'un taureau devraient être plus ressemblantes à celle de Io métamorphosée en vache qu'à la statue de Bucéphale, qui était un cheval ; et le portrait d'Alcibiade devrait plus ressembler à celui de Coriolan, étant tous deux de beaux jeunes hommes, qu'à l'image de Thersite, qui avait les traits déformés ; aussi les choses de nature semblable devraient être représentées par des mots de composition similaire ; et comme les variétés de choses véritablement intelligibles présentent dans notre esprit la similitude des choses telles qu'elles sont objectivement, les mots exprimant nos conceptions doivent faire de même et s'aligner sur leur structure ou en varier, comme les choses elles-mêmes, qui sont conçus par eux, le font dans leurs natures.

12. En dehors de cette imperfection de toutes les langues, il en existe une autre : qu'aucune langue sur Terre n'a d'alphabet parfait, l'un étant dépourvu de ces lettres qu'un autre possède, aucun ne les possédant toutes, et tous *in cumulo* en manquant certaines. Mais ce qui rend le défaut plus grand encore est que ce même peu de consonnes et de voyelles couramment utilisées ne sont jamais prononcées de la même manière par deux nations ; l'A français avec l'anglais sous la forme du grec *Ητα*, et le B italien avec l'espagnol, le Vau hébreu.

13. This is that which maketh those of one dominion so unskilful in the idiome of another, and after many yeers abode in a strange land, despair from attaining at any time to the perfect accent of the language thereof, because, as the waters of that stream cannot be wholesome whose source is corrupted, nor the superstructure sure whereof the ground-work is ruinous, so doth the various manner of pronouncing one and the same alphabet in severall nations, produce this great and lamentable obstruction in the discipline of languages.

14. The g of the Latin word legit, is after four several manners pronounced by the English, French, Spanish, and Dutch; the ch likewise is differently pronounced by divers nations; some uttering it after the fashion of the Hebrew shin, as the French do in the word chasteau, chascun, chastier, chatel; or like the Greek kappa, as in the Italian words chiedere, chiazzare, chinatura; or as in Italy are sounded the words ciascheduno, ciarlatano; for so do the Spanish and English pronounce it, as in the words achaque, leche, chamber, chance : other nations of a gutteral flexibility, pronounce it after the fashion of the Greek x- Nor need we to labor for examples in other letters, for there is scarce any hitherto received, either consonant or vowel, which in some one and other, taking in all nations, is not pronounced after three or four several fashions.

15. As the alphabets are imperfect, some having but 19 letters, others 22, and some 24, few exceeding that number, so do the words composed of those letters in the several languages come far short of the number of things, which, to have the reputation of a perfect tongue, ought to be expressed by them.

16. For supply of this deficiencie, each language borrows from another; nor is the perfectest amongst them, without being beholden to another, in all things enunciable, bastant to afford instruction. Many astronomical and medicinal terms have the Greeks borrowed from the Arabians, for which they by exchange have from the Grecians received payment of many words naturalized in their physical, logical, and metaphysical treatises. As for the Latin, it oweth all its scientifick dictions to the Greek and Arabick, yet did the Roman Conquest give adoption to many Latin words in both these languages, especially in matters of military discipline and prudential law.

13. Voilà ce qui rend les habitants d'un dominion si maladroits dans l'idiome d'un autre, et après y avoir demeuré plusieurs années, les fait désespérer d'atteindre un jour l'accent parfait de sa langue, parce que, tout comme les eaux d'un ruisseau dont la source est corrompue ne peuvent être pures, ni la superstructure solide si ses fondations sont désastreuses, de même les manières variées de prononcer un seul et unique alphabet dans plusieurs nations, produisent cette immense et lamentable obstruction dans la discipline des langues.

14. Le *g* du mot latin *legit* est prononcé de quatre façons différentes par les Anglais, les Français, les Espagnols et les Flamands ; de même le *ch* est prononcé différemment par diverses nations ; certaines le disant à la manière du *shin* hébreu, comme le font les Français dans le mot *chasteau, chascun, chastier, chatel* ; ou comme le grec *kappa*, comme dans les mots italiens *chiedere, chiazzare, chinatura* ; ou comme on prononce en Italie les mots *ciascheduno, ciarlatano* : car si les Espagnols et les Anglais le prononcent, comme dans les mots *achaque, leche, chamber, chance*, d'autres nations de flexibilité gutturale le prononcent à la manière du grec κ – nous n'avons pas besoin de rechercher d'exemples parmi d'autres lettres, car il en existe peu de connues jusqu'à présent, qu'elles soient consonnes ou voyelles, qui d'une façon ou d'une autre, entre toutes les nations, ne soient pas prononcées d'après trois ou quatre manières différentes.

15. Les alphabets étant imparfaits, certains n'ayant que 19 lettres, d'autres 22, et certains 24, peu dépassant ce nombre, les mots composés de ces lettres dans les différentes langues n'arrivent pas, et de loin, à la hauteur du nombre des choses, qui, pour avoir la réputation d'une langue parfaite, devraient par eux être exprimées.

16. Afin de pallier cette déficience, toutes les langues empruntent les unes aux autres ; et la plus parfaite d'entre elles, sans rien devoir à aucune autre, en toutes choses énonçables, ne suffit pas à permettre l'instruction. Les Grecs ont emprunté de nombreux termes astronomiques et médicaux aux Arabes, pour lesquels ils ont en échange reçu des Grecs le paiement de plusieurs mots naturalisés dans leurs traités physiques, logiques et métaphysiques. Quant au latin, il doit tous ses termes au Grec et à l'Arabe, et pourtant la conquête romaine fit adopter de nombreux mots latins dans ces deux langues, notamment en matière de discipline militaire et de loi prudentielle.

17. And as for all other languages as yet spoke, though to some of them be ascribed the title of original tongues, I may safely avouch there is none of them which, of it self alone, is able to afford the smattring of an elocution fit for indoctrinating of us in the precepts and maximes of moral and intellectual vertues.

18. But, which is more, and that which most of all evinceth the sterility of all the languages that since the deluge have been spoke, though all of them quintesenced in one capable of the perfections of each, yet that one so befitted and accommodated for compendiousness and variety of phrase, should not be able, amidst so great wealth, to afford without circumlocution the proper and convenient representation of a thing, yea of many thousands of things, whereof each should be expressed with one single word alone.

19. Some languages have copiousness of discourse, which are barren in composition; such is the Latine. Others are compendious in expression, which hardly have any flexion at all; of this kind are the Dutch, the English, and Irish.

20. Greek hath the agglutinative faculty of incorporating words, yet runneth not so glib in poesie as doth the Latine, though far more abundant. The Hebrew like wise, with its auxiliary dialects of Arabick, Caldean, Syriack, Aethiopian, and Samaritan, compoundeth prettily, and hath some store of words, yet falleth short by many stages of the Greek.

21. The French, Spanish, and Italian, are but dialects of the Latine, as the English is of the Saxon tongue, though with this difference, that the mixture of Latine with the Gaulish, Moresco, and Gotish tongues, make up the three first languages; but the meer qualification of the Saxon with the old British, frameth not the English to the full, for that, by its promiscuous and ubiquitary borrowing, it consisteth almost of all languages; which I speak not in dispraise thereof, although I may with confidence aver, that were all the four aforesaid languages stript of what is not originally their own, we should not be able with them all, in any part of the world, to purchase so much as our breakfast in a market.

17. En ce qui concerne tous les autres langages tels qu'ils sont parlés jusqu'à présent, bien qu'on attribue à certains d'entre eux le titre de langues originelles, je puis certainement affirmer qu'il n'en existe aucun qui, par lui-même, permette la formulation d'une élocution propre à notre endoctrinement en préceptes et maximes de morale et de vertus intellectuelles.

18. Mais, ce qui est plus important encore, et qui plus que rien d'autre évince la stérilité de tous les langages qui ont été parlés depuis le déluge, bien que tous quintessenciés en un soient capables des perfections de chacun, pourtant celui-là si apte et adapté à la concision et à la variété de diction, ne parviendrait pas, dans sa grande richesse, à permettre, sans circonlocution, la correcte et adéquate représentation d'une chose, ni de plusieurs milliers de choses, quand bien même chacune devrait être exprimée par un seul et unique mot.

19. Certains langages au discours prolixe sont infertiles en combinaisons ; c'est le cas du latin. D'autres ont une expression concise, qui n'ont presque aucune flexion : de ce type on compte le flamand, l'anglais et l'irlandais.

20. Le grec a la capacité d'incorporation agglutinante des mots, mais n'est pas si léger en poésie que le latin, qui est pourtant bien plus abondant. De même l'hébreu, avec ses dialectes auxiliaires, l'arabe, le chaldéen, le syriaque, l'éthiopien, et le samaritain, compose joliment, et a quelque réserve de mots, et n'est pourtant pas du tout à la hauteur du grec.

21. Le français, l'espagnol et l'Italien ne sont que des dialectes du latin, tout comme l'anglais en est un de la langue saxonne. À la différence cependant, que le mélange du latin avec le gaulois, le maure, et les langues gotiques, forme les trois premiers langages ; mais la simple limitation au Saxon et au vieil Anglais, ne suffit pas à appréhender l'Anglais dans son intégralité, car, par ses emprunts divers et ubiquitaires, il consiste en presque tous les langages ; ce que je ne blâme pas, quoique je puisse avec confiance affirmer, que si chacun des quatre langages susdits venaient à être dépouillés de ce qui n'est pas leur à l'origine, nous ne serions pas capable en en faisant usage, dans aucune partie du monde, d'acheter ne serait-ce que notre petit-déjeuner dans un marché.

22. Now, to return from these to the learned languages, we must acknowledge it to be very strange, why, after thousands of yeers continual practice in the polishing of them by men of approved faculties, there is neither in them, nor any other tongue hitherto found out, one single word expressive of the vice opposite either to temperance or chastity in the defect, though many rigid monks, even nowadays, be guilty of the one, as Diogenes of old was of the other.

23. But that which makes this disease the more incurable, is, that when an exuberant spirit would to any high researched conceit adapt a peculiar word of his own coyning, he is branded with incivility, if he apologize not for his boldness, with a Quod ita dixerim parcant Ciceroniana manes, Ignoscat Demosthenis genius, and other such phrases, acknowledging his fault of making use of words never uttered by others, or at least by such as were most renowned for eloquence.

24. Though learning sustain great prejudice by this restraint of liberty to endenizon new citizens in the commonwealth of languages, yet do I conceive the reason thereof to proceed from this, that it is thought a less incongruity to express a thing by cir cumlocution, then by appropriating a single word thereto, to transgress the bounds of the language; as in architecture it is esteemed an error of less consequence to make a circuitory passage from one room to another, then by the extravagancie of an irregular sallie, to frame projectures disproportionable to the found of the house.

25. Thus is it, that, as according to the largeness of the plat of a building, and compactedness of its walls, the work-master contriveth his roofs, platforms, outjettings, and other such like parts and portion of the whole, just so, conform to the extent and reach which a language in its flexions and compositions hath obtained at first, have the sprucest linguists hitherto been pleased to make use of the words thereto belonging.

22. À présent, pour revenir aux langues érudites, nous devons reconnaître qu'il est très étrange, qu'après des milliers d'années de polissage continuel par des hommes de facultés reconnues, il n'existe dans aucune d'entre elles, ni dans aucune autre langue découverte jusqu'ici, un seul mot pour exprimer le vice contraire ni à la tempérance ni à la chasteté en défaut, bien que bon nombre de moines inflexibles, même de nos jours, soient coupables de l'un, comme Diogène l'ancien l'était de l'autre.

23. Mais ce qui rend cette maladie plus incurable est que, lorsqu'un esprit exubérant veut adapter à une idée recherchée un mot particulier de sa propre invention, il est accuse d'incivilité s'il ne s'excuse pas de lui-même pour son effronterie, avec un *Quod ita dixerim parcant Ciceroniana manes, Ignoscat Demosthenis genius,* et d'autres phrases de la sorte, reconnaissant son erreur d'utiliser des mots jamais employés par les autres, ou du moins pas par d'autres reconnus pour leur éloquence.

24. Bien que l'apprentissage maintienne un grand préjudice, par cette entrave à la liberté de naturaliser de nouveaux citoyens dans le Commonwealth des langues, je conçois néanmoins cette manière de raisonner ainsi : qu'on juge moins incongru d'exprimer une chose par circonlocution, que de lui consacrer un seul mot, pour transgresser les frontières du langage; de même qu'en architecture on tient pour une erreur moins conséquente de créer un passage indirect d'une pièce à une autre, que, par l'extravagance d'une saillie irrégulière, de bâtir des encorbellements disproportionnés par rapport aux fondations de la maison.

25. Par conséquent, tout comme selon la largeur de la surface d'un bâtiment et de la compacité de ses murs, le maître d'ouvrage conçoit ses plafonds, ses plateformes, ses saillies, et autres éléments semblables et parties de l'ensemble, de même, c'est conformément à l'étendue et à la portée qu'un langage a d'abord obtenues dans ses flexions et compositions, que les plus vifs linguistes ont jusqu'ici eu le loisir de faire usage des mots qui le composent.

26. The bonification and virtuification of Lully[427], Scotus's hexeity, and albedineity of Suarez, are words exploded by those that affect the purity of the Latine diction; yet if such were demanded, what other no less concise expression would comport with the neatness of that language, their answer would be, altum silentium; so easie a matter it is for many to find fault with what they are not able to amend.

27. Nevertheless, why for representing to our understandings the essence of accidents, the fluency of the form as it is in fieri, the faculty of the agent and habit that facilitates it, with many thousands of other such expressions, the tearms are not so genuine as of the members of a man's body, or utensils of his house; the reason is, because the first inventers of languages, who contrived them for necessity, were not so profoundly versed in philosophical quiddities as those that succeeded after them; whose literature increasing, procured their excursion beyond the representatives of the common objects imagined by their forefathers.

28. I have known some to have built houses for necessity, having no other aime before their eyes but barely to dwell in them, who nevertheless in a very short space were so enriched, that after they had taken pleasure to polish and adorn what formerly they had but rudely squared, their moveables so multiplyed upon them, that they would have wished they had made them of a larger extent.

29. Even so, though these languages may be refined by some quaint derivatives and witty compositions, like the striking forth of new lights and doors, outjetting of crenels, erecting of prickets, barbicans, and such like various structures upon one and the same foundation, yet being limited to a certain basis, beyond which the versed in them must not pass, they cannot roam at such random as otherwise they might, had their language been of a larger scope at first.

[427] Nous rétablissons une virgule entre « Lully » et « Scotus » selon l'édition de J&L.

26. La bonification et la vertufication[428] de Lulle, l'heccéité de Scotus, et l'albédinéité[429] de Suarez, sont des mots rejetés par ceux qui affectionnent la pureté de la diction latine; pourtant si on leur demandait quelles autres expressions non moins concises se prêteraient à l'ordre soigné de ce langage, leur réponse serait *altum silentium* ; tant il est aisé pour un grand nombre de pointer les défauts de choses qu'ils ne sont pas capables de corriger.

27. Néanmoins, pourquoi afin de représenter à notre entendement l'essence des accidents, la fluidité de la forme telle qu'elle est *in fieri*[430], la faculté de l'agent et l'habitude qui la facilite, avec plusieurs milliers d'autres expressions similaires, les termes ne sont pas aussi authentiques que le sont les membres du corps d'un homme, ou bien les ustensiles de sa maison ; la raison est la suivante : parce que les premiers inventeurs des langues, qui les ont conçues par nécessité, n'étaient pas aussi profondément versés dans les considérations philosophiques que ceux qui leur ont succédé ; dont la littérature, en augmentant, a porté leur course au-delà des représentations des objets courants imaginées par leurs ancêtres.

28. J'ai connu des personnes qui ont bâti des maisons par nécessité, sans autre but à leurs yeux que d'y demeurer sommairement, et qui néanmoins, en un très court laps de temps, s'enrichirent tant, qu'après avoir pris le plaisir de polir et d'orner ce qui n'avait d'abord été que grossièrement échafaudé, leurs biens mobiliers se multiplièrent tant sous leurs toits, qu'ils auraient souhaité les avoirs faits plus grands.

29. Pour autant, bien que ces langages puissent être améliorés par quelques dérivations originales et compositions habiles, comme l'intégration de lampes et de portes nouvelles, l'entaillement de nouveaux créneaux, l'érection de pointes, de barbacanes, et de diverses autres structures de la sorte sur la même unique fondation, tout en restant limités à une certaine base, au-delà de laquelle ceux qui les parlent couramment ne peuvent passer, il leur est impossible de flâner aussi librement qu'ils pourraient le faire s'il en était autrement, et que leur langage avait initialement été conçu sur de plus amples dimensions.

---

[428] Nous proposons ce terme pour traduire le néologisme de « virtuification » inventé par STU, qui semble désigner le processus de croître en vertu.

[429] Nous proposons ce terme pour traduire le terme rare et obsolète qu'est « albedineity ». Du latin *albedineitat*, le mot renvoie à la pâleur. Voir « albedineity, n. » *OED Online*, Oxford University Press, Mars 2019, [En ligne]. www.oed.com/view/Entry/4591. [Consulté le 22 mai 2019].

[430] Expression italienne signifiant « en devenir ».

30. Thus, albeit Latine be far better polished now then it was in the days of Ennius and Livius Andronicus, yet had the Latinists at first been such philosophers as afterward they were, it would have attained to a great deal of more perfection then it is at for the present.

31. What I have delivered in freedome of the learned languages, I would not have wrested to a sinister sense, as if I meant any thing to their disparagement, for truly I think the time well bestowed which boyes in their tender yeers employ towards the learning of them, in a subordination to the excellent things that in them are couched.

32. But ingenuously I must acknowledge my averseness of opinion from those who are so superstitiously addicted to these languages, that they account it learning enough to speak them, although they knew nothing else; which is an errour worthy rebuke, seeing *philosophia sunt res, non verba*; and that whatever the signes be, the things by them signified ought still to be of greater worth.

33. For it boots not so much by what kind of tokens any matter be brought into our minde, as that the things made known unto us by such representatives be of some considerable value; not much unlike the Innes-a-court-gentlemen at London, who, usually repairing to their commons at the blowing of a horn, are better pleased with such a signe, so the fare be good, then if they were warned to courser cates, by the sound of a bell or trumpet.

30. Aussi, bien que le latin soit de loin plus poli à présent qu'il ne l'était à l'époque d'Ennius et de Livius Andronicus, si les Latins avaient été au début d'aussi bons philosophes qu'ils le furent plus tard, il aurait atteint un état de bien plus grande perfection que ce qu'il est pour le moment.

31. Ce que j'ai déclaré librement à propos des langues érudites, je l'exprime sans intention malveillante, comme si je voulais les dénigrer en quoi que ce soit, car je tiens véritablement pour bien mis à profit le temps que les garçons, dans leurs tendres années, emploient à leur apprentissage, subordonné aux excellentes choses dont elles recèlent.

32. Mais en toute sincérité je dois reconnaître l'aversion de mon opinion envers ceux qui sont si superstitieusement dépendants de ces langues, qu'ils considèrent que les parler constitue un savoir suffisant, bien qu'ils ne connaissent rien d'autre ; ce qui est une erreur digne de reproche, car *philosophia sunt res, non verba*[431]; et que quels que soient les signes, les choses par eux signifiés doivent toujours être de plus grande valeur.

33. Car il n'importe pas tellement par quel genre de symboles quelque sujet parvienne à notre esprit, tant que les choses qui nous parviennent par de telles représentations soient de valeur considérable ; non contrairement aux jeunes gens des *Innes-a-court* à Londres[432] qui, habitués à rejoindre leur réfectoire au son d'une corne, apprécient mieux ce son, puisqu'ils font bonne chère, que s'ils étaient avertis du service de victuailles de choix par le son d'une cloche ou d'une trompette.

[431] « La sagesse réside dans les choses, et non les mots. »
[432] Variante oralisante de « Inns of Court », des écoles où les jeunes gens de la haute bourgeoisie apprennaient le droit au début du XVIIe siècle.

34. Another reason prompteth me thereto, which is this, that in this frozen climate of ours, there is hardly any that is not possessed with the opinion, that not only the three fore-named languages, but a great many other, whom they call originals — whereof they reckon ten or eleven in Europe, and some fifty-eight more, or thereabouts in other nations — were at the confusion of Babel, immediately from God by a miracle infused into men; being induced to believe this, not so much for that they had not perused the interpretation of the Rabbies on that text, declaring the misunderstanding whereunto the builders were involved by diversity of speech, to have proceeded from nothing else but their various and discrepant pronunciation of one and the same language, as that they deemed languages to be of an invention so sublime, that naturally the wit of man was not able to reach their composure.

35. Some believe this so pertinaciously, that they esteem all men infidels that are of another faith; whilst in the mean while I may confidently assever, that the assertors of such a tenet doe thereby extremely dishonour God, who doing whatever is done by nature, as the actions of an ambassador, as an ambassador, are reputed to be those of the sovereign that sent him, would not have the power he hath given to nature to be disclaimed by any, or any thing said by us in derogation thereof.

36. Should we deny our obedience to the just decree of an inferiour judge, because he from whom his authority is derived did not pronounce the sentence? Subordinate magistrates have their power, even in great maters, which to decline, by saying they have no authority, should make the averrer fall within the compass of a breach of the statute called *scandalum magnatum*.

37. There are of those with us that wear gowns and beards longer then ever did Aristotle and Aesculapius; who when they see an eclipse of the sun or moon, or a comet in the aire, straight would delude the commons with an opinion that those things are immediately from God, for the sins of the people, as if no naturall cause could be produced for such like apparitions.

34. Une autre raison m'anime ici, et la voici : dans le climat glacé qui est le nôtre, il est peu de gens qui ne soient pas obnubilés par l'opinion selon laquelle non seulement les trois langages susmentionnés, mais également bien d'autres, qu'ils appellent originels – dont on compte dix ou onze en Europe, et quelques cinquante-huit de plus environ dans d'autres nations – furent, à la confusion de Babel, immédiatement et miraculeusement insufflées par Dieu aux hommes ; étant amenés à croire cela, non tant parce qu'ils n'ont pas lus avec attention l'interprétation des rabbins à propos de ce texte, déclarant que l'incompréhension entre les bâtisseurs avait été induite par la diversité des langues, qui n'aurait procédé de rien d'autre que de leur prononciation variée et divergente d'un seul et unique langage, mais plutôt parce qu'ils considèrent les langues comme une invention si sublime, que l'esprit humain ne pouvait naturellement pas atteindre leur constitution.

35. Certains croient cela avec tant d'opiniâtreté, qu'ils considèrent tous les hommes d'une autre foi comme des infidèles ; tandis que je puis affirmer avec certitude que les défenseurs d'une telle doctrine sont coupables d'un extrême déshonneur envers Dieu, qui, faisant ce qui est fait par la nature, de même que les actions d'un ambassadeur, en tant qu'ambassadeur, sont réputées pour être celles du souverain qui l'envoie, n'aurait pas le pouvoir qu'il a donné à la nature afin d'être désavoué par aucune personne, ou aucune parole prononcée par nous en sa dérogation.

36. Devrions-nous renier notre obéissance au juste décret d'un juge inférieur, parce que ce n'est pas celui qui lui confère son autorité qui a prononcé la sentence ? Les magistrats subordonnés ont leur pouvoir, même dans les affaires importantes, aussi dénier leur autorité devrait faire tomber le déclamateur dans les limites du viol de la loi appelée *scandalum magnatum*[433].

37. Il y a parmi ceux des nôtres qui portent robes et barbes plus longues que l'ont jamais été celles d'Aristote et d'Esculape, qui lorsqu'ils voient une éclipse de soleil ou de lune, ou une comète dans les airs, leurrent aussitôt la foule avec l'opinion selon laquelle ces choses proviennent immédiatement de Dieu, à cause des péchés du peuple, comme si de telles apparitions ne pouvaient être produites par aucune cause naturelle.

[433] La loi du *scandalum magnatum* est une série de législations du Parlement anglais attribuant de lourdes sanctions aux personnes coupables de propos diffamatoires envers les personnes de haut rang. Voir J&L, note 31, p. 218.

38. I saw once a young man, who, for his cunning conveyance in the feats of Leger Demaine, was branded by some of that fry for sorcery; and another, for being able, by vertue of the masson word, to make a masson whom he had never seene before, without speaking, or any other apparent signe, come and salute him, reputed by many of the same Utter to have had a familiar; their grosse ignorance moving them to call that supernaturall, or above the naturall reach of meere man, whereof they knew not the cause.

39. By which meanes, mathematicall thaumaturgies, opticall magick, secrets of nature, and other philosophicall mysteries, being esteemed to be rancke witchcraft, they ruine the best part of learning, and make their owne unskillfullnes supreame judge, to passe an irrevocable sentence upon the condemnation of knowledge.

40. The matter, notwithstanding, would be of lesse danger were this the worst; but to this ignorance of theirs is concomitant so much wickednes, that when an action of any extraordinary performance is done, although by a man of a most approvable conversation, and to a very good end, such as the curing of the diseased, or releeving men out of apparent peril, yet if the cause thereof be unknowne to them, they will not be so charitable as to attribute the effect to a good angel, albeit their faith obliege them to beleeve that the spirits belonging to any of the nine celestiall orders, are, for the achievement of such masteries, in nothing inferior to the infernall demons; but instead of Gabriell, Raphaell, Michaell, and such good spirits, by whom, I think, it is more probable an honest man would be assisted in works of a strange and hidden operation then by the bad ones, they ascribe the wonderfullnes of the exploit to the inspiration of Beelzebub, Abadon, Lucifer, or some other of the fiends of hell; so malevolently they asperse the reputation of gallant men, whose deeds surpass their capacity.

38. Je vis une fois un jeune homme, qui, pour son astucieuse transmission des exploits de Leger Demaine, fut taxé de sorcellerie par quelques gens de cette espèce ; et un autre, pour être capable, en vertu du mot maçonnique, de faire en sorte qu'un maçon qu'il n'avait jamais vu auparavant, sans parler, ni aucun autre signe apparent, vienne le saluer, lui que les même disaient posséder un familier ; leur ignorance crasse les poussant à le dire surnaturel, ou au-delà de la portée naturelle de l'homme simple, parce qu'ils n'en connaissaient pas la cause.[434]

39. Ce faisant, les thaumaturgies mathématiques, la magie optique, les secrets de la nature et autres mystères philosophiques étant considérés comme de la sorcellerie nauséabonde, ils détériorent la meilleure part de l'érudition, et font de leur propre incompétence le juge suprême pour édicter une sentence irrévocable et une condamnation du savoir.

40. L'affaire, malgré tout, constituerait un moindre danger si cela était le pire ; mais à leur ignorance s'ajoute tant de méchanceté concomitante, que lorsque se déroule un fait de portée extraordinaire, bien qu'il soit l'œuvre d'un homme à la conversation fort convenable, et qu'il ait une très bonne visée, telle que la guérison des malades, ou secourir des hommes en péril apparent, s'ils n'en connaissent pas la cause, ils ne seront pas assez charitables pour en attribuer l'effet à un ange bon, quoique leur foi les oblige à croire que les esprits appartenant à chacun des neuf ordres célestes ne sont en rien inférieurs, en ce qui concerne la réalisation de telles prouesses, aux démons infernaux ; mais au lieu de Gabriel, Raphaël, Michel et les autres bons esprits, par qui, je pense, il est plus probable qu'un honnête homme soit assisté dans ses opérations étranges et cachées, que par les mauvais, ils attribuent la merveille de l'exploit à l'inspiration de Belzébuth, Abaddon, Lucifer, ou à d'autres démons de l'enfer ; avec tant de malveillance qu'ils calomnient la réputation de braves hommes, dont les faits surpassent leurs capacités.

[434] Les propositions 38-49 figurent dans le *Logopandecteision* (1653) mais sont omises de *The Jewel* (1652). Voir notre analyse de cette particularité dans le paragraphe I. 3) c) de notre étude.

41. Truly, those two qualities of ignorance and wickedness conjoyned, are of such pernicious consequence, that no nation or commonwealth wherein they get footing, is able long to subsist; for rapine, covetousnes, and extortion flowing from the one, as from the other doth all manner of basenes, pusillanimity, and cowardize, ignorance affecteth the braine and wickednes the heart; yet both the braine and heart of a common weale, by the mischeivously unskillfull, and illiterately malicious, are equally depraved.

42. For remedy of so generall a calamity, seeing universality hath its existence in individualls, would each amend but one, the totall would be quickly rid of this lamentable infection.

43. Therefore, since ever I understood anything, knowing that the welfare of the body of a government consisteth in the intirenes of its noble parts, I alwayes endeavoured to employ the best of my brain and heart, towards the furtherance of the honour of that country unto which I did owe my birth.

44. In prosecuting whereof, as the heart is *primum vivens,* so was it my heart, which, in my younger years, before my braines were ripened for eminent undertakings, gave me the courage for adventuring in a forrain climat, thrice to enter the lists against men of three severall nations, to vindicate my native country from the calumnies wherewith they had aspersed it; wherein it pleased God so to conduct my fortune, that after I had disarmed them, they in such sort acknowledged their error, and the obligation they did owe me for sparing their lives, which justly by the law of arms I might have taken, that in lieu of three enemies that formerly they were, I acquired three constant friends, both to my selfe and my compatriots, whereof by severall gallant testimonies they gave evident proofe, to the improvement of my country's credit, in many occasions.

45. As my heart hath been thus devoted to the love of my native soile, so have my braines to the honour thereof discharged so much duty, that betwixt what is printed and what ready for the presse, I have set forth above a hundred severall bookes, on subjects never hitherto thought upon by any.

41. Véritablement, ces deux qualités d'ignorance et de malveillance conjointes ont de si pernicieuses conséquences qu'aucune nation ou communauté d'états dans laquelle ils mettent pied n'est capable de subsister longtemps ; car la rapine, la convoitise et l'extorsion découlent de l'une, tout comme de l'autre proviennent tous les types de bassesse, de pusillanimité et couardise, et l'ignorance affecte le cerveau et la méchanceté du cœur ; pourtant le cerveau comme le cœur du bien commun sont, par les malicieusement maladroits, et les malveillants analphabètes, également dépravés.

42. Pour remédier à une calamité si étendue, étant donné que l'universel existe par les individus, si chacun en corrigeait un seul, le total se débarrasserait rapidement de cette lamentable infection.

43. Par conséquent, depuis que je commençai à comprendre quoi que ce soit, sachant que le bien-être du corps du gouvernement consiste en l'intégrité de ses parties nobles, j'ai toujours entrepris d'employer le meilleur de mon cerveau et mon cœur en vue de la préservation de l'honneur de ce pays auquel je dois ma naissance.

44. À la poursuite de quel but, comme le cœur est *primum vivens*[435], il en fut de même de mon cœur, qui, dans mes jeunes années, avant que mon cerveau soit mûr pour d'éminentes entreprises, me donna le courage de m'aventurer en climat étranger, de m'enrôler par trois fois dans les listes contre les hommes de trois différentes nations, d'innocenter mon pays natal des calomnies dont il avait été attaqué ; et il plut à Dieu de conduire ma fortune, car après que je les eus désarmés, ils reconnurent leur erreur, et l'obligeance qu'ils me devaient pour avoir épargné leurs vies, que par la justice et la loi des armes j'aurais pu leur prendre, de telle sorte qu'au lieu de trois ennemis qu'ils étaient initialement, je remportai trois amis fidèles, et à moi et à mes compatriotes, ce dont ils donnèrent, par plusieurs galants témoignages, la preuve évidente, améliorant ainsi l'estime de mon pays, en plusieurs occasions.

45. Tout comme mon cœur a ainsi été dévoué à l'amour de ma terre natale, de même mon cerveau s'est acquitté de tant de devoirs en son honneur, qu'entre ce qui est imprimé et ce qui est prêt pour la presse, j'ai produit plus d'une centaine de livres, sur des sujets auparavant jamais pensés par aucun autre.

---

[435] « *Cor primum est vivens et ultimum moriens* », soit « Le coeur est le premier à vivre et le dernier à mourir » Citation attribuée à Aristote. Voir Jacqueline Hamesse, *Les Auctoritates Aristotelis*, Publications universitaires, 1974, p. 206.

46. Let no man think that I have spoke this in hope of future benefit, or by way of regret I should have faild therof in times past; vertue, in my estimation, whether morall or intellectually carrying alwayes along with it a recompence sufficient; nor yet out of pride, or vaine glory in extolling of my own praises, which, as willingly as to live, I would have smothered, but that the continuall receiving of bad offices for my good intentions, hath wrought this excursion out of my pen.

47. Could any man imagine I should have been singled out amongst all those of Scotland to suffer most prejudice without a cause; that the wickedest of all the land should be permitted to possesse the best part of my inheritance, under colour of a law, by meer iniquity; and other, little better then he, to gape after the remainder, without any fault of mine?

48. Who would think that some of my tenants, whilst I was from home, being killed, and neer upon three thousand pound sterlin worth of goods taken from them by a pack of villaines, who could pretend for their robery no other excuse but that they had been plundered by others, no reparation or justice should be granted, although oftentimes demanded; that I should be extorsed, in matter of publique dues, beyond any of my neighbours; that a garrison should be placed within my house, and kept there ten months together, to my almost utter undoing, upon no other pretence but that the stance thereof is stately, and the house it selfe of a notable good fabrick and contrivance; and, in the mean while, a party both of horse and foot remain nevertheles quartered upon my lands till the remotest Highlands should pay their sessemony; that neighbor garrisons, besides my own, should by parties inforce me, upon their governours' bare tickets, to furnish them with what provisions they pleased, and yet nothing thereof be allowed unto me, although I presented a bill to that purpose to the Scots Committee of Estates, as I did for the quartering of severall troops of horse, for many months together, without any allowance.

46. Que nul ne pense que j'ai dit tout cela dans l'espoir d'un bénéfice futur, ou à regret d'avoir failli par le passé ; la vertu, dans mon estime, qu'elle soit morale ou intellectuelle, est toujours accompagnée d'une récompense suffisante ; qu'on ne voie ni fierté, ni vaine gloire dans le chant de mes propres louanges ; je les eusse étouffées, d'aussi bon gré que je vis, mais l'accusation continuelle de mauvais motifs vis-à-vis de mes bonnes intentions a arraché cette digression de ma plume.

47. Est-il possible d'imaginer que je devais être désigné, parmi tous les hommes d'Ecosse, pour souffrir des plus grands préjudices sans cause ; qu'on permette au plus mauvais de cette terre de posséder une part de mon héritage, sous couvert d'une loi, par simple iniquité ; et à un autre, non moins mauvais que lui, d'en quémander les restes, sans aucune faute de ma part ?

48. Qui penserait que certains de mes métayers, pendant que j'étais absent, ayant été tués, et près de trois cent livres sterling de biens arrachés à leurs mains par une meute de scélérats, qui ne purent donner pour leur vol d'autre excuse que de ce qu'ils avaient été pillés par d'autres, aucune réparation ou justice ne saurait être rendue, bien que souvent demandée ; que je sois victime, en termes de devoirs publics, de plus d'extorsion qu'aucun de mes voisins ; qu'une garnison soit placée au sein de ma maison, pour y rester dix mois en tout, à ma déchéance quasi-totale, sous nul autre prétexte que sa stature est imposante, et la maison elle-même de notablement bonne fabrique et de bon arrangement ; et que, pendant ce temps, un groupe à cheval et à pied continue néanmoins à résider sur mes terres jusqu'à ce que les Highlands les plus lointaines paient de leur argent[436] ; que les garnisons voisines, en-dehors des miennes, doivent me forcer, sur simple ordre de leur gouverneur, à les fournir en quelques de mes provisions qui leur plaisait, sans que rien ne m'en soit alloué, bien que je présentai une loi à cet effet au Comité d'États Écossais, comme je le fis pour l'hébergement de plusieurs troupes à cheval, pendant plusieurs mois, sans aucune indemnité.

[436] « till the highest Highlands should pay their sessemony » : il est difficile de dire à quoi renvoie le terme de « sessemony ». Nous savons qu'il s'agit d'une somme d'argent. Il est probable, quoiqu'incertain, que le terme relève du lexique militaire.

49. These grievous pressures, with many other, and as many more I have sustained by the ministry of the land, whereof I make account in the large treatise of my Apor-rexises to give notice more at length, have occasioned this digression in a part; which likewise having proceeded from a serious consideration of the two aforesaid scurvie qualities, that move the inhabitants of this Ile to run every foot to supernatural causes, engageth me to say, that as it is a maxim in philosophy that *entia non sunt multiplicanda sine necessitate*, so that it is no lesse incongruity to avouch, that a thing hath miraculously been done by God, or that for atchievement thereof the help of an evill spirit, because of his being reputed of more experience then man, hath been required thereto, when in the mean while, perhaps, the performance of it by secondary means of an ordinary working, is obvious to any that have the dexterity to open his eyes to see the truth.

50. For which cause they are much to blame, that think it impossible for any man naturally to frame a language of greater perfection then Greek, Hebrew, or Latine.

51. For who, instead of affording the true cause of a thing, unnecessarily runs to miracles, tacitely acknowledgeth that God naturally cannot do it; wherein he committeth blasphemie, as that souldier may be accounted guilty of contumacie and dis obedience, who, rejecting the orders wherewith an inferiour officer is authorized to command him, absolutely refuseth compearance, unless the General himself come in person to require it of him.

52. As there is a possibility such a language may be, so doe I think it very requisite such a language were, both for affording conciseness and abundance of expression.

53. Such as extoll those languages most, are enforced sometimes to say, that *Laborant penuria verborum*; and thereunto immediately subjoyn this reason, *Quia plures sunt res quant verba*.

49. Ces graves pressions, parmi bien d'autres, et autant de plus dont j'ai témoigné auprès du ministère des terres, et dont je rends compte dans le large traité de mes *Aporrexises* pour informer plus en détail, ont partiellement occasionné cette digression ; ce qui, ayant de même procédé d'une sérieuse considération des deux viles qualités susmentionnées, qui poussent les habitants de cette Île à courir après les causes surnaturelles, m'engage à dire, que comme le dit la maxime en philosophie *entia non sunt multiplicanda sine necessitate*[437], il n'est pas moins incongru d'affirmer qu'une chose a miraculeusement été faite par Dieu, ou que sa réalisation est l'œuvre d'un esprit maléfique qui, parce qu'il est réputé pour avoir plus d'expérience que l'homme, a été tenu d'offrir son assistance, quand bien même la performance de cet acte par les moyens indirects d'un procédé ordinaire, est évidente pour quiconque a la dextérité d'ouvrir les yeux pour voir la vérité.

50. C'est pourquoi nous pouvons les blâmer, ceux qui tiennent pour impossible qu'un homme construise naturellement un langage plus parfait que le grec, l'hébreu ou le latin.

51. Pour celui qui, au lieu de mesurer la vraie cause d'une chose, fait sans nécessité appel aux miracles, admettant tacitement que Dieu ne peut pas en être naturellement l'auteur ; là où il commet un blasphème, comme le soldat qui, rejetant les ordres qu'un officier inférieur est autorisé à lui donner, refuse absolument toute comparution, à moins que le Général lui-même ne vienne en personne pour l'exiger de lui.

52. Étant donné qu'il est possible qu'un tel langage existe, je pense qu'il serait très nécessaire pour un tel langage de permettre à la foi la concision et l'abondance du discours.

53. Ceux qui louent le plus ces langages, sont parfois obligés de dire, que *Laborant penuria verborum*[438] ; et à cela joignent immédiatement cette raison, *Quia plures sunt res quant verba*[439].

[437] « Les entités ne doivent pas être multipliées par-delà ce qui est nécessaire. » Énoncé attribué à Guillaume d'Ockham, dans son principe philosophique dit du « rasoir d'Ockham ».
[438] « [qu'ils] s'inquiètent du manque de mots ».
[439] « Que les choses sont plus nombreuses que les mots. »

54. That is soon said, and, *adpauca respicientes facile enuntiant.* But here I ask them how they come to know that there are more things then words, taking things, as in this sense they ought to be taken, for things universal; because there is no word spoken, which to the conceit of man is not able to represent more individuals then one, be it sun, moon, Phoenix, or what you will, even amongst verbs, and syncategorematical signes, which do onely suppone for the modalities of things; therefore is each word the sign of an universal thing, Peter signifying either this Peter, or that Peter, and any whatever name, surname, or title, being communicable to one and many.

55. Thus though both words and thoughts, as they are signs, be universal, yet do I believe that those who did attribute less universality to words then things, knew not definitely the full number of words, taking words for any articulate pronunciation.

56. Nay, I will go further: there is no alphabet in the world, be the calculator never so well skill'd in arithmetick, by vertue whereof the exact number of words may be known, because that number must comprehend all the combinations that letters can have with one another, and this cannot be done if any letter be wanting; and consequently, by no alphabet as yet framed, wherein, as I have already said in the twelfth article, there is a deficiency of many letters.

57. The universal alphabet therefore must be first conceived, before the exactness of that computation can be attained unto.

54. Cela est vite dit, et *adpauca respicientes facile enuntiant*[440]. Mais je leur demande ici comment ils parviennent à savoir qu'il y a plus de choses que de mots, en prenant les choses dans le sens dans lequel elles doivent être prises, c'est-à-dire les choses universelles ; parce qu'il n'est pas de mot prononcé, qui ne soit capable de représenter, à l'entendement humain, plus qu'un seul individu, qu'il s'agisse de Soleil, Lune, Phénix, ou quoi que ce soit, même parmi les verbes, et les signes syncatégorématiques, qui ne renvoient qu'à la modalité des choses ; chaque mot est par conséquent le signe d'une chose universelle, *Pierre* signifiant soit ce Pierre, soit cet autre Pierre, et tous les autres noms, surnoms ou titres étant transposables à un et plusieurs.

55. Ainsi, bien que les mots comme les pensées, étant des signes, sont universels, je crois pourtant que ceux qui ont attribué moins d'universalité aux mots qu'aux choses ne connaissaient pas assurément le nombre entier des mots, prenant pour mots toute prononciation articulée.

56. Voire, j'irai plus loin : il n'est pas d'alphabet au monde, même si le calculateur était le plus versé en arithmétique qui soit, dont le nombre exact de mots puisse être connu, parce que ce nombre doit comprendre toutes les combinaisons que les lettres peuvent créer les unes avec les autres, et ce ne peut être fait si l'une des lettres, quelle qu'elle soit, est manquante ; et conséquemment, par aucun des alphabets conçus jusqu'ici, puisque, comme je l'ai déjà dit dans le douzième article, ils sont déficients de plusieurs lettres.

57. L'alphabet universel doit donc d'abord être conçu, avant que l'on puisse atteindre l'exactitude de ce calcul.

[440] « Peu de ceux-là s'expriment facilement. »

58. Then is it, when, having couched an alphabet materiative of all the words the mouth of man, with its whole implements, is able to pronounce, and bringing all these words within the systeme of a language, which, by reason of its logopandochie[441], may deservedly be intituled The Universal Tongue, that nothing will better merit the labour of a grammatical arithmetician then, after due enumeration, *hinc inde*, to appariate the words of the universal language with the things of the universe.

59. The analogie therein 'twixt the signe and thing signified holding the more exactly, that as, according to Aristotle, there can be no more worlds but one, because all the matter whereof worlds can be composed is in this; so can there be no universal language but this I am about to divulge unto the world, because all the words enunciable are in it contained.

60. If any officious critick will run to the omnipotency of God for framing more worlds, according to the common saying, Nothing is impossible to God, that implies not a contradiction, so must he have recourse to the same omnipotent power for furnishing of man with other speech-tools then his tongue, throat, roof of the mouth, lips, and teeth, before the contexture of another universal language can be warped.

[441] Sic. « logopandocie » est la graphie consacrée, qu'on retrouve dans l'édition de J&L, mais aussi dans la notice de l'*OED*. Voir « logoˈpandocie, n. » *OED Online*, Oxford University Press, Mars 2019, [En ligne]. oed.com/view/Entry/109851. [Consulté le 27 mai 2019].

58. C'est ainsi que, quand, ayant composé un alphabet fournissant tous les mots que la bouche de l'Homme, avec tous ses outils, est capable de prononcer, et rassemblant tous ces mots au sein du système d'un langage, qui, en raison de sa *logopandocie*[442], pourrait à juste titre être appelé La Langue Universelle, rien ne méritera plus le travail d'un arithméticien grammatical que d'apparier, *hinc inde*[443], après due énumération, les mots du langage universel avec les choses de l'univers.

59. L'analogie entre le signe et l'objet signifié se maintenant d'autant plus exactement que, d'après Aristote, il ne peut y avoir plus d'un monde, parce que toute la matière dont peuvent être composés les mondes est contenue dans celui-ci ; de même, il ne peut y avoir d'autre langage universel que celui que je m'apprête à révéler au monde, parce tous les mots prononçables y sont contenus.

60. Si quelque critique empressé se rue vers l'argument de l'omnipotence de Dieu dans la création de plus de mondes, selon la locution courante, « Rien qui ne suppose une contradiction n'est impossible à Dieu », il doit aussi avoir recours au même pouvoir omnipotent pour fournir à l'homme d'autres outils de discours que sa langue, sa gorge, son palais, ses lèvres et ses dents, avant que la conception d'un autre langage universel puisse être envisagée.

---

[442] Capacité à admettre tous les types de mots. Cf. « logoˈpandocie, n. » *OED Online*, Oxford University Press, Mars 2019, [En ligne]. oed.com/view/Entry/109851. [Consulté le 27 mai 2019].

[443] Cette locution adverbiale empruntée au latin signifie dans la langue écossaise « réciproquement », « de l'un et l'autre côtés ». Cf. « Hinc inde » *Dictionary of the Scots Language*. 2004. Scottish Language Dictionaries Ltd. [En ligne]. https://www.dsl.ac.uk/entry/snd/hinc_inde. [Consulté le 27 mai 2019].

61. That I should hit upon the invention of that, for the furtherance of philosophy, and other disciplines and arts, which never hitherto hath been so much as thought upon by any, and that in a matter of so great extent, as the expressing of all the things in the world, both in themselves, actions, ways of doing, situation, pendicles, relations, connexions, pathetick interpositions, and all other appurtenances to a perfect elocution, without being beholding to any language in the world; insomuch as one word will hardly be believed by our fidimplicitary gown-men, who, satisfied with their predecessors' contrivances, and taking all things litterally, without examination, blaterate, to the nauseating even of vulgar ears, those exotick proverbs, There is no new thing under the sun, *Nihil dictum quod rum dictum prius*, and, Beware of philosophers; authorizating this on Paul, the first on Solomon, and the other on Terence.

62. But, poor souls, they understand not that in the passage of Solomon is meant, that there is no innovation in the essence of natural things; all transmutations on the same matter, being into forms, which, as they differ from some, so have an essential uniformity with others pre-existent in the same kind.

63. And when it was said by Paul, Beware of philosophers, he meant such sophisters as themselves, who, under the vizzard of I know not what, corrupt the channels of the truth, and pervert all philosophy and learning.

64. As for the sayings of Terence, whether Scipio couched them or himself, they ought to be inferred rather as testimonies of neat Latine, then for asserting of infallible verities.

65. If there hath been no new thing under the sun, according to the adulterate sense of those pristinary lobcocks, how comes the invention of syllogisms to be attributed to Aristotle, that of the sphere to Archimedes, and logarithms to Neper? It was not Swart, then, and Gertudenburg, that found out gunpowder and the art of printing, for these two men lived after the decease of Solomon.

61. Que je sois l'inventeur de ce qui, pour l'avancement de la philosophie, et les autres arts et disciplines, n'a jamais jusqu'à présent été ne serait-ce que pensé par personne, et qui concerne une matière de si grande envergure que l'expression de toutes les choses au monde, en elles-mêmes, mais aussi en actions, manières de faire, situations, appendices, relations, connexions, interpositions pathétiques, et toutes les autres choses qui constituent une élocution parfaite, sans en être redevable à aucun autre langage au monde ; en l'espace d'un seul mot, sera difficilement cru par nos fidimplicitaires[444] hommes de robe qui, satisfaits des contributions de leurs prédécesseurs, et prenant toutes choses littéralement, sans analyse, déblatèrent, jusqu'à la nausée même des oreilles vulgaires, ces proverbes exotiques, « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil »[445], *Nihil dictum quod rum dictum prius*[446], et « Méfiez-vous des philosophes »[447] ; renvoyant ce dernier à Paul, le premier à Salomon, et l'autre à Terence.

62. Mais, pauvres âmes, ils ne comprennent pas que ce passage de Salomon signifie qu'il n'y a pas d'innovation dans l'essence des choses naturelles ; que toutes les transmutations de la même matière se font en formes, qui, si elles diffèrent de certaines, ont aussi une uniformité essentielle avec les autres formes préexistantes du même type.

63. Et quand ce fut dit par Paul, « Méfiez-vous des philosophes », il voulait parler des sophistes comme eux, qui, sous le masque de je ne sais quoi, corrompent les canaux de la vérité et pervertissent toute la philosophie et le savoir.

64. En ce qui concerne les propos de Terence, qu'ils soient de sa propre main ou de celle de Scipio, ils devraient plutôt être lus comme des témoignages d'un latin élégant, que comme des assertions de vérités infaillibles.

65. S'il n'y a rien eu de nouveau sous le soleil, selon le raisonnement décadent de ces péquenauds immaculés, comment se fait-il que l'invention des syllogismes soit attribuée à Aristote, celle de la sphère à Archimède, et les logarithmes à Neper ? Ce ne furent pas Schwarz, dans ce cas, et Gutenberg, qui inventèrent la poudre et l'art de l'imprimerie, puisque ces deux hommes vécurent après la mort de Salomon.

---

[444] NT « fidimplicitary », un néo-latinisme urquhartien dérivé de *fides implicita* ou « la foi implicite ». Le terme signifie ici « qui a implicitement foi en les mots des autres ». Cf. « fidimˈplicitary, adj. » *OED Online*, Oxford University Press, Mars 2019, [En ligne]. oed.com/view/Entry/69902. [Consulté le 27 mai 2019].
[445] Proverbe de Salomon.
[446] Sentence de Terence. « Rien n'est dit qui n'ait été dit auparavant. »
[447] Variation de l'exhortation de Paul « Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie par la philosophie [...] » (Colossiens 2:8).

66. Had there been canon in Solomon's dayes, Rehoboam, by all appearance, would have made use of them for the recovery of his inheritance; nor had some mention of artillery been omitted in the books of the Macchabees.

67. Pancerola's Treatise *De novis adimpertis*, although Polydor Virgil were totally forgot, would be, had there been no new thing since Solomon penn'd *Ecclesiastes*, but as a discourse of platonick reminiscences, and calling to minde some formerly lost fancies.

68. Truly, I am so far from being of the opinion of those archaeomanetick coxcombs, that I really think there will alwayes be new inventions where there are excellent spirits.

69. For, as I ascribe unto my self the invention of the trissotetrail trigonometry, for facility of calculation by representatives of letters and syllables, the proving of the equipollencie and opposition both of plaine and modal enunciations by rules of geometry, the unfolding of the chiefest part of philosophy by a continued geographical allegory, and above a hundred other severall books on different subjects, the conceit of so much as one whereof never entered into the brains of any before my self, although many of them have been lost at Worcester fight, so am I confident that others after me may fall upon some strain of another kind, never, before that, dreamed upon by those of foregoing ages.

70. Now to the end the reader may be more enamored of the language, wherein I am to publish a grammer and lexicon, I will here set down some few qualities and ad vantages peculiar to it self, and which no language else, although all other concurred with it, is able to reach unto.

66. S'il y avait eu des canons du temps de Salomon, Roboam, selon toute vraisemblance, en aurait fait usage pour recouvrir son héritage ; mais de même, toute mention d'artillerie a été omise dans les livres des Maccabées.

67. Le traité de Panciroli[448] *De novis adimpertis*, même si Polydore Virgile était entièrement oublié, ne serait, s'il n'y avait rien eu de nouveau depuis que Salomon écrivit l'*Ecclésiaste*, qu'un discours de réminiscences platoniciennes, et un rappel d'idées autrefois perdues.

68. En vérité, je suis si loin de me ranger à l'opinion de ces freluquets archéomanétiques[449], que je pense réellement qu'il y aura toujours de nouvelles inventions là où il y a d'excellents esprits.

69. Car, attribuant à ma personne l'invention de la trigonométrie trissotétrale, pour faciliter le calcul par des représentations de lettres et de syllabes, de la preuve de l'équivalence et de l'opposition des énonciations simples et modales par les règles de la géométrie, du déploiement de la partie primordiale de la philosophie par une allégorie géographique filée, et de plus d'une centaine d'autres livres sur différents sujets, dont l'idée ne serait-ce que d'un seul d'entre eux n'a jamais pénétré le cerveau d'aucun homme avant moi, bien que nombre d'entre eux aient été perdus à la bataille de Worcester, de même, je suis certain que d'autres après moi pourraient trouver des possibilités d'un autre genre, jamais auparavant rêvées par ceux des temps antérieurs.

70. À présent, afin que le lecteur puisse s'enticher de ce langage, dont je m'apprête à publier une grammaire et un lexique, je vais inscrire ici quelques qualités et avantages qui lui sont propres, et qu'aucun autre langage, bien que tous lui soient concomitants, n'est capable d'atteindre.

---

[448] Nous redressons la graphie du nom de ce cardinal italien auteur du *Rerum memorabilium jam olim deperditarum* (Amberg, 1599). Voir J&L, note 41 p. 220.
[449] Qui se complaisent dans les choses antiques.

71. First, There is not a word utterable by the mouth of man, which, in this language, hath not a peculiar signification by it self, so that the allegation of Bliteri by the Summulists will be of small validity.

72. Secondly, Such as will harken to my instructions, if some strange word be proposed to them, whereof there are many thousands of millions, deviseable by the wit of man, which never hitherto by any breathing have been uttered, shall be able, although he know not the ultimate signification thereof, to declare what part of speech it is; or if a noune, into what predicament or class it is to be reduced, whether it be the signe of a real or notional thing, or somewhat concerning mechanick trades in their tooles or tearmes; or if real, whether natural or artificial, complete or incomplete; for words here do suppone for the things which they signifie, as when we see my Lord General's picture, we say, there is my Lord General.

73. Thirdly, This world of words hath but two hundred and fifty prime radices, upon which all the rest are branched; for better understanding whereof, with all its dependant boughs, sprigs, and ramelets, I have before my lexicon set down the division thereof, making use of another allegory, into so many cities, which are subdivided into streets, they againe into lanes, those into houses, these into stories, whereof each room standeth for a word; and all these so methodically, that who observeth my precepts thereanent, shall, at the first hearing of a word, know to what city it belongeth, and consequently not be ignorant of some general signification thereof, till, after a most exact prying into all its letters, finding the street, lane, house, story, and room thereby denotated, he punctually hit upon the very proper thing it represents in its most specifical signification.

71. Premièrement, il n'est aucun mot prononçable par la bouche d'un Homme, qui, dans ce langage, n'ait pas une signification particulière par lui-même, de telle sorte que l'allégation d'ineptie par les Summulistes[450] n'aura que peu de validité.

72. Deuxièmement, ceux qui prêteront attention à mes instructions, si on leur présentait un mot étrange, dont il existe plusieurs milliers de millions que l'esprit humain peut concevoir, et qui n'ont jusqu'ici jamais été prononcés par aucun souffle, ceux-là seront capables (sans pour autant en connaître l'ultime signification) de nommer la nature de ce mot ; s'il s'agit d'un nom, à quel prédicament ou à quelle classe il appartient, s'il est le signe d'une chose réelle ou notionnelle ou concernant de quelque manière les arts mécaniques, leurs outils ou leurs jargons ; s'il s'agit d'une chose réelle, si elle est naturelle ou artificielle, complète ou incomplète ; car ici les mots renvoient[451] bien aux choses qu'ils signifient, de même que lorsqu'on voit le portrait de mon Lord General[452], on dit « Voici mon Lord General ».

73. Troisièmement, ce monde de mots n'a que deux cent-cinquante radicaux sur lesquels tout le reste est ramifié ; pour mieux le comprendre avec toutes les branches, tous les brins et les brindilles qui en dépendent, j'en ai fait, avant de composer mon lexique, en faisant usage d'une autre allégorie, la division, en autant de villes qui sont subdivisées en rues, puis en allées, en maisons, puis en étages dont chaque pièce représente un mot ; et tout cela de façon si méthodique, que celui qui observe mes préceptes saura, à la première écoute d'un mot, à quelle ville il appartient et ne sera conséquemment pas ignorant de toute sa signification générale, jusqu'à ce que, après un examen très précis de toutes ses lettres, trouvant la rue, l'allée, la maison, l'étage et la pièce ainsi dénotés, il en dégage promptement la chose exacte qu'il représente dans sa signification la plus spécifique.

---

[450] « So that the allegation of *Bliteri* by the Summulists will be of small validity. » Les *Summulists* sont les commentateurs souvent pédants des *Summulae Logicales* de Pierre d'Espagne au XIIIe siècle. *Bliteri* est un gaélisme dérivé de « bluiter », « parler de manière insensée voire outrageuse » *Ibid..*, note 43 p. 220.

[451] Cf. « suppone, v. » *OED Online*, Oxford University Press, Mars 2019, www.oed.com/view/Entry/194672. Conuslté le 26 mai 2019.

[452] Selon Jack et Lyall, il s'agit d'une flatterie à l'intention de Cromwell. *Ibid.*, note 44 p. 220.

74. Fourthly, By vertue of adjectitious syllabicals annexible to nouns and verbs, there will arise of several words, what compound, what derivative, belonging in this language to one noune or to one verb alone, a greater number then doth pertaine to all the parts of speech in the most copious language in the world besides.

75. Fifthly, So great energy to every meanest constitutive part of a word in this language is appropriated, that one word thereof, though but of seven syllables at most, shall comprehend that which no language else in the world is able to express in fewer then fourscore and fifteen several words; and that not only a word here and there for masteries sake, but several millions of such, which, to any initiated in the rudiments of my grammar, shall be easie to frame.

76. Sixthly, In the cases of all the declinable parts of speech, it surpasseth all other languages whatsoever, for whilst others have but five or six at most, it hath ten, be sides the nominative.

77. Seventhly, There is none of the learned languages but hath store of nouns defective of some case or other; but in this language there is no heteroclite in any declinable word, nor redundancie or deficiency of cases.

78. Eighthly, Every word capable of number, is better provided therewith in this language then by any other; for in stead of two or three numbers, which others have, this affordeth you four; to wit, the singular, dual, plural, and redual.

79. Ninthly, It is not in this as other languages, wherein some words lack one number, and some another, for here each casitive or personal part of speech is endued with all the numbers.

80. Tenthly, In this tongue there are eleven genders; wherein likewise it exceed- eth all other languages.

74. Quatrièmement, en vertu des syllabes additionnelles annexables aux noms et aux verbes, apparaîtront quantité de mots, pour certains composés, pour d'autres dérivés, appartenant au sein de ce langage à un nom ou à un verbe seul, en plus grand nombre qu'il s'en rattacheraient à toutes les catégories grammaticales dans le langage au monde le plus abondant qui soit.

75. Cinquièmement, une telle énergie est dévouée, dans ce langage, à chaque partie constitutive d'un mot, si chiche soit-elle, qu'un seul de ces mots, bien qu'il n'excède pas sept syllabes au plus, devra enclore ce qu'aucun autre langage au monde ne sait exprimer en moins de quelques quatre-vingt-quinze mots ; et que ce sera non seulement le cas d'un mot, ici et là, par quelque élan de supériorité, mais de plusieurs millions d'entre eux qu'il sera aisé, pour n'importe quel initié aux rudiments de ma grammaire, de formuler.

76. Sixièmement, quant aux cas de toutes les classes déclinables, cette langue surpasse n'importe laquelle d'entre les autres langues, car quand les autres n'en comptent que cinq ou six au plus, elle en compte dix en-dehors du nominatif.

77. Septièmement, il n'existe aucun des langages connus qui ne comprenne de noms défectifs dans un cas ou un autre ; mais dans ce langage il n'y a d'irrégularité à aucun mot déclinable, ni de redondance ou de déficience des cas.

78. Huitièmement, tous les mots capables de variation numérale sont mieux pourvus par cette langue que par aucune autre ; car au lieu de deux ou trois nombres que comptent les autres langues, celle-ci en fournit quatre ; c'est-à-dire, le singulier, duel, pluriel et reduel.

79. Neuvièmement, tout ne se passe pas comme dans les autres langages, où à certains mots fait défaut un nombre ou un autre, car ici chaque classe grammaticale déclinable ou personnelle est dotée de tous les nombres.

80. Dixièmement, dans cette langue il existe onze genres ; ce en quoi elle outrepasse également toutes les autres langues.

81. Eleventhly, Verbs, mongrels, participles, and hybrids, have all of them ten tenses besides the present; which number no language else is able to attaine to.

82. Twelfthly, Though there be many conjugable words in other languages defective of tenses, yet doth this tongue allow of no such anomaly, but granteth all to each.

83. Thirteenthly, In lieu of six moods which other languages have at most, this one enjoyeth seven in its conjugable words.

84. Fourteenthly, Verbs here, or other conjugable parts of speech, admit of no want of moodes, as doe other languages.

85. Fifteenthly, In this language the verbs and participles have four voices, although it was never heard that ever any other language had above three.

86. Sixteenthly, No other tongue hath above eight or nine parts of speech, but this hath twelve.

87. Seventeenthly, For variety of diction in each part of speech, it surmounteth all the languages in the world.

88. Eighteenthly, Each noun thereof, or verb, may begin or end with a vowel or consonant, as to the peruser shall seem most expedient.

89. Nineteenthly, Every word of this language, declinable or indeclinable, hath at least ten several synomymas.

90. Twentiethly, Each of these synomymas, in some circumstance of the signification, differeth from the rest.

91. One and twentiethly, Every faculty, science, art, trade, or discipline, requiring many words for expression of the knowledge thereof, hath each its respective root from whence all the words thereto belonging are derived.

81. Onzièmement, les verbes, les bâtards, les participes et les hybrides comptent tous dix cas en dehors du présent ; nombre qu'aucun autre langage n'est capable d'égaler.

82. Douzièmement, bien que dans les autres langages de nombreux mots conjugables soient défectifs en certains temps, cette langue ne permet pas une telle anomalie, mais octroie tous les temps à chacun d'entre eux.

83. Treizièmement, en lieu de six modes que comptent, au plus, les autres langues, celle-ci jouit de sept pour ses mots conjugables.

84. Quatorzièmement, les verbes, ou les autres classes grammaticales conjugables, n'admettent pas de défectivité modale, comme le font les autres langues.

85. Quinzièmement, dans cette langue les verbes et les participes ont quatre voix, quand bien même on n'a jamais vu aucune autre langue en compter plus de trois.

86. Seizièmement, aucune autre langue n'a plus de huit ou neuf classes grammaticales, mais celle-ci en a douze.

87. Dix-septièmement, en ce qui concerne la variété de lexique dans chaque classe grammaticale, elle surpasse toutes les langues au monde.

88. Dix-huitièmement, chacun des noms, ou verbes, qui la composent, peuvent commencer ou terminer par une voyelle ou une consonne, selon ce que l'énonciateur juge le plus opportun.

89. Dix-neuvièmement, tous les mots de cette langue, déclinables ou indéclinables, ont au moins dix synonymes.

90. Vingtièmement, chacun de ces synonymes, dans certaines circonstances sémantiques, diffère du reste.

91. Vingt-et-unièmement, toutes les activités, sciences, arts, commerces ou disciplines, dont l'expression du savoir requiert de nombreux mots, ont une racine respective de laquelle dérivent tous les mots leur appartenant.

92. Two and twentiethly, In this language the opposite members of a division have usually the same letters in the words which signifie them; the initial and final letter being all one, with a transmutation only in the middle ones.

93. Three and twentiethly, Every word in this language signifieth as well backward as forward, and how ever you invert the letter, still shall you fall upon significant words, whereby a wonderful facility is obtained in making of anagrams.

94. Four and twentiethly, There is no language in the world, but for every word thereof it will afford you another of the same signification, of equal syllables with it, and beginning or ending, or both, with vowels or consonants as it doth.

95. Five and twentiethly, By vertue hereof there is no hexameter, elegiack, saphick, asclepaid, iambick, or any other kind of Latin or Greek verse, but I will afford you another in this language of the same sort, without a syllable more or less in the one then the other, spondae answering to spondae, dactil to dactil, caesure to caesure, and each foot to other, with all uniformity imaginable.

96. Six and twentiethly, As it trotteth easily with metrical feet, so at the end of the career of each line hath it the dexterity, after the manner of our English and other vernaculary tongues, to stop with the closure of a rime; in the framing whereof, the well-versed in that language shall have so little labour, that for every word therein he shall be able to furnish at least five hundred several monosyllables of the same termination with it.

97. Seven and twentiethly, In translating verses of any vernaculary tongue, such as Italian, French, Spanish, Slavonian, Dutch, Irish, English, or whatever it be, it affords you words of the same signification, syllable for syllable, and in the closure of each line a ryme, as in the original.

92. Vingt-deuxièmement, dans cette langue les membres opposés au sein d'une catégorie ont habituellement les mêmes lettres dans les mots qui les signifient ; l'initiale et la finale demeurant inchangées, une transmutation s'opérant seulement au sein des lettres du milieu des deux mots.

93. Vingt-troisièmement, chaque mot dans ce langage est aussi significatif à l'endroit qu'à l'envers, et de quelque manière dont on intervertit les lettres, on retrouve toujours des mots porteurs de sens ; aussi est obtenue une facilité merveilleuse à la fabrication d'anagrammes.

94. Vingt-quatrièmement, il n'y a pas de langage au monde pour tous les mots duquel il ne fournira pas un double de la même signification, d'un nombre égal de syllabes, et commençant ou finissant, ou les deux, par les mêmes voyelles ou consonnes.

95. Vingt-cinquièmement, en vertu de cela il n'y a pas d'hexamètre élégiaque, saphique, asclépiade[453], iambique ou aucun autre genre de vers latin ou grec, dont je ne fournirai l'équivalent dans ce langage, sans une syllabe de plus ou de moins dans le premier au regard du second ; le spondée répondant au spondée, la dactyle au dactyle, la césure à la césure, et chaque pied à l'autre, avec toute l'uniformité qu'on peut imaginer.

96. Vingt-sixièmement, comme il sait trottiner aisément au gré des pieds métriques, aussi en fin de parcours de chaque ligne, il a la dextérité, à la manière de notre Anglais et de nos langues vernaculaires, de s'arrêter à la clausule rimique ; dont la formulation, pour l'énonciateur expérimenté de ce langage, sera si aisée, que pour chacun de ses mots il saura fournir au moins cinq cent monosyllabes en partageant la terminaison.

97. Vingt-septièmement, à la traduction de vers en toute langue vernaculaire, comme l'Italien, le Français, l'Espagnol, le Slavonien[454], le Flamand, l'Irlandais, l'Anglais ou quelle qu'elle soit, elle offre des mots de même signification, syllabe pour syllabe, et à chaque fin de vers une rime, comme dans l'original.

[453] L'asclépiade ou *asclepiadeus* est un vers de métrique éolienne composé d'un spondée, d'un choriambe et d'un iambe. *Ibid.*, p. 75.
[454] Langue parlée en Slavonie, région du Nord-Est de la Croatie.

98. Eight and twentiethly, By this language, and the letters thereof, we may do such admirable feats in numbers, that no cyfering can reach its compendiousness; for whereas the ordinary way of numbring by thousands of thousands of thousands of thousands, doth but confuse the hearer's understanding, to remedy which I devised, even by cyfering it self, a far more exact maner of numeration, as in the treatise of arithmetick which I have ready for the press is evidently apparent. This language affordeth so concise words for numbering, that the number for setting down, whereof would require in vulgar arithmetick more figures in a row then there might be grains of sand containable from the center of the earth to the highest heavens, is in it expressed by two letters.

99. Nine and twentiethly, What rational logarithms do by writing, this language doth by heart, and by adding of letters, shall multiply numbers, which is a most exquisite secret.

100. Thirtiethly, The digits are expressed by vowels, and the consonants stand for all the results of the Cephalisme, from ten to eighty-one inclusively, whereby many pretty arithmetical tricks are performed.

101. One and thirtiethly, In the denomination of the fixed stars, it affordeth the most significant way imaginary; for by the single word alone which represents the star, you shall know the magnitude, together with the longitude and latitude, both in degrees and minutes, of the star that is expressed by it.

102. Two and thirtiethly, By one word in this language we shall understand what degree, or what minute of the degree of a signe of the zodiake, the sun, or moon, or any other planet is in.

103. Three and thirtiethly, As for the yeer of God, the moneth of that yeer, week of the moneth, day of that week, partition of the day, hour of that partition, quarter and half quarter of the hour, a word of one syllable in this language will express it all to the full.

104. Four and thirtiethly, In this language also, words expressive of herbs represent unto us with what degree of cold, moisture, heat, or driness they are qualified, together with some other property distinguishing them from other herbs.

98. Vingt-huitièmement, par le biais de cette langue et de ses lettres, l'on peut réaliser de si admirables prouesses numérales, qu'aucun chiffrage n'en atteint la complétude ; car tandis que la manière ordinaire de classer en milliers de milliers de milliers de milliers de milliers n'aboutit qu'à la confusion de la compréhension de l'auditeur, j'ai conçu pour y remédier, même en le chiffrant lui-même, un système de numération bien plus exact, ce qui apparaît clairement dans mon traité d'arithmétique, qui est prêt à l'impression. Cette langue fournit des mots si concis pour la numération, que le nombre qui nécessiterait, en grossière arithmétique, plus de chiffres à la suite qu'il pourrait y avoir de grains de sable contenus depuis le centre de la terre jusqu'au plus haut des cieux, y est exprimé par deux lettres.

99. Vingt-neuvièmement, ce qu'accomplissent les logarithmes rationnels par l'écriture, cette langue l'accomplit par cœur, et en ajoutant des lettres, on multiplie les nombres, ce qui est un secret des plus délicats.

100. Trentièmement, les chiffres sont exprimés par des voyelles, et les consonnes représentent tous les produits du Céphalisme, de dix à 81 inclus, au moyen de quoi on peut exécuter de nombreux tours arithmétiques.

101. Trente-et-unièmement, en ce qui concerne la dénomination des étoiles fixes, elle offre le moyen le plus significatif qu'on puisse imaginer ; car par un seul mot figurant l'étoile, on connaîtra la magnitude, ainsi que la longitude et latitude, en degrés et en minutes, de l'étoile qu'il représente.

102. Trente-deuxièmement, en un mot de cette langue l'on peut comprendre quel degré, ou quelle minute du degré d'un signe du zodiaque se trouve le soleil, la lune, ou toute autre planète.

103. Trente-troisièmement, quant à l'année divine, le mois de cette année, la semaine de ce mois, le jour de cette semaine, la partie de cette journée, l'heure de cette partie, au quart d'heure et aux demi-quart d'heure près, un mot d'une syllabe de ce langage les exprimera pleinement.

104. Trente-quatrièmement, dans cette langue également, les mots représentant les herbes nous exposent à quel degré de froid, d'humidité, de chaleur ou de sécheresse elles appartiennent, cela et quelque autre propriété les distinguant des autres herbes.

105. Five and thirtiethly, In matter of colours, we shall learn by words in this lan guage the proportion of light, shadow, or darkness, commixed in them.

106. Six and thirtiethly, In the composition of syllables by vowels and consonants, it affordeth the aptest words that can be imagined for expressing how many vowels and consonants any syllable is compounded of, and how placed in priority and situation to one another. Which secret in this language is exceeding necessary for understanding the vigour of derivates in their variety of signification.

107. Seven and thirtiethly, For attaining to that dexterity which Mithridates, king of Pontus, was said to have, in calling all his souldiers, of an army of threescore thou sand men, by their names and surnames, this language will be so convenient, that if a general, according to the rules thereof, will give new names to his soldiers, whether horse, foot, or dragoons, as the French use to do to their infantry by their nam de guerre, he shall be able, at the first hearing of the word that represents the name of a souldier, to know of what brigade, regiment, troop, company, squadron, or division he is, and whether he be of the cavalry or of the foot, a single souldier or an officer, or belonging to the artillery or baggage. Which device, in my opinion, is not unuseful for those great captains that would endear themselves in the favour of the souldiery.

108. Eight and thirtiethly, In the contexture of nouns, pronouns, and preposital articles, united together, it administereth many wonderful varieties of laconick expres sions, as in the grammar thereof shall more at large be made known unto you.

109. Nine and thirtiethly, Every word in this language is significative of a number, because, as words may be increased by addition of letters and syllables, so of numbers is there a progress in infinitum.

110. Fourtiethly, In this language every number, how great soever, may be ex pressed by one single word.

111. One and fourtiethly, As every number essentially differeth from another, so shall the words expressive of several numbers be from one another distinguished.

105. Trente-cinquièmement, quant aux couleurs, on apprend par les mots, dans cette langue, la proportion de lumière, d'ombre, ou d'obscurité qui s'y mélange.

106. Trente-sixièmement, pour la composition des syllabes en voyelles et en consonnes, elle offre les mots les plus aptes qu'on puisse imaginer afin d'exprimer de combien de voyelles et de consonnes chaque syllabe est composée, dans quel ordre de priorité et comment elles sont placées les unes par rapport aux autres. Ce secret, dans ce langage, dépasse la nécessité pour comprendre la vigueur des dérivés dans la variété de leur signification.

107. Trente-septièmement, afin d'atteindre la dextérité attribuée à Mithridate, roi du Pont, dont on a dit qu'il appelait tous ses soldats, d'une armée de soixante mille hommes, par leurs noms et prénoms, cette langue sera si commode que si un général, en vertu de cela, venait à donner de nouveaux noms à ses soldats, selon qu'ils soient fantassins, cavaliers ou dragons, comme le font les français qui appellent leur infanterie par leurs noms de guerres, il serait capable, dès qu'il entendrait le mot représentant le nom d'un soldat, de savoir à quelle brigade, régiment, troupe, compagnie, escadron, ou division il appartient, et s'il combat à cheval ou à pied, s'il est un simple soldat ou un officier, ou s'il appartient à l'artillerie ou à l'équipement. Formule qui, à mon avis, n'est pas inutile à certains de ces grands capitaines qui gagneraient ainsi la faveur des soldats.

108. Trente-huitièmement, dans le cadre des noms, des pronoms et des articles prépositionnels, réunis ensemble, elle offre de nombreuses formidables variétés d'expressions laconiques, que sa grammaire saura vous enseigner plus généralement.

109. Trente-neuvièmement, tous les mots de cette langue représentent un nombre, parce que, les mots pouvant être augmentés par l'addition de lettres et de syllabes, ainsi y trouve-t-on un progrès numéral à l'infini.

110. Quarantièmement, dans cette langue tous les nombres, si grands soient-ils, peuvent être exprimés par un seul mot.

111. Quarante-et-unièmement, de la même manière que chaque nombre diffère fondamentalement des autres, les mots exprimant des nombres se distinguent également les uns des autres.

112. Two and fourtiethly, No language but this hath in its words the whole number of letters, that is, ten vowels, and five and twenty consonants, by which means there is no word escapes the latitude thereof.

113. Three and fourtiethly, As its interjections are more numerous, so are they more emphatical in their respective expression of passions, then that part of speech is in any other language whatsoever.

114. Four and fourtiethly, The more syllables there be in any one word of this language, the manyer several significations it hath; with which propriety no other language is endowed.

1 15. Five and fourtiethly, All the several genders in this language are as well com petent to verbs as nouns; by vertue whereof, at the first uttering of a verb in the active voice, you shall know whether it be a god, a goddess, a man, a woman, a beast, or any thing inanimate, and so thorow the other five genders, that doth the action, which excellencie is altogether peculiar unto this language.

116. Six and fourtiethly, In this language there is an art, out of every word, of what kinde of speech soever it be, to frame a verb; whereby, for expressing all manner of actions, a great facility is attained unto.

117. Seven and fourtiethly, To all manner of verbs, and many syncategorematical words, is allowed in this language a flexion by cases, unknown to other tongues, thereby to represent unto our understandings more compendious expressions then is possible to afford by any other means.

118. Eight and fourtiethly, Of all languages, this is the most compendious in complement, and consequently fittest for courtiers and ladies.

119. Nine and fourtiethly, For writing of missives, letters of state, and all other manner of epistles, whether serious or otherways, it affordeth the compactest stile of any language in the world; and therefore, of all other, the most requisite to be learned by statesmen and merchants.

112. Quarante-deuxièmement, aucune autre langue que celle-ci n'a dans ses mots la somme totale des lettres, c'est-à-dire dix voyelles, et vingt-cinq[455] consonnes, latitude à laquelle aucun mot n'échappe.

113. Quarante-troisièmement, les interjections y étant plus nombreuses, aussi sont-elles plus emphatiques dans leurs expressions respectives des passions, que cette classe grammaticale ne l'est dans aucune autre langue qui soit.

114. Quarante-quatrièmement, plus de syllabes y a-t-il dans un mot de cette langue, plus ce mot compte de différentes significations ; ce qui constitue une propriété dont aucune autre langue n'est dotée.

115. Quarante-cinquièmement, tous les nombreux genres, dans cette langue, s'appliquent aux verbes autant qu'aux noms ; en vertu de quoi, aussitôt qu'un verbe est prononcé à la voix active, on sait s'il s'agit d'un dieu, d'une déesse, d'un homme, d'une femme, d'une bête ou de tout objet inanimé, en passant par les cinq autres genres, qui accomplit l'action, excellence tout à fait particulière à cette langue.

116. Quarante-sixièmement, dans ce langage existe la possibilité de formuler, à partir de chaque mot, quelle que soit sa nature, un verbe ; ce par quoi, pour exprimer toutes sortes d'action, l'on parvient à une formidable simplicité.

117. Quarante-septièmement, à toutes les sortes de verbes, et à plusieurs mots syncatégorématiques, est attribuée dans ce langage une flexion par cas, inconnue aux autres langues, présentant ainsi à notre entendement des expressions plus compendieuses qu'on ne puisse fournir par aucun autre moyen.

118. Quarante-huitièmement, de toutes les langues, celle-ci est la plus compendieuse quant aux habits, et, en conséquence, la plus adéquate aux courtisanes et aux dames.

119. Quarante-neuvièmement, en ce qui concerne l'écriture de missives, de lettres d'état, et de toutes autres sortes de courrier, important ou non, elle offre un style plus dense qu'aucune langue au monde ; et par conséquent, entre toutes les autres, elle est la plus nécessaire qu'il soit d'apprendre par les hommes d'état et les commerçants.

[455] Ce nombre est changé en vingt-six dans la *Logopandecteision* publiée un an plus tard.

120. Fiftiethly, No language in matter of prayer and ejaculations to Almighty God is able, for conciseness of expression, to compare with it; and therefore, of all other, the most fit for the use of church-men, and spirits inclined to devotion.

121. One and fiftiethly, This language hath a modification of the tense, whether present, preterite, or future, of so curious invention for couching much matter in few words, that no other language ever had the like.

122. Two and fiftiethly, There is not a proper name in any country of the world, for which this language affords not a peculiar word, without being beholding to any other.

123. Three and fiftiethly, In many thousands of words belonging to this language, there is not a letter which hath not a peculiar signification by it self.

124. Four and fiftiethly, The polysyllables of this language do all of them signifie by their monosyllables, which no word in any other language doth, ex institute, but the compound ones; for, though the syllabical parts of ex lex separately signifie as in the compound, yet those of homo do it not, nor yet those of dote or domus, as in the whole; and so it is in all other languages, except the same; for there are in the Italian and Latine tongues words of ten, eleven, or twelve syllables, whereof not one syllable by it self doth signifie any thing at all in that language, of what it doth in the whole; as adolescenturiatissimamentet honorificicabilitudinitatibus, Sfc.

125. Five and fiftiethly, All the languages in the world will be beholding to this, and this to none.

126. Six and fiftiethly, There is yet another wonder in this language, which, although a little touched by the by in the fifty eighth article of this preface, I will mention yet once more; and it is this, That though this language have advantage of all other, it is impossible any other in time coming surpass it, because, as I have already said, it comprehendeth, first, all words expressible; and then, in matter of the obliquity of cases and tenses, the contrivance of indeclinable parts, and right disposure of vowels and consonants, for distinguishing of various significations within the latitude of letters, cannot be afforded a way so expedient.

120. Cinquantièmement, aucune langue n'est capable, en termes de prière et d'oraisons jaculatoires à Dieu tout-puissant, de se comparer à elle quant à la concision des formules ; et par conséquent, entre toutes, elle est la plus adéquate à l'usage des hommes d'Église et des esprits enclins à la dévotion.

121. Cinquante-et-unièmement, cette langue admet une modification du temps, présent, prétérit ou futur, de si ingénieuse invention, afin d'exprimer beaucoup de matière en peu de mots, qu'aucun autre langage n'en a jamais admis de telle.

122. Cinquante-deuxièmement, il n'y a pas de nom propre dans aucun pays au monde, pour lequel cette langue ne fournisse un mot particulier, sans qu'il n'appartienne à aucune autre.

123. Cinquante-troisièmement, parmi les plusieurs milliers de mots appartenant à cette langue, il n'y a pas une lettre qui n'ait une signification propre par elle-même.

124. Cinquante-quatrièmement, les polysyllabes de cette langue sont tous signifiants par leurs monosyllabes, ce qui n'est le cas d'aucun mot dans aucune autre langue de manière systématique, à l'exception des mots composés ; car, bien que les parties syllabiques de *ex lex* aient le même sens, en tant qu'entités séparées, celles de *homo* n'ont pas, non plus que celles de *dote* ou *domus*, le même sens qu'au sein du mot entier ; et ainsi en est-il dans toutes les autres langues, à l'exception de celui-ci ; car il y a en italien et en latin des mots naturels de dix, onze ou douze syllabes, où aucune syllabe, en elle-même, ne signifie ni rien du tout dans ce langage, ni rien de ce qu'elle accomplit au sein du mot entier ; comme dans *adolescenturiatissimamentet honorificicabilitudinitatibus, Sfc.*

125. Cinquante-cinquièmement, toutes les langues au monde seront contenues dans celle-ci, et celle-ci dans aucune.

126. Cinquante-sixièmement, il y a encore une autre merveille dans cette langue, que, bien que je l'aie quelque peu abordée dans le cinquante-huitième article de cette préface, je mentionnerai encore une fois ; et elle est la suivante, que bien que cette langue ait l'avantage sur toutes les autres, il est impossible qu'aucune autre vienne jamais à la surpasser, parce que, comme j'ai déjà dit, elle comprend, d'abord, tous les mots exprimables ; et puis, qu'en matière d'obliquité des cas et des temps, d'ingéniosité des parties indéclinables, et de disposition exacte des voyelles et des consonnes, afin de distinguer diverses significations parmi la latitude des lettres, on ne peut produire de méthode plus expédiente.

127. Seven and fiftiethly, The greatest wonder of all is, that of all the languages in the world, it is the easiest to learn; a boy of ten yeers old, being able to attaine to the knowledge thereof, in three months space; because there are in it many facilitations for the memory, which no other language hath but it self.

128. Eight and fiftiethly, Sooner shall one reach the understanding of things to be signified by the words of this language, then by those of any other, for that as logarithms in comparison of absolute numbers, so do the words thereof in their initials respectively vary according to the nature of the things which they signifie.

129. Nine and fiftiethly, For pithiness of proverbs, oracles, and sentences, no language can parallel with it.

130. Sixtiethly, In axioms, maximes, and aphorismes, it is excellent above all other languages.

131. One and sixtiethly, For definitions, divisions, and distinctions, no language is so apt.

132. Two and sixtiethly, For the affirmation, negation, and infinitation of propositions, it hath properties unknown to any other language, most necessary for knowledge.

133. Three and sixtiethly, in matter of Enthymems, Syllogisms, and all manner of illative ratiocination, it is the most compendious in the world.

134. Sixtie fourthly, Negative expressions are more compendiously uttred in this language then in any other in the world.

135. Sixtie fifthly, The infinitant terms by this tongue are in one single word ex pressed, which succinctness is by no other language afforded.

127. Cinquante-septièmement, la plus grande merveille de toutes est que, de toutes les langues au monde, elle est la plus facile à apprendre ; un garçon de dix ans étant capable d'en acquérir la connaissance, en l'espace de trois mois ; parce qu'elle contient de nombreuses facilités pour la mémoire, qu'aucune autre langue n'offre, sinon celle-ci.

128. Cinquante-huitièmement, on atteint d'autant plus tôt la compréhension totale des choses signifiées par les mots de cette langue, que par ceux d'aucune autre, parce qu'il en va comme des logarithmes en comparaison des nombres absolus : ainsi les mots de cette langue varient à leurs initiales respectives selon la nature des choses qu'ils signifient.

129. Cinquante-neuvièmement, quant à la concision des proverbes, oracles, et sentences, aucun langage ne peut lui faire concurrence.

130. Soixantièmement, en axiomes, maximes, et aphorismes, elle excelle au-dessus de toutes les autres langues.

131. Soixante-et-unièmement, quant aux définitions, divisions et distinctions, aucun langage n'y est plus apte.

132. Soixante-deuxièmement, quant à l'affirmation, la négation, et l'*infinitation*[456] de propositions, elle a des propriétés connues d'aucun autre langage, et des plus nécessaires à la connaissance.

133. Soixante-troisièmement, en matière d'enthymèmes, de syllogismes et toutes les sortes de ratiocinations illatives, c'est la plus compendieuse au monde.

134. Soixante-quatrièmement, les expressions négatives sont émises dans cette langue avec plus de concision que dans aucune autre au monde.[457]

135. Soixante-cinquièmement, les termes *infinitants*[458] sont exprimés en un seul mot dans cette langue, laquelle concision n'est offerte par aucune autre langue.

[456] Fait de transformer un mot en son contraire par adjonction d'un préfixe négatif.
[457] Les préceptes n° 134 à 136 sont absents de la première édition du texte dans *The Jewel* en 1652. Le précepte n° 134 dans *The Jewel* est le précepte n° 137 ici.
[458] Voir note 456.

136. Lastly, There is not any phrase whatsoever, which, for being peculiar to one speech, and consequently in all other to be improperly taken, wherewith each known tongue in the world is most variously stored, hath, when translated from its original idiome, the denomination of Graecism, Latinism, Scotism, Anglicism, and so forth; but in this universal language is so well admitted, that, in losing nothing of its genuine liveliness, it beareth along with it, without any diminution either of sense or expression, the same very emphasis in the stream which it had at the spring, the like whereof is in no other language to be found.

137. Besides these sixty and six advantages above all other languages, I might have couched thrice as many more, of no less consideration then the aforesaid, but that these same will suffice to sharpen the longing of the generous Reader, after the intrinsecal and most researched secrets of the new grammar and lexicon which I am to evulge.

136. Dernièrement, Il n’est pas d’expression qui, pour être propre à un dialecte, et conséquemment improprement reçue dans tous les autres, chose commune à toutes les langues connues au monde, n’ait lorsqu’elle est traduite depuis son idiome d’origine, la dénomination d’hellénisme, de latinisme, de gaëllisme, d’anglicisme et ainsi de suite ; mais elle est, dans ce langage universel, si bien admise qu’il l’accepte avec l’exacte même accentuation dans le courant qu’il avait dans sa source, sans rien lui ôter de sa vivacité authentique, sans aucune diminution ni de sens, ni d’expression, ce qu’on ne trouve dans aucun autre langage.

137. Outre ces soixante et six avantages sur les autres langues, j’aurais pu en formuler trois fois plus, non moins considérables que les susdits, mais ces mêmes avantages suffiront à affûter le désir du généreux lecteur envers les secrets intrinsèques et des plus recherchés de la nouvelle grammaire et du nouveau lexique que je suis sur le point de divulguer.

Annexe 4

Images issues de *L'Harmonie Universelle* de Marin Mersenne

Des Chants. 131

Soixante Anagrammes du Nom IESVS.

IESVS, IESSV, IEVS, ISEVS, ISESV, ISVES, ISVSE, ISSEV, ISSVE, IVESS, IVSES, IVSSE. EISVS, EISSV, EIVSS, ESIVS, ESISV, ESVIS, ESVSI, ESSIV, ESSVI, EVISS, EVSIS, EVSSI. SIEVS, SIESV, SIVES, SIVSE, SISEV, SISVE, SEIVS, SEISV, SEVIS, SEVSI, SESIV, SESVI, SVIES, SVISE, SVEIS, SVESI, SVSIE, SVSEI. SSIEV, SSIVE, SSEIV, SSEVI, SSVIE, SSVEI. VIESS, VISES, VISSE, VEISS, VESIS, VESSI, VSIES, VSISE, VSEIS, VSESI, VSSIE, VSSEI.

PROPOSITION XI.

Soixante Anagrammes du Nom JESUS. Marin Mersenne, *Harmonie universelle*, Paris, S. Cramoisy, 1636, p. 131. Source *gallica.bnf.fr / BnF*.

RE,vt,mi,fa,ſol,la.Re,vt,mi,fa,la,ſol. Re,vt,mi,ſol,fa,la. Re,vt,mi,ſol,la,fa.
Re,vt,mi,la,fa,ſol.Re,vt,mi,la,ſol,fa.Re,vt,fa,mi,ſol,la.Re,vt,fa,mi,la,ſol.
Re,vt,fa,ſol,mi,la. Re,vt,fa,ſol,la,mi. Re,vt fa,la,mi,ſol. Re,vt,fa,la,ſol,mi.
Re,vt,ſol,mi,fa,la. Re,vt,ſol,mi,la,fa. Re,vt,ſol,fa,mi,la. Re,vt,ſol,fa,la,mi.
Re,vt,ſol,la,mi,fa. Re,vt,ſol,la,fa,mi. Re,vt,la,mi,fa,ſol.Re,vt,la,mi,ſol,fa.
Re,vt,la,fa,mi,ſol. Re,vt,la,fa,ſol,mi. Re,vt,la,ſol,mi,fa. Re,vt,la,ſol,fa,mi.
Re,mi,vt,fa,ſol,la. Re,mi,vt,fa,la,ſol. Re,mi,vt,ſol,fa,la. Re,mi,vt,ſol,la,fa.
Re,mi,vt,la,fa,ſol. Re,mi,vt,la,ſol,fa, Re,mi,fa,vt,ſol,la. Re,mi,fa,vt,la,ſol.
Re,mi,fa,ſol,vt,la. Re,mi,fa,ſol,la,vt.Re,mi,fa,la,vt,ſol. Re,mi,fa,la,ſol,vt.
Re,mi,ſol,vt,fa,la. Re,mi,ſol,vt,la,fa. Re,mi,ſol,fa,vt,la. Re,mi,ſol,fa,la,vt.
Re,mi,ſol,la,vt,fa. Re,mi,ſol,la,fa,vt.Re,mi,la,vt,fa,ſol. Re,mi,la,vt,ſol,fa.
Re,mi,la,fa,vt,ſol. Re,mi,la,fa,ſol,vt. Re,mi,la,ſol,vt,fa. Re,mi,la,ſol,fa,vt.
Re,fa,vt,mi,ſol,la. Re,fa,vt,mi,la,ſol. Re,fa,vt,ſol,mi,la. Re,fa,vt,ſol,la,mi.
Re,fa,vt,la,mi,ſol. Re,fa,vt,la,ſol,mi. Re,fa,mi,vt,ſol,la. Re,fa,mi,vt,la,ſol.
Re,fa,mi,ſol,vt,la. Re,fa,mi,ſol,la,vt. Re,fa,mi,la,vt,ſol.Re,fa,mi,la,ſol,vt.
Re,fa,ſol,vt,mi,la. Re,fa,ſol,vt,la,mi. Re,fa,ſol,mi,vt,la. Re,fa,ſol,mi,la,vt.
Re,fa,ſol,la,vt,mi. Re,fa,ſol,la,mi,vt. Re,fa,la,vt,mi,ſol. Re,fa,la,vt,ſol,mi.
Re,fa,la,mi,vt,ſol. Re,fa,la,mi,ſol,vt. Re,fa,la,ſol,vt,mi. Re,fa,la,ſol,mi,vt.
Re,ſol,vt,mi,fa,la. Re,ſol,vt,mi,la,fa. Re,ſol,vt,fa,mi,la. Re,ſol,vt,fa,la,mi.
Re,ſol,vt,la,mi,fa. Re,ſol,vt,la,fa,mi. Re,ſol,mi,vt,fa,la. Re,ſol,mi,vt,la,fa.
Re,ſol,mi,fa,vt,la.Re,ſol,mi,fa,la,vt. Re,ſol,mi,la,vt,fa. Re,ſol,mi,la,fa,vt.
Re,ſol,fa,vt,mi,la. Re,ſol,fa,vt,la,mi. Re,ſol,fa,mi,tv,la. Re,ſol,fa,mi,la,vt.
Re,ſol,fa,la,vt,mi. Re,ſol,fa,la,mi,vt. Re,ſol,la,vt,mi,fa. Re,ſol,la,vt,fa,mi.
Re,ſol,la,mi,vt,fa. Re,ſol,la,mi,fa,vt. Re,ſol,la,fa,vt,mi. Re,ſol,la,fa,mi,vt.
Re,la,vt,mi, fa,ſol. Re,la, vt,mi,ſol,fa. Re,la,vt,fa,mi,ſol. Re, la,vt,fa,ſol,mi,
Re,la,vt,ſol, mi,fa. Re,la,vt,ſol,fa mi. Re,la, mi,vt,fa,ſol. Re,la,mi,vt,ſol,fa.
Re,la,mi,fa,vt,ſol. Re,la,mi,fa,ſol,vt. Re,la,mi,ſol,vt,fa. Re,la,mi,ſol,fa,vt.
Re,la,fa,vt,mi,ſol. Re,la,fa,vt,ſol,mi. Re,la, fa,mi,vt,ſol. Re,la,fa,mi,ſol,vt.
Re,la,fa,ſol,vt,mi. Re,la, fa, ſol,mi,vt. Re, la,ſol,vt,mi,fa. Re,la,ſol, vt,fa,mi.
Re,la,ſol,mi, vt,fa. Re,la,ſol,mi,fa,vt. Re,la,ſol,fa,vt,mi. Re,la,ſol,fa,mi,vt.

MI,vt,re,fa,ſol,la. Mi,vt,re,fa,la,ſol. Mi,vt,re,ſol,fa,la. Mi,vt,re,ſol,la,fa.
Mi,vt,re,la,fa,ſol.Mi,vt,re,la,ſol,fa.Mi,vt,fa,re,ſol,la.Mi,vt,fa,re,la,ſol.
Mi, vt, fa,ſol,re,la. Mi, vt, fa,ſol,la,re. Mi, vt, fa,la,re,ſol. Mi,vt,fa,la,ſol,re.
Mi, vt, ſol,re,fa,la. Mi, vt, ſol,re,la,fa. Mi, vt, ſol,fa,re,la. Mi,vt,ſol,fa,la,re.
Mi, vt,ſol,la,re,fa. Mi, vt, ſol,la,fa,re. Mi, vt, la,re,fa,la. Mi, vt, la,re,ſol,fa.
Mi, vt, la,fa,re,ſol. Mi, vt, la,fa,ſol,re. Mi, vt, la,ſol,re,fa. Mi,vt,la,ſol,fa,re.
Mi, re,vt,fa,ſol,la. Mi, re, vt,fa,la,ſol. Mi, re, vt,ſol,fa,la. Mi,re,vt,ſol,la,fa.
Mi, re, vt,la,fa,ſol. Mi, re, vt,la,ſol,fa. Mi, re, fa,vt,ſol,la. Mi,re,fa,vt,la,ſol.
Mi, re, fa,ſol,vt,la. Mi, re, fa,ſol,la,vt. Mi, re, fa,la,vt,ſol. Mi, re,fa,la,ſol,vt.
Mi, re, ſol,vt,fa,la. Mi, re, ſol,vt,la,fa. Mi, re, ſol,fa,vt,la. Mi, re, ſol,fa,la,vt.
Mi, re, ſol, la,vt,fa. Mi, re, ſol,la,fa,vt. Mi, re, la, vt,fa,ſol. Mi, re, la, vt,ſol,fa.
Mi, re,la,fa,vt,ſol. Mi, re, la,fa,ſol,vt. Mi, re, la,ſol,vt,fa. Mi, re, la,ſol,fa,vt.
Mi, fa, vt,re,ſol,la. Mi, fa, vt,re,la,ſol. Mi, fa, vt,ſol,re,la. Mi, fa, vt,ſol,la,re.
Mi fa, vt,la,re,ſol. Mi, fa, vt,la,ſol,re. Mi, fa, re, vt,ſol,la. Mi, fa, re,vt,la,ſol.
Mi, fa, re, ſol,vt,la. Mi, fa,re,ſol, la,vt. Mi, fa, re, la,vt,ſol. Mi, fa, re, la,ſol,vt.
Mi, fa, ſol vt,re,la. Mi, fa, ſol,vt,la,re. Mi, fa, ſol, re,vt,la. Mi, fa, ſol,re,la,vt.
Mi, fa, ſol,la,vt,re. Mi, fa, ſol, la,re,vt. Mi, fa, la,vt,re,ſol. Mi, fa, la,vt,ſol,re.
Mi, fa, la,re,vt,ſol. Mi, fa, la,re,ſol,vt. Mi, fa, la, ſol,re,vt. Mi, fa, la, ſol,vt,re.

Mi,ſol,vt,re,fa, la. Mi, ſol,vt,re,la, fa. Mi, ſol,vt,fa,re, la. Mi, ſol, vt,fa,la,re.
Mi,ſol,vt,la,re,fa. Mi, ſol, vt,la,fa,re. Mi, ſol, re, vt, fa,la. Mi, ſol, re,vt,la,fa.
Mi,ſol,re,fa,vt,la. Mi,ſol,re,fa,la,vt. Mi ſol,re, la,vt fa. Mi, ſol, re,la,fa,vt.
Mi,ſol,fa,vt,re,la. Mi, ſol,fa,vt,la,re. Mi, ſol, fa,re,vt,la. Mi, ſol, fa,re,la,vt.
Mi, ſol, fa,la,vt,re. Mi,ſol,fa,la,re, vt. Mi, ſol, la, vt,re, fa. Mi, ſol, la,vt,fa,re.
Mi,ſol,la, re,vt, fa. Mi, ſol, la,re,fa,vt. Mi, ſol, la, fa, vt, re: Mi,ſol, la,fa, re,vt.
Mi, la,vt,re,fa,ſol. Mi, la, vt, re, ſol,fa. Mi, la, vt, fa,re,ſol. Mi, la, vt, fa, ſol,re.
Mi, la, vt,ſol, re,fa. Mi , la, vt,ſol,fa,re. Mi,la,re,vt, fa,ſol. Mi, la,re, vt,ſol,fa.
Mi, la,re,fa,vt,ſol. Mi, la, re, fa,ſol,vt. Mi, la, re,ſol, vt,fa. Mi, la, re,ſol,fa,vt.
Mi, la, fa, vt,re,ſol. Mi, la, fa,vt,ſol,re. Mi, la, fa, re,vt,ſol. Mi, la, fa, re,ſol,vt.
Mi, la,fa,ſol,vt,re. Mi, la, fa,ſol,re,vt. Mi, la, ſol, vt,re,fa. Mi, la,ſol,vt,fa,re.
Mi,la,ſol,re,vt,fa. Mi, la, ſol,re,fa,vt. Mi, la, ſol,fa,vt,re. Mi, la,ſol,fa,re,vt.

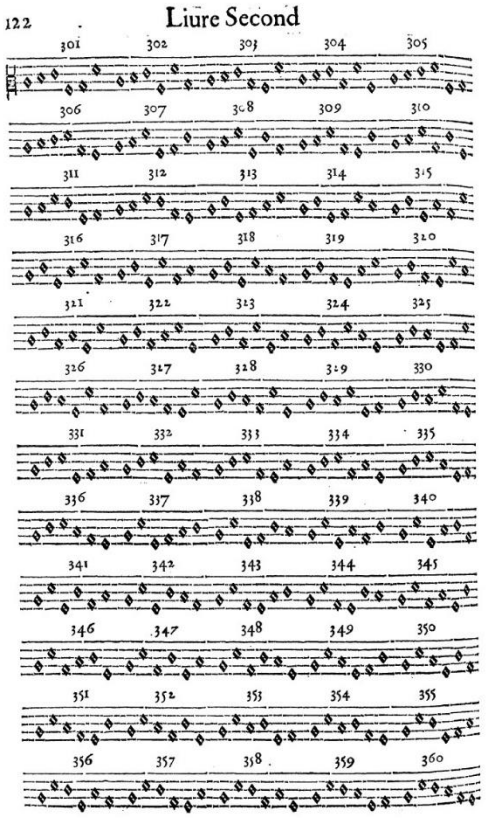
FA,vt,re,mi,ſol,la. Fa,vt,re,mi,la,ſol. Fa, vt,re,ſol,mi,la. Fa,vt,re,ſol,la,mi.
Fa,vt,re,la,mi,ſol. Fa,vt,re,la,ſol,mi. Fa,vt,mi,re,ſol,la. Fa,vt,mi,re,la,ſol.
Fa,vt,mi,ſol,re,la. Fa,vt,mi,ſol,la,re. Fa,vt,mi,la,re,ſol. Fa, vt,mi,la,ſol,re.
Fa,vt,ſol,re,mi,la. Fa, vt,ſol,re,la,mi. Fa,vt,ſol,mi,re,la. Fa,vt,ſol,mi,la,re.
Fa,vt,ſol,la,re,mi. Fa,vt,ſol,la,mi,re. Fa, vt, la,re,mi,ſol. Fa,vt,la,re,ſol,mi.
Fa,vt,la,mi,re,ſol. Fa,vt,la,mi,ſol,re. Fa,vt,la, ſol,re,mi. Fa,vt,la,ſol,mi,re.
Fa,re,vt,mi,ſol, la. Fa, re, vt,mi,la,ſol. Fa, re,vt,ſol,mi,la. Fa,re,vt,ſol,la,mi.
Fa,re,vt,la,mi,ſol. Fa,re,vt,la,ſol,mi. Fa, re,mi,vt,ſol,la. Fa, re,mi,vt,la,ſol.
Fa,re,mi,ſol,vt,la. Fa, re,mi,ſol,la,vt. Fa,re,mi,la,vt,ſol. Fa, re, mi,la,ſol,vt.
Fa, re, ſol,vt,mi,la. Fa,re,ſol,vt,la,mi. Fa, re, ſol,mi,vt,la. Fa,re,ſol,mi,la,vt.
Fa,re,ſol,la,vt,mi. Fa, re, ſol,la,mi,vt. Fa, re, la,vt,mi,ſol. Fa,re,la,vt,ſol,mi.
Fa,re,la,mi,vt,ſol. Fa, re, la,mi,ſol,vt. Fa, re,la,ſol,vt,mi. Fa, re,la,ſol,mi,vt.
Fa,mi,vt,re,ſol,la. Fa, mi, vt,re,la,ſol. Fa,mi,vt,ſol,re,la. Fa, mi, vt,ſol,la,re.
Fa,mi,vt,la,re,ſol. Fa, mi,vt,la,ſol,re. Fa, mi, re,vt,ſol,la. Fa, mi,re,vt,la,ſol.
Fa,mi,re,ſol,vt,la. Fa, mi, re,ſol,la,vt. Fa, mi, re,la,vt,ſol. Fa,mi,re,la,ſol,vt.
Fa,mi,ſol, vt, re,la. Fa, mi, ſol,vt,la,re. Fa,mi, ſol,re,vt,la. Fa,mi,ſol,re,la,vt.
Fa,mi,ſol,la,vt,re. Fa, mi, ſol,la,re,vt. Fa, mi, la,vt,re,ſol. Fa, mi, la,vt,ſol,re.
Fa,mi,la,re,vt,ſol. Fa,mi,la,re,ſol,vt. Fa,mi,la,ſol,vt,re. Fa,mi,la,ſol,re,vt.
Fa,ſol,vt,re,mi,la. Fa,ſol,vt,re,la,mi. Fa,ſol, vt,mi,re,la. Fa,ſol,vt,mi,la,re.
Fa,ſol,vt,la,re,mi. Fa,ſol,vt,la,mi,re. Fa,ſol,re,vt,mi,la. Fa,ſol,re,vt,la,mi.
Fa,ſol,re,mi,vt,la. Fa, ſol, re,mi,la,vt. Fa,ſol,re,la,vt,mi. Fa,ſol,re,la,mi,vt.
Fa,ſol,mi,vt,re,la, Fa, ſol,mi,vt,la,re. Fa,ſol,mi,re,vt,la. Fa,ſol,mi,re,la,vt.
Fa,ſol,mi,la,vt,re. Fa, ſol, mi,la,re,vt. Fa, ſol, la,vt,re,mi. Fa,ſol, la,vt,mi,re.
Fa,ſol,la,re,vt,mi. Fa, ſol, la,re,mi,vt. Fa,ſol,la,mi,vt,re. Fa, ſol,la,mi,re,vt.
Fa,la,vt,re, mi,ſol. Fa, la, vt,re,ſol,mi. Fa,la,vt,mi,re,ſol. *Fa*, la,vt,mi,ſol,re.
Fa,la,vt,ſol,re,mi. *Fa*,la,vt,ſol,mi,re. *Fa*,la,re,vt,mi,ſol. *Fa*, la, re,vt,ſol,mi.
Fa,la,re,mi,vt,ſol. *Fa*,la,re,mi,ſol,vt. *Fa*,la,re,ſol,vt,mi. *Fa*, la, re,ſol,mi,vt.
Fa,la,mi,vt,re,ſol. *Fa*,la,mi,vt,ſol,re. *Fa*, la,mi,re,vt,ſol. *Fa*, la,mi,re,ſol,vt.
Fa,la,mi,ſol,vt,re. *Fa*,la,mi,ſol,re,vt. *Fa*,lafol,,vt,re,mi. *Fa*, la,ſol,vt,mi,re.
Fa,la,ſol,re,vt,mi. *Fa*,la,ſol,re,mi,vt. *Fa*,la,ſol,mi,vt,re. *Fa*,la,ſol,mi,re,vt.

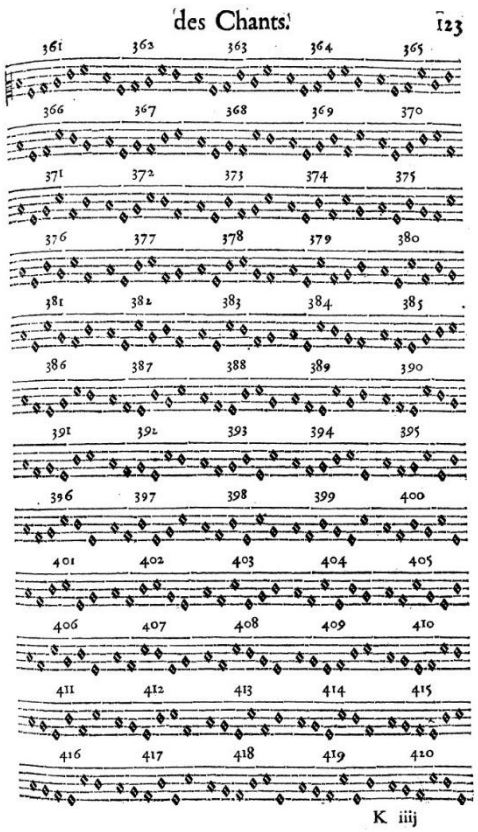
SOl,vt,re,mi,fa,la. Sol, vt,re,mi,la,fa. Sol,vt,re,fa,mi,la. Sol, vt,re,fa,la,mi.
Sol,vt,re,la,mi,fa. Sol,vt,re,la,fa,mi. Sol,vt,mi,re,fa,la. Sol, vt,mi,re,la,fa.
Sol,vt,mi,fa,re,la. Sol,vt,mi,fa,la,re. Sol, vt,mi,la,re,fa. Sol,vt,mi,la,fa,re.
Sol,vt,fa,re,mi,la. Sol, vt,fa,re,la,mi. Sol, vt,fa,mi,re,la. Sol, vt,fa,mi,la,re.
Sol,vt,fa,la,re,mi. Sol, vt,fa,la,mi,re. Sol,vt,la, re,mi,fa. Sol, vt,la,re,fa,mi.
Sol,vt,la,mi,re,fa. Sol,vt,la,mi,fa,re. Sol,vt,la,fa,re,mi. Sol,vt,la,fa,mi,re.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Tables des 720 chants d'Ut, ré, mi, fa, sol, la. *Ibid*., p. 112-113. Source *gallica.bnf.fr / BnF*.





Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Sept cent vingt Chants de l'Hexachorde mineur. *Ibid.*, p. 122-123. Source *gallica.bnf.fr / BnF*.

Table des matières

REMERCIEMENTS 3

ABRÉVIATIONS 5

INTRODUCTION 7

CHAPITRE I. SIR THOMAS URQUHART OF CROMARTY : ITINÉRAIRE D'UNE FIGURE ÉQUIVOQUE DE LA LITTÉRATURE ET DES SCIENCES AU XVIIE SIÈCLE 15

1. La littérature, la philosophie et les sciences : émergence d'un « momentum linguistique » au XVIIe siècle 16

a. L'écriture scientifique au XVIIe siècle 18

b. La philosophie de Francis Bacon et son caractère précurseur 19

c. Le cercle Hartlib 22

2. Sir Thomas Urquhart of Cromarty : polymathe génial ou fou quichottesque ? 23

a. « Sir Thomas Urquhart of Cromarty, Knight » : la vie de T. Urquhart en pleine guerre des Trois Royaumes. 23

b. Le mathématicien, l'écrivain et le traducteur : résumé d'une œuvre aussi diverse que problématique 25

c. L'œuvre linguistique d'Urquhart 30

3. The Jewel, le Logopandecteision : de l'ambiguïté des intentions urquhartiennes 37

a. La planification linguistique comme prétexte et support d'une plaidoirie personnelle 38

b. Critique politique et dimension parodique des textes : l'hypothèse du second degré 41

c. La réception d'Urquhart à l'image de l'hybridité de son œuvre 46

CHAPITRE II. LE *LOGOPANDECTEISION* OU L'UTOPIE DE L'EXTRAVAGANCE LINGUISTIQUE 51

1. Anatomie du Logopandecteision 51

a. Composition du traité 51

b. Principes essentiels du *Logopandecteision* 52

c. Disposition et altération du sens 53

2. L'ethos ambivalent de l'auteur 56

a. Le statut auctorial de Sir Thomas Urquhart 56

b. Adoption d'une *persona* et esprit de satire 58

c. *Self-praise* et fausses prétentions 61

3. Un style caractéristique : exubérance et esthétique du trop-plein 63

a. La langue du discours scientifique : le *learned wit* contre le *plain style* 63

b. Le style d'Urquhart, trop sérieux pour être vrai 65

c. La rhétorique hyperbolique et l'appauvrissement du sens 67

d. La *logofascination* : « learned coinages and foreign borrowings of all kinds » 69

4. Le paradoxe du fond et de la forme 72

a. Contradictions internes du *Logopandecteision* 72

b. L'hermétisme délibéré : Urquhart entre troubadour et bouffon 74

c. La schizophrénie urquhartienne : l'œuvre à personnalités multiples 75

5. Langue utopique, langue impossible 76

a. La langue parfaite, un fantasme culturel et personnel 76

b. Le « jeu sérieux » : une œuvre sério-comique 77

c. Uglossie et dysglossie : la mise à distance de l'objet parfait 78

CHAPITRE III. LES SOURCES FRANÇAISES D'URQUHART 81

1. L'Εκσκυβαλαυρον, « de l'or à partir de la merde » : texte rabelaisien 81

a. Étude de la traduction canonique, quoiqu'inflationniste, de *Gargantua* et *Pantagruel* 82

b. Influences et intertexte rabelaisiens dans le *Logopandecteision* 93

c. La filiation rabelaisienne : quelle tradition pour les émules de Rabelais ? 104

2. Philosophie de la langue et procédés narratifs chez Rabelais et Urquhart, ou l'Εκσκυβαλαυρον et le Logopandecteision comme textes alcofribasiens 111

a. La philosophie du langage chez Rabelais et Urquhart : le Cratylisme et « l'utopie du schizophrène » 111

b. La double posture de Rabelais et la conception de l'énonciation chez Urquhart comme *alcofribasienne* 115

3. L'Harmonie Universelle de Marin Mersenne (1636) : une source linguistique sérieuse ? 119

a. Mersenne et « la meilleure langue de toutes les possibles » 122

b. Influences de Mersenne sur les travaux d'Urquhart 124

c. Mersenne et la démesure 127

CHAPITRE IV. DU TRAITÉ SAVANT AU VOYAGE IMAGINAIRE : LES UGLOSSIES PARALLÈLES 131

1. Comparaison avec les travaux des language planners contemporains d'Urquhart : Comenius, Lodwick, Dalgarno, Wilkins. 132

a. Le rapport non-arbitraire entre les mots et les choses 132

b. Langue scientifique : classification logique et associations numérologiques 134

c. Réduction du langage et facilité d'apprentissage 135

d. Style et ton pour un langage parfait 136

2. La Terre Australe Connue : la linguistique fantastique du Français Gabriel de Foigny 139

a. *De la langue Australienne* : uglossie ou dysglossie ? 139

b. La caricature qui révèle les failles dans les entreprises des linguistes 144

c. Humour et fantasmes de grandeur : la rêverie intellectuelle 146

CONCLUSION 149

BIBLIOGRAPHIE 155

ANNEXES 167

ANNEXE 1 169

ANNEXE 2 175

ANNEXE 3 177

ANNEXE 4 231